

L'ÉDUCATION DE LA DÉMOCRATIE



ASSIETTE
MATIN

CONCOURS NATIONAL

L'ÉDUCATION DE LA DÉMOCRATIE

Organisé par le " MATIN "

Les Concurrents auront à répondre aux cinq questions suivantes :

1^{re} Constituer le programme minimum des connaissances intellectuelles nécessaires pour former un citoyen conscient de ses droits et de ses devoirs ;

2^{re} Etablir les principes de la morale civique et l'importance que peut avoir, dans l'enseignement de cette morale, l'histoire des diverses religions ;

3^{re} Fixer la part qui doit être faite dans l'éducation de la jeunesse aux exercices physiques et la méthode pour habituer tout le monde,

hommes et femmes, à l'observation de l'hygiène, cette morale du corps ;

4^{re} Etant donné que l'éducation de l'homme commence au berceau et ne s'achève qu'avec la vie, quel doit être dans l'éducation d'une démocratie, le rôle assigné à la famille, à l'école, à la cité, à la caserne ?

5^{re} Déterminer les conditions par lesquelles on peut arriver à élever la démocratie vers un idéal de vérité et de beauté.

Les Lecteurs de L'ASSIETTE AU BEURRE sont sûrs de gagner les

500.000 Francs

de prix promis par le MATIN.

Voir dans le présent Numéro les solutions exactes et complètes du Concours du MATIN.

Radiguel



2^e ECRIRE, car sachant écrire, il pourra collaborer au MATIN, en publiant ses mémoires, à condition qu'il soit ancien ministre, prêtre défrôqué, nonne hystérique, assassin, notaire, escroc, etc., etc....



3^e COMPTER, car, sachant compter il se rendra compte qu'il est criblé d'impôts, qu'il est dépouillé par l'Etat, les fonctionnaires, les mendiants de toute espèce, ses maîtresses, etc., etc...



.... et que la meilleure opération qu'il puisse faire est de s'abonner au MATIN qui prendra sa défense, saura faire triompher ses revendications et l'enrichir grâce à ses nombreuses combinaisons (concours, secours, etc., etc...).



Les lumières du Ciel étant définitivement éteintes, du geste magnifique de M. Violant, il s'agit d'augmenter l'éclairage terrestre.



Le MATIN semble tout indiqué pour obtenir le monopole de cet éclairage intensif. Il a d'ailleurs l'habitude d'éclairer sans marchander, dès qu'il s'agit de mettre en lumière des œuvres éminemment morales, tels que les souvenirs du général André, de l'abbé Delarue, de Madame Syceton, etc. etc...



Dont M. Borenger sera le premier Ministre (lui aussi a fait ses preuves,



Il continuera son épre campagne contre l'immoralité.



Tous les journaux pornographiques seront supprimés. Le seul journal permis sera le MATIN.

Le MATIN créera des inspecteurs de la Morale Civique
chargés de dresser des contraventions
à tous les citoyens qui porteront atteinte à la pureté de nos mœurs.



L'INSPECTEUR. — Ah ! C'est vous le satyre !... Votre compte est bon... un an de baigne...
à moins que vous ne préfériez nous donner vos mémoires dans le MATIN.

Etablir l'importance que peut avoir dans l'enseignement de cette morale
l'histoire des diverses religions.



A l'heure actuelle, il n'existe plus qu'une religion digne de ce nom : celle que M. des Houx a préconisée dans le MATIN.



Au point de vue strict de la morale, la confession est une excellente chose. De tous les pains rités des religions passées, le MATIN (religion du) ne conservera donc que le saint mystère de la confession.



Toutes les semaines le MATIN publiera un supplément contenant des confessions les plus crostillantes de ses abonnés et lecteurs.

TROISIÈME QUESTION. — FIXER LA PART QUI DOIT ÊTRE FAITE DANS L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE AUX EXERCICES PHYSIQUES.



LA PLUS GRANDE PART ! Que deviendraient les bons journaux, s'ils n'avaient cette occasion pour se faire une utile réclame.

Indiquer la méthode pour habituer tout le monde, hommes et femmes, à l'observation de l'hygiène, cette morale du corps.



C'est bien simple, fournir à tous, les moyens de se laver. Le MATIN crée une piscine gratuite et obligatoire pour tous ses abonnés et lecteurs.



C'est des oreilles propres, ça !...



Et c'te p'tite cuvette là sert à tout !



Compliments du Matin médaille d'or de propreté.



Service des rues et garnis



Dechaussez - Vous !



Cà, un corset hygienique voyons un peu...

Le MATIN crée un corps d'inspecteurs de l'hygiène, lesquels auront les droits les plus étendus.

QUATRIÈME QUESTION. — ÉTANT DONNÉ QUE L'ÉDUCATION DE L'HOMME COMMENCE AU BERCEAU ET NE S'ACHÈVE QU'AVEC LA VIE, QUE DOIT ÊTRE DANS L'ÉDUCATION D'UNE DÉMOCRATIE, LE RÔLE ASSIGNÉ A LA FAMILLE, A L'ÉCOLE, A LA CITÉ, A LA CASERNE.



LE RÔLE DU PÈRE DE FAMILLE

Le rôle du père de famille?... Le père de famille doit le bon exemple: « Je ne lis que le MATIN »



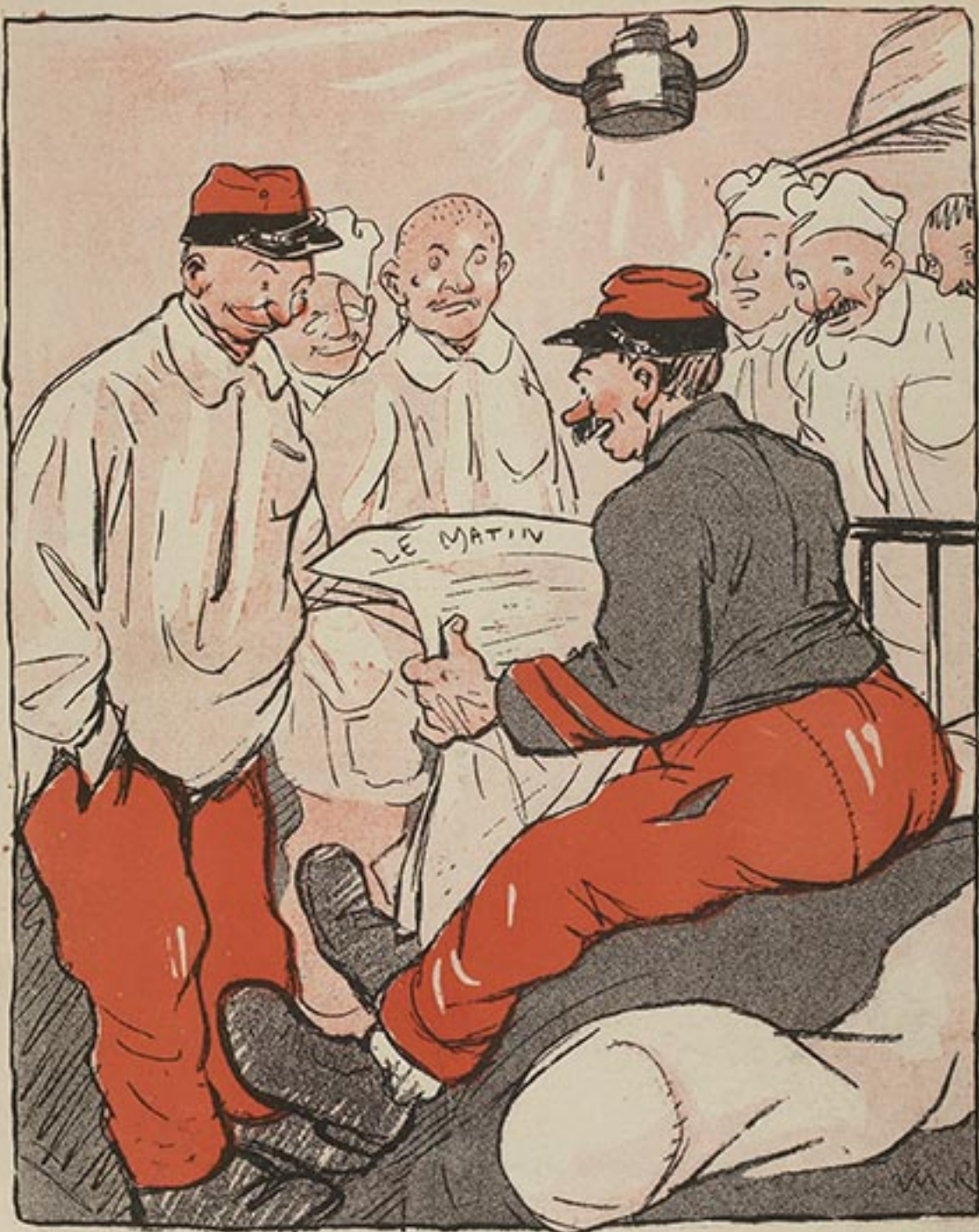
LE RÔLE DE L'ÉCOLE

Le rôle de l'École?... Le Maître doit à ses élèves, les bons conseils: « Ne lisez que le MATIN ».



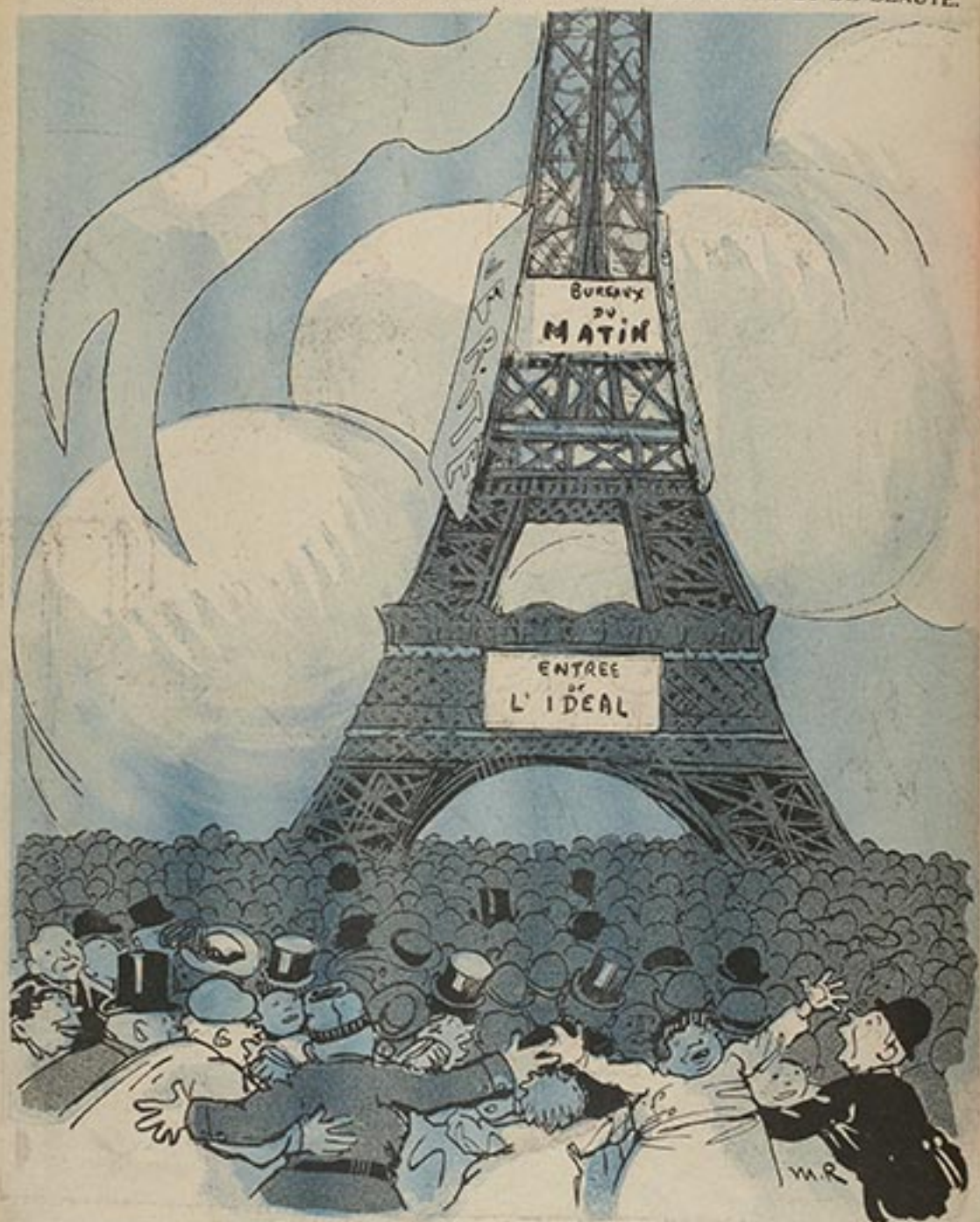
Il est tout indiqué : maintenir les citoyens dans les principes avec lesquels ils furent bercés et élevés... Supprimer toutes les mauvaises lectures, créer des centres de réunions agréables au peuple et faire distribuer gratuitement le MATIN.

LE ROLE DE LA CASERNE ?



L'armée c'est la grande famille ; on doit continuer à la caserne, l'enseignement du père de famille et du maître d'école : on lit le MATIN et on s'entraîne aux grandes marches qu'organiserà le MATIN. Il s'agit de ne pas crever.

CINQUIÈME QUESTION. — DÉTERMINER LES CONDITIONS PAR LESQUELLES ON PEUT ARRIVER A ÉLEVER LA DÉMOCRATIE VERS UN IDEAL DE VÉRITÉ ET DE BEAUTÉ.



REPONSE. — On peut élever la Démocratie vers un idéal de vérité et de beauté d'au moins 300 mètres au-dessus du niveau du sol, en installant les bureaux du MATIN au sommet de la tour Eiffel et en conjoignant ladite Démocratie à y venir acheter le MATIN.



Le respect est un agenouillement devant quelqu'un...

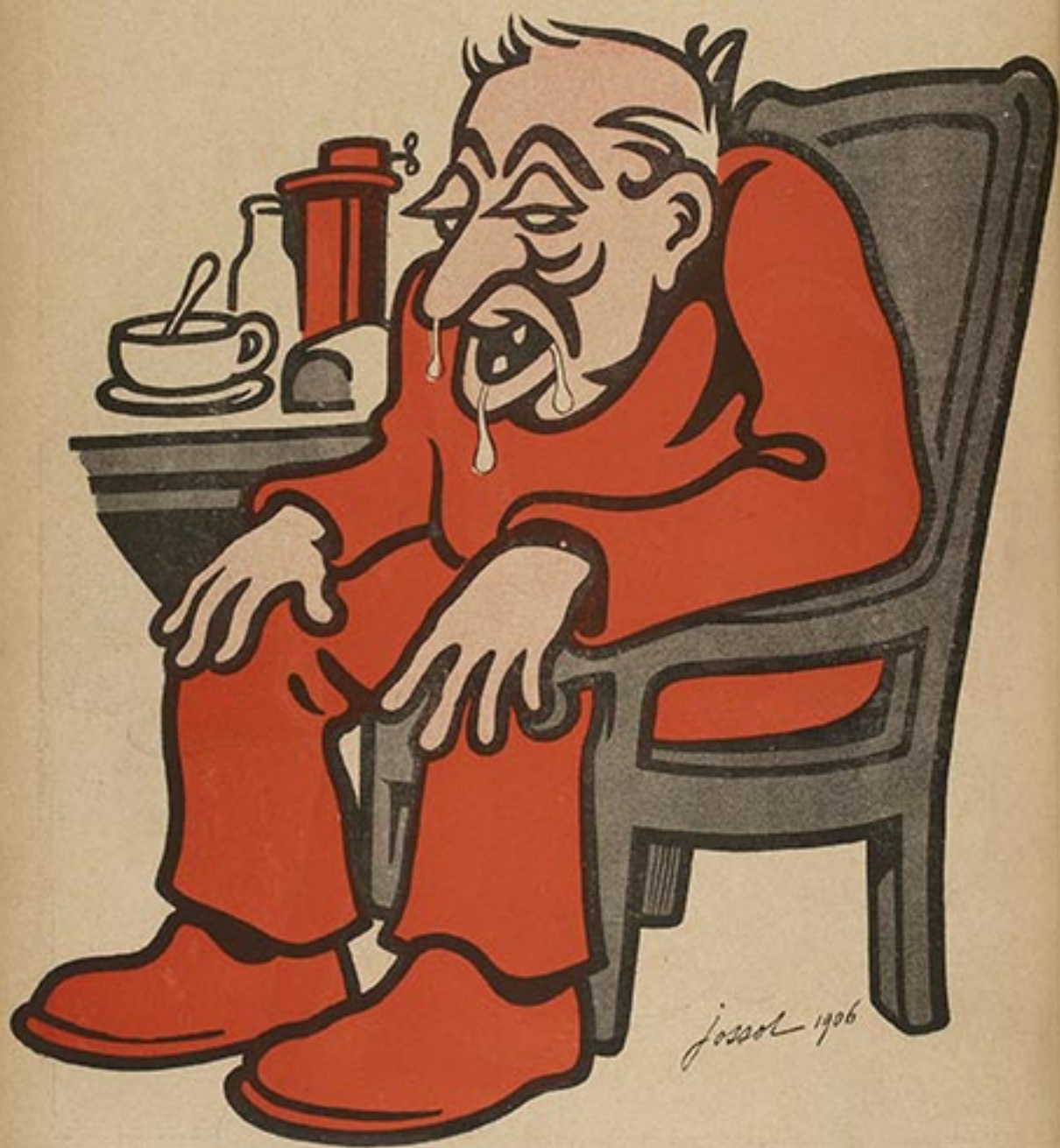


... ou devant quelque chose



Jorrot 1945

— Moi, je ne me mets jamais à genoux ; ça me talle les rotules.



RESPECT AUX VIEILLARDS

Penseur ! Incline-toi devant cette ganache !



RESPECT AUX PARENTS

— Si ton père est saoul, hume respectueusement les rots qu'il éructe.



RESPECT AUX ENFANTS

Ton gosso, c'est pas ton pere.



RESPECT A LA RELIGION

Vénérons l'Erreur, le Mensonge, l'Absurde.



RESPECT A L'ARMÉE

Respect à la Quincaillerie ! Respect à la Ferblanterie ! ! Respect à la Passementerie ! ! !



RESPECT AUX MORTS

— Vous ne lui auriez pas serré la main ; mais vous saluez sa charogne.



Les curés c'est des
tipe, on doit les respecter
parce que c'est des hommes
Bien éduqué

La Fouine



Vive l'armée
jossot
1906

RESPECT AUX PRÊTES

Respectons l'orthographe du respectueux monsieur La Fouine.



RESPECT AUX MAITRES

Respect aux vieux moules et aux vieilles moules.



RESPECT AU BON DIEU

— Ma doué ! guérissez notre cochon, sauf votre respect !



Jossot 1966

RESPECT A L'AUTORITÉ

Respect à l'autorité... ou du tabac !



- Malheureuse !... Que faites-vous du respect des convenances ?...
- Je m'assois dessus, madame.



— N'en jetez plus !...

L'Assiette au Beurre

SERVICE

N° 303
19 Janvier 1907
50 centimes
BUREAUX :
62, Bd de France, PARIS

LES MÉTIER S QUI TUENT



Préface de
Léon et Maurice
BONNEFF
Dessins de
DELANNOY
GRANDJOUAN
NAUDIN.

Naudin

LES MÉTIERS QUI TUENT

L'ouvrier du temps jadis n'avait que la force de ses bras pour dompter et façonner la matière. Il actionnait à la rame les gabiers, déboutait à la scie les charmes des forêts et hachait, au faîte des cathédrales, les blocs de pierre géants que n'ont point touchés les outils. Le progrès a constitué les machines puissantes, les appareils habiles qui se substituent à l'homme pour accomplir plus vite ses travaux. Mais au lieu de débouter, pour l'ouvrier, le collaborateur qui subissait l'effort, la machine a été occupée par un petit nombre d'ouvriers; elle a travaillé à la recherche de quel peu-uns, augmentant par contre-coup, la misère du plus grand nombre.



La machine et le produit chimique, ont « cassé les bras » du travailleur au sec propre et au sec figuré; tantôt par l'exécution lénitive de la tâche, en laissant subsister dix manœuvres, là où cent artisans travaillaient; tantôt, par l'accident brutal et l'empoisonnement lent et progressif. L'ouvrier est devenu le serviteur de la machine au lieu d'être servi par elle.

La machine est un maître cruel; elle happe les mains, elle écrase les jambes, empoigne par les courroies de transmission; elle a pour conducteur le produit chimique, poison du cerveau, de l'estomac, des nerfs, du sang. Et comme la femme de l'ouvrier, chassée de foyer familial par la faiblesse des salaires, va peiner aux usines après de son mari, et comme les enfants de l'ouvrier, dès qu'ils sont assez grands pour accomplir un travail productif, vont enfermer leur belle jeunesse dans les ateliers parce que leurs parents ne peuvent à bras donner la pièce gratis, c'est toute la famille ouvrière que machines et poisons déciment.

Victimes d'accidents de travail et de maladies professionnelles se comptent par centaines de mille en France tous les ans. Le plomb seul empoisonne cent trente huit corporations! Qui désolent les ouvriers et ouvrières que tuent l'arsenic, le mercure, le sulfure de carbone, les carbures d'hydrogène; le cortège lamentable de ceux dont les poumons furent déchirés par les poussières; l'armée des travailleurs tuberculeux

qui sont d'abord des familiaux! Et leurs enfants qui végètent dans les cités industrielles, rachitiques, étiés, arriérés ou épileptiques parce que leurs parents manient les produits toxiques ou respirent les poussières meurtrières!

La bouteille qui contient votre Champagne ou vos liqueurs glacées, a coûté la santé et la vie des verriers qui la soufflèrent; pour fabriquer la meule qui fit votre frottement, des ouvriers moururent à trente ans, assassinés par les poussières de silice et d'aérier; des égoûtiers contractent chaque nuit, dans le fleuve de fange qui coule sous vos pas, les germes d'une affection mortelle, afin que vous puissiez vivre à l'aise dans la ville; et pour que l'automobile qui vous emporte à travers les paysages pittoresques, pût cingler par les routes, il fallut que des femmes périsent en fabriquant les accumulateurs et que leurs enfants périsent avec elles. Aucune protection ne s'interpose entre l'ouvrier et le Ministère de l'Industrie. Et si même des lois parfaites se trouvaient édictées, ne demeureraient-elles pas inefficaces? L'argent est plus fort que la loi.

Nous avons représenté ici les plus cruels parmi les *Métiers qui tuent*. Non pour provoquer la pitié des cœurs sensibles, les ouvriers n'ont que faire, mais pour montrer quelle gêne est devenue « le libre travail », pour stimuler les engourdis en plaçant sous leurs yeux un tableau exact de leur propre misère et pour rappeler aux travailleurs que si des mesures préventives peuvent être un adoucissement à leur condition misérable, ils ne seront efficacement protégés qu'au temps où machines et produits chimiques, cessant d'élever la fortune de quelques uns, appartiendront à tous, pour le bonheur de tous.

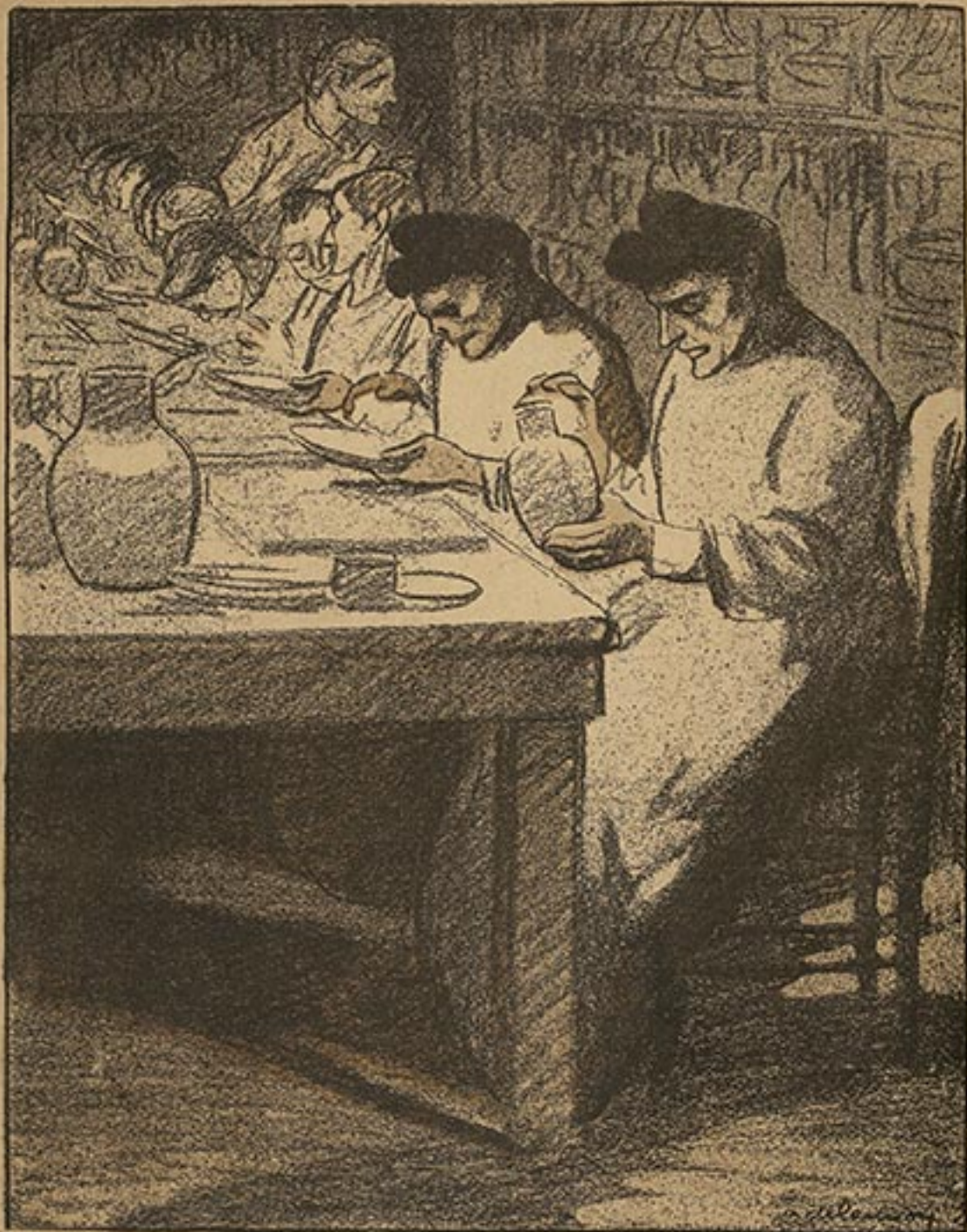
Léon et Maurice BONNEFF.

P.-S. — La profession de peintre en bâtiment, en raison de l'empoisonnement des ouvriers par la crasse, prend place parmi les *MÉTIERES QUI TUENT*. Elle ne figure pas ici, *FASSIETTE AU BEURRE* lui ayant consacré un musée tout entier, (n° 216 du 9 avril 1903).

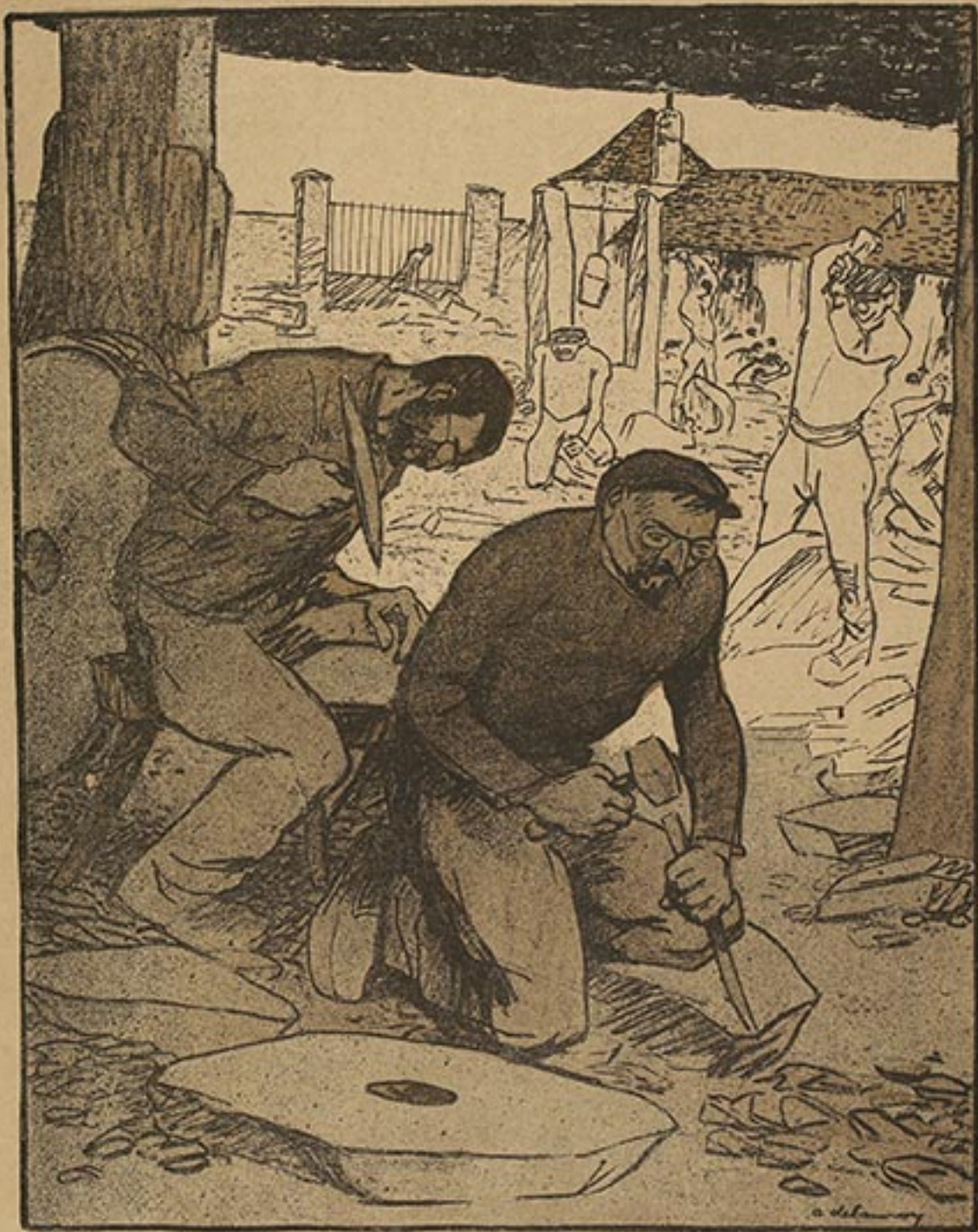




LES BOULANGERS. — Surmenés, enfermés dans des fournils surchauffés et dépourvus de toute aération, aspirant à pleine gorge la poussière de farine, les ouvriers boulangers comptent 70 pour cent de tuberculeux qui n'ont pas quarante-cinq ans. (D'après Brouardel).



LES POUDREUSES A SEC (fabrication de la céramique). - La chromolithographie céramique utilise un émail qui contient SOIXANTE POUR CENT de plomb. Le professeur Raymond, de l'École de médecine de Limoges, examina au hasard 30 ouvriers et ouvrières porcelainiers. Vingt étaient atteints de consommation pulmonaire et deux de pneumonie.



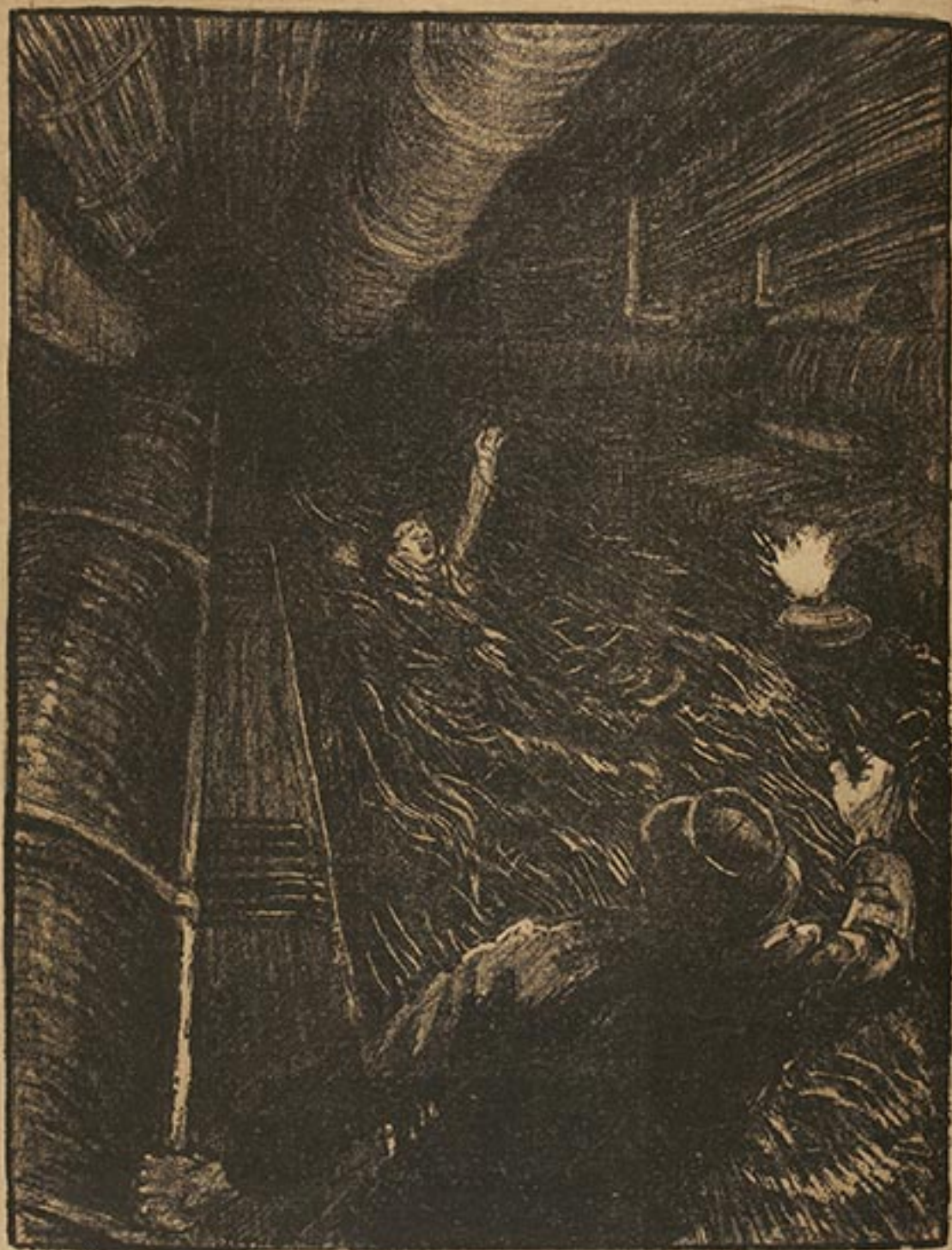
LES MEULIERS. — Les ouvriers qui fabriquent les meules à moulins et qui, sans aucun appareil protecteur, respirent les poussières de silice et d'acier, sont phthisiques à trente ans dans la proportion de huit sur dix.



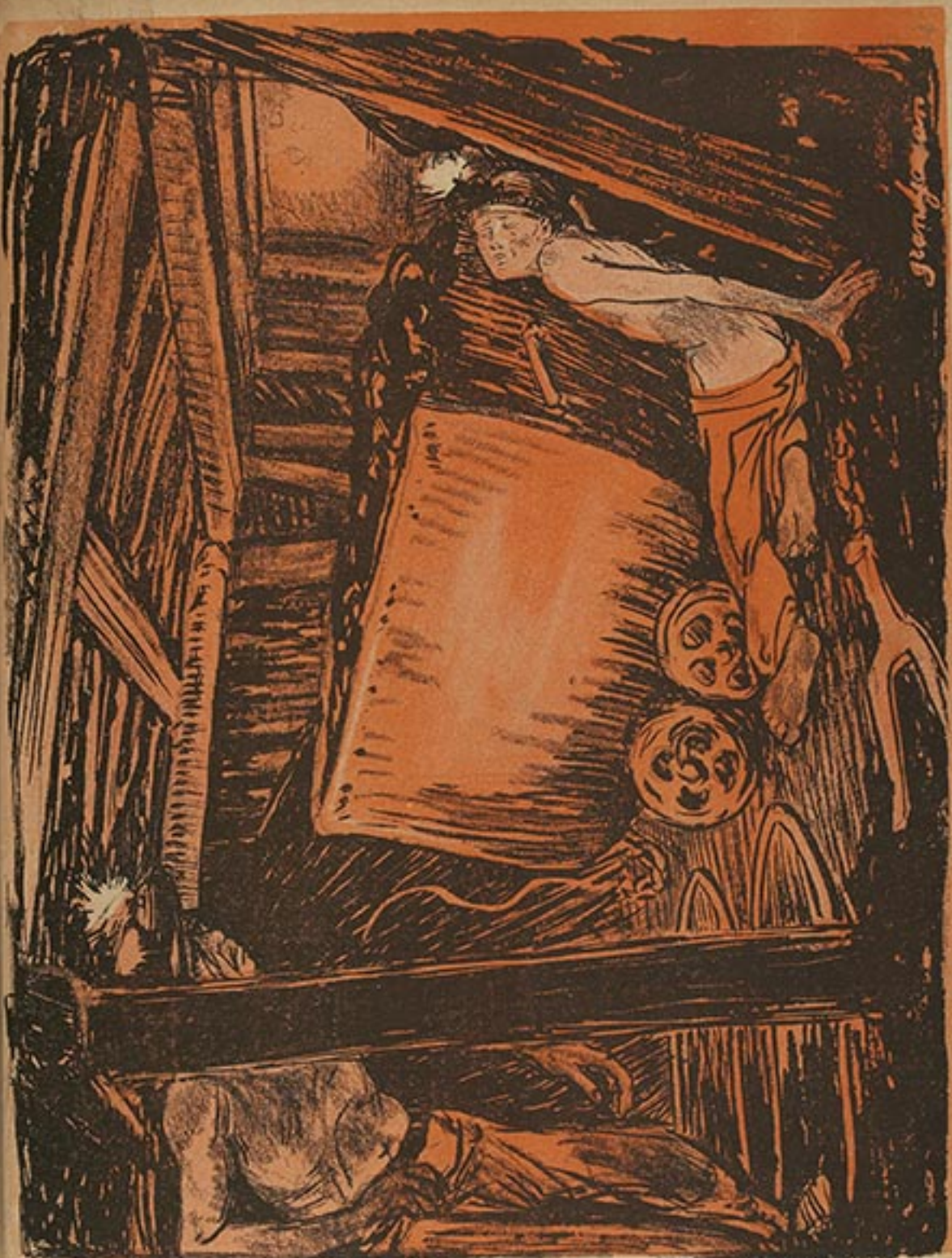
LES GAMINS DE PEIGNAGE. — 103.959 enfants des deux sexes travaillent dans l'industrie textile. Fournissent de fin la machine à peigner. Aspirent un brouillard opaque de poussières végétales. Phtisiques entre 25 et 35 ans. Souvent plus tôt. Gagnent 0 fr. 15 par heure.



LES VERRIERS. — Forçats de l'industrie. A l'orifice des fours où fond le verre sous 1800° de chaleur, SOUFFLENT les bouteilles durant douze heures par jour ou par nuit. A quarante ans, épuisés, époumonnés, hors d'état de produire, attendent la mort. Elle survient avant quarante-cinq ans pour soixante-dix sur cent d'entre eux.



LES EGOUTIERS. — Noyés par les crues subites de la fange, brûlés vifs par l'inflammation des essences et des huiles qui flottent à la surface des eaux, asphyxiés par les gaz ammoniacaux; tuberculeux ou bronchitiques, les égoutiers atteignent l'âge de la retraite normale dans la proportion de **TROIS POUR CENT.**



Benjamin

LES MINEURS. — La négligence et la cupidité permirent au gréou de tuer 1.500 mineurs d'un coup & Courrières. La tuberculose et les accidents de toute nature, l'ennemi provoqué par le cer intestinal en tuent six mille tous les ans.



Grandjean

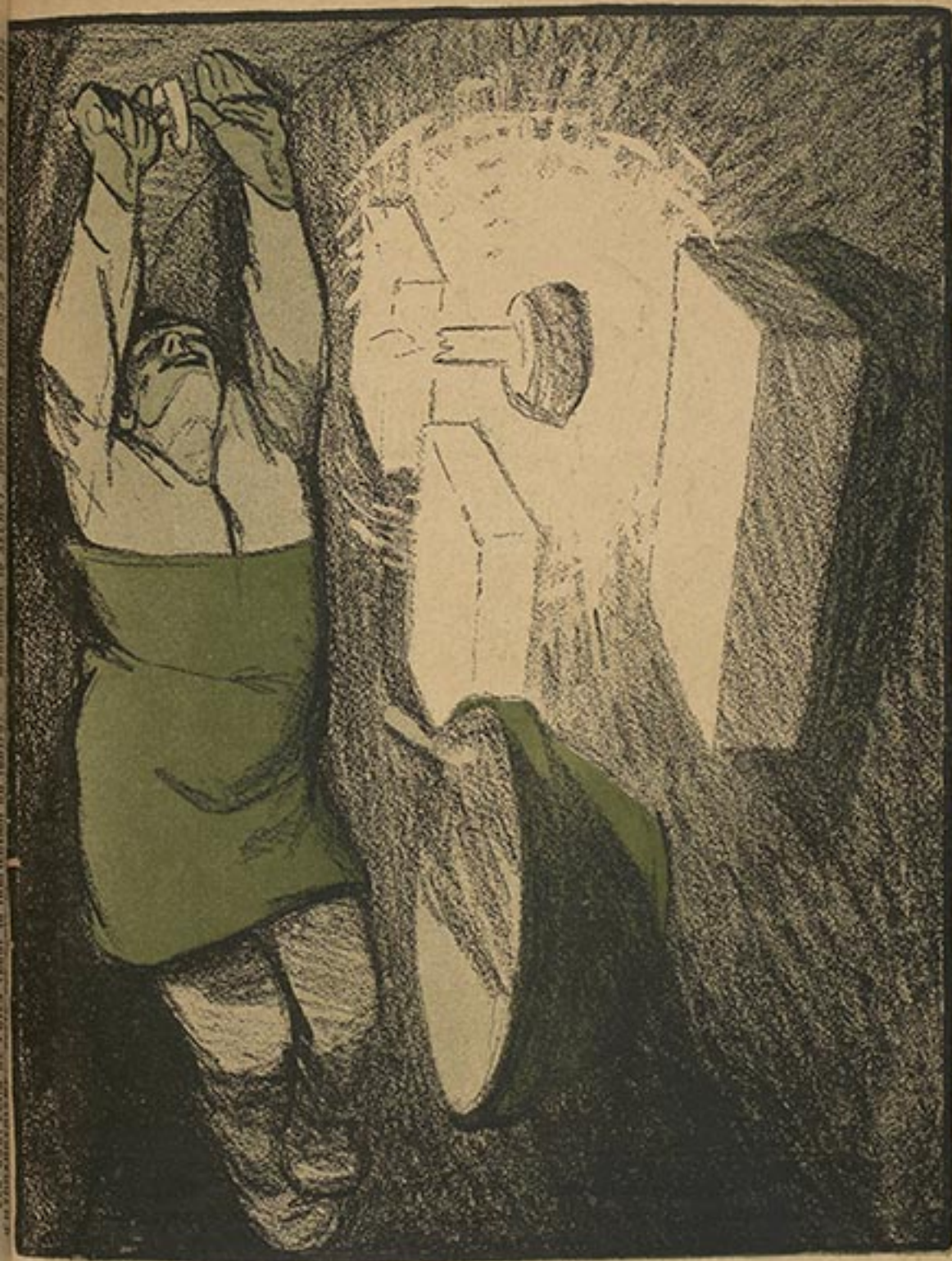
LES METALLURGISTES. — Dents et mains coupés, bras arrachés, corps écrasés par la chute des pièces métalliques ou déchiquetés par les explosions de chaudières ou brûlés vifs par le fer et l'acier en fusion ; en une seule année — 1904 — en compta, chez les ouvriers métallurgistes, 63.164 accidents ayant entraîné incapacité de travail.



LES ENSACHEURS DE PLATRE. — Trouillent de douze à dix-huit heures par jour. Sans mistouls ni rasoirs, empressent à larges pelletées les sacs de poussière de plâtre, veclarent se sentir « des murs dans le coffre ». Boivent pour les abatre. Sont emportés après cinq ans de travail.



LES COUPEURS DE POILS (pour la fabrication du feutre). — Manipulent le SECREY, préparation chimique à base de mercure. Atteints d'HYDRARGYRISE: perte des dents et des cheveux, inflammation de la bouche, tremblements, paralysie, cachexie. Sur un millier d'ouvriers et ouvrières parisiens, 350 sont frappés tous les ans.



LES FOURNIERS. — Entrent, pour les réparer, dans les fours de boulangers. Travaillent, à plat ventre, sur le dos ou sur les côtés, dans un espace haut de 25 à 40 centimètres, en une chaleur de 50 à 70 degrés. La mortalité des hommes de toute profession, de 30 à 40 ans, est de 10 décès sur 1.000 par an. Elle dépasse 100 chez les fourniers. Les maladies pulmonaires frappent ces ouvriers dans la proportion de 85 pour 100.



LES CARRIERS. — Détachent au pic et à la « barra à mine » les blocs de pierre des carrières. Parfois les blocs se détachent seuls, écrasant le carrier. Gagnent, aux environs de Paris, 42 centimes 5 par heure de travail et se font, en hiver, des journées de 3 francs 20.



LES BRIQUETIERS. — Disposent en forme de murs les briques, moules mécaniquement, dans les fours à cuire. Enfourment sous 80° de chaleur. Décimés par le cer intestinal (ankylostome), par les brûlures et par les maladies des voies respiratoires. Gagnent 0 fr. 55 par heure de travail.



Ils sont morts, non pour la défense d'une idée ou d'une cause mais, comme les bêtes de somme, pour le plus grand profit de leurs maîtres.

L'Assiette au Beurre

N° 304
Janvier
1907
50 centimes

REDACTION
ET ADMINISTRATION
62, Rue de Provence
PARIS
TÉLÉGRAMME
283-74





UN BRAVE

— Maître, je me bats demain... Je n'ai jamais tiré. Enseignez-moi une botte secrète.



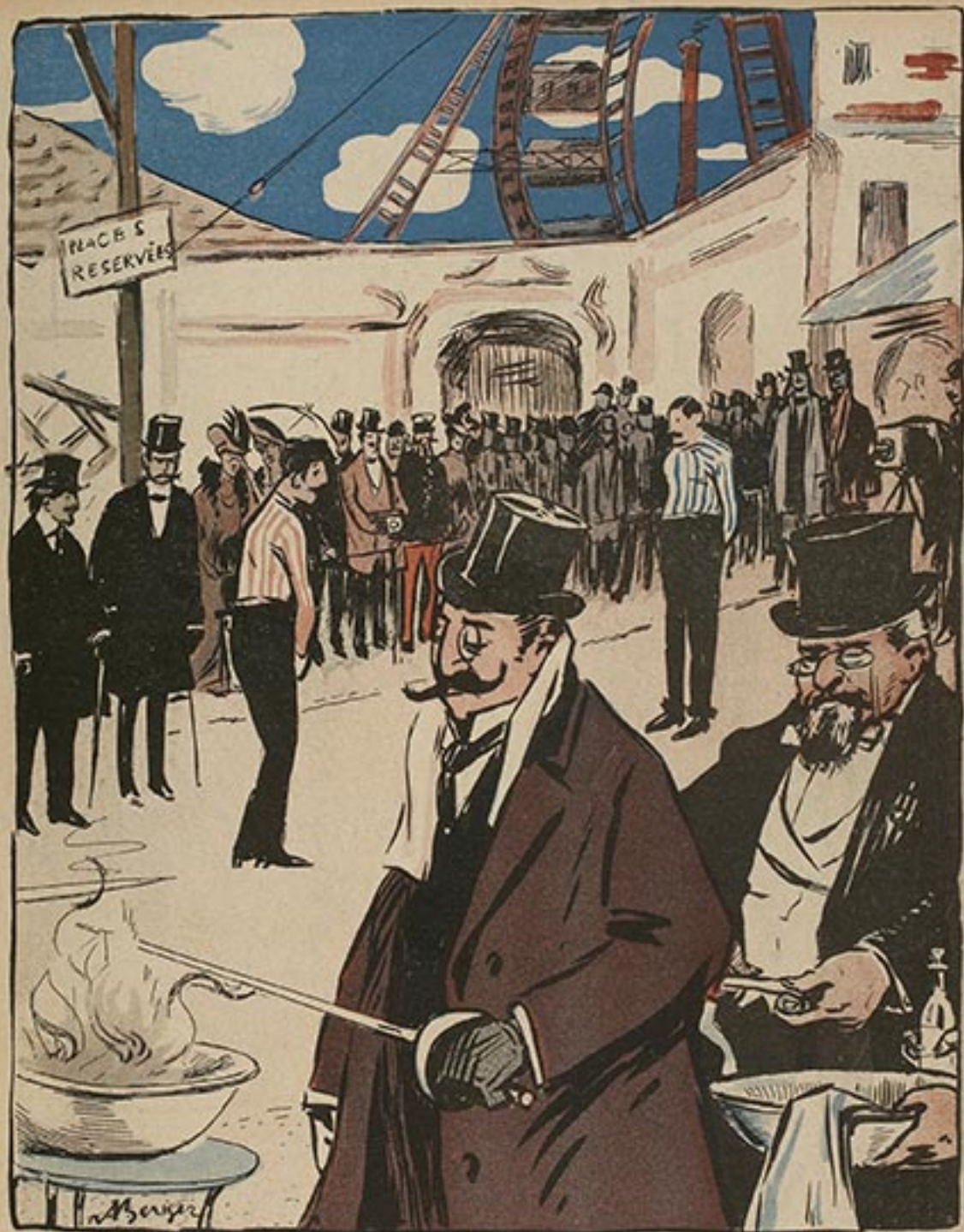
UN LACHE

— A sept heures du matin... des coups d'épée... des coups de pistolet!... Des coups de soulier dans le cul, d'abord!



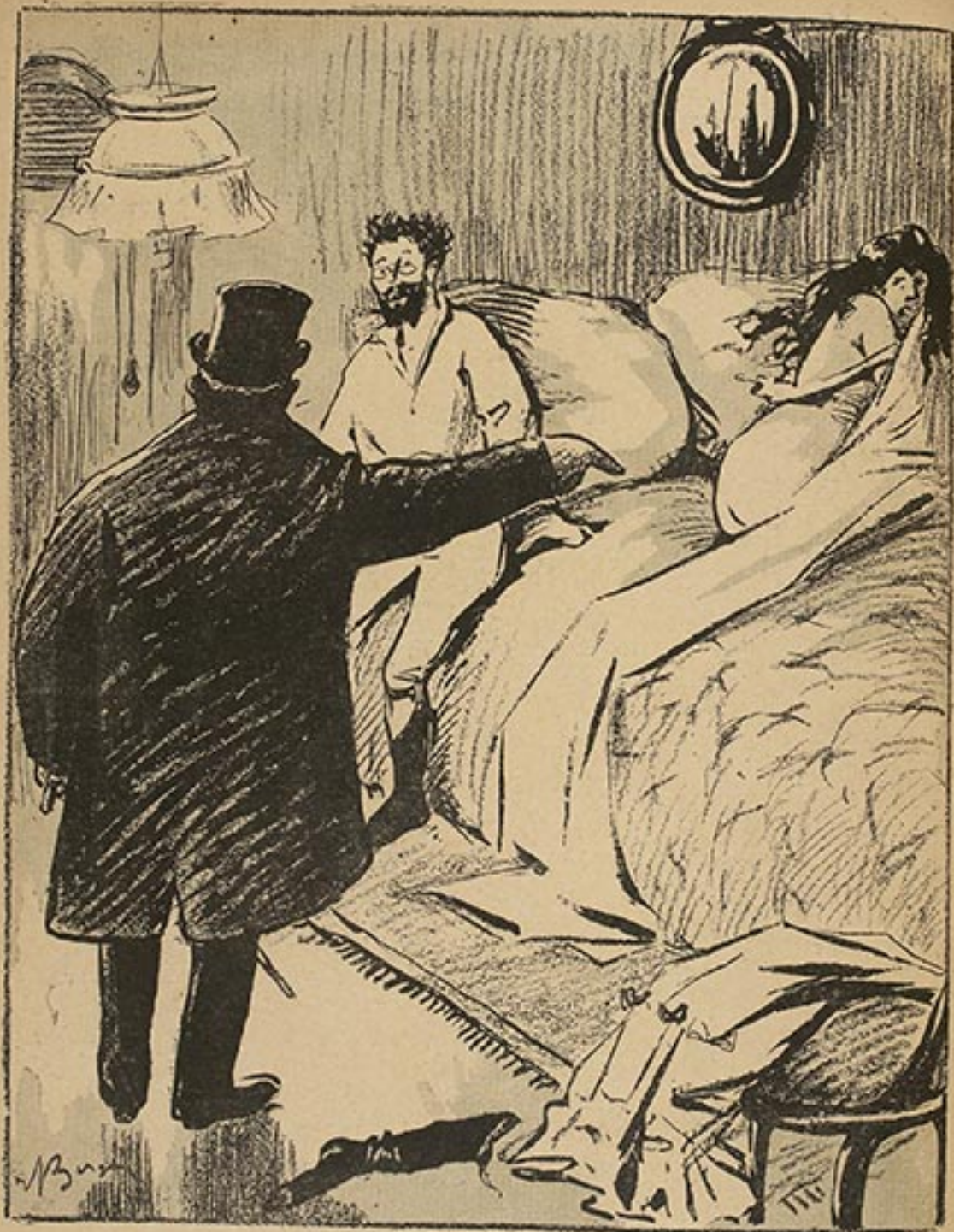
LE PASSÉ

Au bon vieux temps de l'Eglise et de la Barbarie, cela s'appelait le Jugement de Dieu.



LE PRESENT

Aujourd'hui cela se passe, en général, dans un duellodrome réputé, avec tous les comforts de l'hygiène et du progrès. C'est un spectacle des plus élégants.



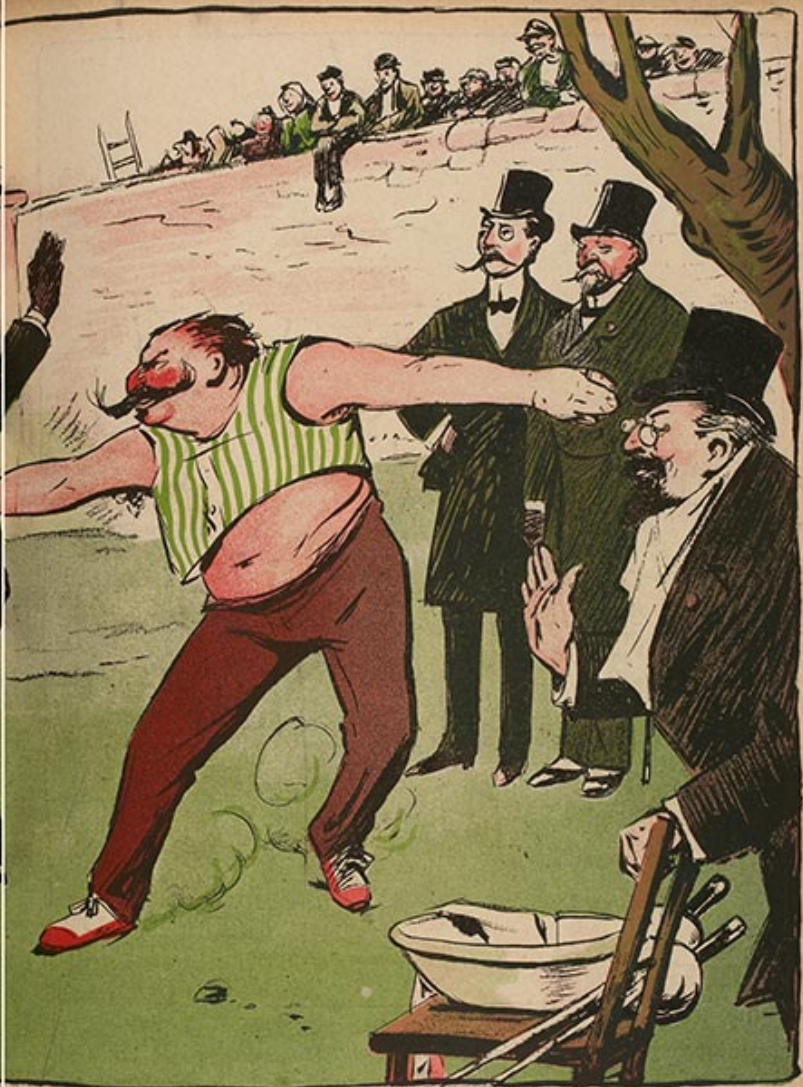
L'HONNEUR DU MARI

LE MARI. — Vous m'apportez mon honneur, Monsieur ! Je pourrais vous tuer, mais je préfère un duel...
L'AUTRE. — Moi aussi.



UN HOMME D'HONNEUR

— Je n'ai jamais permis qu'à un juge d'instruction de me traiter de flou.



— Halte !... Messieurs, l'honneur est saisi fait !!!



GLORIEUSE BLESSURE

LE DOCTEUR. — *Tranquillisez-vous !... Comme le sang ne coulait pas venir, c'est moi qui vous ai donné un petit coup de lancette.*



BELLES PAROLES

— En république, Monsieur, un socialiste pout un prince, et quand un prince se conduit comme un voyou, le socialiste peut encore l'honorer d'un coup d'épée.



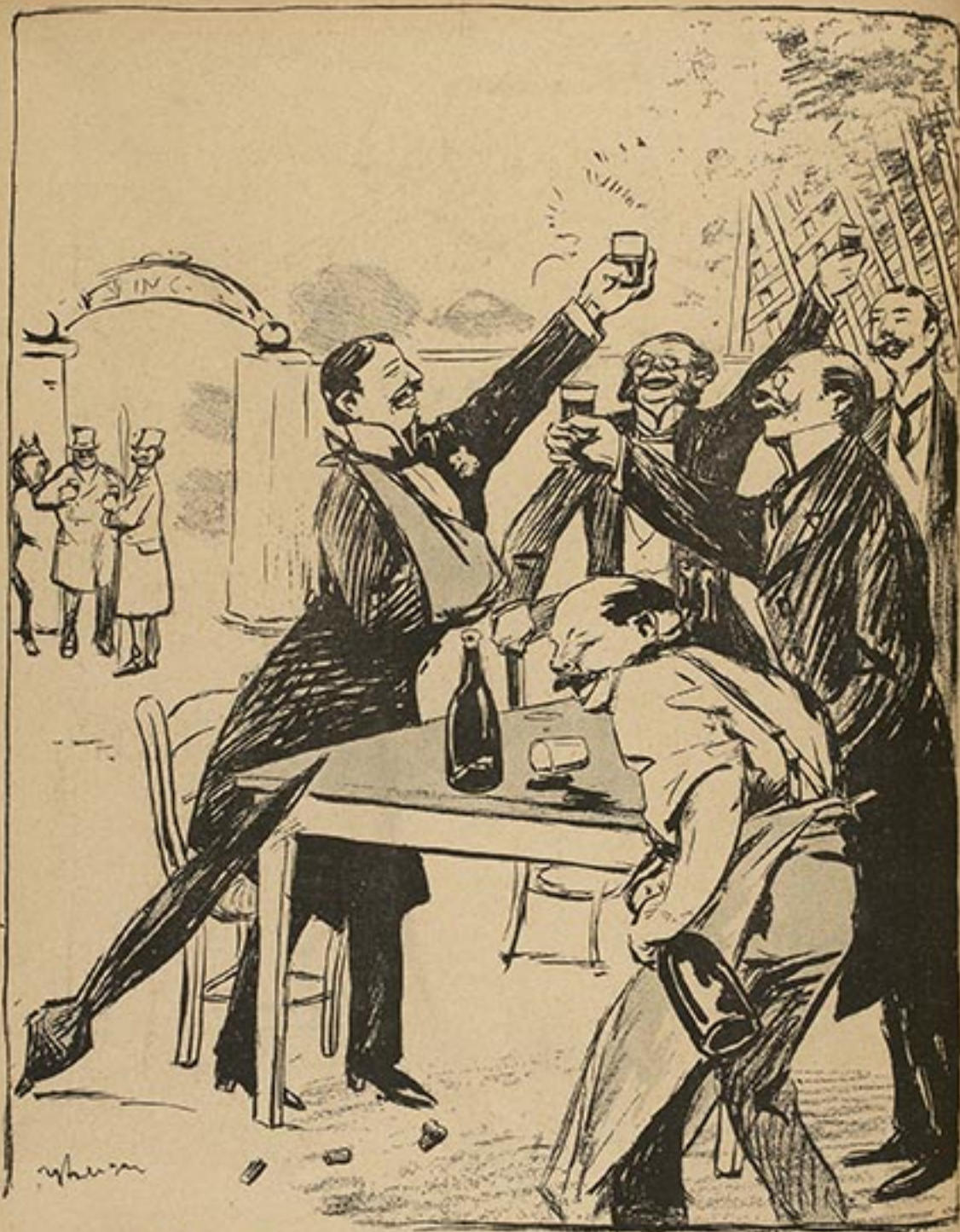
CHEZ LES APACHES

Pourquoi n'appelle-t-on pas ça « une affaire d'honneur » ?



UNE ERREUR

— Nom de Dieu ! Une balle dans son chapeau ! Et nous n'avons rien mis dans les pistolets !...



ÉPILOGUE

LE BISTROT. — Ça fait marcher le commerce.



LES LAURIERS

— Ce sont les journaux qui parlent de Monsieur...



BRONZE D'ART

Le Chevalier moderne (d'après Fremiot).

N° 305
2 Février
1907

50 centimes

L'Assiette au Beurre

REDIGÉES
ET ADMINISTRÉES
52, Rue de Provence
PARIS
TÉLÉPHONE
283-74

L'Affaire Ferrer

par

Ch. Malato

et

D'ostoya





Le Juif errant en Espagne

Il n'est rien comme le réel pour dépasser en étrangetés stupéfiantes, en invraisemblances comiques ou tragiques, les inventions répétées hardies des romanciers et des dramaturges.

Qui ne connaît le *Juif Errant d'Engèle Sûe*, cette histoire imaginaire d'une colossale succession convoitée par les jérmites qui arrivent à assassiner tous les héritiers ? L'âme de la terrible Compagnie s'incarne en le personnage de Rodin, devenu légendaire.

— C'est un roman infâme ! déclarent avec indignation les admirateurs d'Ignace de Loyola.

— C'est... hum !... bien exagéré ! murmurent les gens de juste milieu.

— Le *Juif Errant*, allons donc !... est-ce que ça existe encore ?... C'était bon pour les gobeurs de 1848 qui croyaient avec Raspail à la fraternité humaine, au campfire et aux jésuites — ricaneant dédaigneusement les *stobis*.

Eh bien, émerveillez-vous, bonnes gens ! Voici que le *Juif Errant* se réveille de l'autre côté des Pyrénées.

A cela près que la fortune de Ferrer, convoitée par les Rodins d'Espagne, ne se chiffre qu'à un million, la similitude est frappante : le génie de la Compagnie, ses procédés apparaissent les mêmes.

Et le romancier qui voudra écrire le pendant de l'œuvre d'Engèle Sûe n'aura qu'à retracer dans tous ses détails l'exacte vérité.

Qu'est-ce que l'affaire Ferrer, que le génie des inquisiteurs transpyrénéens a su greffer sur l'attentat Morral ? C'est ce que nous allons nous efforcer de résumer en une page.

Francisco Ferrer y Guardia, né dans la province de Barcelone et aujourd'hui âgé de quarante-huit ans, fut d'abord, jeune homme, contrôleur des chemins de fer. Peut-être fut-ce en comparant la marche rapide des locomotives (sur la ligne Carthagène-Murcie notamment, elles courent presque aussi vite que les gamins !) avec l'immobilité intellectuelle de l'Espagne, qu'il conçut l'idée de véhiculer à toute vapeur des idées dans ce pays endormi à l'ombre des couvents.

Ces idées ayant quelque peu transpiré pendant l'été de 1886, particulièrement chaud, Ferrer dut chercher la fraîcheur au nord des Pyrénées. C'était le moment où la tentative manquée du général républicain Villacampa attirait des désagréments sérieux aux hommes d'avant-garde. Il était dans la destinée de Ferrer d'écopper fréquemment pour les actes d'outrage. Vingt ans après avoir dû s'exiler pour l'attentat à coups de fusil d'un général républicain, Ferrer devait être arrêté pour l'attentat à coups de bombe d'un anarchiste !

A Paris, il fut ami et secrétaire de son compatriote Ruiz Zorrilla, ancien premier ministre et chef du parti républicain « progressiste ». Pour un homme qui aimait le progrès à la vapeur, c'était assez naturel.

Zorrilla mourut, ce qui arrive à beaucoup de personnes, et Ferrer devint professeur d'espagnol, membre de l'Association philotechnique.



Parmi ses élèves, se trouvait une demoiselle Mounier, âgée d'une cinquantaine d'années, qui avait été élevée dans des idées diamétralement opposées à celles de son professeur, si tant est qu'on puisse appeler idées la croyance au mystère de la Sainte Trinité et à l'Immaculée-Conception ! Cette personne, étonnée de rencontrer un irréligieux qui n'était pas un monstre, voulut discuter avec lui et fut plus étonnée encore d'être battue. Elle eut la bonne foi de se l'avouer et, comme elle était riche de quelques millions dont elle ne savait que faire, n'ayant point de parents, elle laissa en mourant à son convertisseur laïque une maison d'un rapport annuel de trente-cinq mille francs et quelques centimes, pour qu'il employât ce revenu à une œuvre éducative.

L'École Moderne de Barcelone est le résultat de ce legs. Il faut bien dire que si les trois quarts du peuple espagnol ne savent pas lire, le gouvernement ne trouvant d'argent que pour la Cour et le clergé, les trois bons cinquièmes du quart restant sont éduqués avec sollicitude par les religieux dans les « Ecoles pies » (*Escuelas pías*).

On pourrait même dire deux fois pies, tant l'enseignement sacré — un sacré enseignement ! — s'y élève à des hauteurs incommensurables.

La hausse des fonds d'Etat russes lorsque M. Stolypine fait fusiller des grévistes pourrait seule donner une idée de cette ascension vertigineuse dans les régions intellectuelles.

On apprend, en effet, aux jeunes Espa-

gnols, destinés à entretenir un jour de leur argent, et au besoin de leur sang, le roi Alphonse numéro 13, automobiliste distingué, mais coûteux, que :

1° Dieu, pour ne pas figurer dans le Bottin, n'en est pas moins un personnage omnipotent et respectable, quoique invisible, auquel il est indispensable d'obéir sous peine de souffrir, une fois mort, la grillade perpétuelle.

2° Les prêtres et rois sont les représentants terrestres de ce divin rôtisseur dont le grill-room s'appelle « Enfer ». Qu'il convient, en conséquence, de leur obéir et de leur donner son argent ;

3° Les modernes idées scientifiques qui proclament la parenté de l'homme et du singe, ainsi que les incessantes transformations de la matière créée, sont archifausses, impies et absurdes ; mais que les promenades de Jonas dans l'intestin d'une baleine et les conférences de l'âne de Balaam, sont d'une authenticité incontestable.



La Reine. — Soyez les bienvenus, Messieurs, c'est le peuple espagnol qui paye !...



L'Espagne comme on la voit à Montmartre.

En ce qui concerne plus particulièrement l'histoire d'Espagne, les bons pères enseignent, à leurs fils « spirituels » (mais non spirituels à la façon de Voltaire) que :

1^{re} La Vierge del Pilar qui faisait déjà l'honneur de Saragosse, bien avant l'enfance de Sarah Bernhardt, a allaité de ses mamelles de pierre un assoiffé auquel il manquait trois sous pour prendre un period; conséquemment que le peuple, cette bonne vache à lait, doit payer à la Vierge à lait de Saragosse, l'équivalent de cette consommation lactée en lui offrant des couronnes d'or de six cent mille francs, pendant les périodes de grande famine (1);

2^{re} La reine Isabelle la Catholique, mérite l'admiration de la postérité pour être restée huit mois et demi sans changer de chemise, léguant à la monarchie transpyrénéenne le dra-



... et comme on la voit à Montjuich.

(1) En 1901, pendant la crise des subsistances, il y avait à Madrid 20.000 familles sans pain, et Catalogne, 200.000 ouvriers sans travail et en Andalousie, trois millions d'affamés quand les dames de la Cour offrirent par souscription une couronne d'or de 600.000 pesetas à la Vierge del Pilar.

peau pourpre et or.

La religion de saint Labre n'a jamais fait, comme celle de Mahomet, bon ménage avec l'hygiène.

Pour les sciences naturelles, dans les établissements importants où on les enseigne, elles sont professées de façon aussi bizarre; la chimie notamment est enseignée par cœur, à l'instar du catéchisme: pas d'expériences, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de laboratoires. Sans doute, le gouvernement suppose-t-il que tous les étudiants en chimie pourraient se transformer en anarchistes.

C'est même pour cette raison qu'un physicien éminent qui avait la mauvaise chance d'être Espagnol, José Echegaray, a dû abandonner les sciences pour se faire dramaturge. Resté seulement l'émeule de Tyndall, il serait mort de faim!

L'enseignement donné par Ferrer fut entièrement différent. L'Ecole Moderne de Barcelone, créée par lui, en 1901, arriva, au bout de cinq ans, à compter 150 élèves des deux sexes, recevant, garçons et filles, le même enseignement.



Ce que l'Europe appelle un régime libéral.

Ferrer, en effet, n'était point un partisan des Traités « spéciaux » d'astronomie à l'usage des demoiselles. Il estimait, le scélérat, que deux et deux font quatre pour les femmes comme pour les hommes.

A quel degré d'aberration, surtout en arithmétique, n'entraîne pas l'oubli du dieu triple et un !

Pour mieux pervertir les jeunes intelligences, ce monstre ne songea même pas à remplacer les catéchismes par des manuels laïques enseignant combien il est beau d'obéir à l'autorité et de mourir... ou tuer « pour la patrie » représentée par de braves capitalistes. Ferrer créa une librairie d'éditions annexée à l'École Moderne où il fit imprimer à

grands tours de rotatives des livres scolaires contenant les enseignements...

Devinez de qui ?

De saint Augustin, qui proclamait : « Je crois parce que c'est idiot ? »

De Loyola, qui, ayant fondé la Compagnie de Jésus, éincubra à son usage, en latin de cuisine, les *Escritos* et les *Constitutions*.

D'Escobar dont le nom est devenu synonyme de droiture... ecclésiastique ?

De Sanchez, qui ne s'asseyait jamais que sur le bon sens ?

De Loriquet, qui découvrit que Napoléon I^{er} n'avait jamais régné ?

Vous n'y êtes pas.

Ferrer — ah ! le brigand ! — donnait en pâture à ses élèves des ouvrages d'Elisée Reclus, de Letourneau, d'Odon de Buen et autres gueux qui soutiennent que le monde n'a pas été créé en sept jours et que les étoiles ne sont pas des becs de gaz allumés pour notre usage.

Et ce n'est encore pas tout : il avait fait surgir de terre quarante-huit écoles du même genre, grâce à ses manœuvres sataniques et à son million.

Au Moyen Âge, époque où l'on n'incinérât que des hérétiques... vivants, ce qu'on vous aurait transformé Ferrer, Reclus et les autres, y compris les jeunes lecteurs, en biftecks bien cuits !

En 1846 encore, sous le règne du pieux Ferdinand VII,



Devise d'Alphonse XIII : Après nous la déluge !...

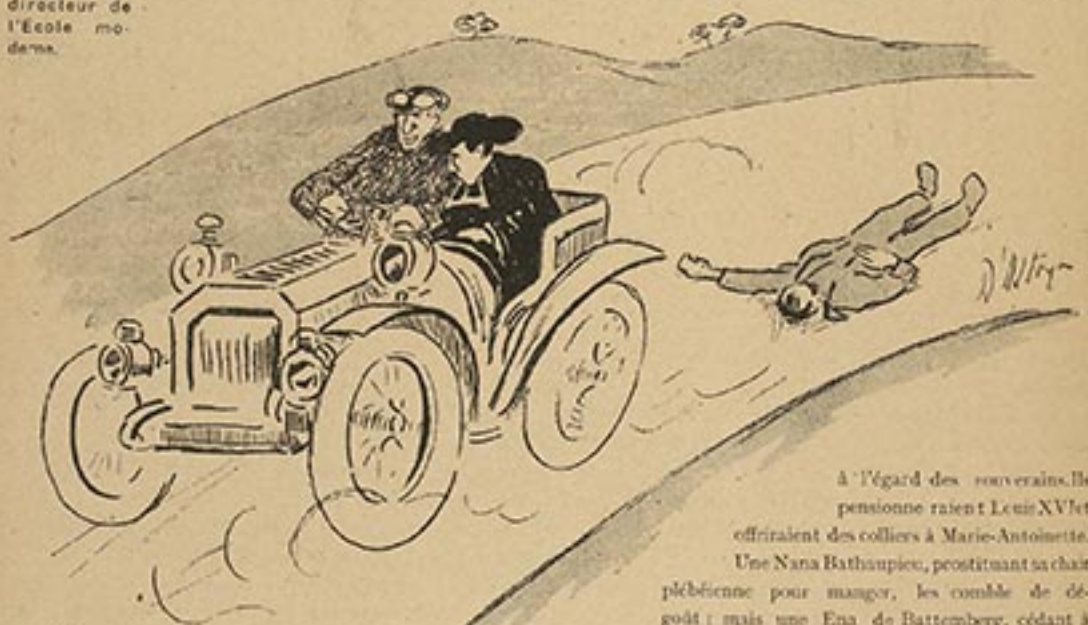
La population de Valence put s'édifier par le supplice du libre penseur Ripoll, condamné à être pendu, puis brûlé. Ripoll était mille fois moins coupable que Ferrer, car il croyait du moins à Dieu, sinon aux peuples, tandis que Ferrer est l'athéisme en personne.



Francisco Ferrer Guardia, directeur de l'École moderne.

Malheureusement tout dégénère ! On ne parle pas de brûler le Directeur de l'École Moderne, son école avec lui et les élèves avec l'école !

On se contente de réclamer pour Ferrer la peine — combien trop douce ! — de la strangulation (*parole rif*) à l'aide d'un car-



— Votre Majesté a bien fait de l'écraser, c'était l'unique révolutionnaire de la paroisse

can de fer, de fermer l'École et de renvoyer les élèves à leur famille.

Et pourtant, trois ans avant l'attentat de Mateo Morral contre le roi d'Espagne, Ferrer a reconnu comme élève la sœur, âgée alors de sept ans, du futur bombe de la calle Mayor.

Bien plus, quand Morral venait la voir, il ne lui fermait pas au nez la porte de l'École Moderne en lui criant : « Paie la pension de ta sœur et sauve-toi ! »

Non, Ferrer causait amicalement avec le visiteur, et reconnaissant en lui un polyglotte remarquable, il l'employa même dans sa librairie.

Et Morral resta en relations avec Ferrer jusqu'au jour où, dans un chagrin d'amour, il quitta Barcelone, décidé à se suicider, mais après avoir débarrassé l'Espagne de son roi.

Un débarras qui, soit dit en passant, n'effarouchait pas outre mesure les républicains d'autrefois, de Marmodius à Juarez, en passant par Brutus, Guillaume Tell, Cromwell, Robespierre et Orsini. Simple constatation.

Les républicains d'aujourd'hui sont beaucoup plus doux

à l'égard des souverains. Ils pensionnent même Louis XV et offraient des colliers à Marie-Antoinette.

Une Nana Bathaupicou, prostituant sa chair plébéienne pour manger, les comble de dégoût ; mais une Ena de Battemberg, cédant à vie sa personne princière et troquant la religion de Henri VIII contre celle de Torquemada pour palper une liste civile de quelques millions leur paraît éminemment respectable.

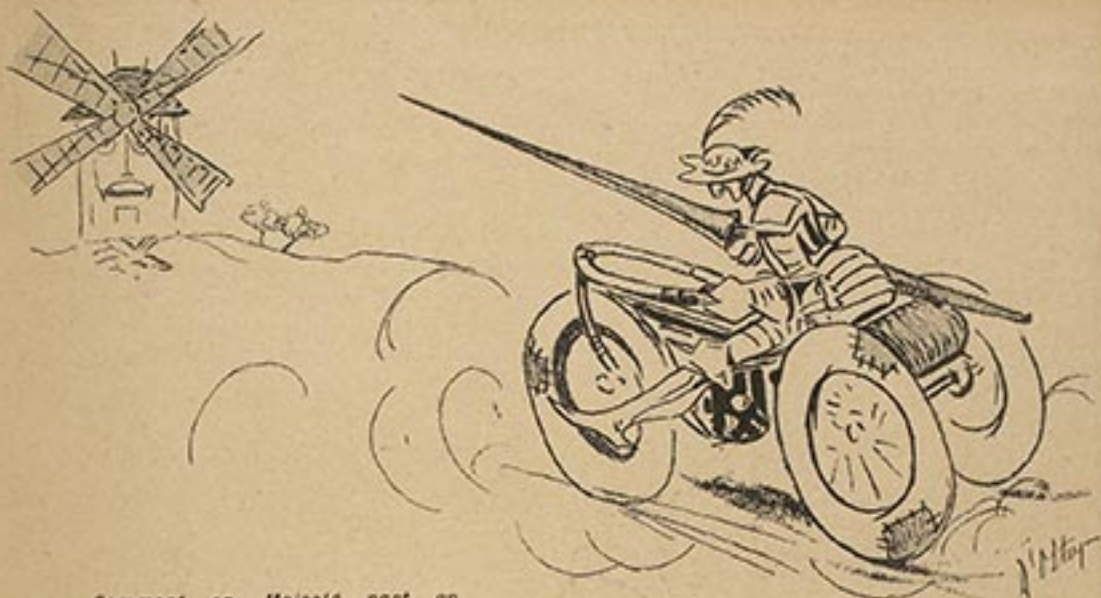
Quoiqu'il en soit, Ferrer avait connu Morral ; il avait élevé sa sœur. Cela seul ne démentre-t-il pas qu'il est complice dans l'attentat de la calle Mayor ?

C'est du moins ce qu'affirment tous les bons chrétiens, qu'il ne faut pas confondre avec les poires du même nom.

L'attentat a eu lieu à Madrid et Ferrer n'avait pas quitté Barcelone. Mais qu'est-ce que cela prouve ? sinon la noirceur satanique de cet homme qui n'est resté à cent vingt lieues de distance de Morral que pour mieux l'aider.

Qui sait même si ce n'est pas lui qui a chargé la bombe par le télégraphe ?

Les fils électriques aujourd'hui servent à tant de choses ! On (des raisonneurs qui discutent au lieu de croire et d'obéir) a bien objecté que des centaines, peut-être des mil-



— *Comment sa Majesté part en guerre contre le Progrès et...*

liers d'individus, avaient, comme Ferrer, connu Mocral et qu'il n'y avait pas de raisons pour arrêter l'un plutôt que tous les autres.

Allons donc ! Comme si le fait seul d'avoir fondé l'École Moderne, ne démontrait pas qu'un tel homme était capable de tout ?

Très heureusement, il y a des juges à Madrid ! (d'anciens soutiennent même qu'il y en a beaucoup trop et que la justice n'en est pas meilleure ! Mais s'il fallait écouter tout le monde !)

Un de ces magistrats, le fiscal ou procureur royal, Becerra del Toco, découvrit, grâce aux lumières du Saint-Esprit, que Ferrer était coupable de ce crime et de tous les autres qu'on ignore. Ce procureur connaissait les hommes, ayant été lui-même successivement républicain, carliste et alphonisiste et étant prêt à être bien d'autres choses encore !

Noblesse oblige, dit-on : Becerra del Toro, est un beau nom, signifiant « petite vache du taureau ». Celui qui le porte, a vué ses quatre cornes à la défense du trône et de l'autel. Vache comme feu Vidocq et majestueusement taureau comme Jupiter, l'excellent fiscal commença :

Par faire arrêter Ferrer qui fut transféré délicatement à Madrid entre les quatre murs de la Prison Modèle (*Carcel Modelo*) ;

Par saisir jusqu'au dernier centime les fonds qu'il possédait en Espagne ;

Par demander au gouvernement français la saisie préventive de la maison de rapport de Paris ;

Par fermer l'École Moderne de Barcelone et les autres

écoles dénuant un enseignement analogue.

Après quoi, l'homme au nom deux fois cornu demanda successivement pour son prisonnier :

La peine des travaux forcés à perpétuité ;

Puis la peine de mort à l'aide d'un bon carcan de fer se resserrant à volonté (pas à celle du patient) autour du cou ;

Puis seize ans, cinq mois et dix jours de prison ;

Puis de nouveau la peine de mort !

En taureau judiciaire, cette « petite vache » de fiscal se disait qu'en demandant toutes ces peines, les juges finiraient bien par lui en accorder une, ce qui permettrait de condamner Ferrer aux dépens et de lui enlever jusqu'au dernier sou.

D'autant que pour plus de sûreté, il avait fait décider que le procès au lieu d'être plaidé devant un jury, serait éterné à un tribunal composé exclusivement de trois juges plus lui fiscal.

Tribunal de droit, ainsi est appelée cette ju-



... *Ce qui en a en résulter.*



LE CHAMBELLAN. — Pourquoi, Sire, votre peuple aurait-il besoin d'écoles, puisqu'il a déjà les courses de taureaux ?



LES ACCOUCHEURS D'ALCALA DEL VALLE

*Et si le bâtard oeut troubler la fête
Où !
On le jettera dans les latrines
Où !
Dansons la jotta !*

ridiction parce qu'elle est destinée à fonctionner surtout de travers.

Le taureau de la vache... pardon, la vache du taureau avait pensé tout d'abord à requérir les trois célèbres juges infernaux, Mino, Esque et Rhadamante, renommés pour leur inflexible sévérité. Il y renonça, cependant, sur les conseils de son confesseur, pour ne pas mêler le paganisme avec la mythologie chrétienne... et ainsi, dit-on, parce qu'il apprit que les trois magistrats infernaux quoique sévères étaient justes.

Mino, Esque et Rhadamante furent remplacés par MM. Ramon de Tejada, Albadalejo et Morejon. Nous verrons ce que vaudra ce choix.

En attendant, le gouvernement alphonseiste flaque gracieusement à la porte d'Espagne,

en les traitant d'anarchistes, les journalistes étrangers venant, comme notre confrère anglais, Guy Bowman, se livrer à des enquêtes sur place.

— De la lumière ! Encore de la lumière ! demandait Goethe mourant.



La boucherie éleuda à la hauteur d'une science.



José Nakens Pérez, co-accusé de Ferrer.

La monarchie transpyréenne, agonisante elle aussi, ne poussa jamais un cri analogue.

A côté de Ferrer, vont comparaître sur les bancs du tribunal de droit, six accusés: José Nakens, vieux journaliste républicain auquel Morral, après l'attentat, demanda asile et qui crut avoir mieux à faire que dénoncer son hôte; Barnabé

Matha et sa femme, Concepcion Cueta, qui, sur la recommandation de Nakens, logèrent une nuit Morral, ignorant qui il était; Mayoral, Martinez et Ibarra qui, ayant rencontré Nakens accompagné de Morral et ne connaissant pas non plus ce dernier, prirent avec eux une tasse de café.

Pour ces six grands coupables, le magistrat à cornes se borne à réclamer neuf ans de prison — une bagatelle! Mais ainsi ils n'ont pas créé d'Ecole Moderne!

D'ailleurs, il faut bien se dire que dans un pays et sous un régime qui ont vu Montjuich et Alcala del Valle, il n'y a pas toujours de différence essentielle entre la détention à temps et la peine de mort.

A Montjuich, d'ingénieux gendarmes, transformés en pédicures, arrachaient aux prisonniers en ogles des ortels ou leur tordeaient élégamment les organes que ne possède pas la douairière Marie-Christine.

A Alcala del Valle, d'autres gendarmes mêlant la chorégraphie à l'obstétrique, facilitaient l'accouchement des femmes enceintes en leur dansant sur le ventre le boléro ou la cachucha (volé!). Méthode véritablement nouvelle qu'ils couronnaient en logeant le fœtus expulsé dans les latrines.

L'un des torturés de Montjuich, Francisco Gana, que les juges avaient eu la magnanimité de ne

condamner qu'à un bannissement et qui montrait sur son corps, aux médecins de France et d'Angleterre, la trace des supplices, étant rentré en Espagne à la suite d'une amnistie, n'y fit pas long feu. Il mourut en moins de temps qu'il n'en faut à Becerra del Toso pour dire un Ave, et les autorités refusèrent prudemment l'autopsie du corps devenu verdâtre.

Un trépas aussi subit pourrait bien attendre dans leur prison Ferrer et ses co-accusés si l'opinion publique du monde relativement civilisé ne les arrachait à leurs geôliers.

Nous ne tarderons pas à savoir si, par suite d'une erreur de calendrier, nous n'en sommes pas restés à l'un de grâce 1481, époque à laquelle opérait Torquemada.



Les auteurs des attentats en Espagne.

I. — Celui qui les exécute.

CIL. MALATO.



Une école communale en Espagne.

Les auteurs des attentats en Espagne.

I. — Celui qui les prépare.



JUGÉ PAR SES PAIRS

BECERRA DEL TORO. — Je vous jure, seigneurs inquisiteurs, que je fais tout mon possible ! Mais de notre temps la justice est moins expéditive, à cause d'un monstre appelé « l'opinion publique ».

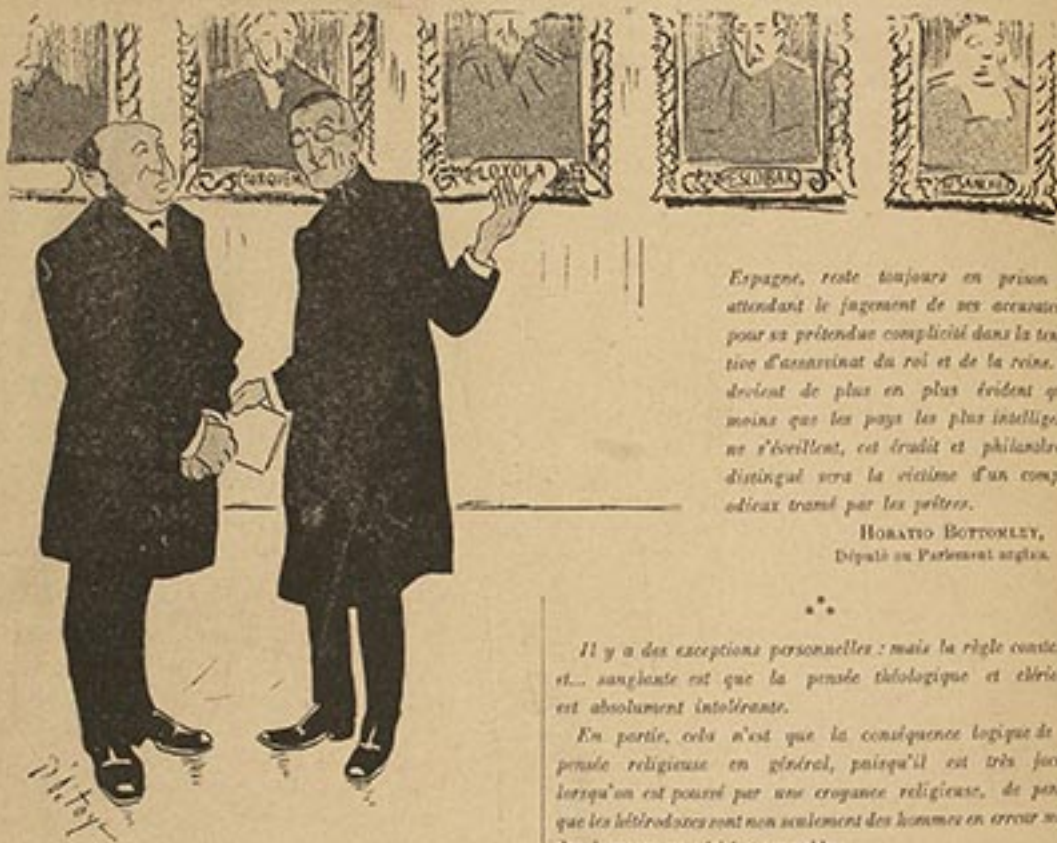


— Nobles passants, ayez pitié d'un pauvre homme qui ne peut pas gagner sa vie en Espagne... Je suis instituteur.



AVEC LE PROGRÈS

— Il est incompréhensible qu'avec les inventions que nous offre la science moderne, nos gendarmes s'obstinent à employer des instruments de torture qui datent de notre très saint Torquemada!...



— Je suis le procureur royal et je désire entrer dans la Très Sainte Confrérie.

— Bien. Mais tâchez de vous montrer digne de vos devanciers dans l'Ordre.....

Nous avons demandé à quelques personnalités de différents pays leur opinion sur Calisto Tanzi. Voici les réponses que nous avons reçues :

Pour le révolutionnaire, la souffrance est une joie si elle profite à l'idée. Condamnant le juif Dreyfus, les conseils de guerre français préparèrent leur mort ; tout nous indique que la détention de Ferrer marquera pour l'Espagne sa délivrance du plus abject des cléricalismes.



Bernardo Matha Garcia, accusé de Ferrer.

J. ALLEMANS,
Député au Parlement italien.

Francisco Ferrer, le fondateur de l'École rationaliste en

Espagne, reste toujours en prison en attendant le jugement de ses accusateurs pour sa prétendue complicité dans la tentative d'assassinat du roi et de la reine. Il devient de plus en plus évident qu'il n'y a pas de pays les plus intelligents ne s'éveillent, est froid et philanthrope distingué vers la victime d'un complot odieux tramé par les prêtres.

HORATIO BOTTOMLEY,
Député au Parlement anglais.

Il y a des exceptions personnelles : mais la règle continue et... sanglante est que la pensée théologique et cléricale est absolument intolérante.

En partie, cela n'est que la conséquence logique de la pensée religieuse en général, puisqu'il est très facile, lorsqu'on est poussé par une croyance religieuse, de penser que les hérésédoses sont non seulement des hommes en erreur mais des hommes en péché et coupables.

Mais cette intolérance est un effet aussi — et pour une grande partie — de la conscience plus ou moins aveugle de la faiblesse de la pensée théologique elle-même.

Le savant est toujours tolérant de la pensée d'autrui, car il a confiance dans la force de la vérité, c'est-à-dire des faits qu'il a observés. Et partant, il attend avec sérénité que le temps vienne faire triompher la vérité.

Le théologien, le croyant plus ou moins fanatique, voit, au contraire, que ses opinions ne sont que des affirmations — plus ou moins sincères — de son sentiment ou de son intelligence. De là la tendance à les imposer, même avec la violence et les... bâtons, puisqu'on n'a pas la certitude que le temps suffit pour les faire triompher.

L'épisode de l'ignoble persécution cléricale contre Ferrer et Nakers n'est qu'une confirmation de ce caractère d'intolérance violente et sanglante, dont la pensée théologique et cléricale s'est toujours souillée et non pas seulement en Espagne.

Mais... non provalebunt!

ENRICO FERRI,
Député au Parlement italien.

Le monde civilisé supporterait-il que, sous ramenant au
trajet de l'Inquisition, l'Espagne redécouvrit le bras vicieux
au service de l'Eglise romaine.



Pedro Moyra,
ral Vicar, admin-
istrateur d'El
Moín, co-accusé
de Ferrer.

Ferrer paie le prix de sa témérité d'avoir
essayé d'apprendre au peuple à penser. La
bombe qu'il jeta était dirigée contre les
superstitions, non contre des individus. Il
combattait non avec de la dynamite, mais
avec des idées. Son but était non de tuer, mais d'instruire.
Pour ce crime — car c'est un crime en Espagne, comme en
tout les déclarations de l'occasion — il est marqué
pour la mort comme si nous vivions encore aux jours de la
barbarie médiévale. C'est la croisade du tueur contre les
intellectuels transportés sous les cieux caudonnés de
l'Espagne.

WILLIAM HEAFORD,

Secrétaire général de la Fédération nationale
des Libres-Penseurs d'Angleterre.

L'Espagne persécuté grandit, son œuvre prospère
et ses horreurs résultent la haine et l'opprobre
universels, leur éternel châtiment.

HENRIETTE MEYER,

Institutrice, secrétaire de la Ligue
pour le désarmement.

Pour nous, libres-penseurs, c'est un spectacle consolant
et grand, de voir l'humanité tout entière réagir et s'indigner
quand les droits d'un homme sont en péril.

CH. MORIS,

Président de la Fédération
des Etudiants Libéraux Unis de Belgique

Le roi d'Espagne et ses ministres savent fort bien que Ferrer
n'est pas coupable ; mais tandis que les soi-disant libéraux
compromettent leur parti par leurs dissensions intestines et
qu'Alphonse XIII les incite à s'entendre et se dépense en
efforts qu'il sait inutiles afin de gagner de la popularité en
se montrant libéral, il prépare dans l'ombre un ministre de
réaction pure et donne des gages tangibles aux cléricaux en
détruisant l'Ecole Moderne. Voilà toute la moralité de l'af-
faire Ferrer. Cette affaire n'existerait pas s'il n'existait pas

une Ecole Moderne et si Ferrer n'avait aucune fortune ; mais
il faut tuer l'école et, pour y parvenir, il faut ruiner Ferrer.
C'est simple et à la portée de toutes les intelligences.

Les juges le comprendront certainement, mais auront-ils
l'indépendance pour dire la justice malgré le roi et la cour ?
Seront-ils des juges ou des valets ? C'est ce que je ne saurais
dire. Pour leur gloire à eux, plus encore que dans l'intérêt
de Ferrer, je souhaite qu'ils ne soient pas des Jeffries.

ALFRED NAQUET,

ancien Député, ancien Sénateur.

Le Pape pousse à la guerre civile et à la révolte, en France,
au nom de la liberté !

En Espagne, il condamne la liberté et le libéralisme, au
nom... de Dieu ! Témoins le catéchisme du Père Estéle,
enseigné dans toutes les écoles catholiques de la péninsule.

Où est-il ton Dieu, sacré blagueur ?

On voit clair dans ton jeu ; c'est la liberté
pour... vous autres seuls que vous voulez.

D. SANCHEZ DE SILVEIRA,

Président de la Section Nantaise de la Ligue
des Droits de l'Homme.



Isidore Barzo
Ondro, inspec-
teur des tram-
ways de la
Ciudad Real,
co-accusé de
Ferrer.

Les Ecoles Modernes fondées par Ferrer sont
plus de mal au cléricalisme espagnol que ne lui
en ferait une réplique de l'incendie des églises
par le peuple. C'est pourquoi les Congrégations
d'Espagne ont tout intérêt à se débarrasser
de Ferrer et à détruire son œuvre.

TARRIDA DEL MARMOL,

London, 25 décembre 1906

Publiciste et professeur.

Si l'on condamne Ferrer innocent au supplice du garrote,
quelle peine infligera-t-on au fiscal qui
aura requis sa condamnation ?

E. VANDERVELDE,

Député au Parlement belge



Aquilino
Martínez Nerre-
ro, typographe,
co-accusé de
Ferrer.

Tout épisode de la lutte éternelle pour la
liberté concentre aussitôt l'attention anxieuse
de l'humanité sur laquelle, depuis des siècles,
il pleut des larmes et du sang. Cela soulève des tempêtes de
rage, — et de grands souffles d'espoir...

MICHEL ZÉVAO.



Ce que l'on verra, le jour où les chênes-lièges d'Andalousie seraient à autre chose qu'à nous fournir des bouchons à champagne.

N° 308
9 Février
1907
10 centimes

L'Assiette au Beurre

ÉDITEUR
ET ADMINISTRATEUR
G. RAOUL PROVENÇAL
PARIS
CALÉDONIEN
333-74

SAISON

LA TRAITE DES GOSSES.

Préface de
Léon Frapié



— C'est déjà plein de oïces! Hier, elle a chipé la montre d'un procureur.



PRÉFACE

Il semble, mon cher Delannoy, que vous ayez brisé des entraves, abattu des murailles secrètes, vaincu les indifférences ou les complicités et que vous ayez amené au grand jour — devant la conscience universelle — toute une enfance palpitante.

Je devais, à ce sujet, tracer quelques phrases personnelles, — mais voilà que, sous l'impression de votre art tressaillant, — une clameur s'est élevée, m'a cerné, m'a saisi et je n'ai eu qu'à écouter, et je n'ai eu qu'à transcrire la voix dantesque de votre œuvre, attaquant les échos de l'Humanité.

• Nous sommes des petits enfants.

• Par une inconcevable volonté de la nature, nous sommes à la fois les créatures les plus sans-défense et les plus douées de la totale sensibilité.

• Vous n'imaginez pas combien d'émotion peut contenir la frêle enveloppe d'un enfant.

• Notre fragilité, vous la voyez à nos membres en retard, inachevés; à notre dos de bestioles, à notre nuque fléchissante.

• Notre sensibilité immense, supérieure à celle de tous les autres êtres, vous la voyez à notre physiologie toute ressortie, à nos yeux qui absorbent l'univers, à nos yeux de ciel et d'infini, à nos joues qui toutes seules ont une expression, un langage irrésistible.

• Alors, — puisque nous voilà évadés, — nous venons vous demander si c'est vrai, si c'est possible, s'il existe un endroit, un pays, un paradis, où l'on ne soit pas vendu, sali, maltraité ?

• Nous venons vous demander s'il existe un refuge où l'on ne soit pas battu, même... — pardon d'avance, — même quand on a faim !

• Eh bien, d'où vient votre étonnement ?

• Et quoi d'autre pourrions-nous donc demander ?

• Vous n'avez donc pas entendu ?

• Nous sommes des petits enfants... »

Leon Trapis



« Delannoy »

— Avec un pareil rhume, elle va me faire au moins 100 sous de plus.



BONS PARENTS

— Dis à la petite que si elle rapporte du pognon, y aura la bleue et un saladier d'oïn chaud.



BONNE MÈRE

— Pour c'qui est d'miendier, j'peux bien; mais pour c'qui est d'envoyer la petite chez un oleux, c'est plus un prix d'quo vous m'donnez !



— Ça, tu te foras six frangs, mais ne le lâche pas à moins de cinquante centimes.



— Pendant qu'on serrera la cleilla, s'il ya du pot, v'là l'coup d'sifflet.



- Triple buse, pourquoi lui dis-tu aussi qu't'es quatre enfants ?
— Vous, le dites bien, vous.



— Treize ans déjà... lui faut de l'amour, maintenant.



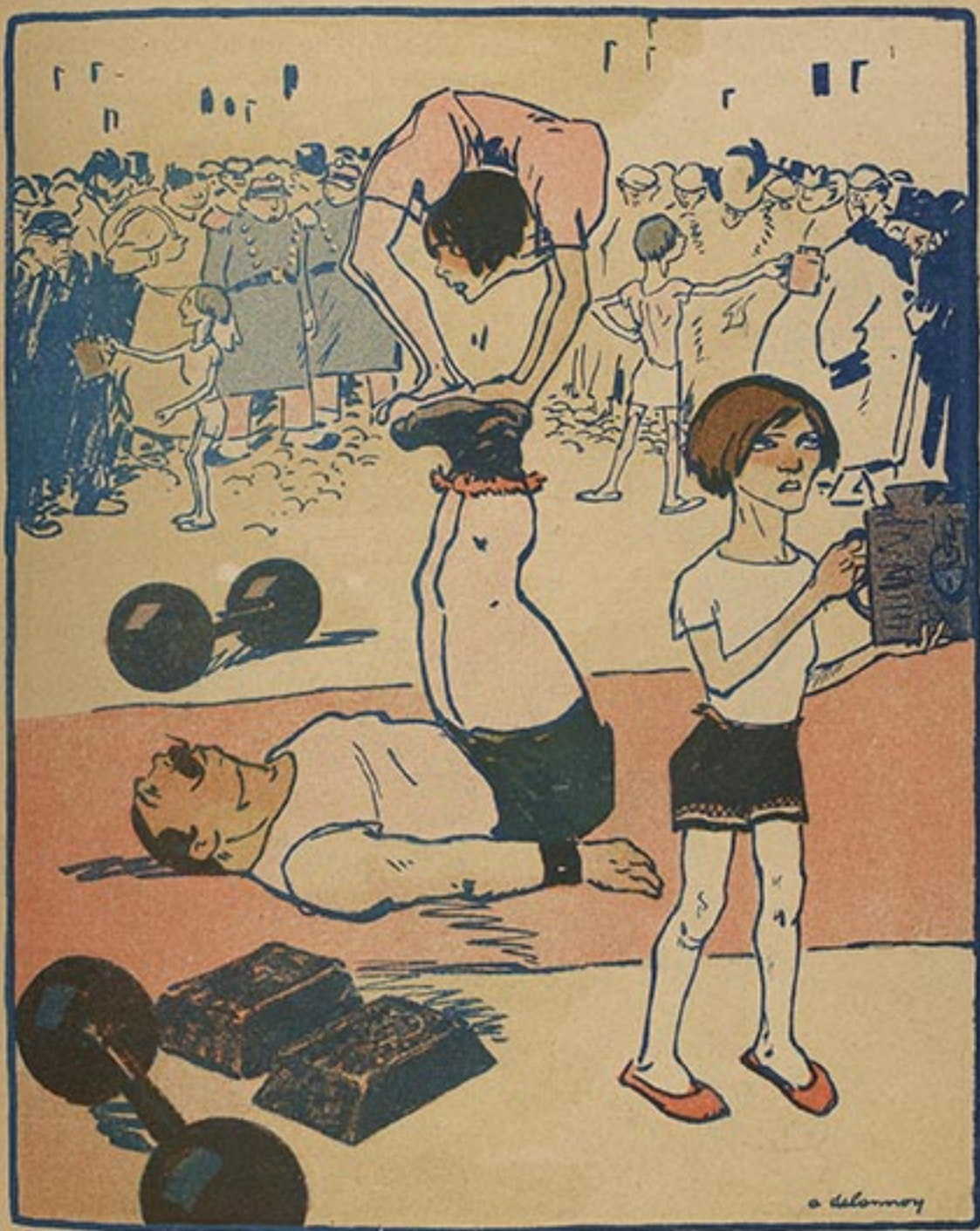
— Allez, allez, vaut encore mieux les placer ici qu'à l'Assistance publique.



— Je me serais occupé de son éducation jusqu'au bout... mais à cause de cette hernie, je suis obligé de vous le rendre.



— Hier, un pot de confiture ; aujourd'hui, mon homme !



L'ATHLETE. — Mes eieos, mesdames et messieurs, ont obtenu les plus hautes récompenses pour la dislocation !



LE RAMONEUR

— N'le désoles pas... à la fin du mois, on écrira à ta mère de t'envoyer une chemise de rechange.



LE PETIT EMPLOYÉ

— Il me fait le travail d'un employé à 150 francs, et je le paie 30.



a delannoy

— Quand je l'ai eu rire, j'ai pensé tout de suite qu'elle était foutue.

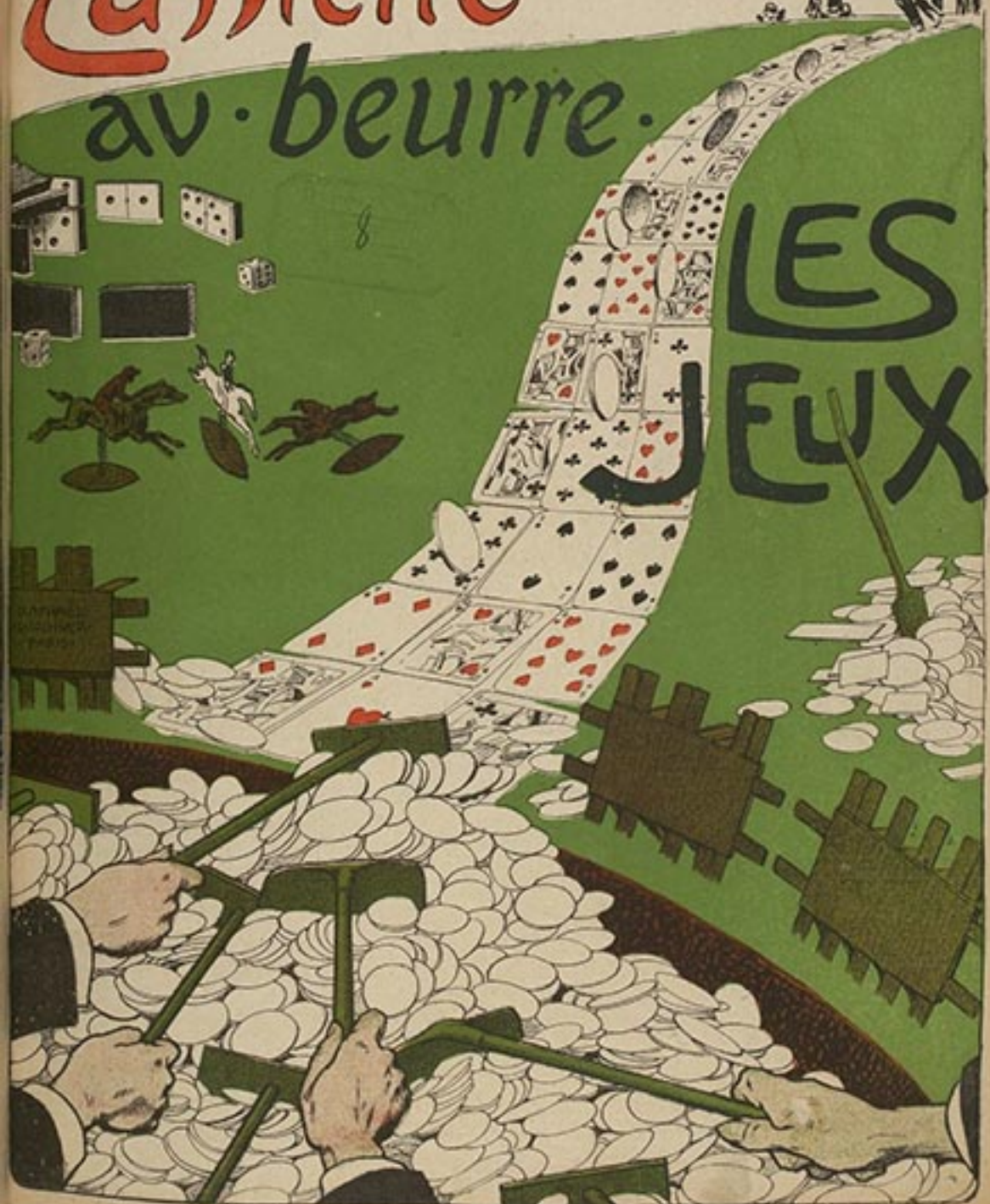
L'assiette

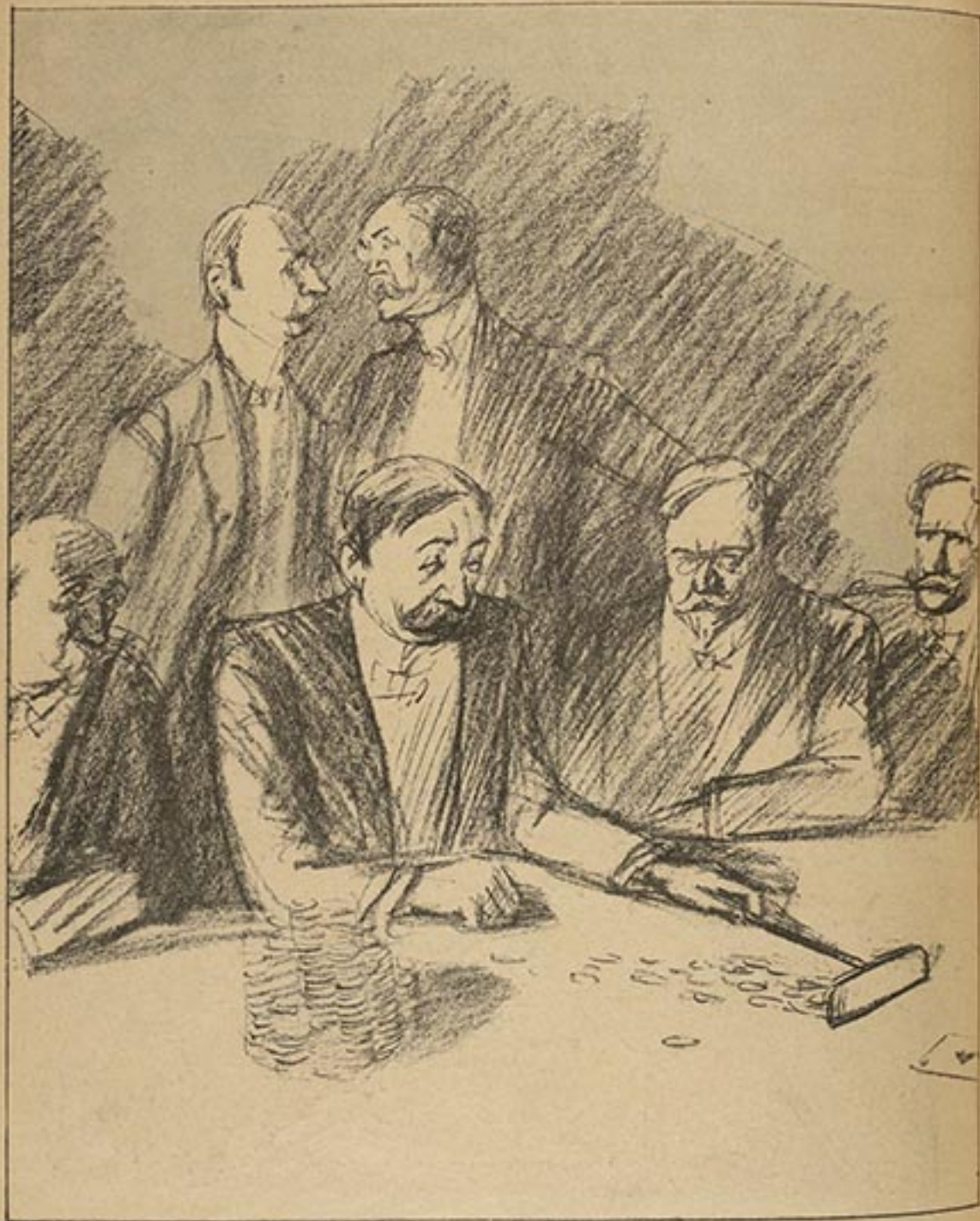
au beurre.

REDACTION
ET ADMINISTRATION
62, Rue de Provence
PARIS
UNIVERSITÉS I
283-74



LES JEUX





MONSIEUR CERCLEUX. — Dans tout cercle qui se respecte, les jeux de hasard sont interdits. Or, sachez-le bien, le baccara est un jeu de commise, et...



Les croupiers de l'école de Toulouse cachent les jetons dans leur col; ceux de l'école de Marseille les cachent dans leur manchette.

LE CROUPIER (école de Toulouse). — ... Le commerce, c'est l'argent des autres.



Puisque l'Etat met des sergents de ville a la porte des casinos



..... Pourquoi ne mettrait-il pas des gendarmes autour des tables de jeu ?



Le commissaire de police a saisi 20.00 francs de jetons.
(Les Jouvencaux)

Au lieu d'envoyer des commissaires de police qui saisissent des jetons sans valeur, tandis que les billets de banque disparaissent dans les poches des croupiers....



« L'Etat ne ferait-il pas mieux d'exploiter lui-même la cagnotte. Ce serait un nouveau débouché pour les aspirants-fonctionnaires que l'on recèterait d'un splendide uniforme.



L'Etat va, enfin,
supprimer
les jeux.



non les jeux innocents
comme le théâtre,



l'amour,



et les foules oratoires
mais les infâmes jeux
de hasard. Bientôt, nous
ne pourrions plus voir..



Tomber dans
la misère tant de gens
qui, au lieu de se faire

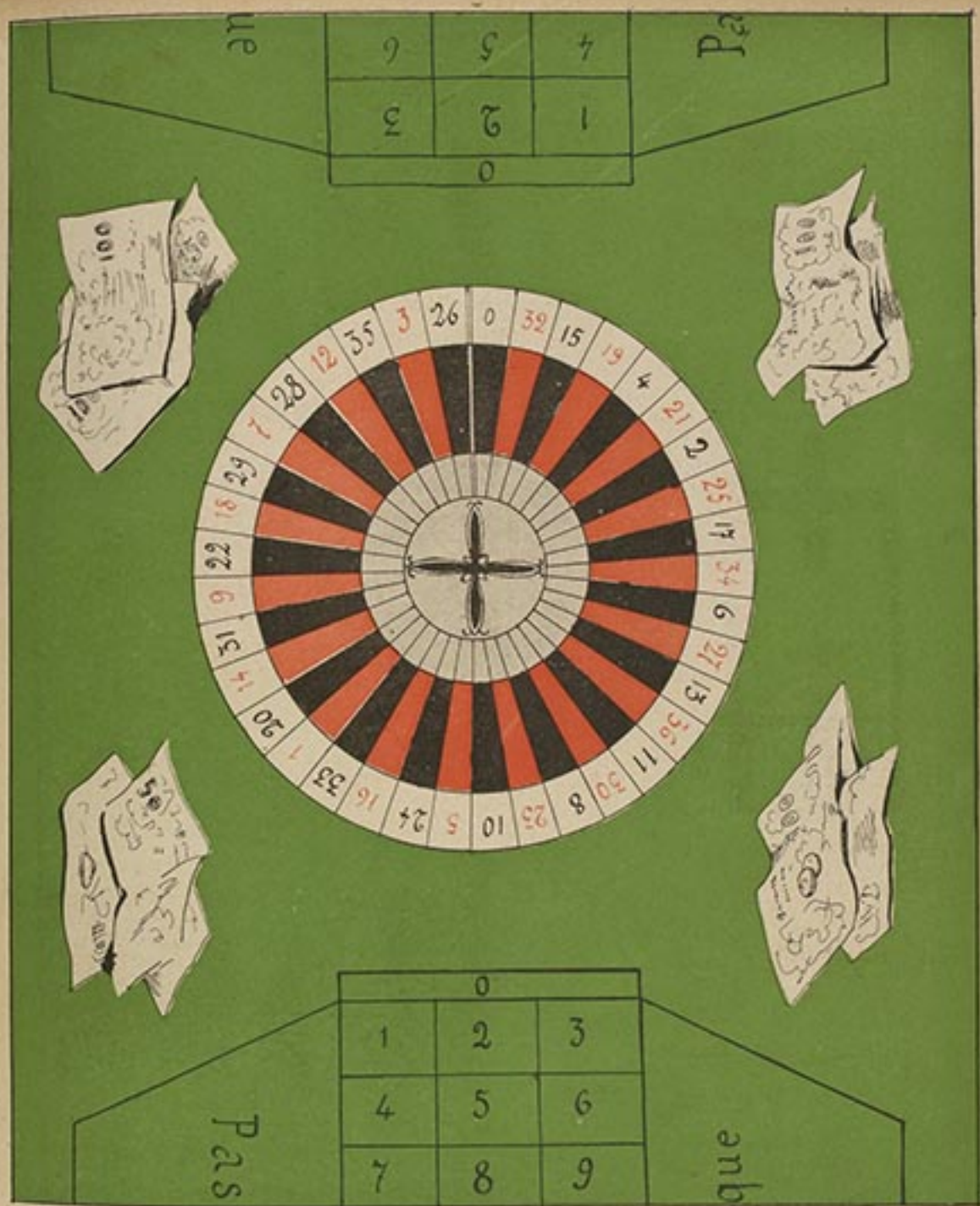


voler sans ses
sous le regard protecteur de l'Etat,



impôts boignes, sous l'oeil louche d'un croquer, pourrout
plater leur argent aux courses ou à la Bourse.

L'Etat n'est pas moral quand il s'agit de vendre du tabac ou de l'alcool, d'exploiter le pari mutuel sur les champs de courses, ou de percevoir l'impôt sur les « opérations » de bourse. Pourquoi s'aïsoie-t-il d'être moral quand il s'agit des autres jeux ?



Ce joli petit instrument — la Roulette — entretient, à Monaco, 15.000 personnes qui ne paient pas un sou d'impôts, plus un prince. Et ce prince, universellement considéré, est traité d'égal à égal par tous les Souverains ; M. Fallières, lui-même, n'est pas son cousin.



L'homme qui possède de nombreuses actions de Monaco est-il moins honorable et moins honoré que celui qui possède des actions des mines de guano?...



Et la dynastie des messieurs Blanc, de Monaco, n'est-elle pas très étroitement apparentée à la dynastie des Bonaparte?



Au Conseil Municipal de Cagnotte-les-Bains.

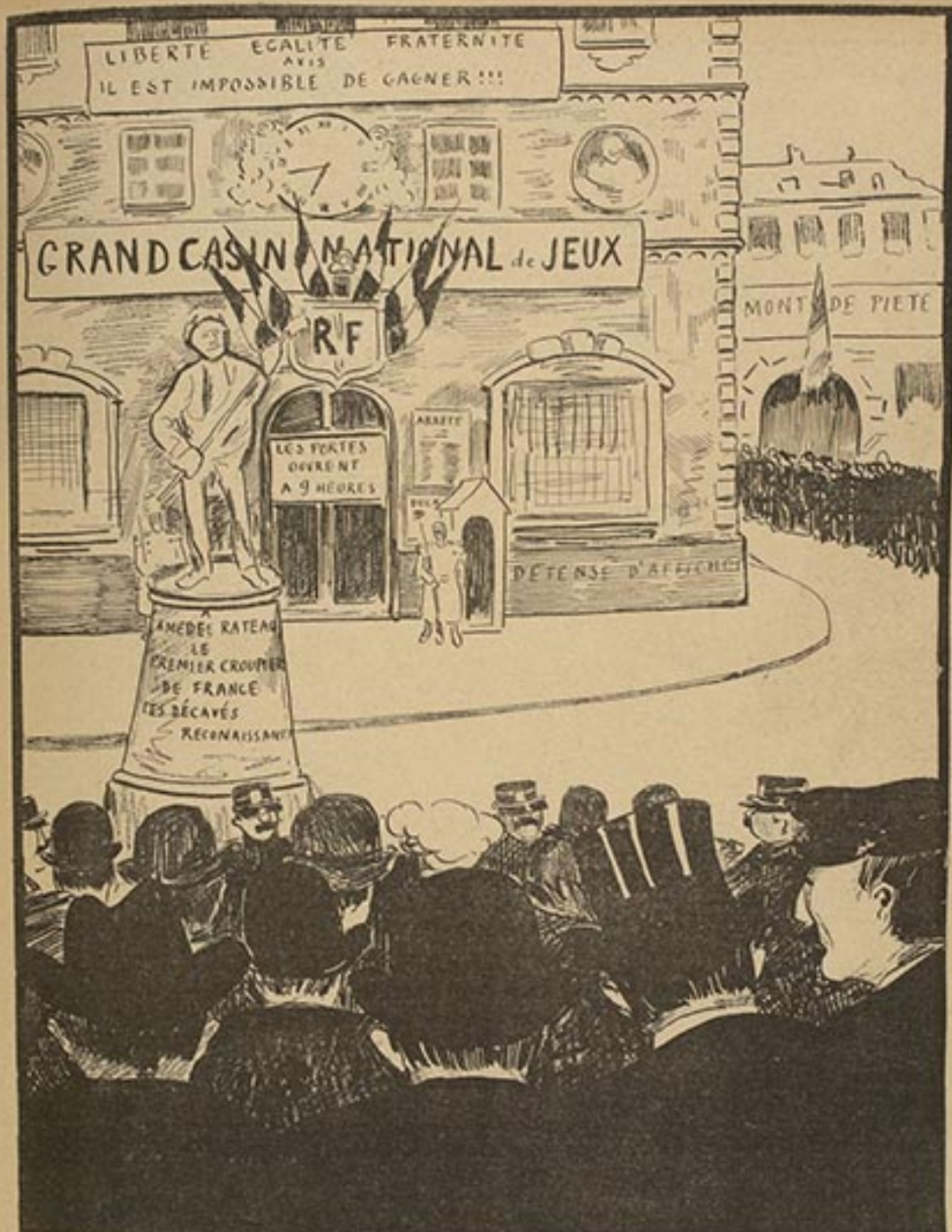
— Sans doute, messieurs, nos eaux guérissent la goutte. Mais ne croyez-vous pas que si nous n'avions pas les petits chocaux, les goutteux aimeraient mieux rester goutteux toute leur vie que de venir s'embêter chez nous ?



Les petits chevaux n'ont rien de commun avec la roulette. En effet, à la roulette, la cagnotte prélève environ trois pour cent sur l'argent des joueurs ; aux petits chevaux, elle prélève deux pour cent. D'où il découle qu'il faut interdire la roulette et autoriser les petits chevaux, car les joueurs sont faits pour être ruinés et la cagnotte pour s'engraisser.



Ne plaignons pas les demoiselles qui perdent leurs bijoux au baccara. Ces bijoux avaient été gagnés, le plus souvent, par des moyens beaucoup plus immoraux que le jeu, et c'était de l'argent qui dormait, improductif et inutile.



L'Etat ne manquera certainement pas, le jour où il se décidera à exploiter les jeux, d'avertir les joueurs qu'il est absolument impossible de gagner, d'obliger les mastroquets à informer le public que « tous les vins sont additionnés d'eau » et que les « sirops et liqueurs sont de fantaisie ». Enfin, l'Etat se montrera beaucoup plus moral en prélevant un impôt sur les bites que sur les objets de première nécessité.

ADRESSEMENTS: Dessin, Paris, 28 rue de la Harpe, 26 (rue de la Harpe). Les droits de reproduction sont réservés en France et à l'étranger. — Les droits de dessin ne sont pas réservés.

Rédaction et Administration, 62, Rue de Provence, Paris.

E. VICTOR, Imprimerie spéciale de L'Amateur des Sciences, 12, rue de Provence, Paris.

L'Imprimeur-Général: E. VICTOR.



Et, en rétablissant la roulette qui ne prendra que l'argent des riches seuls, l'Etat pourra enfin supprimer le seul jeu vraiment immoral, les courses, qui ruinent les pauvres bougres.

— Qui qui peut faire vingt-cinq sous avec moi sur Canasson placé ?

MOÛSE (*Subst. fem.*) Dèche, Purée,
Mistoufle, Misère. (Dict. de l'ACADÉMIE).

SERVICE



Bernard
Naudin

LA MOÛSE



— Tu parles d'un sale temps !... les mégots sont moisis...



— Y a-t-il de la place, sur votre banc?
— Pour s'asseoir, oui, mais pour y coucher, c'est complet...



— A ton, d'ge, mon petit, on trouve toujours où coucher.



— Notre mouise, c'est la rançon du luxe des autres.



— Moi aussi j'ai eu des fonds russes, mais il ne m'en reste plus que des chaussettes.....



Pandin

1. — Il commence à peser lourd, mon mobilier; faudra que je le mette au garde-meuble.



LA SOUPE

En attendant les retraites ouvrières...



Bernard
Naudin



Nassim

— Vous a'mande pardon, m'sieu l'agent, vous pourriez pas m'foutre au poste ?...



Gauguin

— J'avais un bon tuyau, mais c'était un tuyau d'égoût, et les ponts et chaussées me l'ont chipé.



Gauguin

- Où qu'on va, dis, maman ?...
— Au Dépôt. Là, au moins, vous mangerez tous les jours.



Naudin

— Tel que tu m'oïis, frère camarade, j'ai 80 ans, j'ai couché 50 ans dehors et le reste en prison.
Tout ça parce que j'ai jamais eu quarante sous à moi.



— Sûr, qu'il fait moins chaud ici qu'au poste, mais ça pue moins !...



— *J'ai connu la mouise, mais je m'en suis tiré avec de l'ordre et de l'économie.*



Nardin

Trop tard !....

N° 300
Mars 1927
—
centimes

L'Assiette au Beurre

REVUE
ET ABONNEMENTS
11, Rue de Valenciennes
PARIS
TÉLÉPHONE 21 41
189-74

la Guerre du Pape





LA SITUATION EN ALLEMAGNE

Pasteur et cure sur une charogne...



LES ÉLECTIONS DU REISCHTAG

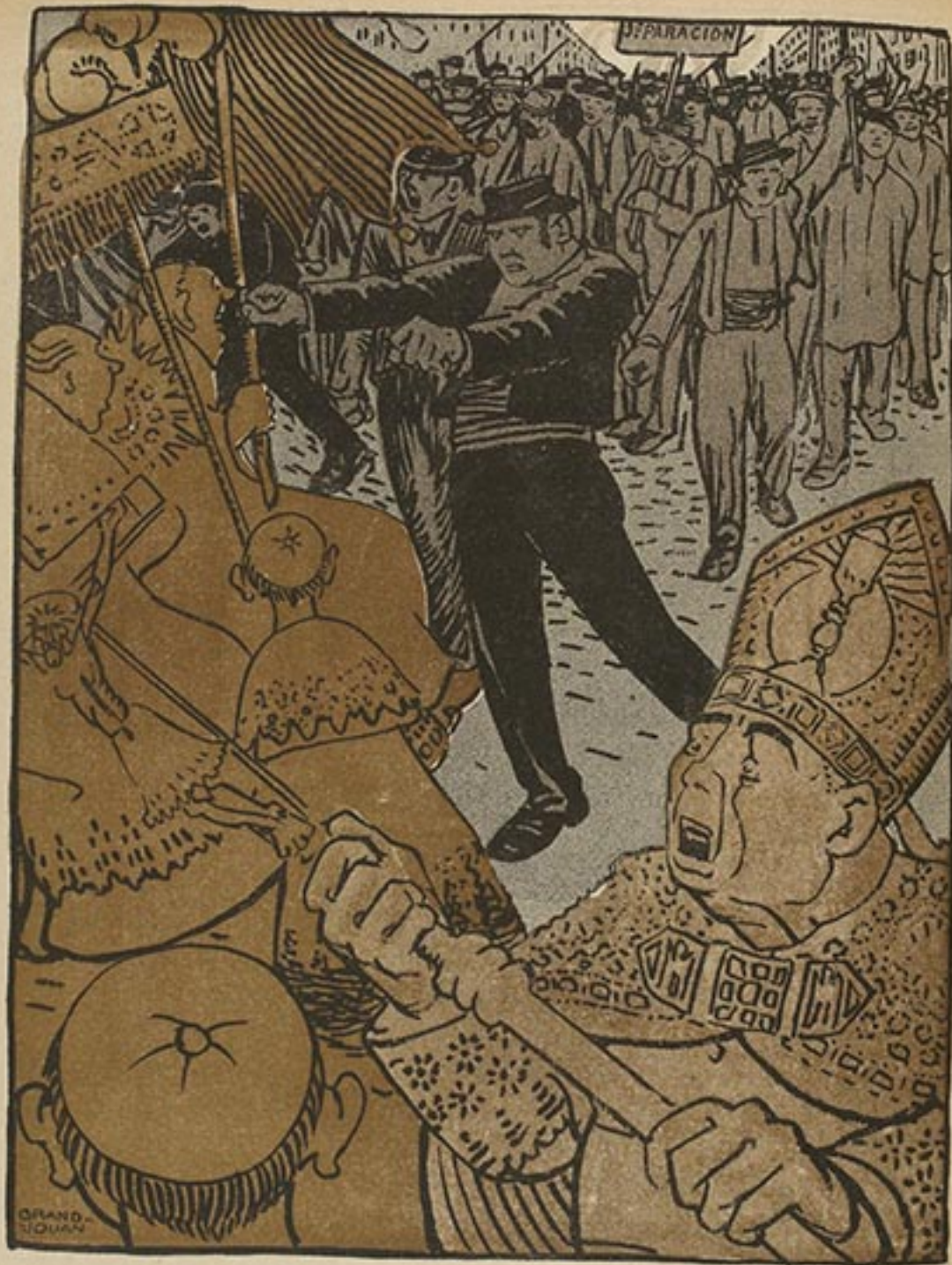
BULOW. — Voilà un beau Reischtag tout neuf où la oermins clericale ne se mittra pas.



LES CURÉS FRANÇAIS. — Saint Père, nous vous avons obéi. Nous avons tout refusé... Maintenant, nourrissez-nous.



MERRY DEL VAL. — Un peu étroites les ceintures que vous envoie Sa Sainteté pour vous serrer le ventre; mais dans un an, elles iront toutes seules.



A BARCELONE

— Ah ! si nous avions un « petit père » !



A MADRID

LA REINE ENA. — Ah ! c'est vous qui venez chercher Alphonse pour le mener à confesse !
 Eh bien, vous pouvez vous en retourner : c'est moi qui m'en charge.



les rats d'Eglise

GRAND-
JOUAN.

LES RATS S'ENFUJANT DE FRANCE, D'ESPAGNE ET D'ITALIE. — Heureusement, il nous restait Michel ; et il est gros !

1905



— Hardi, « petit père » ! les corbeaux ont senti le vent de la chute.



BRIAND. — Encore un peu de ma bonne ficelle, et la séparation aura pécu !



LE SAINT PERE. — Toi ! ma fille aînée !...

LA FRANCE. — Et allez donc ! t'es pas mon père !



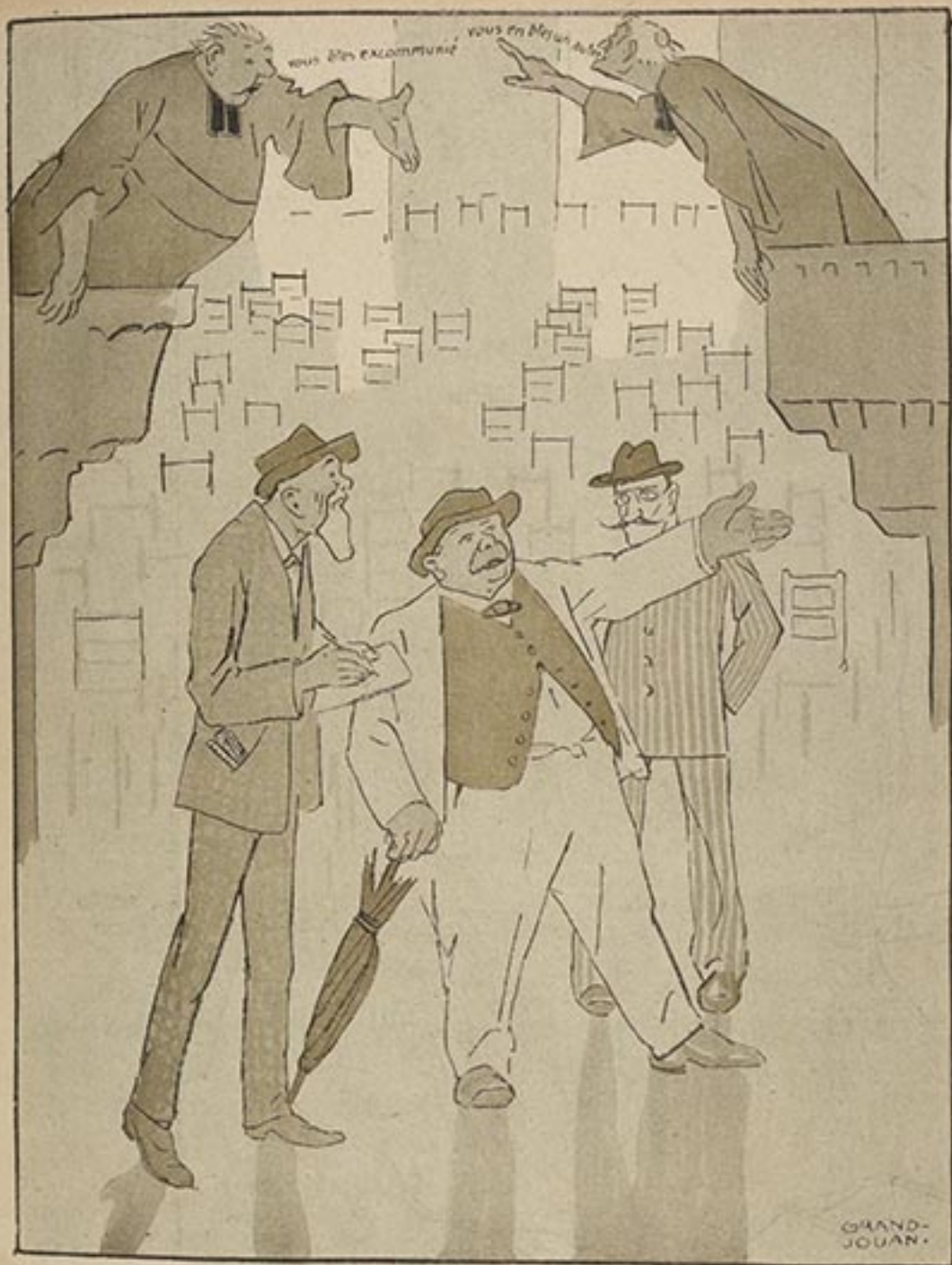
GRAND-
JOUAN.

PIE X. — Et s'il le faut, mes fils, nous aurons tous avec un franc par jour.



LES DEUX ÉCOLES

LE DÉLÉGUÉ CLERICAL. — Monseigneur, c'est votre fidèle conseil municipal qui vous apporte un bail de dix-huit ans pour la cathédrale, moyennant cinq francs par an... si vous ne trouvez pas cela trop cher.



LES DEUX ECOLES

LE MAIRE LIBRE-PENSEUR, A L'ARCHITECTE. - On mettra le marché aux oeaux à la place du schismatique et la criée de la colaille en remplacement de l'excommunié.



GUILLAUME II. — Ne pleurez pas, Saint Père! Quand je serai roi de France vous rentrerez la tête haute

310
Mars
907

L'Assiette au Beurre

50

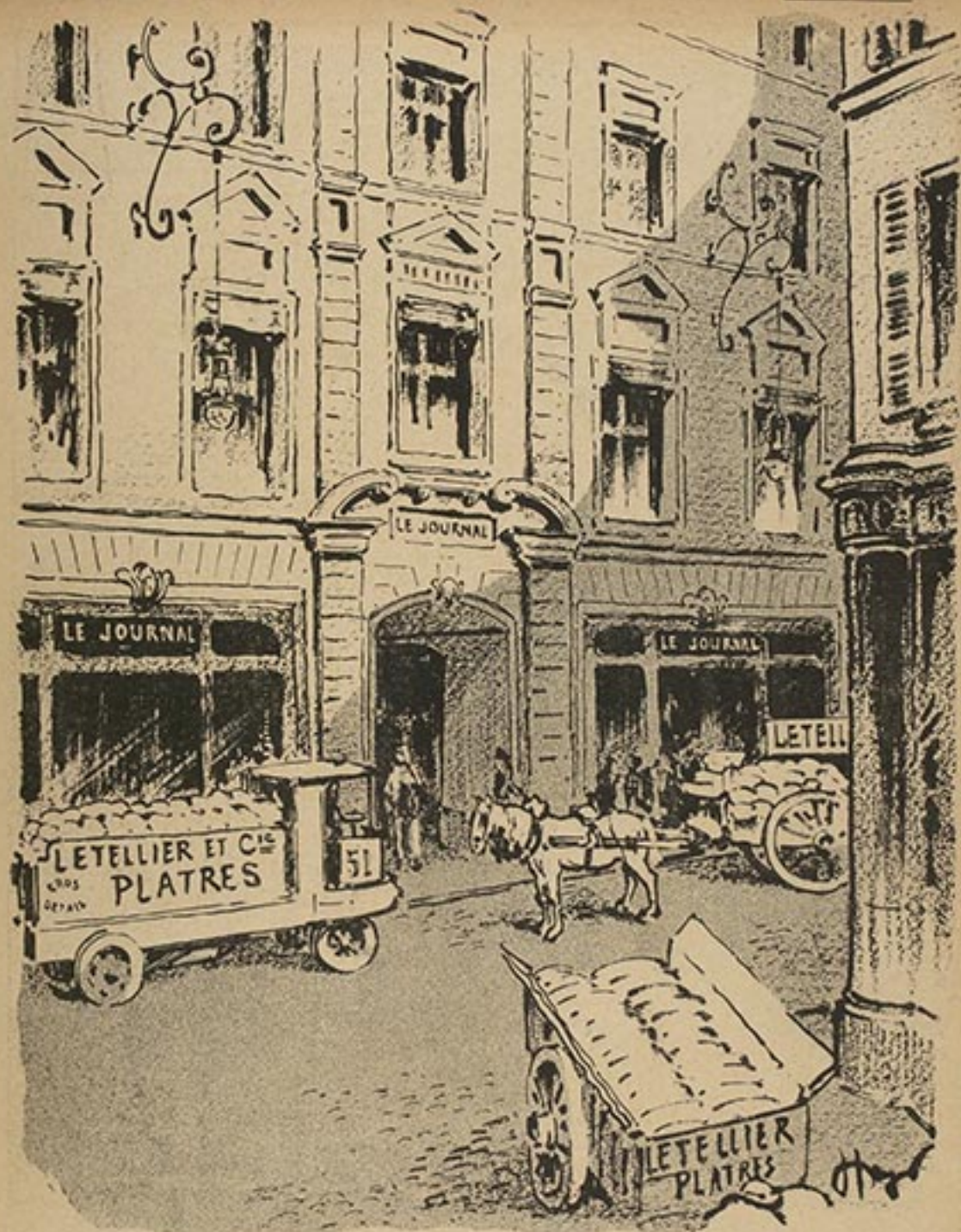


LA PEINE DE MORT



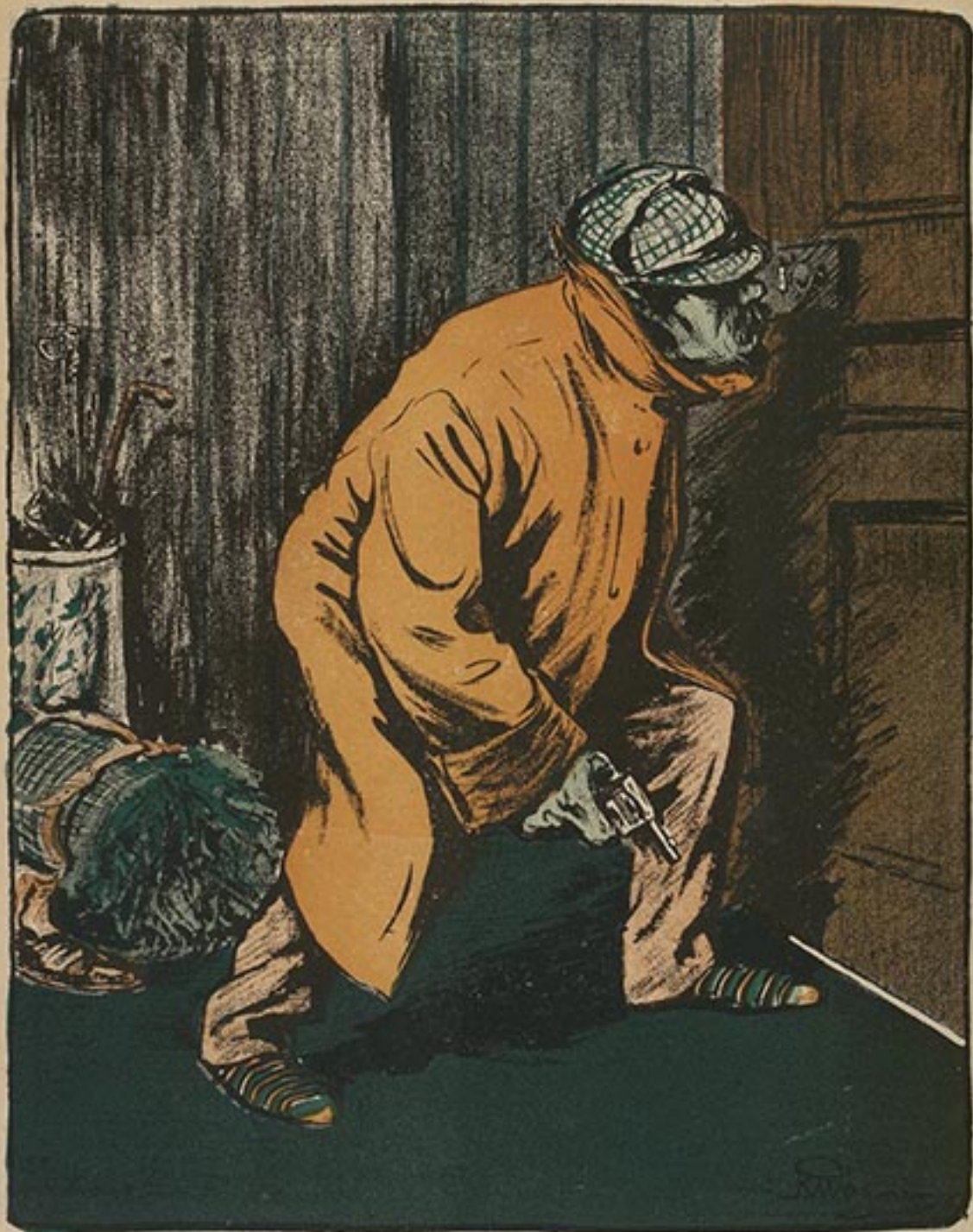
IL NE FAUT PAS SUPPRIMER LA PEINE DE MORT, PARCE QUE...

ça contrarierait Monsieur Chaoix, député, membre de la commission pour la suppression de la peine de mort, et hier encore partisan de cette suppression. Monsieur Chaoix, en sa qualité d'ancien notaire, a connu bien des canailles, mais il ne soupçonnait pas, dans sa candeur naïve, qu'il pût exister des monstres tels que Soleillant !



IL NE FAUT PAS SUPPRIMER LA PEINE DE MORT, PARCE QUE...

ça contrarierait Monsieur Letellier, marchand de plâtre, de chocolat, de parfumerie et de papier, directeur du « Journal » et psychologue. Monsieur Letellier déclare, en effet, du haut de sa Feuille, que « responsables ou non, des monstres comme Soleillant doivent être supprimés. »



IL NE FAUT PAS SUPPRIMER LA PEINE DE MORT, PARCE QUE...

ça générerait Messieurs les cocus; car il est évident que la Société, s'interdisant à elle-même de tuer, ne pourrait tolérer ce geste chez les maris trompés.



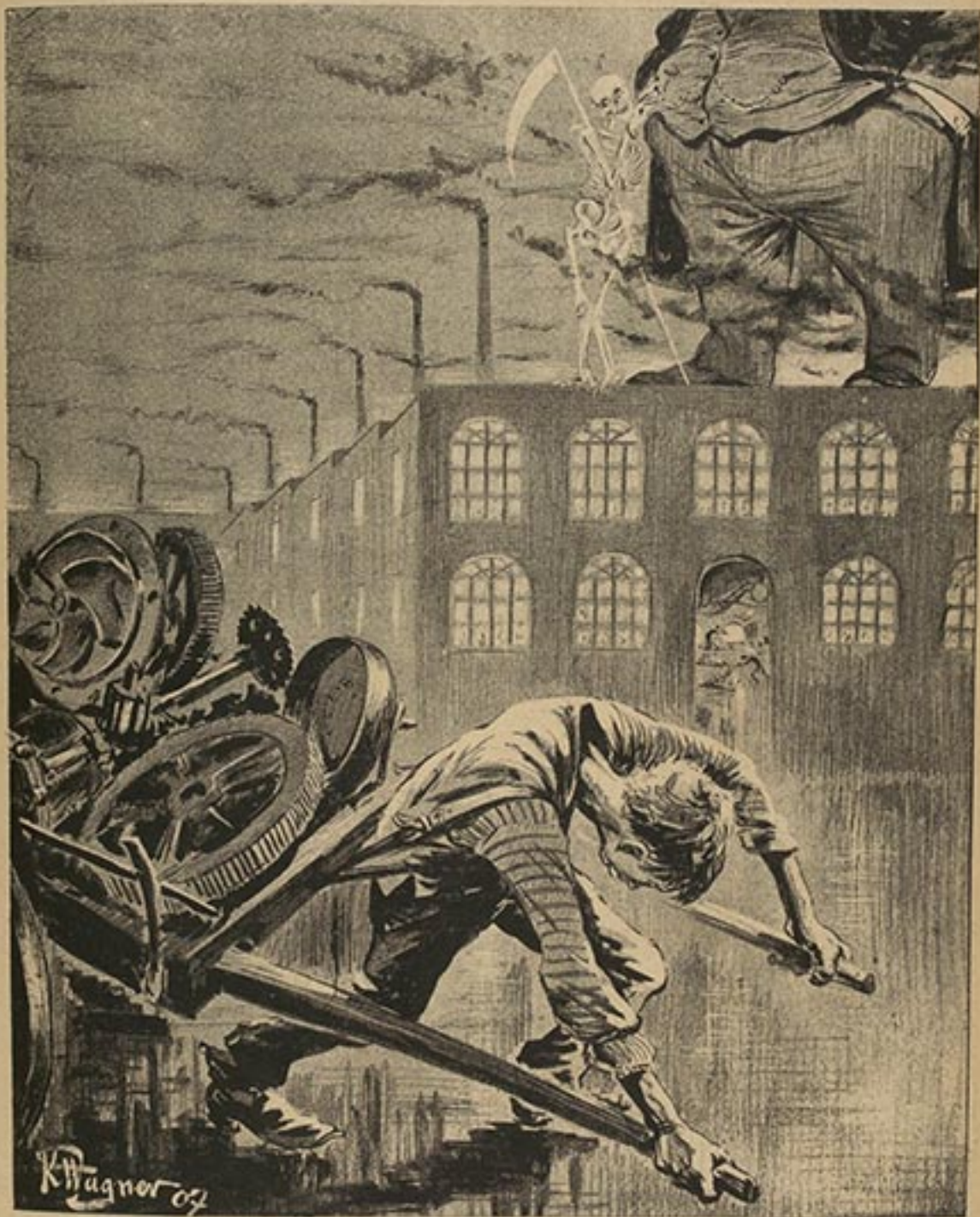
IL NE FAUT PAS SUPPRIMER LA PEINE DE MORT, PARCE QUE...

ça ferait de la peine aux honorables jeunes gens qui " aident " M. Deibler dans ses délicates fonctions... Si vous priez ces jeunes gens de leur gagne-pain, les voilà oués au vice et, qui sait? au crime!...



IL NE FAUT PAS SUPPRIMER LA PEINE DE MORT, PARCE QUE...

tel n'est point l'avis de M. Pierre Baudin, député, ancien ministre, qui estime que les magistrats n'ont pas besoin de s'embarrasser de vains scrupules, quand il s'agit de défendre la société contre des fous ou des "demi-fous", et qu'ils doivent consigner la science à la porte du prétoire.



IL NE FAUT PAS SUPPRIMER LA PEINE DE MORT, PARCE QUE...
ça ferait un tort considérable aux patrons des usines où l'on tue des gosses de douze ans.



IL NE FAUT PAS SUPPRIMER LA PEINE DE MORT, PARCE QUE...
ça contrarierait notre ami le Tsar.



IL FAUT GUILLOTINER, PARCE QUE...

les Commerçants du Palais-Royal ne demanderaient pas mieux que de voir les « cinq dalles » transplantées dans leur jardin. Ça ferait marcher le commerce.



IL FAUT GUILLOTINER, PARCE QUE...

il est doux au cœur d'un apache de voir ses fidèles « poteaux » applaudir sa bravoure et sa belle tenue sous le couteau (bravo, Lebiez !).



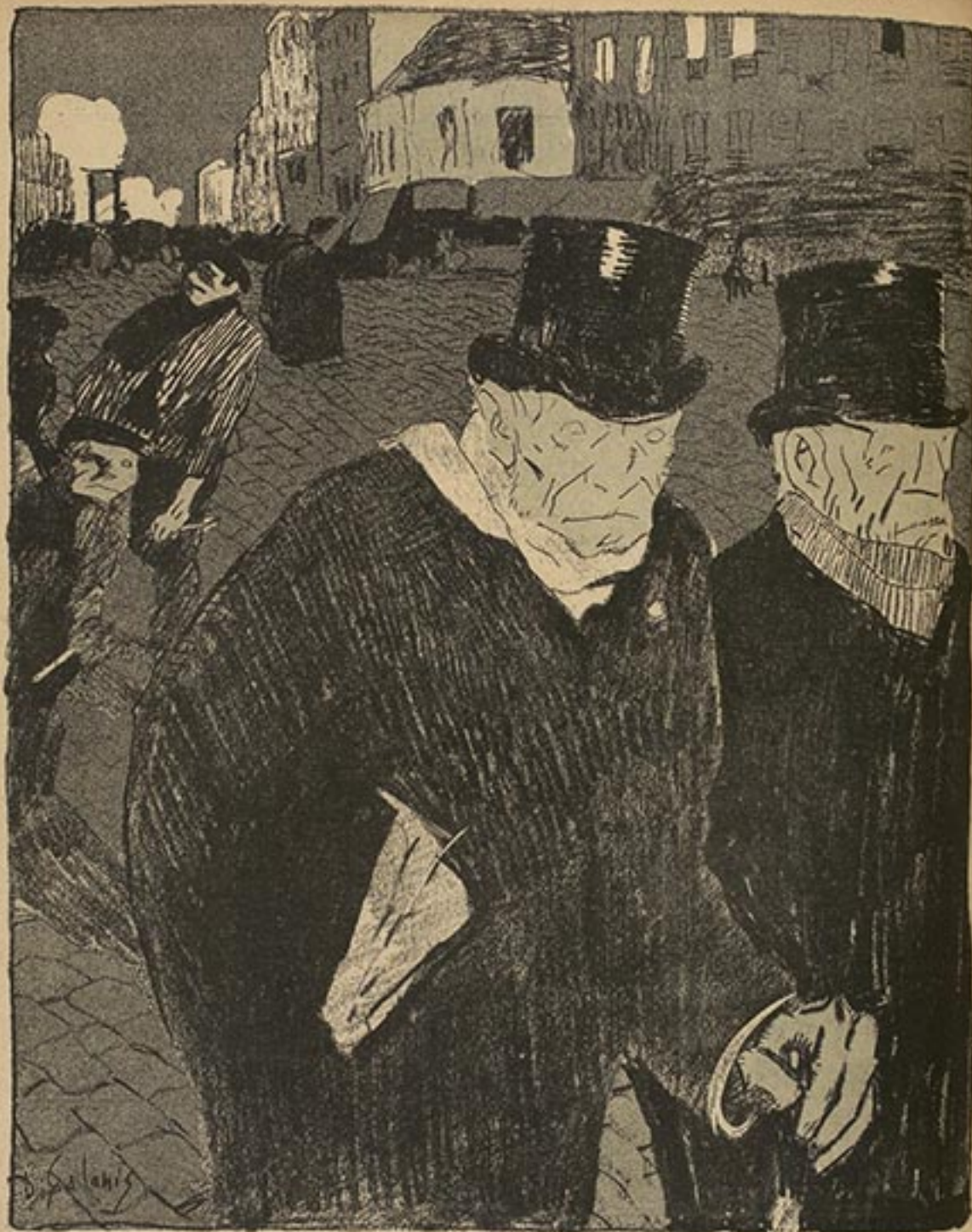
IL FAUT GUILLOTINER, PARCE QUE...

les robes des Procureurs ont besoin, de temps en temps, d'être reteintes en rouge.



IL FAUT GUILLOTINER, PARCE QUE...

les braves mastroquets qui entourent les places d'exécution gagnent leur loyer en une seule nuit. Les cabinets particuliers d'où l'on voyait le couteau se louaient à prix d'or... C'était le bon temps !



IL FAUT GUILLOTINER, PARCE QUE...

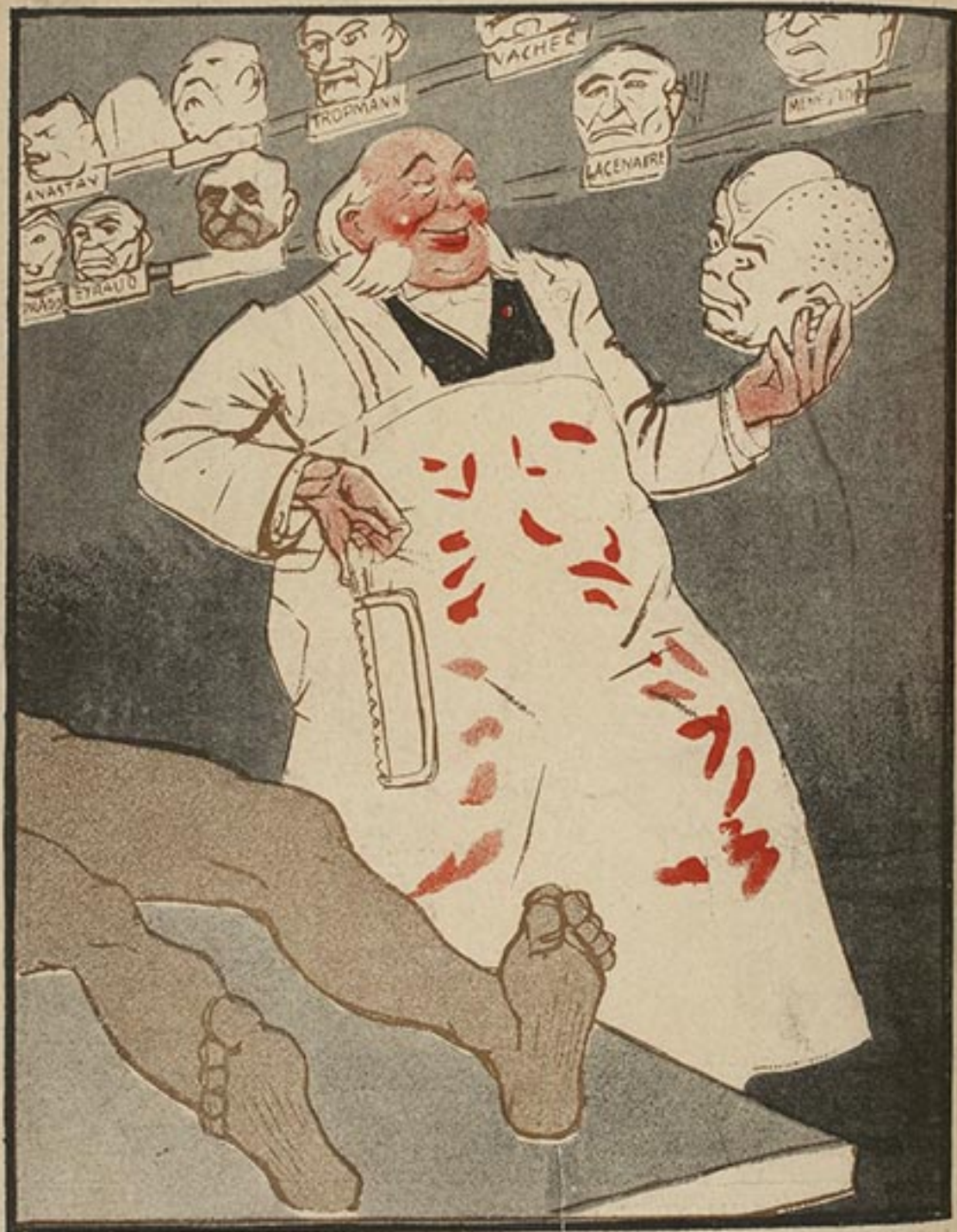
— Voyez-ous, mon cher Procureur, c'est un exemple nécessaire. La Société tue pour apprendre à tous qu'il est défendu de tuer.

L'Assiette au Beurre



IL FAUT GUILLOTINER, PARCE QUE...

la Société doit être cengée... par la mort d'une brute, d'un fou ou d'un idiot...



IL FAUT GUILLOTINER, PARCE QUE...

Il n'y a qu'un seul moyen de savoir si un criminel est ou n'est pas responsable, et ce moyen c'est... l'autopsie !

L'Assiette au Beurre

REDACTION
ET ADMINISTRATION
62, Rue de Provence
PARIS
TÉLÉPHONE :
283-74



LA PUDEUR EST UNE MALPROPRETE.



— C'est une femme sans pudeur. Elle se déshabille toute nue pour changer de chemise...



— Aôh ! Le vilaino petite imploudic boy !



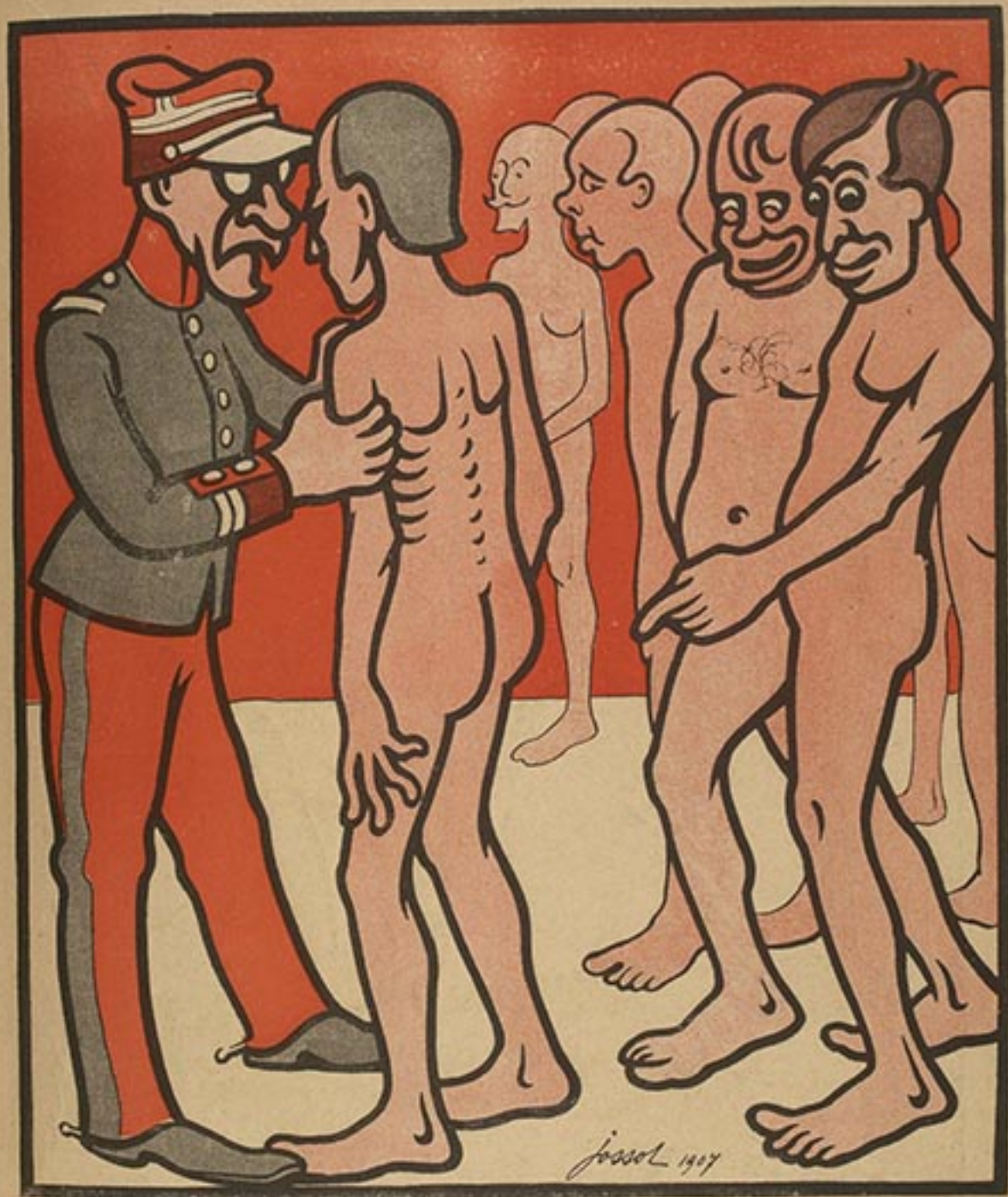
— Faut-il être sale pour se laver le derrière !..



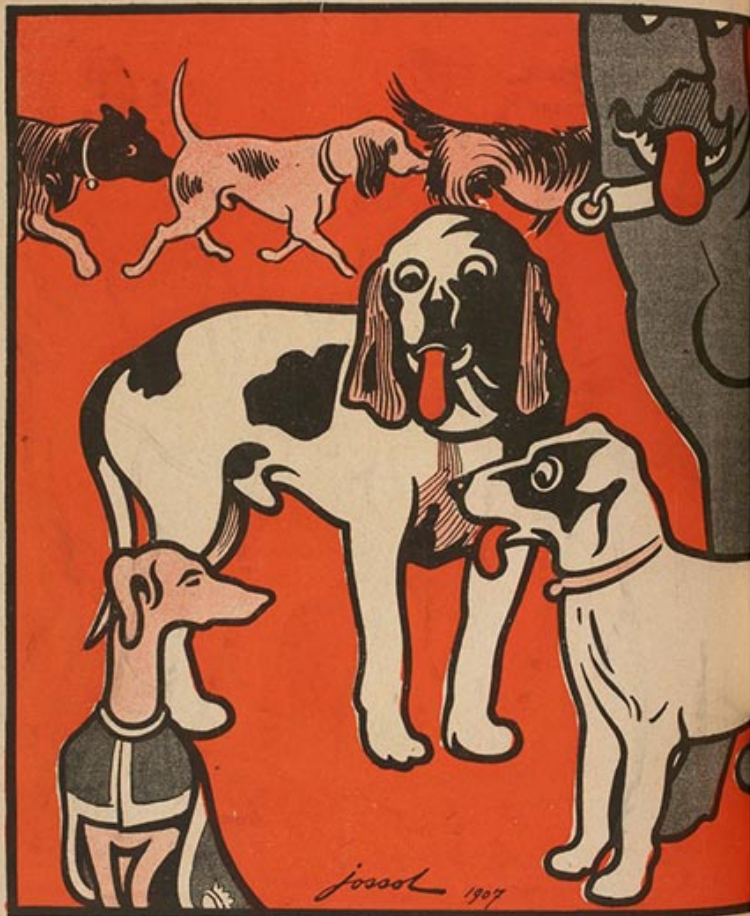
— Un artiste ! Un de ces incalculables qui dessinent des femmes nues !



— A mon âge, cela te sera interdit, malgré l'immutabilité de tes fesses.



— Le rouge de la pudeur qui monte au front du seminariste !



Jossot 1907

LA PUDEUR ?





PUDEUR DES MOTS.

— On ne demande pas dix sous de cochon, mais cinquante centimes de porcfrais; c'est bien plus distingué, avec des cornichons.



— Vous, c'est des nichons ; elle, c'est des mamelles.



— Le bain, honteux prétexte à déshabillage.



— Ça n'épouse un homme que pour coucher avec !



— Notre dernier modèle de chemise pour épouses chrétiennes.



— Mais, docteur, votre hygiène... c'est de l'impudicité.



— Quelle affronte, cette oérite ! Oser sortir comme ça !...

N° 312

23 Mars 1907

10 Centimes

L'Assiette au Beurre

REGISTRE
ET ADMINISTRATION
62, Rue de Provence
PARIS
TÉLÉPHONE :
383-74

SERVICE

Soleillant's





— Comment, mignonne, vous n'avez pas d'amoureux ?



— In nomine patris et filii et spiritus sancti. Amen !...



Le Loup et



Naudin

.... l'agneau



Celles qu'on ne viole pas.



— C'est vrai que je l'ai violée, mais je rachète ma faute devant la Société.....



(D'après Feytaud)
— Un thé pour Monsieur, un chocolat pour Madame. Qui qu'est l'homme ?



L'AGENT DE LA SURETÉ. — Allons nous-en, c'est un Monsieur décoré.....



Galanis

— Dans votre situation, monsieur le baron, on ne passe pas en correctionnelle : on casque.....



Valéry Müller
07

— Oh ! Monsieur l'baron... Attendez au moins qu'elle aye fait sa première communion !



— Tu ne vivras pas de pain seulement



Carlégle

LE JOURNALISTE (écrivant). — « Les restes ensanglantés de la malheureuse victime sont là devant nous et une émotion indicible nous prend à la gorge.... sur la fesse gauche, à cinq centimètres eniron de la ligne médiane, nous releons des traces non équivoques de doigts sales »



— Je donne trois sous à celle qui m'embrasse...



Valéry Müller
07

— Ne crains rien, petite !.. Moi, je ne tue pas.... je paye !



— Il n'a même pas une loi qui le protège, parce que c'est un homme !

L'Assiette au Beurre



La ballade de la Cloche

dessins: Galanis

Jesus-Christ n'a pas dit: Mort
sans s'avera celui-ci et non celui-là.
il est mort pour le juif et le gentil. Il n'a
eu dans tous les hommes que des frères
et des inférieurs.
Chateaubriand



LA BALLADE DE LA CLOCHE

Tout le monde sait que les cloches ont un petit cœur tendre et ferent qui palpite à toutes les joies et à toutes les misères du monde.

C'était une cloche de Paris... Un jeudi saint, elle s'en fut à Rome, selon l'usage, afin d'y être bénie par le oicaire de Jésus.

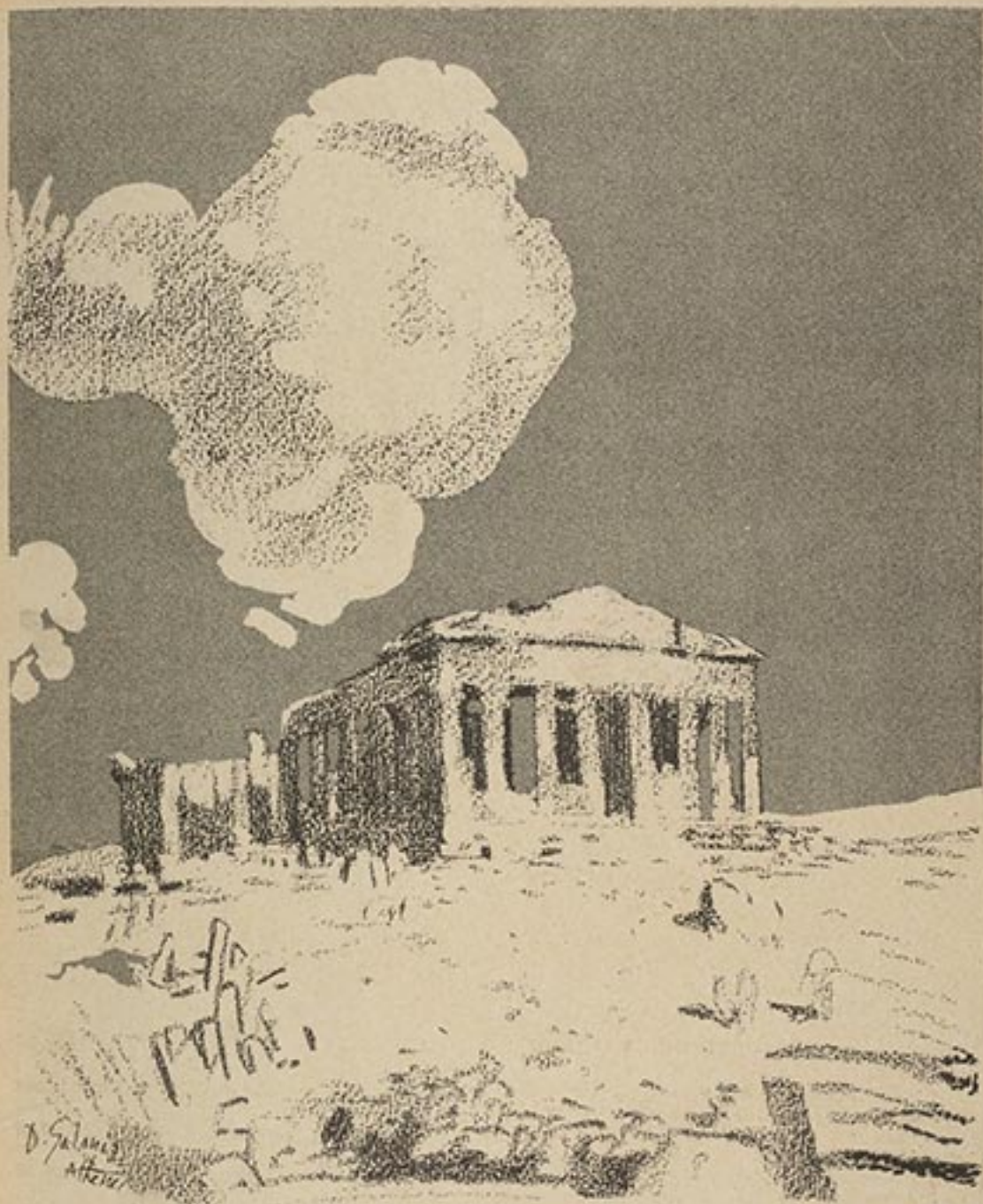
Sonore et légère, elle bondissait dans les nues. L'horizon changea. Une lumière ardente, soudain, le baigna. Ce fut Rome, cité des Saints et des Prêtres.

Au dessus du Vatican, majestueux et morne, la cloche tinta de toute son âme. Elle tintait; elle appelait. Mais nulle voix ne répondait à la sienne.

— Saint Père, écoutez-moi! » implorait la cloche.

Le Saint Père n'écoutait pas. Il était à table, entouré de cardinaux rouges, de prêtres pâles et d'officiers chamarrés.

Il buoait du oin du Rhin.

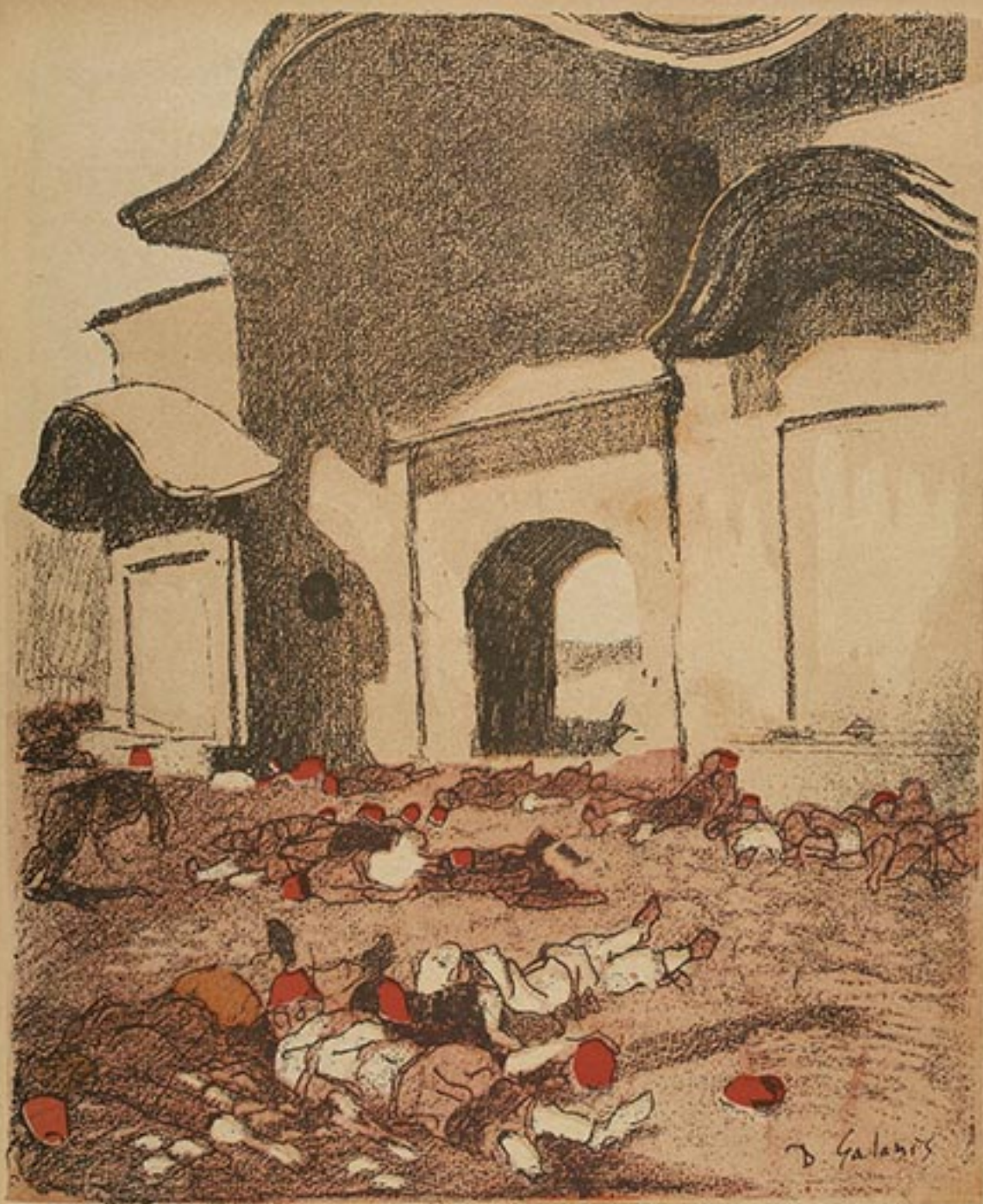


*Triste, la cloche de Tendresse et de Bonté s'en alla vers les cieux cléments de Grèce.
Le sol, hélas, était semé de ruines, et le Parthénon, sous un vaste soleil, érigeait sa splendeur baoté
et mutilée.*

— « Des ruines, soupira la cloche, est-ce donc tout ce que les hommes savent faire de la Beauté! »



Et la cloche, continuant à fuir, arriva dans un pays tragique où des vieillards, des enfants et des femmes, ventre ouvert, poitrine trouée, jonchaient les dalles des églises. Des hommes, l'ore de meurtre, poignard en main, invoquaient un Dieu d'Amour et de Pitié.



Plus loin, ce fut la Ville des Infidèles, blanche sous le ciel pourpre, coquette avec ses minarets. Et des monceaux de cadaores s'entassaient près du Portique légendaire. Empire de la Sublime-Porte! Porte de la Mort!



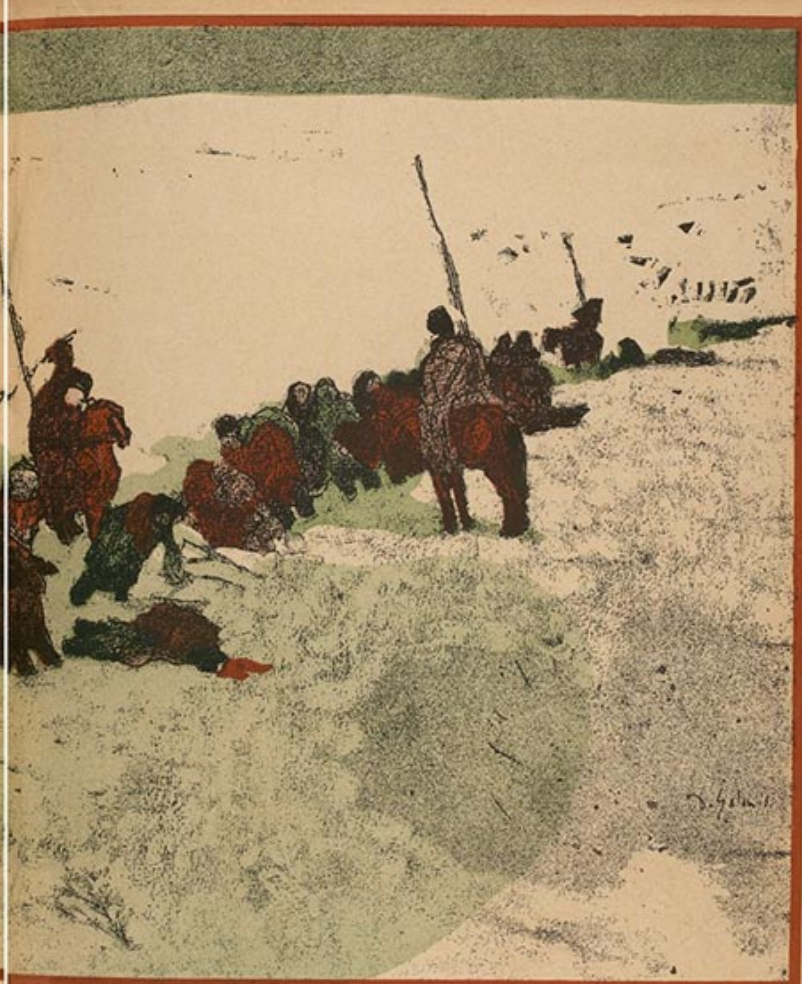
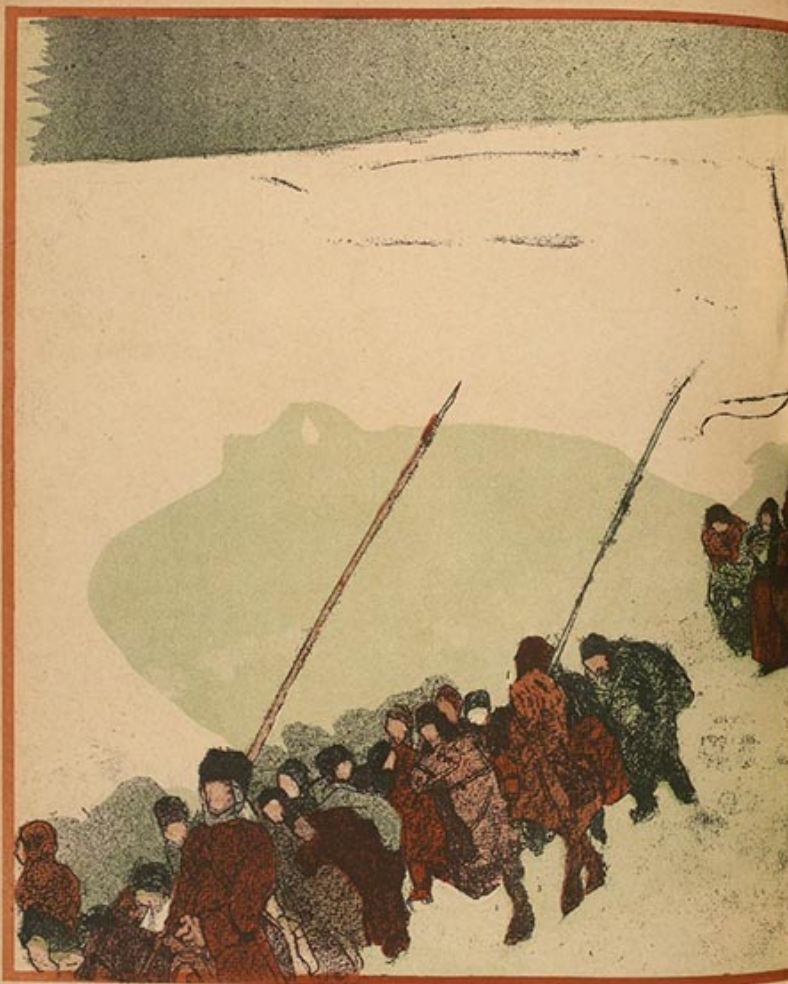
Et la cloche ayant traversé de grands pays mornes, plané au dessus des montagnes immaculées, aperçut, au milieu des bois, une maison fermée comme une prison.

« Pitié! Pitié! » gémissait une petite princesse blonde, en tendant, à travers les barreaux d'une fenêtre, deux bras maigres et désespérés.

Mais le père n'entend point, qui a livré sa fille à des bourreaux.... Père Léopold est trop loin pour entendre... Il déjeune chez Pailiard.



La cloche est lasse et triste. Elle était jadis toute sonore d'allégresse diabolique. Là où elle résonne de clameurs de haine et de mort... Et à travers la contrée maussade qu'elle traverse, elle cherche un coin où reposer sa fatigue et sa détresse. Mais l'Empire du Kaiser n'a pas de place pour les petites cloches. C'est un vaste désert hérissé de balonnettes.



A perte de vue, c'est la neige, c'est le ciel bas et blanc. A coups de fouet, à coups de sabre, les cosaques et les cosaques chassent devant eux l'interminable colonne des maudits et des réprouvés. Pour Dieu! Pour le Tzar! Ils marchent dans la neige qu'ils rougissent de leurs pieds sanglants, les misérables et les fous qui osent prononcer, dans les oïlles, des mots d'Amour et de Liberté.



Et la cloche, s'entuyant, plana sur la Ville des Tsars. Un carrosse apparut, emportant au trot de quatre chevaux puissants un grand duc insolent et gras.

Soudain une bombe éclate sous le pas des chevaux...

Dieu soit loué! Il n'y a d'écorchés qu'une vingtaine de pauvres moujicks. Le grand duc échappe à l'attentat.

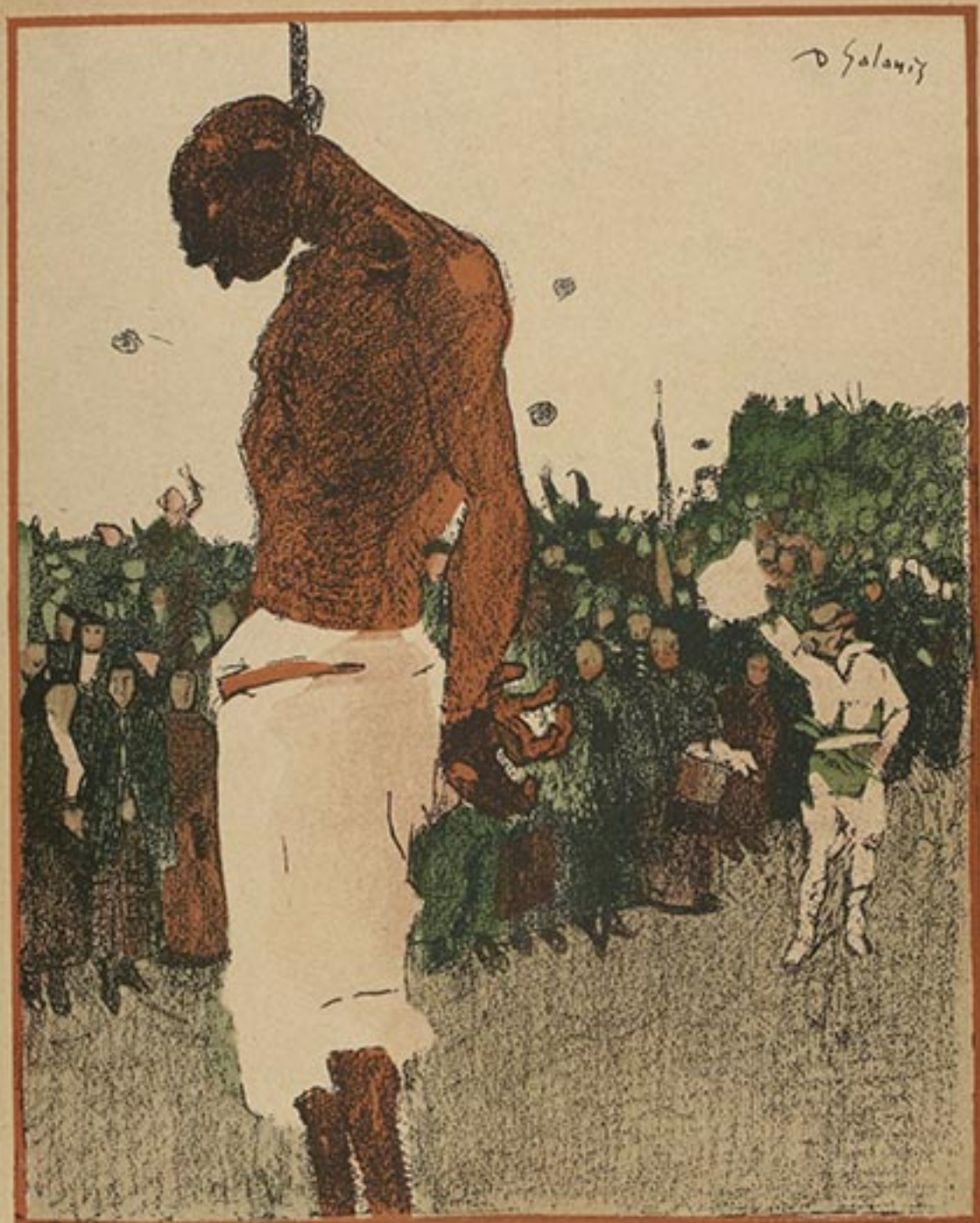


D. Galois

*Ce n'est plus la neige. C'est le feu. Les sables que le vent du Sud fait moutonner comme un océan
d'or fondu sont brûlants aux pieds qui les foulent.
Des uniformes défilent parmi ce paysage d'Enfer.
— « Marche ! » crie un choouch.
— « J'ai plus » murmure un petit soldat étendu à terre.
Un coup de feu... Justice est faite...
Cloche, tais-toi ! Silence ! Si la maman du ploupiou allait entendre, là-bas, le glas que tu sonnes...*



La mer grande. Le vent siffle. Un noir désespéré lutte vainement contre la tempête qui le brise, dans un dernier assaut. « Au secours ! » Un grand oiseau passe... « Au secours ! » hurlent les naufragés. Mais le grand oiseau, dédaigneusement, s'éloigne. Il porte le pavillon anglais. Il n'a pas le temps de s'arrêter...



« A mort! A mort! »
Voici un pays libre et fort.. C'est le pays du bon Roosevelt...
Et suspendu à une potence, les yeux fous, tirant la langue, un nègre achève de mourir. Les blancs
l'accablent de coups et d'injures. Une vieille le couvre de crachats. Une petite fille frêle et jolie lui taille
la chair à coups de ciseaux.
Et le nègre, coupable d'avoir volé du pain, murmure dans un hoquet :
— « Oui, c'est moi le sauvage ».



D. Salas

Démence, folie de colère et de dégoût, la cloche s'enfuit, la petite cloche de Jésus — de Jésus qui a sauvé le monde...

C'est encore un Désert. Il n'y a plus que des cadavres et qu'un Drapeau à l'endroit où, la veille, un tranquille village noir s'élevait. La Civilisation vient de passer par là.



Quelle misère ! Va-t'en, petite cloche ! Retourne vite au doux pays de France...
 Voici enfin de la Grâce et de la Bonté... C'est aux bords de la Méditerranée mugissante, un parc plein
 de parfums, d'ombre fraîche et d'oiseaux. Un poitrinaire sommeille. Une jeune femme vient de l'embrasser
 et s'éloigne. Il y a plus d'Amour et de Pitié dans ce baiser que dans toutes les religions du monde. Mais
 qu'entend la cloche ? La jeune femme murmure :

— Est-ce qu'il ne va pas bientôt croquer, ce cochon-là ? »



Ecorchée, ne sachant plus où se réfugier, la pauvre cloche rentre à Paris et plane sur la place de la République.

Qu'y a-t-il encore là ? Il y a des ouvriers en famille qui demandent du pain. Il y a des gardes républicains qui chargent, écrasant des enfants et des femmes grosses. Des cris de mort retentissent...

C'est la Fête du Travail, telle que le gouvernement entend qu'elle soit célébrée...

Alors, sur ce peuple de bourreaux et d'esclaves, sur toute cette humanité de mensonge, de crime ou de misère, terrible, funèbre, bengresse, la petite cloche d'Amour sonna le glas de l'Amour... Puis ce fut le grand silence de la nuit.

Texte de Maurice PRAX.

L'Assiette au Beurre Alphonse XIV

par Léal da CAMARA

N° 312 - 6 Avril 1907
50 centimes





DES MOTS HISTORIQUES

ALPHONSE XIII. — *Aujourd'hui tu es petit, mais tu grandiras parce que tu es espagnol !*



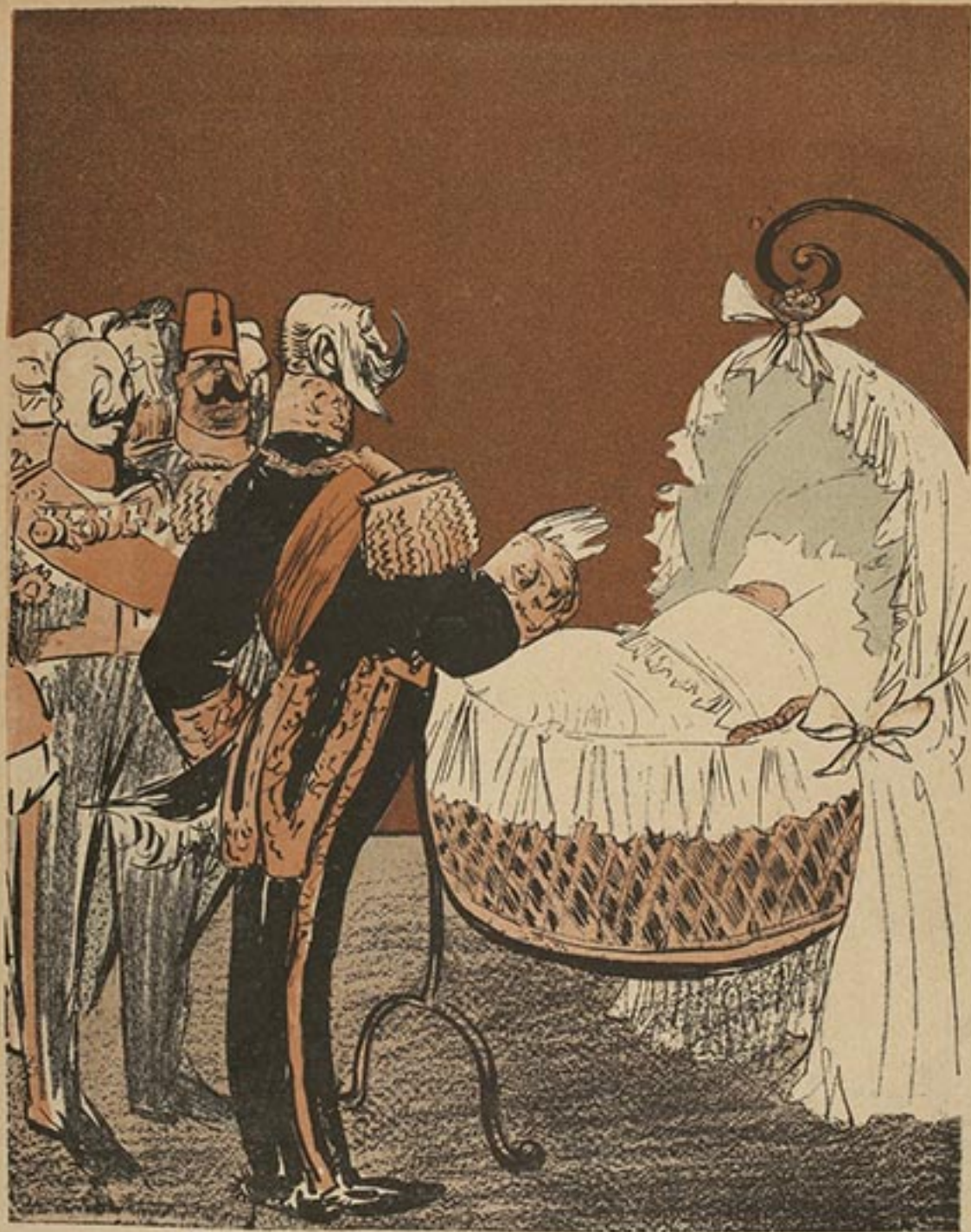
LES REJOISSANCES POPULAIRES

Ces malheureux ne se doutent pas que ce gosse représente un million... et que ce million sortira de leurs poches.



PATERNITÉ

— On voit bien qu'il est mon fils..... Il fait déjà de l'automobile.



LES DISCOURS

— Altesse ! Comme doyen du corps diplomatique et au nom de nos gouvernements..... avenir..... histoire des peuples..... passé..... avenir..... présent..... Votre avenir, Altesse, est un gage de plus en faveur de la cause de la-Paix



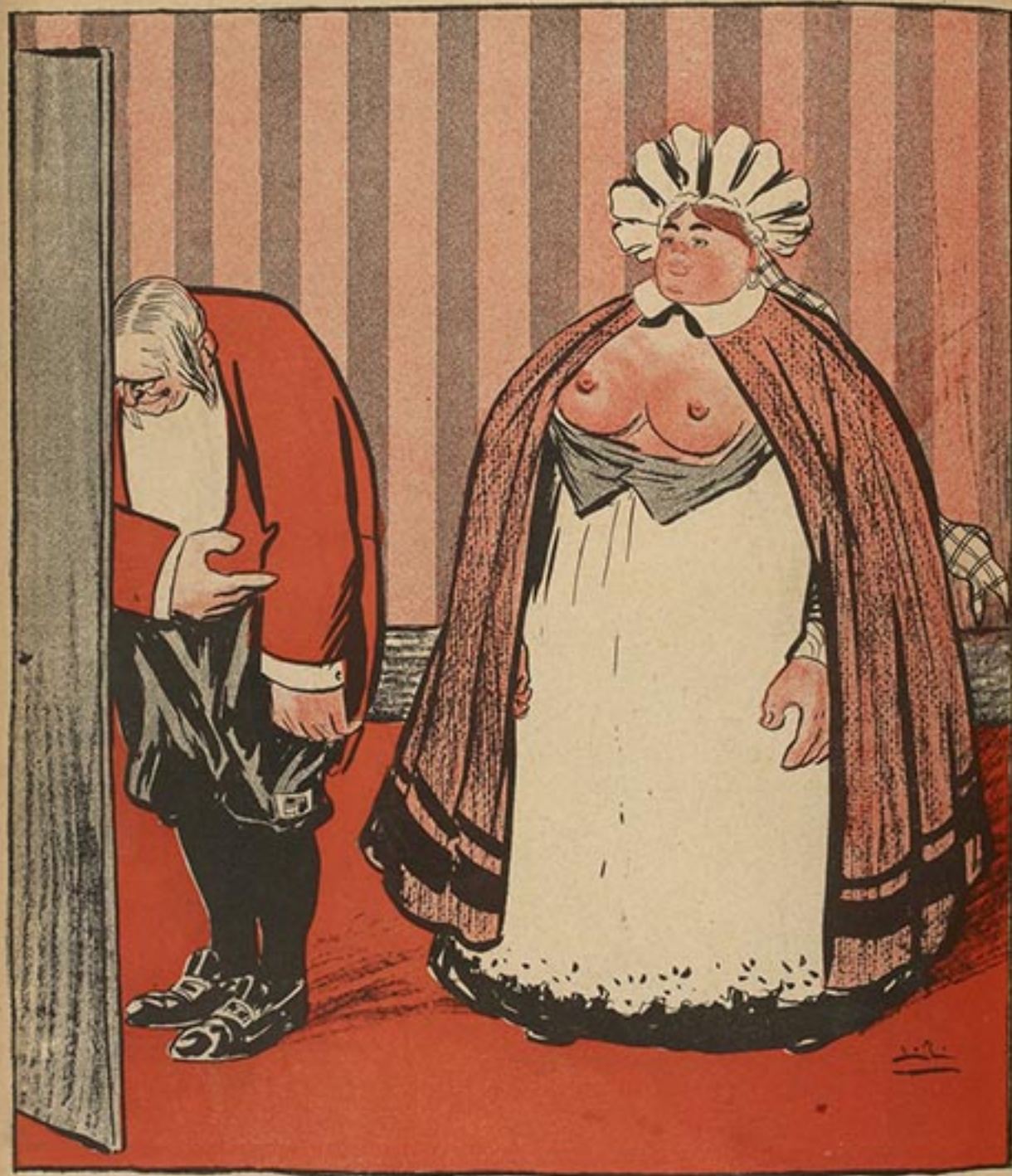
PERPLEXITÉ

Le Roi (soucieux) - et s'il devenait anarchiste?.....



LES FÉLICITATIONS.

— Je ne sais pas quoi lui écrire, depuis que Loubet lui a persuadé que j'étais enceinte...



LE PROTOCOLE.

LE LARBIN. — Le dîner de son Altesse [est seroi.



LE ROI, A EDUARD VII. — Vous qui vous êtes beaucoup occupé de l'amélioration des races chevalines, vous avez bien fait de compter sur moi pour améliorer les races royales !



— Je veux que tu saches dire VIVE l' ARMÉE...! avant même que tu puisses dire PAPA et MAMAN.



LE BIBERON NATIONAL.

Un fonctionnaire de plus en Espagne..... et inamovible, par dessus le marché !



LES ÉDUCATEURS.

— Ça ne fait rien que son éducation soit confiée à un bénédictin, à un trappiste, à un chartreux, voire même à un simple curé ! Mais ce qu'il faut éviter, c'est qu'elle soit laïque.



LA REINE MÈRE. — Un Prince vient de naître ? Peuh ! Qu'est-ce que c'est que ça ?... A son âge, il y avait déjà six mois que mon fils était roi !



LA VIEILLE COURTISANNE.

— Dios mio!... quel charme!... avec du pipi de son Altesse!...



— L'Angleterre m'appartient parce que je suis John Bull. Le Portugal parce qu'il a des colonies. La France à cause de l'entente cordiale. Les Indes parce qu'elles sont à moi. L'Amérique par son dialecte... et l'Espagne à cause de ce gosse qui sera anglais quand il sera roi.

ABONNEMENTS : Un an, Paris, 25 fr.; Dép., 26 fr.; Étrang., 28 fr. La revue est gratuitement livrée en France et à l'étranger. — Les manuscrits et dessins ne sont pas rendus.
Rédaction et Administration, 62, Rue de Provence, Paris.

E. VICTOR, Imprimerie spéciale de L'Assiette au Beurre, 62, rue de Provence, Paris.

L'Imprimeur-Général : E. VICTOR.



???

L'Héritier du trône.

N° 315

23 Avril 1907

50 Centimes

L'Assiette au Beurre

REDICTION
ET ADMINISTRATION
63, Rue de Provence
PARIS
TÉLÉPHONE :
188-74

LES FAISEUSES D'ANGES

LABORATOIRE



Dépôt Légal
Entre
1907

DESSINS
de HERMANN PAUL

Hermann Paul



LE PÈRE DE FAMILLE

— Un amant, j'ai fermé les yeux ; mais un enfant !... Fous le camp !...



LA PATRONE

— Mon fils a dix-huit ans, il fallait vous mêler... Vous avez vos huit jours....



LES MAITRES

— Il est bien entendu que si vous avez un enfant, vous ne resterez pas à notre service.



AU BONHEUR DES DAMES

- Elle est enceinte, n'est-ce pas ? Alors, vous connaissez le règlement : inutile qu'elle racienne demain.



Henri Matisse

L'AMANT

— Je ne marche pas avec une nourrice, tu peux rapporter ton centre à ta famille!...



SUR LE TROTTOIR

— Enceinte?... Ah! ma pauvre petite, caudrait mieux l'ecario.



Norman Mac

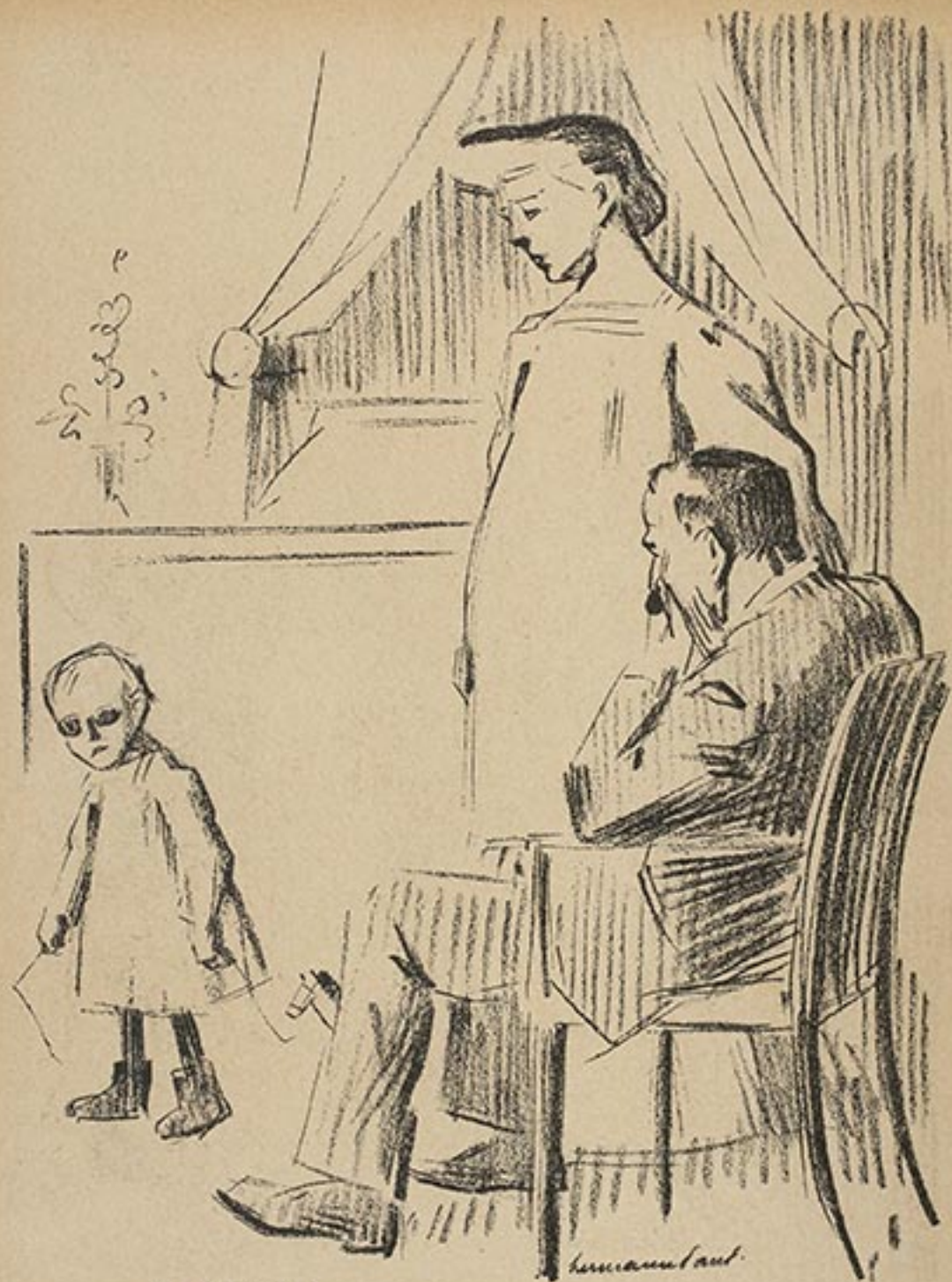
LOGEMENT A LOUER

— Le propriétaire ne veut pas d'enfants !



LA BELLE-MÈRE

— Quand vous aurez cet enfant, il faudra que vous preniez un appartement plus petit.



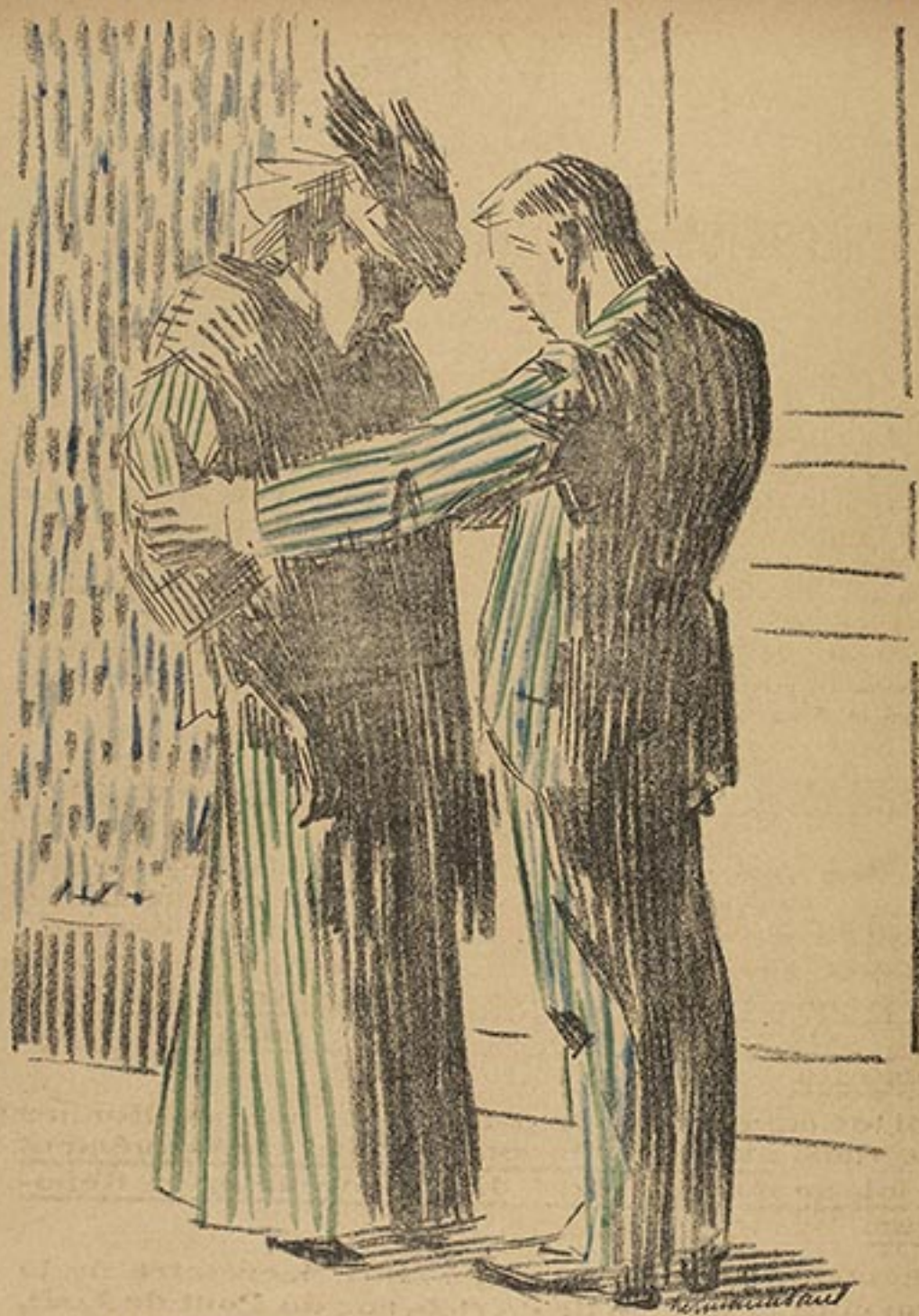
LES PARENTS

— Un second J...



LES ENFANTS

— Dis, maman, tu as trouvé qu'en'a trop à manger?...



LA MAITRESSE

— Il va falloir coucher avec mon mari..



LE DIRECTEUR DE CONSCIENCE

— Vous ne sauriez mal faire, ma chère enfant, en évitant le scandale.



hermannus reif

— Sorro l...



Henri Matisse

— Ça commence à se voir ; il faut aller là-bas...



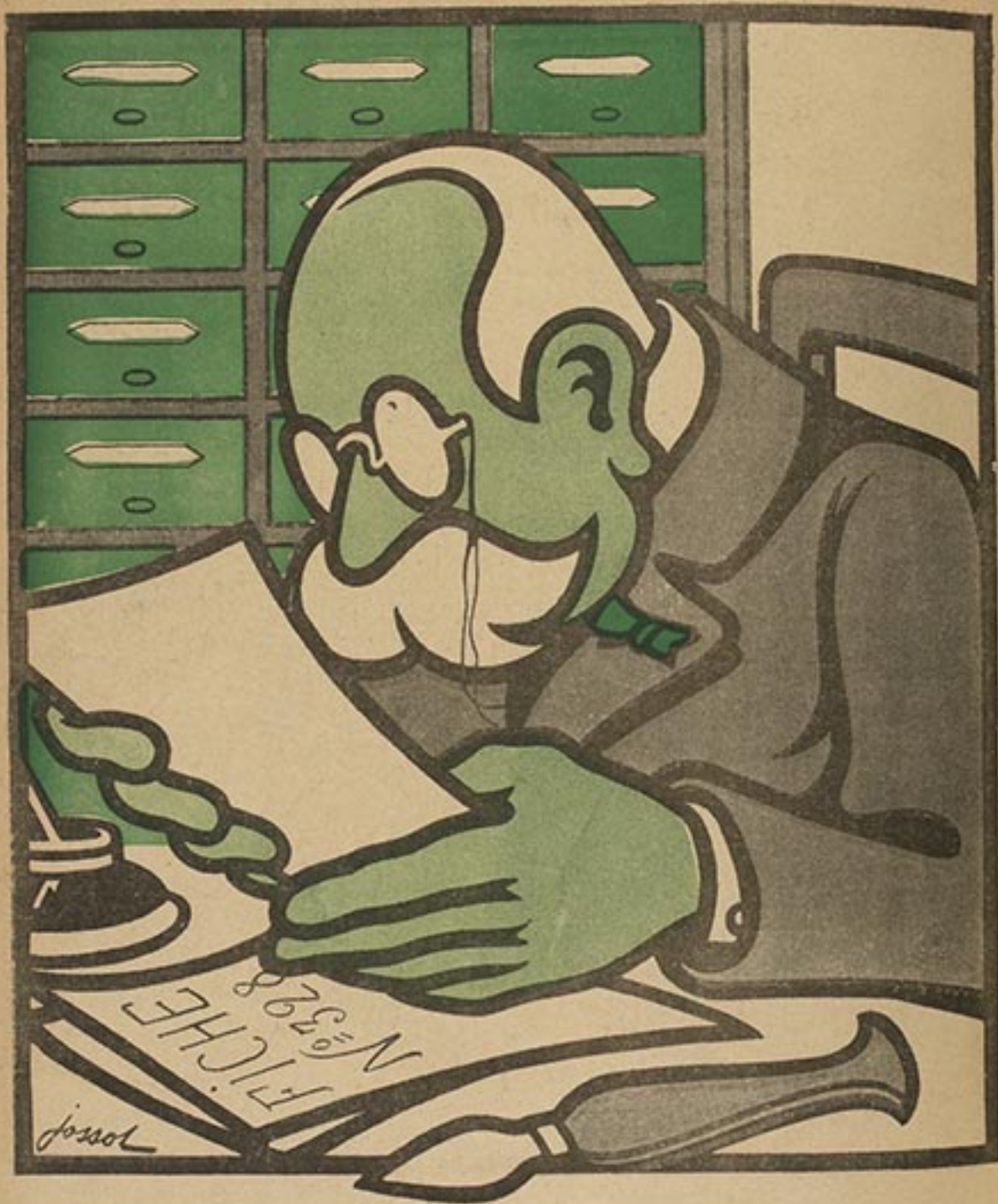
LA SALAMANDRE

— Pleurez pas tant, ma petite... Il est mieux là qu'à l'Assistance

PANURGISME



— C'est idiot ; mais puisque tout le monde le fait !...



— Opinions contraires à celles de la majorité. Individue dangereux...



— Vous êtes seul de cet avis : donc vous vous trompez....



— Quand on a des idées qui ne sont pas celles de tout le monde, on les garde pour soi.



— Pourquoi tu ne seras pas artiste ?.. Parce que nous avons toujours été négociants de père en fils.



— Vous ne serez jamais qu'un original.



— Le dimanche, il s'habille comme en semaine. Quel excentrique !...



« Mourir à la bauch'rie (bis)
« C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie (bis)

Jasson



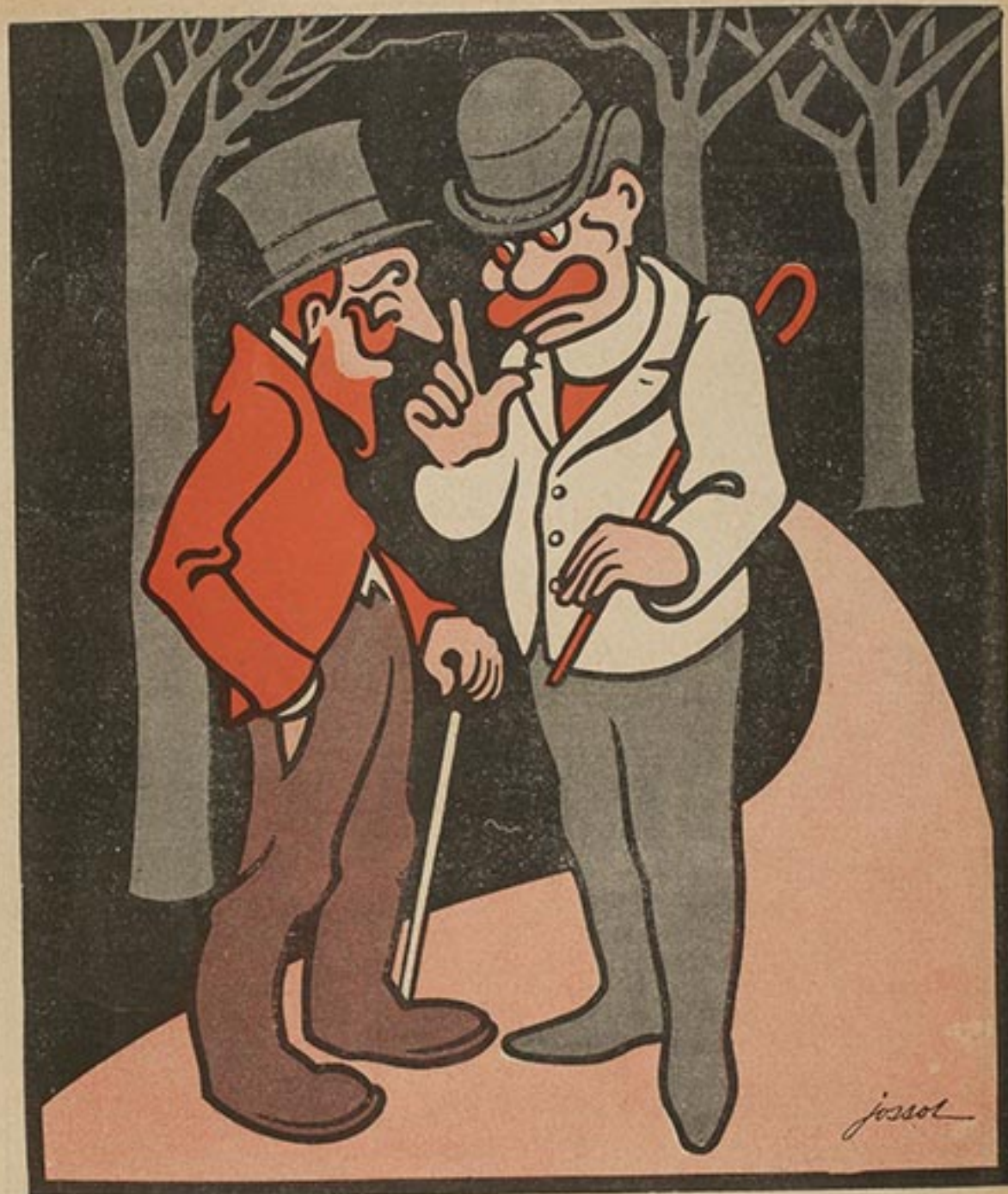
— Il a voulu me passer a tabac, l...



— Cependant, à eux tous, les imbéciles valent bien un homme d'esprit.



— C'est le chien de l'assassin !...



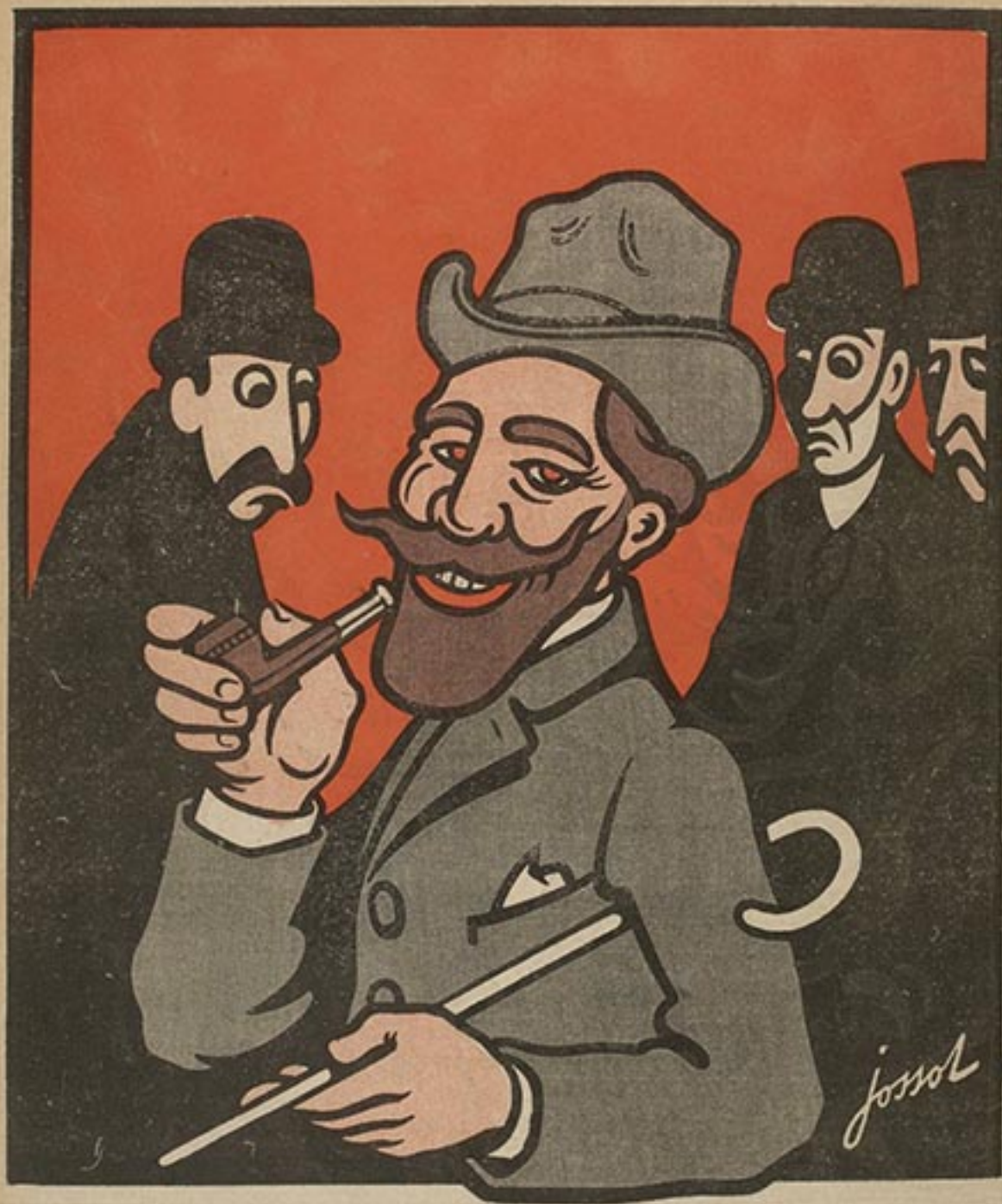
— Intellectuel, oui ! Mais c'est pour se singulariser.



— Il n'est d'aucun groupe anarchiste, et il a le culot de se croire libertaire!



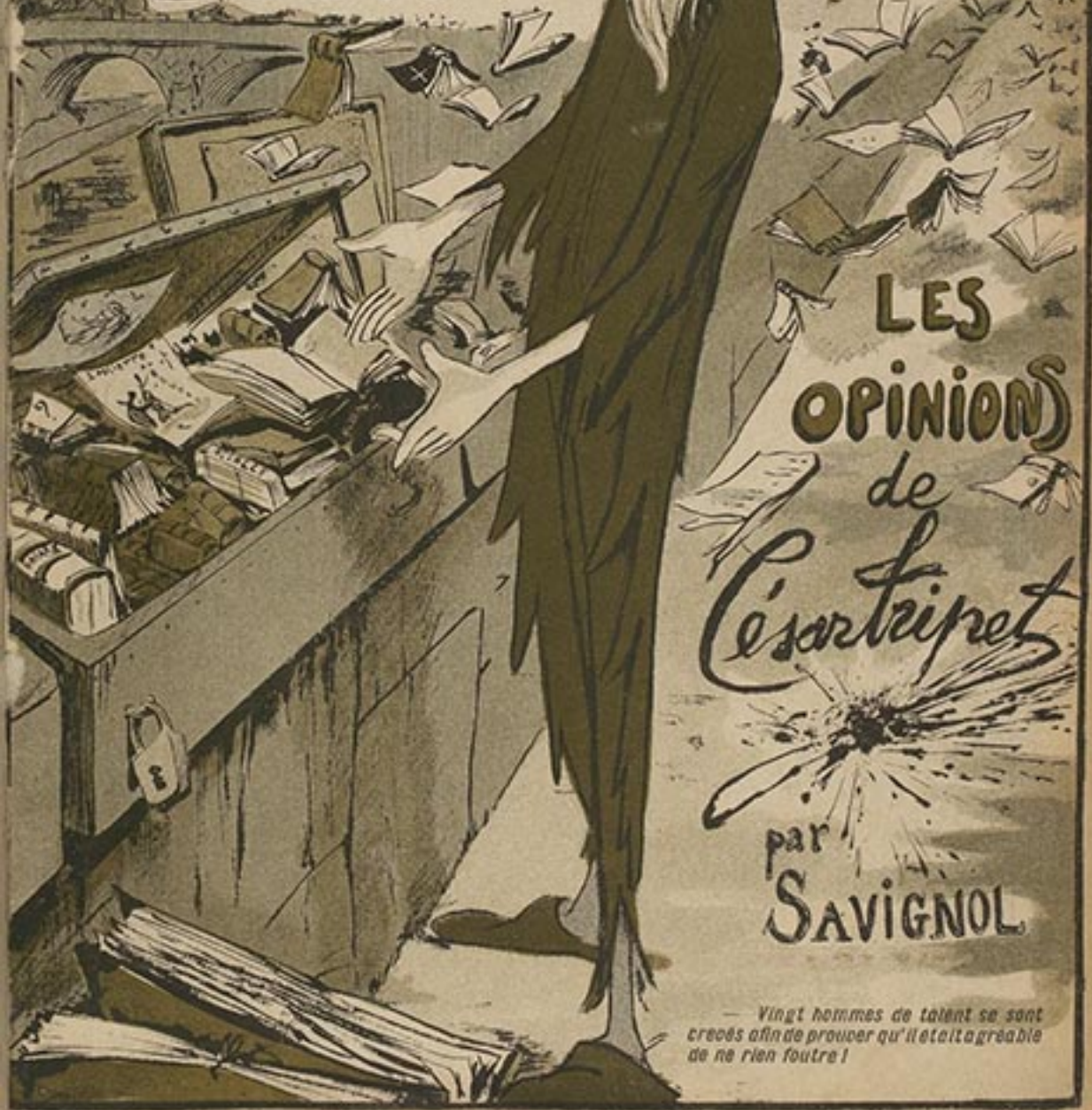
Suffrage Universel.



— J'ai contre moi l'Opinion Publique....

Dépôt Légal
1907

L'ASSIETTE AU BEURRE



LES
OPINIONS
de
Césaire Tripet

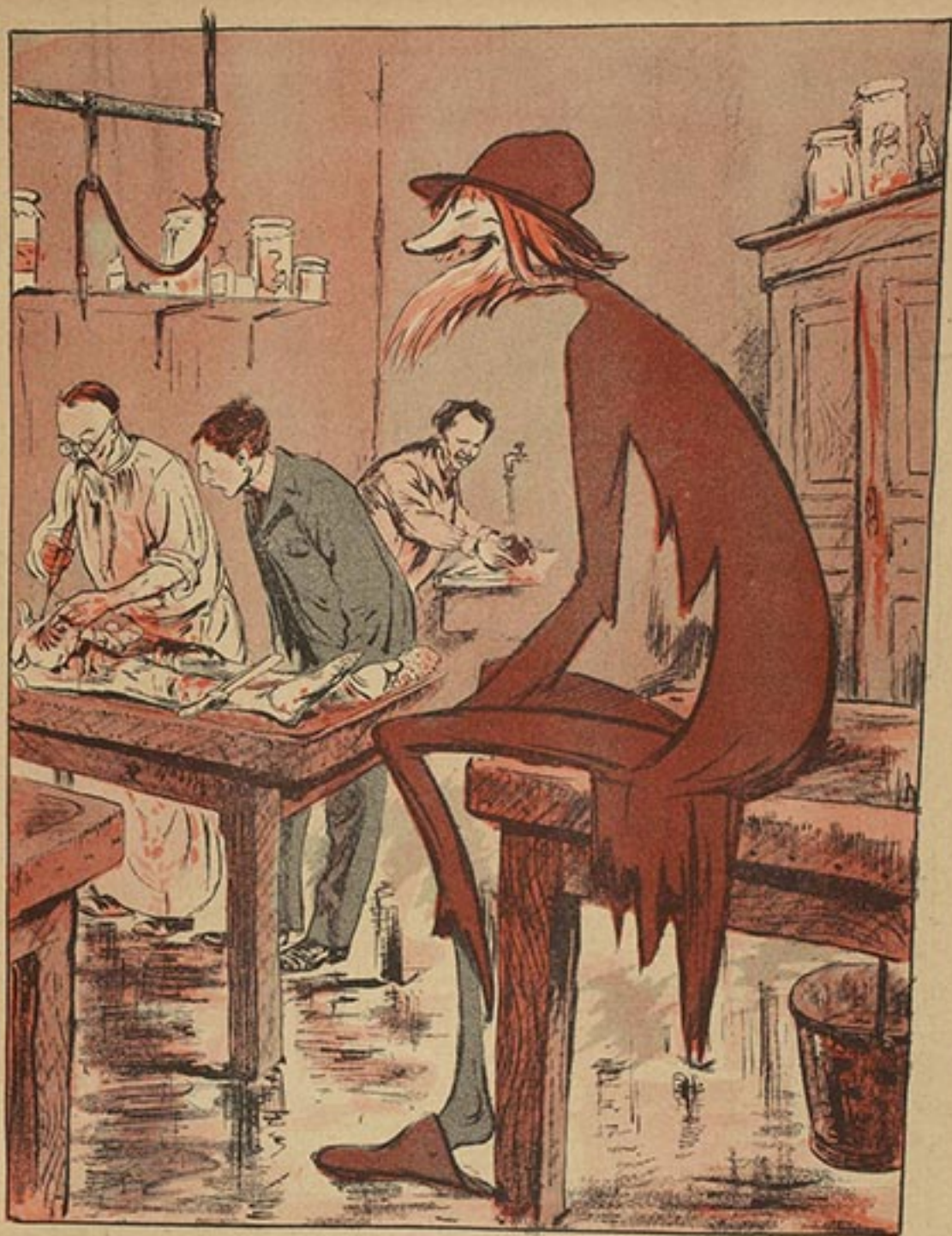
par
SAVIGNOL

— Vingt hommes de talent se sont
créés afin de prouver qu'il était agréable
de ne rien foutre !



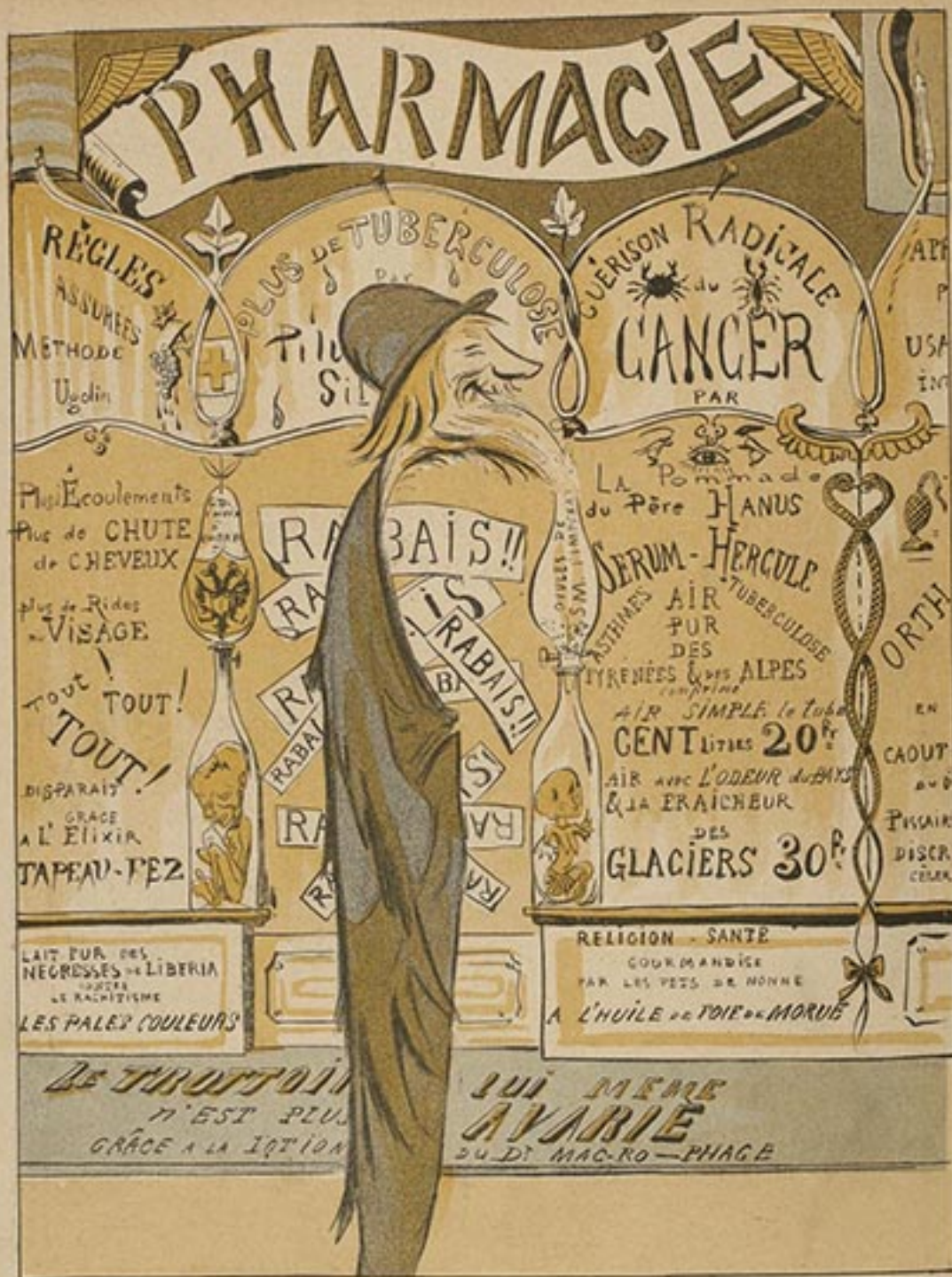
L'HYGIÈNE

— La olande noire donne des congestions.



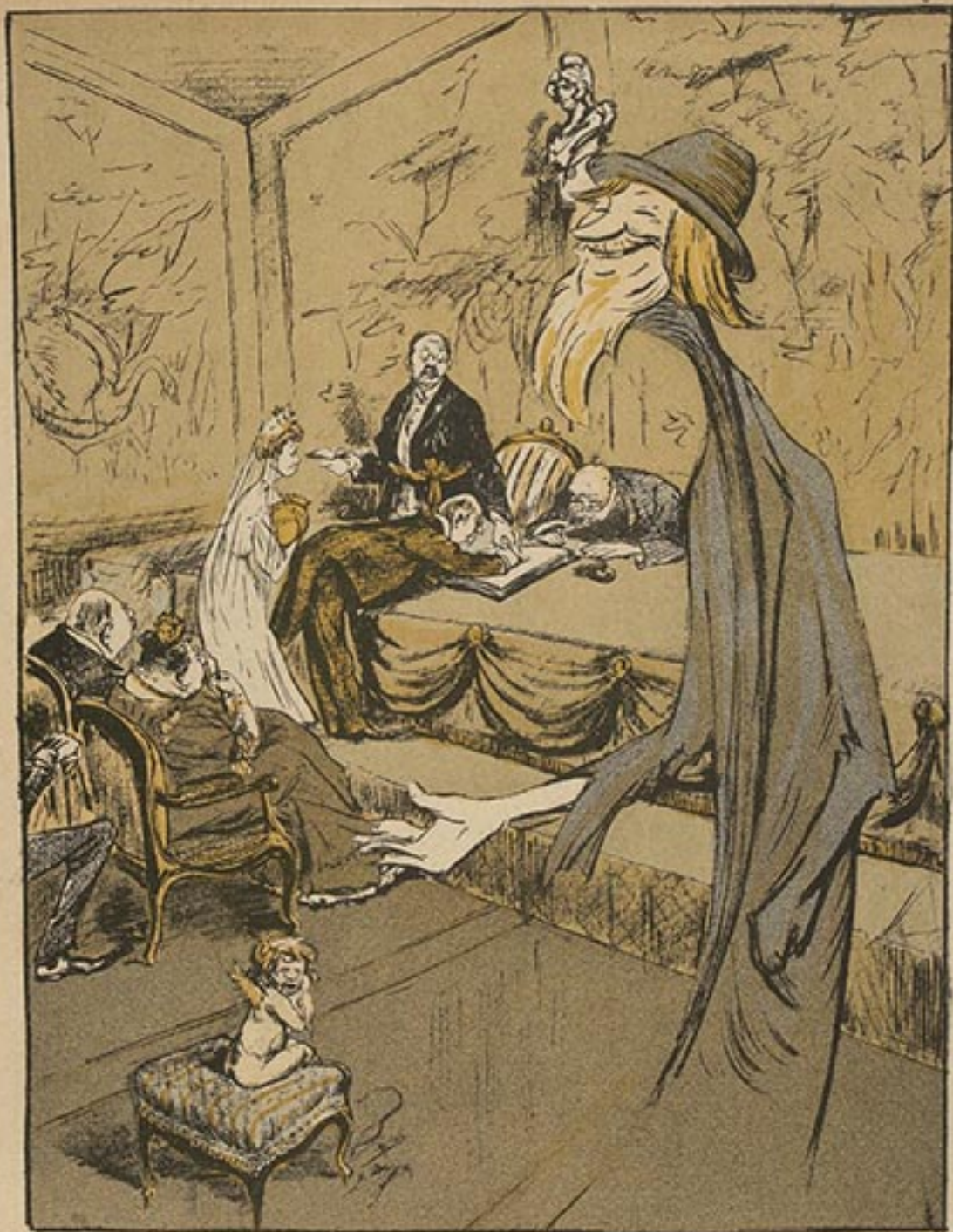
LE TRIMARDEUR

— Il est le luxe de la Société. Il devient utile quand il crève.



LA FAILLITE DE LA SCIENCE

— La certité, c'est que l'onguent gris ne tue plus les morpions.



LE MARIAGE

— L'homme donne de l'argent pour améliorer les races porcine et chevaline ; il en reçoit pour détériorer la sienne.



L'AMOUR

— Attachez-vous aux nichons, pas au cœur. Vous êtes toujours sûr de tenir les uns ; vous n'êtes jamais certain d'aimer l'autre.



LE FÉMINISME

— Madame, vous entrez dans les administrations, au barreau, à la faculté... Mais vous n'entrerez pas ici !



LA CIVILISATION

— Si les marocains nous colonisaient, tu aurais quatre femmes et rien à foutre !



LE TRAVAIL

— T'es travaillé toute ta vie ; maintenant, tu jouis !



LA CHARITE

— Je viens de faire l'aumône à Rothschild !



HÉROS ET MALFAITEURS

— On arrête celui qui porte une bombe ; on acclame celui qui traîne un canon...



LA PRESSE

— Le vol, la prostitution et la syphilis subventionnent les journaux et les aident à répandre les grandes vérités philosophiques.



L'ORDRE SOCIAL REPOSE SUR L'INTELLIGENCE

— *Le patron gagne cent francs, l'ouvrier, cinq. Le gendarme maintient l'ordre pour oingt cinq sous par jour, quand ils se querellent.*



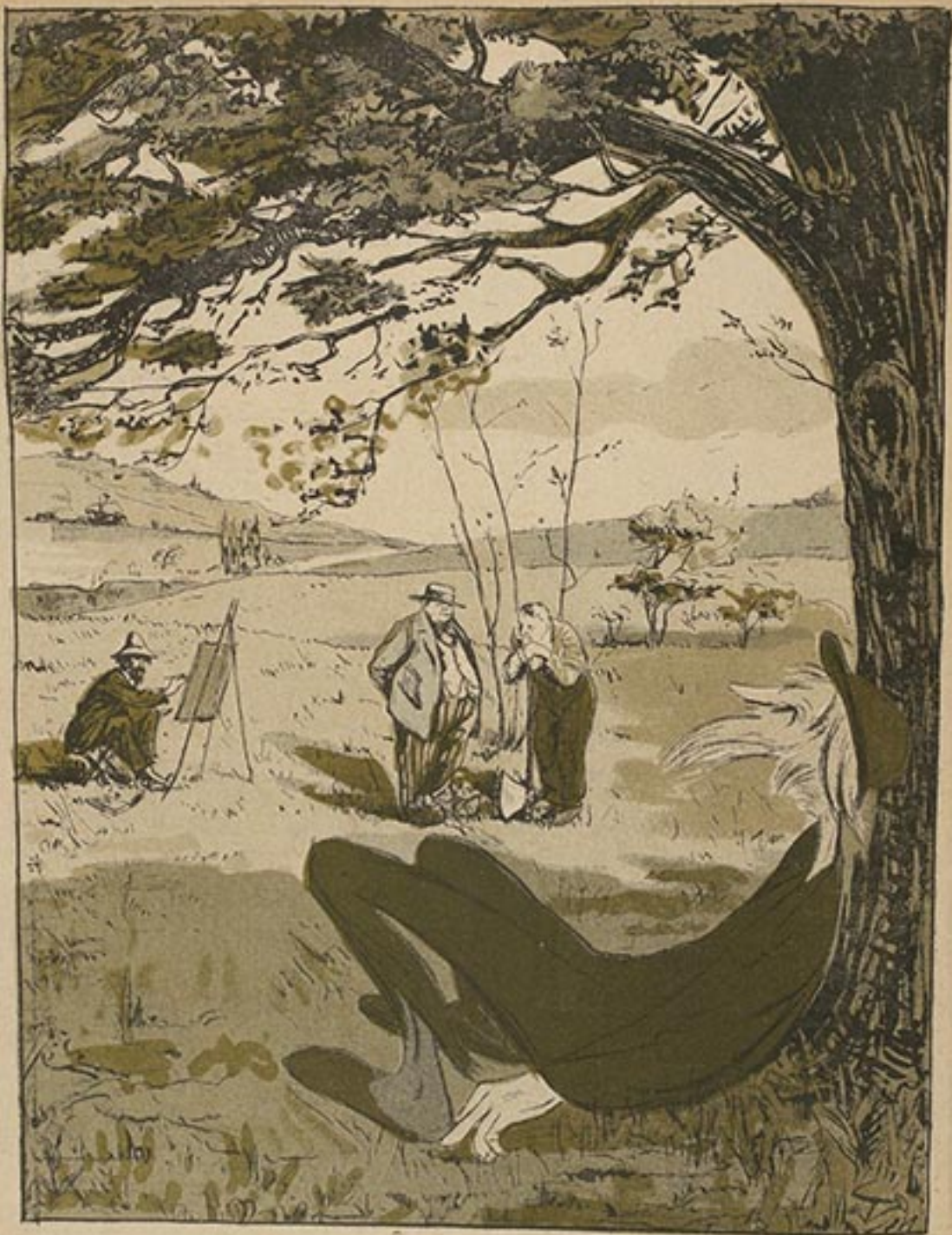
LE RIRE

— Quand il est débarrassé des soucis de la vie, l'homme devient joyeux.



LA FLEUR DU MUFLE

— Il faut l'arroser, pour qu'elle pousse !



LE BON GOUT

— Vous regardez cet arbre — toi, le proprio, parce qu'il représente de l'argent; toi, l'artiste, parce qu'il est beau; — moi, je l'aime parce qu'il donne de l'ombre.

L'Assiette au Beurre

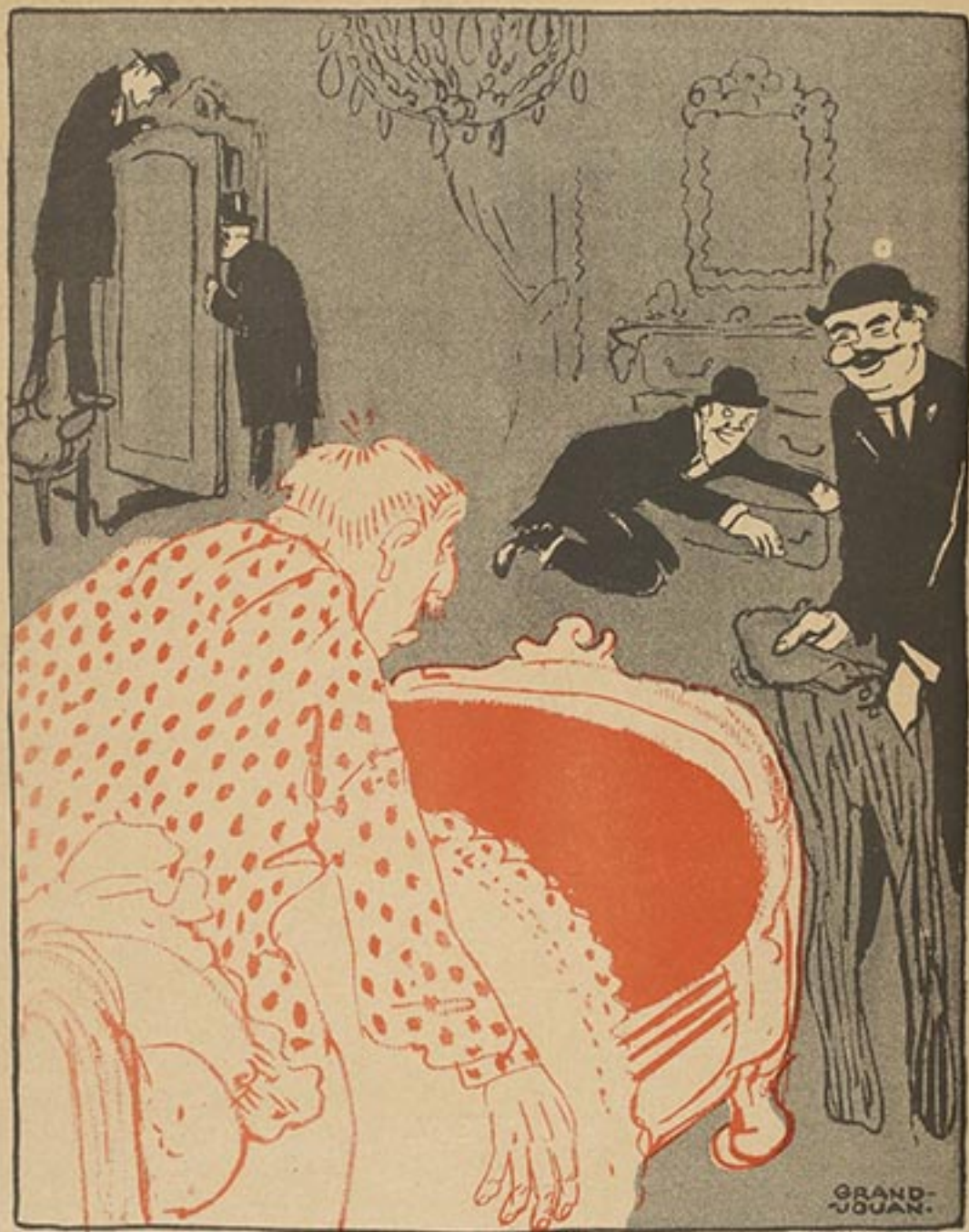
Dépôt légal

les 4 vieilles contributions



& l'impôt sur le revenu

grandjouan



— Rassurez-vous, Monsieur, nous ne sommes pas des cambrioleurs. Nous sommes inspecteurs et nous faisons une discrète enquête sur vos revenus.



GRAND-
JOUAN

— Tels que vous nous payez, Monsieur l'inspecteur, nous gagnons juste 2.500 francs par an et nous avons de la peine à joindre les deux bouts.



L'AVOCAT — Je vous jure que je ne plaide que pour l'honneur !
LE PEINTRE — Et moi je ne peins que pour avoir les palmes.



LA THEATREUSE. — En fait de revenus fabuleux, voici comment nous sommes payés... en affiches !...



LES REVENUS IMMORAUX

— Pose ton chapeau, mon chéri... tu vois que tous ceux qui sont tenus sont des revenus pour moi.



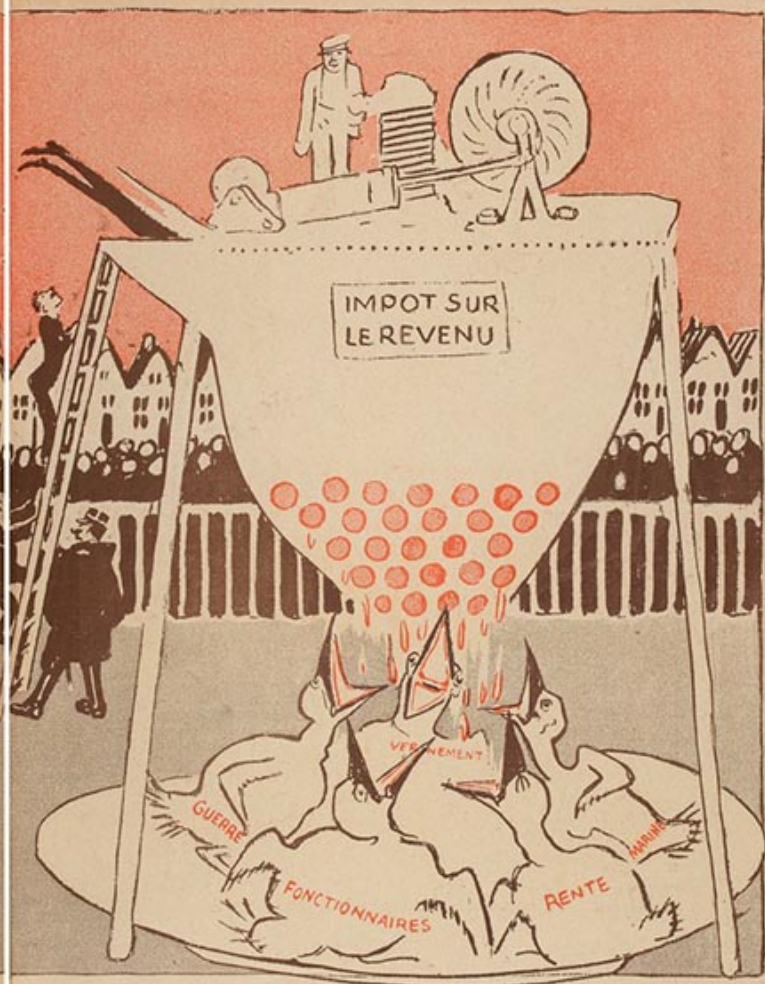
- C'est comme ça que tu travailles ?
- C'est la conséquence de l'impôt sur le revenu. Plus on travaille, plus on paie. Tu penses bien que je ne vais pas m'enrichir pour enrichir le fisc.



— Eh ! bien, nous avons fait un joli coup ! Nous avons chacun 5,000 francs de revenu : celles en se payait rien ; mariées, on paie 110 francs par an !



Les presse-purée.





— L'année dernière, j'ai gagné 60.000 francs. Cette année, je les perds; mais je paierai encore l'impôt sur 60.000 francs de bénéfice.



ROTHSCHILD. — ...Et au-dessus de 100.000 francs... 4 pour cent!...



L'EXODE DES CAPITAUX

— Ils sortaient tous de France pour être Suisses ..



LE RENTIER QUI EST ALLÉ TOUCHER SES REVENUS A L'ETRANGER. — Ce n'est pas de la contrebande, ce sont des billets de banque.



LA RÉPUBLIQUE BOURGEOISE. — Ah! ça, Cailleux, tu es fou! Ce n'est pas quand la charpente est pourrie qu'on change les fondations!



LA REPUBLIQUE. — Je crois que je n'aurai même pas la peine de le nommer gouverneur de l'Indo-Chine, celui-là !

ABONNEMENTS : Un an, Paris, 25 fr.; Dép., 30 fr.; Étrang., 35 fr. La reproduction des dessins est formellement interdite en France et à l'Étranger. — Les manuscrits et dessins ne sont pas rendus.

E. VICTOR, imprimerie spéciale de l'Assiette au Beurre, 62, rue de Provence, Paris.

L'Imprimeur-Gérant : E. VICTOR.



C'est toujours sur le plus petit que l'impôt pèsera le plus.

LA QUESTION SOCIALE



MARIANNE. — Je suis sûre, citoyen, que vous serez satisfait de mes services!

Edouard Bernier



LA RÉPUBLIQUE VOUS A DONNÉ LE DROIT DE VOTE...

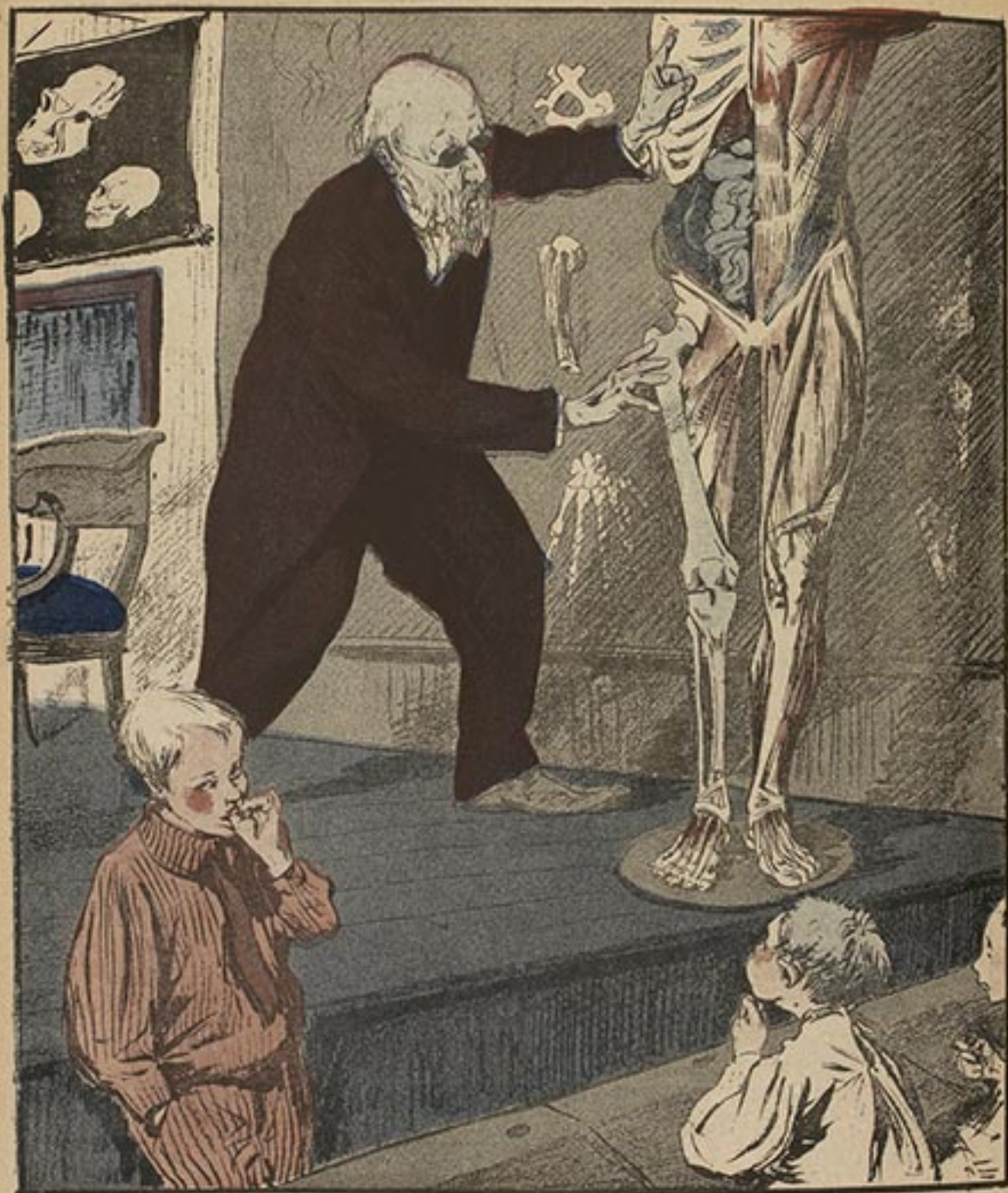
— Enfants, aimez-la ! Elle a fait de vous des électeurs !



LA RÉPUBLIQUE VOUS A DONNÉ LA LIBERTÉ DE LA PRESSE...

— Comment! Voilà un indolide qui t'appelle maquereau... coleur... bandit... Et tu ne lui réponds rien!...

— La presse est libre... et je ne sais pas me battre...



LA RÉPUBLIQUE VOUS A DONNÉ LA LIBERTÉ DE TOUT DIRE...

— ... Monsieur Bérenger exige seulement que vous ignoriez toujours que l'homme a un sexe.



LA RÉPUBLIQUE VOUS A DONNÉ LE DROIT DE RÉUNION...

... Sous l'œil de la police, bien entendu. Autrement, vous seriez capable de tenir des propos subversifs !

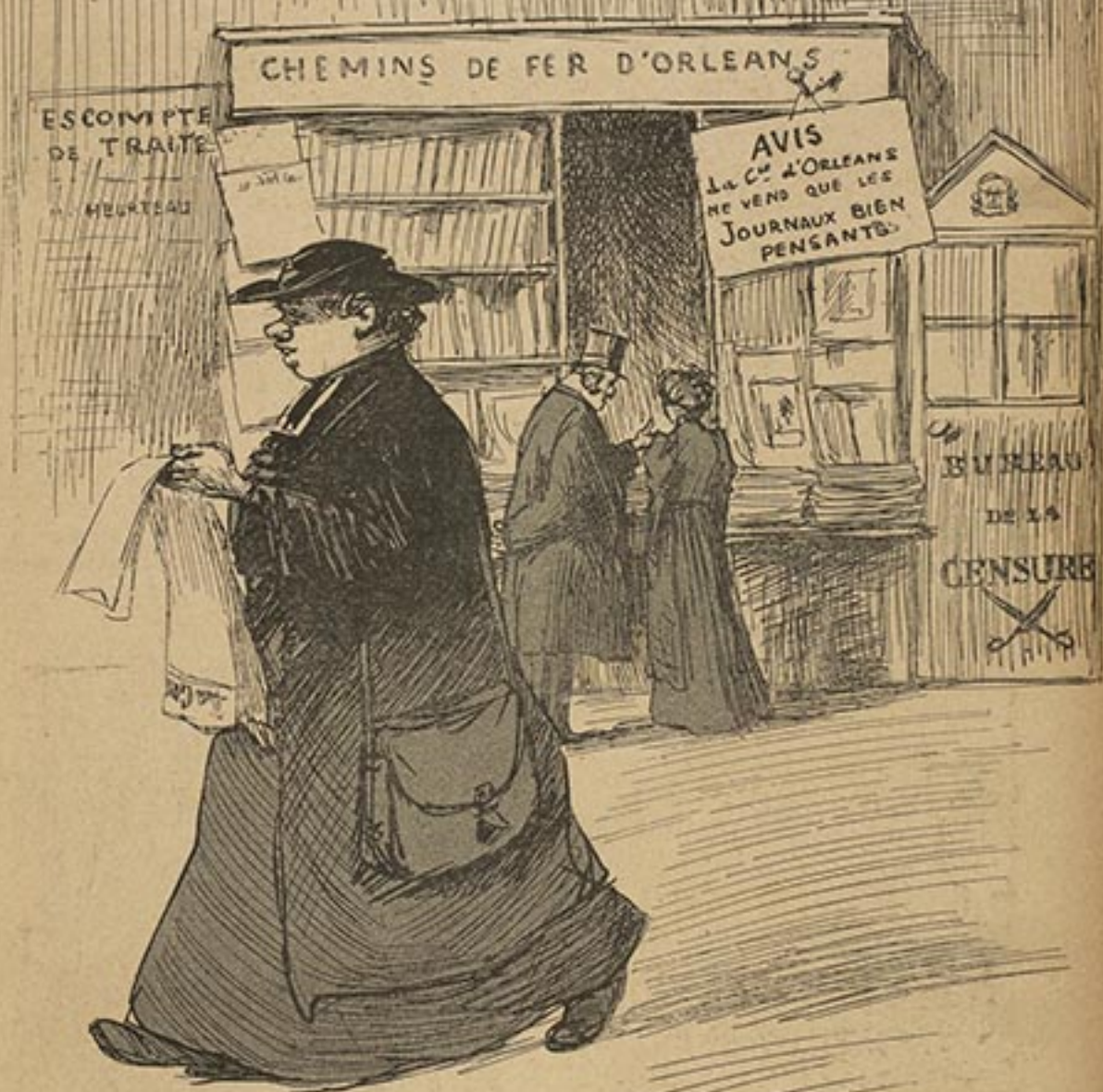


LA RÉPUBLIQUE VOUS A DONNÉ LE DROIT D'ASSOCIATION....

Toutefois, ce droit ne s'applique pas aux fabricants de Chartreuse...



... ni aux Joueurs de baccara.



Henri Flourens.

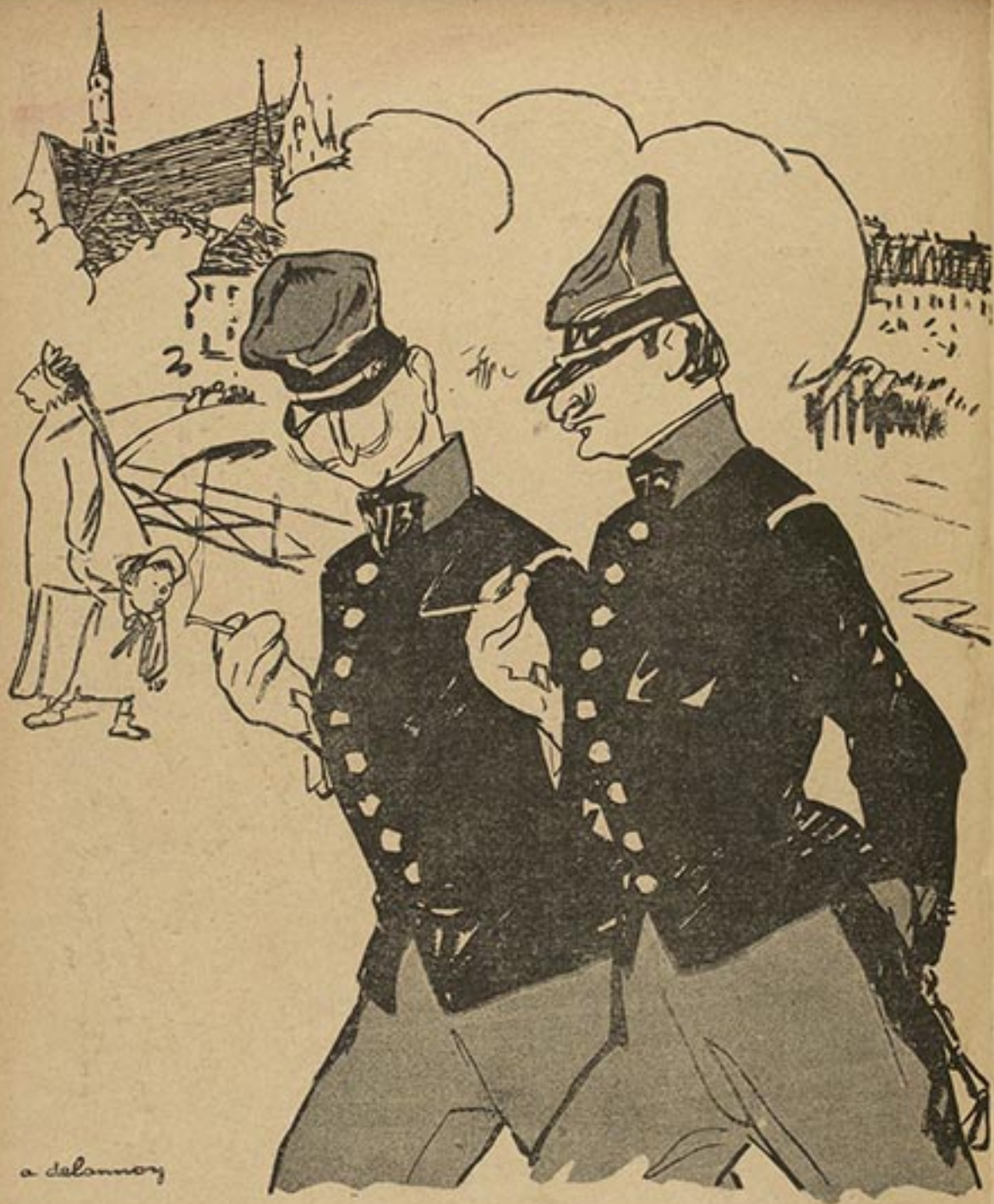
LA RÉPUBLIQUE VOUS A DONNÉ LA LIBERTÉ DE PENSER..

Pourvu que vos pensées ne soient pas contraires aux bonnes mœurs.



Gauguin

LA RÉPUBLIQUE A DONNÉ AUX OUVRIERS LE DROIT DE GRÈVE...



a delannoy

LA RÉPUBLIQUE VOUS A DONNÉ UNE ARMÉE RÉPUBLICAINE...

— Sale gouvernement !... On est obligé de se mettre en civil pour assister à la procession.



LA RÉPUBLIQUE VOUS A DONNÉ UNE MAGISTRATURE RÉPUBLICAINE...

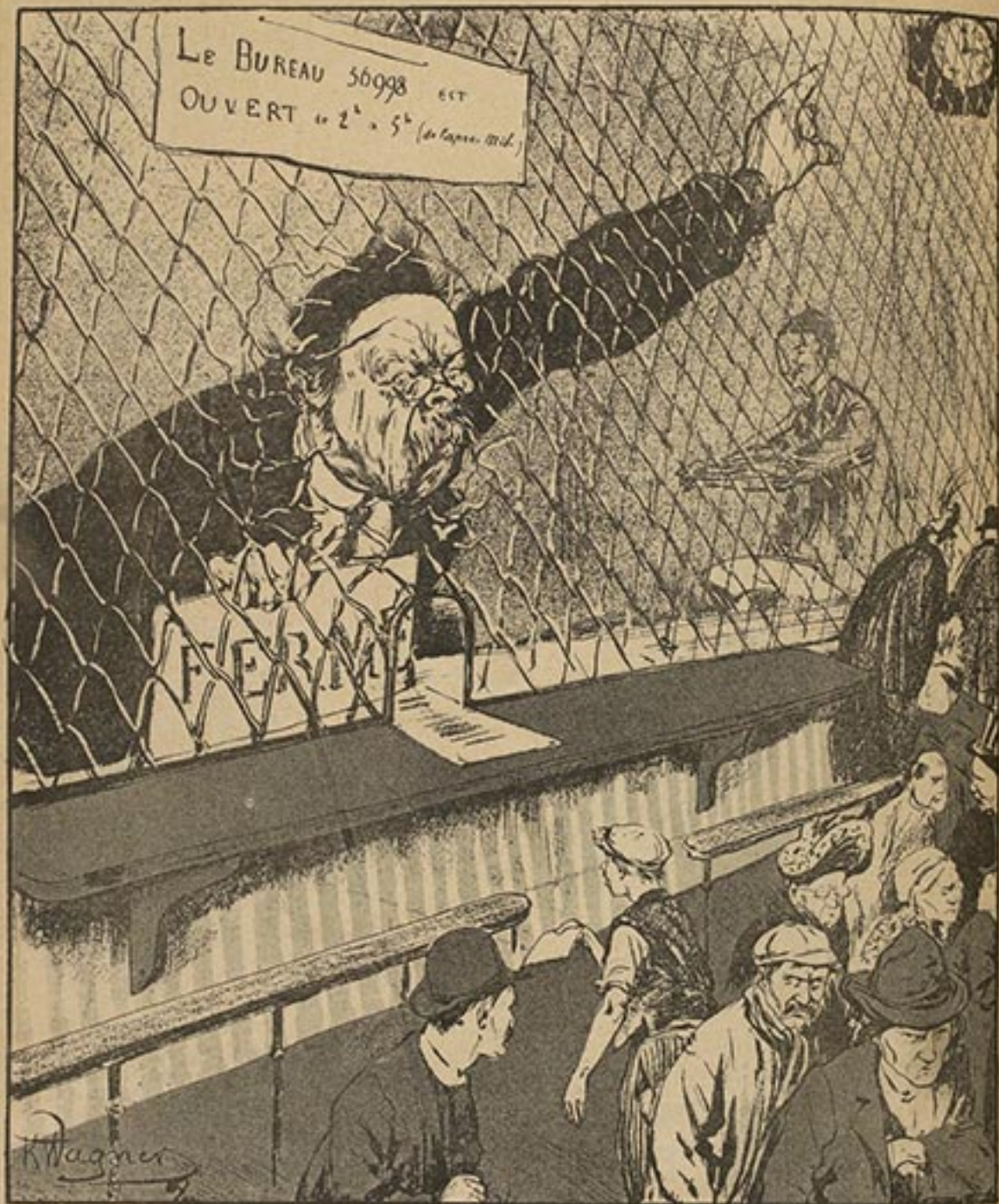
Barpartistes sous l'Empire, Conservateurs sous Monsieur Thiers, nos Magistrats sont aujourd'hui de vrais républicains!



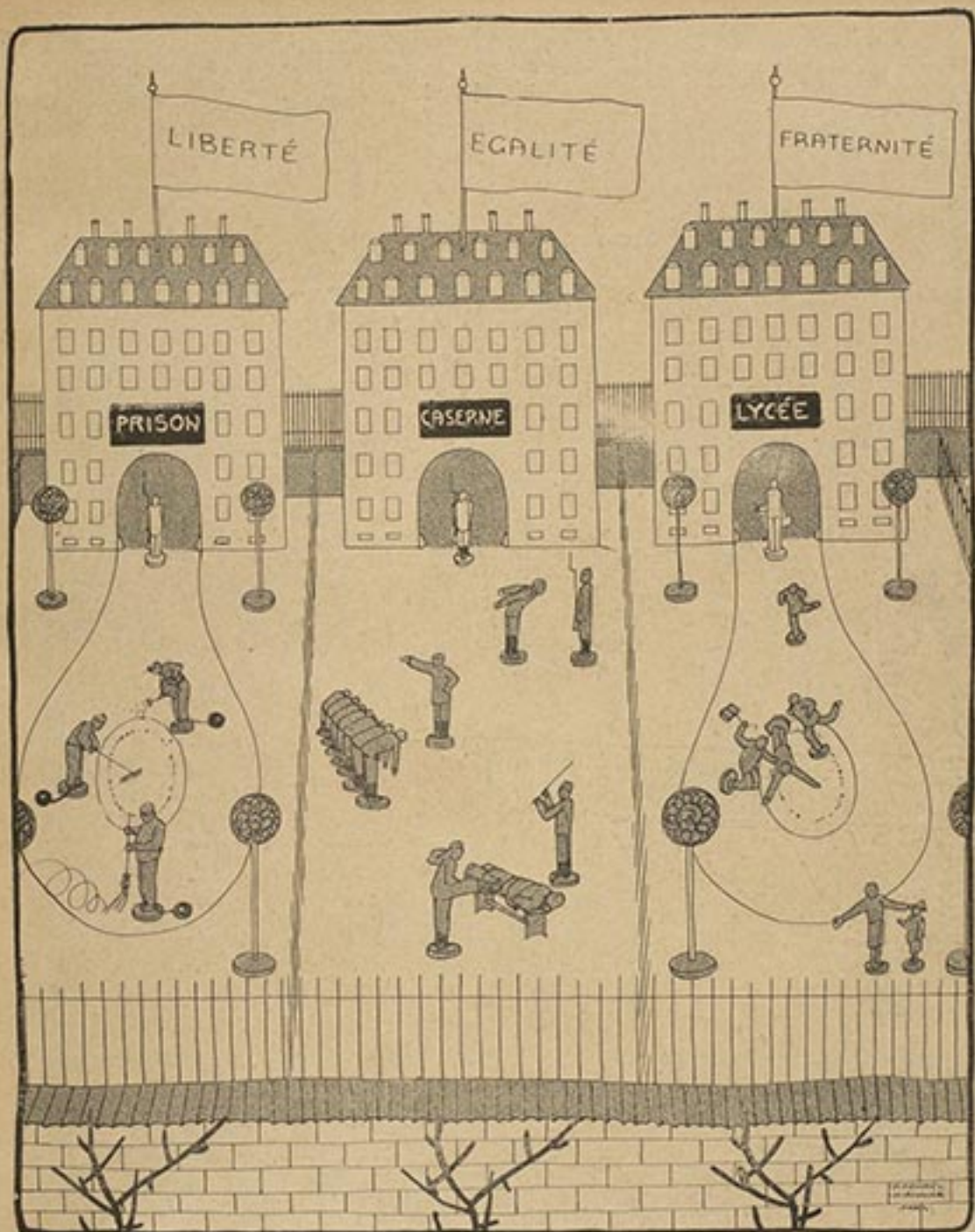
LA RÉPUBLIQUE VOUS A DONNÉ L'ALLIANCE RUSSE...



LA RÉPUBLIQUE VOUS A DONNÉ L'ENTENTE CORDIALE...



LA REPUBLIQUE VOUS A DONNÉ DES FONCTIONNAIRES REPUBLICAINS...
— Croyez vous donc, tas de salauds, qu'un fonctionnaire soit aux ordres du public ?...



LA RÉPUBLIQUE A CONSTRUIT DES PRISONS, DES CASERNES, DES ÉCOLES...

... qui sont de véritables palais !



MARIANNE. — Eh ! bien, citoyen, êtes vous content ?

LE CITOYEN. — Non. Pourquoi qu'on ne me donne pas du pâté de foie gras, comme à Rothschild ?

MARIANNE. — Je ne sais pas !

N° 320
18 Mai 1907

L'Assiette au Beurre

REDIGER
ET ABONNEMENTS
62, Rue de Provence
PARIS
TÉLÉPHONE :
288-74

50 centimes

LA PREMIERE COMMUNION

SERVICE

Dépôt L.
187



DE POULBOT

à confesse

Mon père,
je m'accuse de ...
de ... de ...
d'avoir ...

.....
d'avoir poussé ma
grand'mère qui est
tombée dans
l'escalier ... et ...

... et pis ... et
pis
..... et

... pis et pis j'ai commis un adultère,
roublon



alors, M'sieu l'curé, le
Bon Dieu i voit partout?

- Mais oui, mon petit
ami



- Même dans notre cave ?...

- Mais bien sûr.



Enfoncé !! M'sieu l'curé chez nous y a pas d' cave.

CIERGES

ET

CIRE A PARQUET

ALITE DE LA MAISON

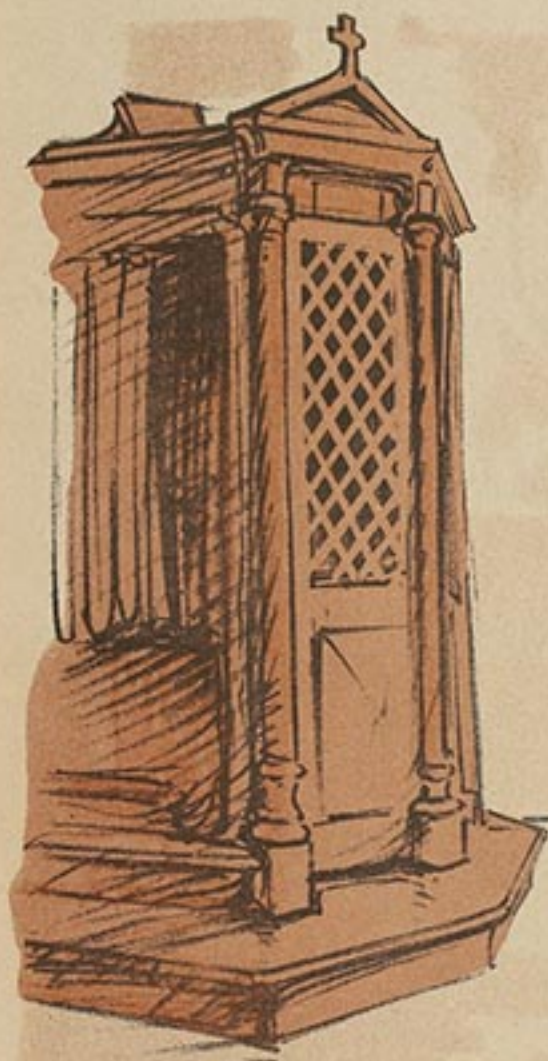
MAISON

FALKÉ

Succ. de son père



— L'curé a dit: pas de cierges sculptés... pasque ça peut pas y resseroir.



René

— Sale cochon !... Je vais te dire à papa....



Paul Ivoi

— Mais, t'es là qu'tu gueules!... Puisque l'curé fournit l' costume et les souliers, ça l seroira pour le dimanche!...



Rembrandt

— Le plus beau jour de la vie de son enfant, l' m' bat !...



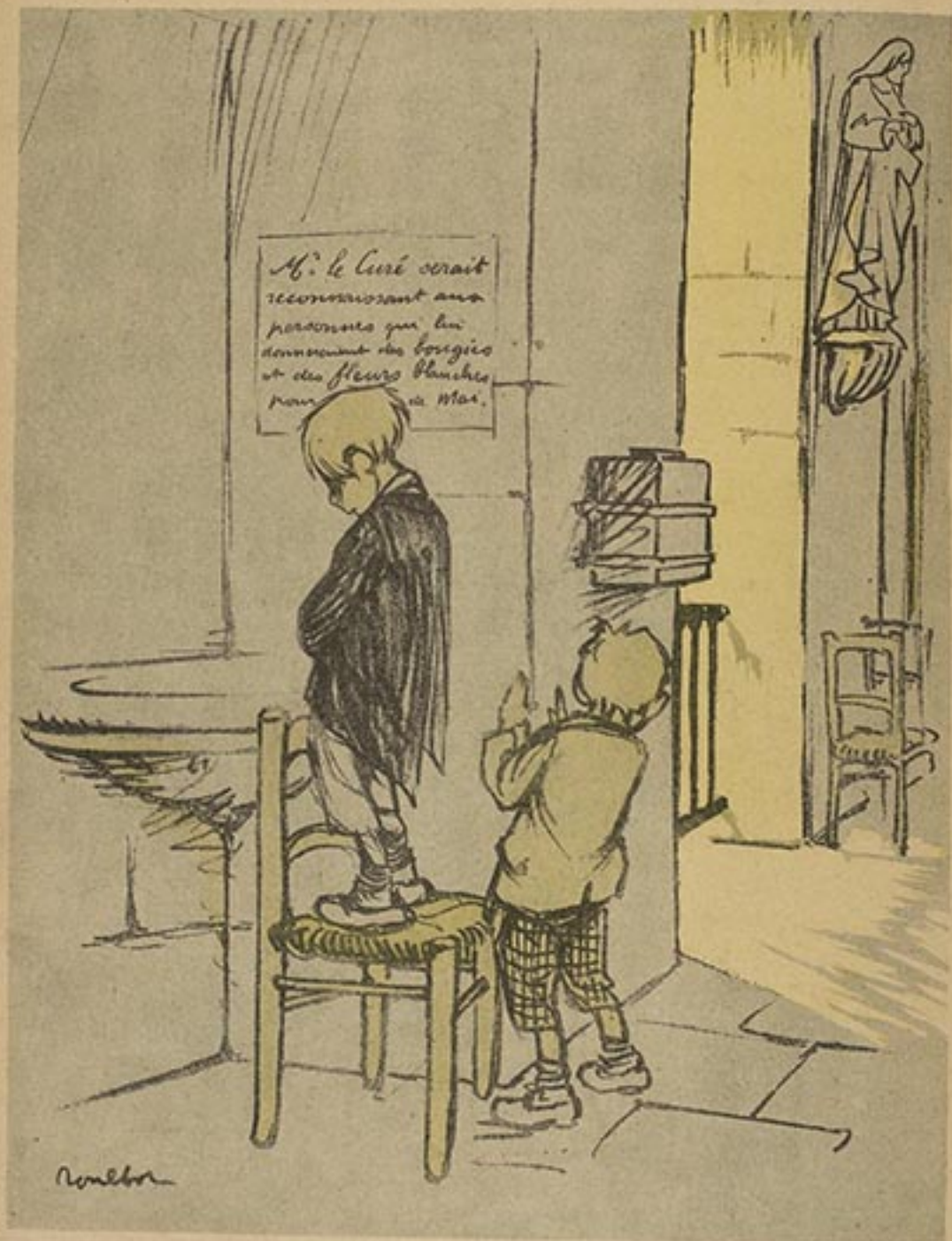
Roubaix

❖ Qu'est-ce qu'un mystère?

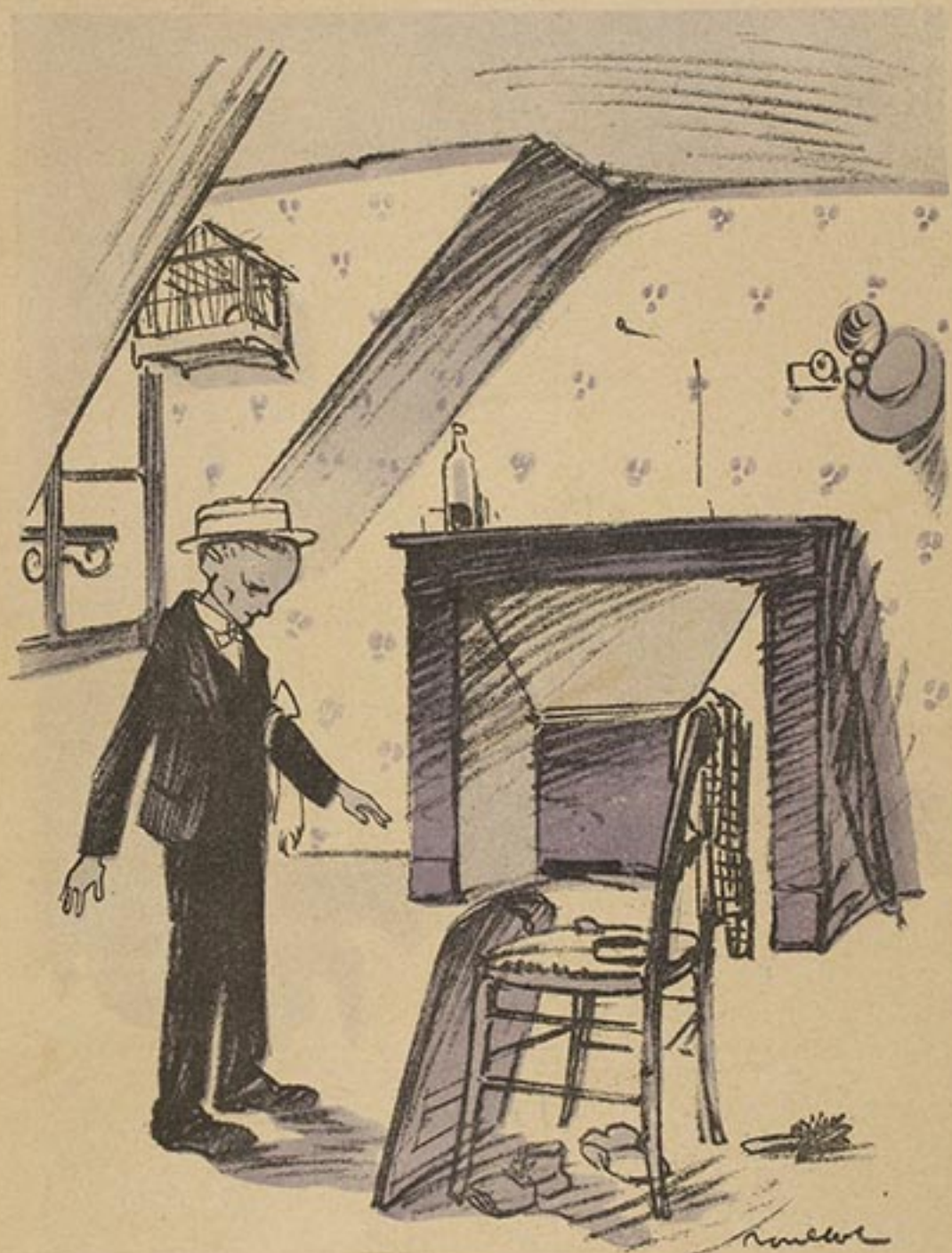
Un mystère est une vérité révélée de Dieu, que nous devons croire, quoique nous ne puissions pas la comprendre.

(Catéchisme, leçon IV, § 1. Des mystères.)





— ACRÈ ! D'IQ' L'OLEUX !



— Deux ans de catéchisme pour gagner un habit qui vous en pas !...



— Et pourquoi qu'elle fait pas sa première communion, aussi, oot' fille ?
— Ma pauvre dame ! Elle a appelé l'curé "vieille vache" !...



L'ACCIDENT

— Faudrait un bout d'sacon....



« La dans' qui vous aguiche
« C'est la Matichiche ! »

(Air connu).



Recevez
mes
vœux

A. Poulbot
Edouard Bernard

A POULBOT

Souvenir de sa Première Communion.

(Dessin d'Edouard Bernard)

LE SABOTAGE



Grandjean

LE PATRON BOULANGER. — Halte-là ! mon garçon. Il y a le bon sabotage, qui me rapporte, et le mauvais qui te fera fiche à la porte.



LE PATRON. — Du vitriol qui me coûte trente sous le litre ! Mais, malheureux, tu me ruines !...



— Moi, je suis chasseur ; je ne connais que les absinthes carabimées...



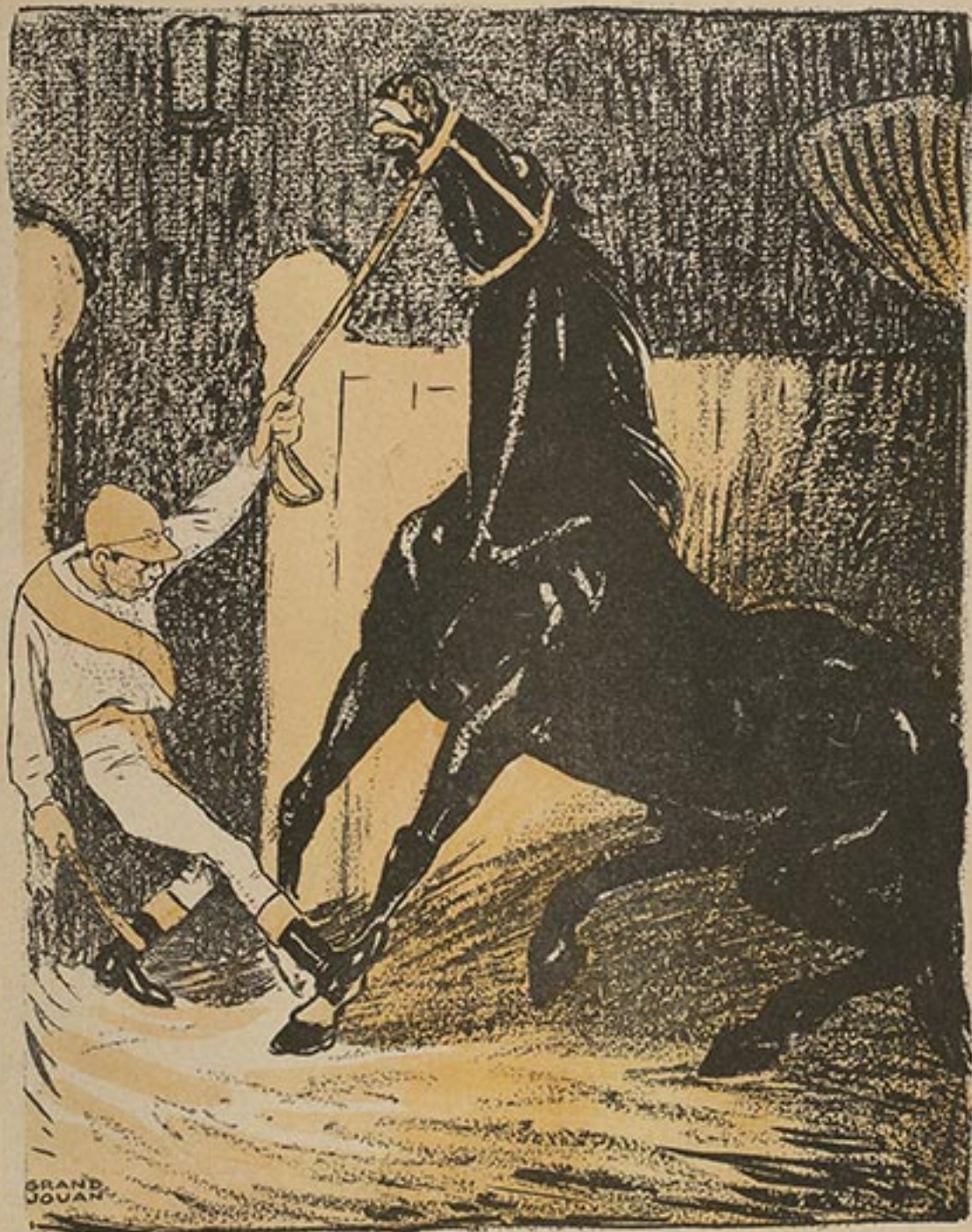
LE GARÇON. — Voilà qui va faire fler, à la fois, le macaroni et le client.



LE GERANT. — Que Monsieur se rassure sur les suites de l'omelette au cerre pile ; c'est comme cela que Monsieur Picquart est devenu ministre de la Guerre.



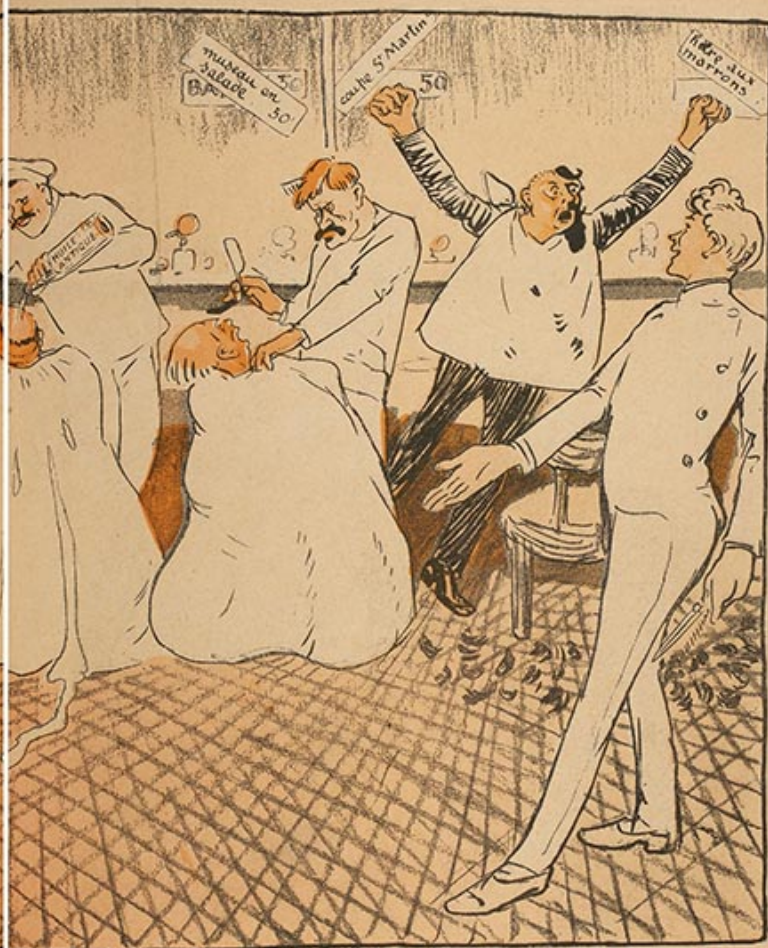
— Ils peuvent la chercher, leur bougie d'allumage! Je l'ai mise dans la lanterne.



LE JOCKEY. — Et allez donc ! C'est pas dans ce sabot-là que mon maître trouvera la forte somme.



LE PATRON COIFFEUR. — Je crois que j'ai eu tort d'embaucher des cuisiniers pour remplacer mes gréolistes !...



LE CLIENT. — Vous me paierez cela !...
LE GARÇON. — Payez au patron... les pourboires sont supprimés.



LE PHARMACIEN. — C'est plus dangereux qu'on ne le croit, ce sabotage en pharmacie. J'avais un bon client habitué à mes remèdes; il est allé se fournir dans une droguerie; on lui en a donné de vrais; eh bien, il a failli en mourir!

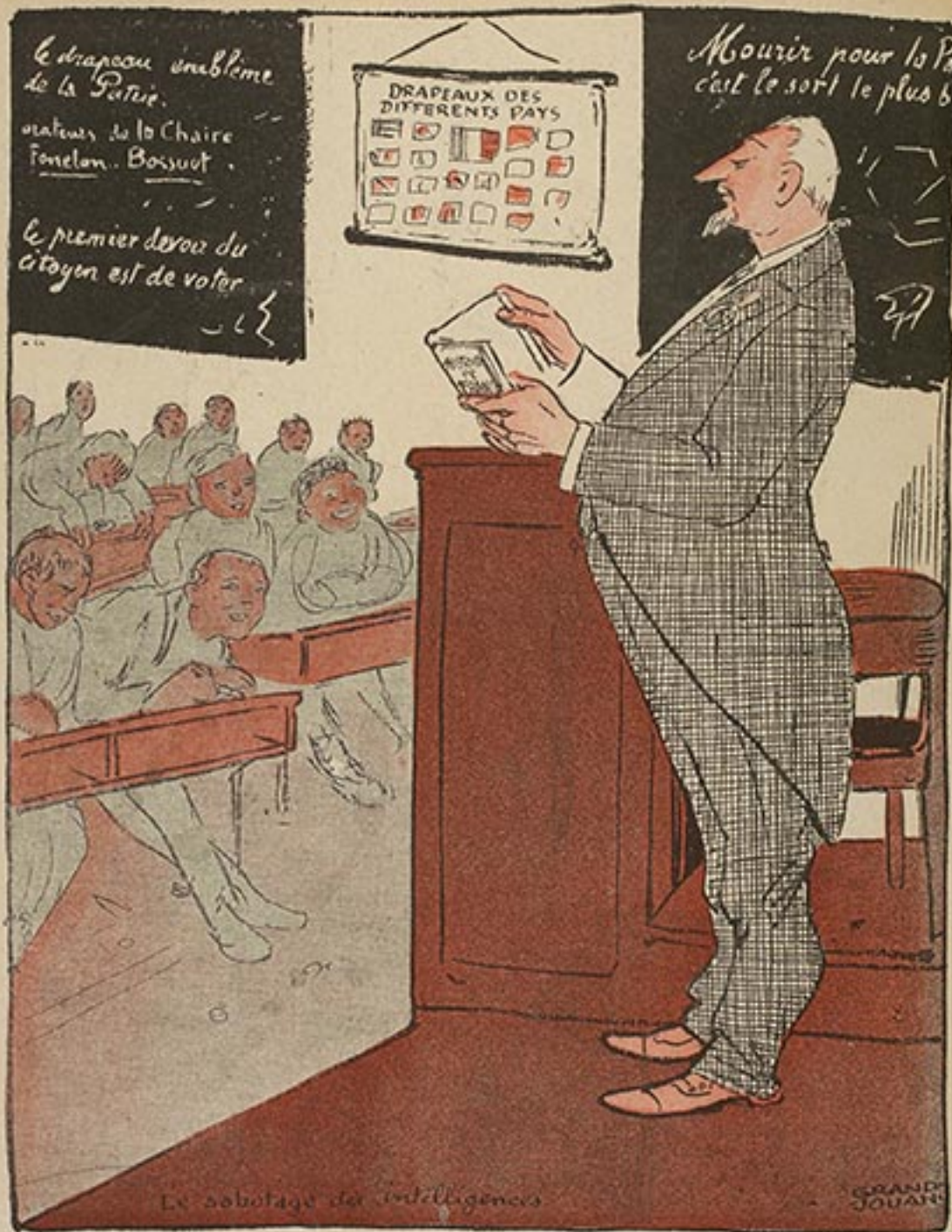


A TERRE-NEUVE

— Cochon de pharmacien II



— On lui en fourre assez pour son argent !...



L'INSTITUTEUR PATRIOTE, dictant. — Le traité d'Utrecht fut un véritable désastre pour la France...
Notre malheureux pays ne retrouvait plus ses frontières... etc..., etc..., etc...

d'ailleurs
tout est
saboté



Quelques Sabotages...



GRAND-
JOUAN

*A quelques-uns de ses fournisseurs,
hommage de "L'Assiette au Beurre".*

LE FABRICANT DE PAPIER. — C'est bien assez bon, pour les cochonneries qu'ils impriment dessus!

L'honneur

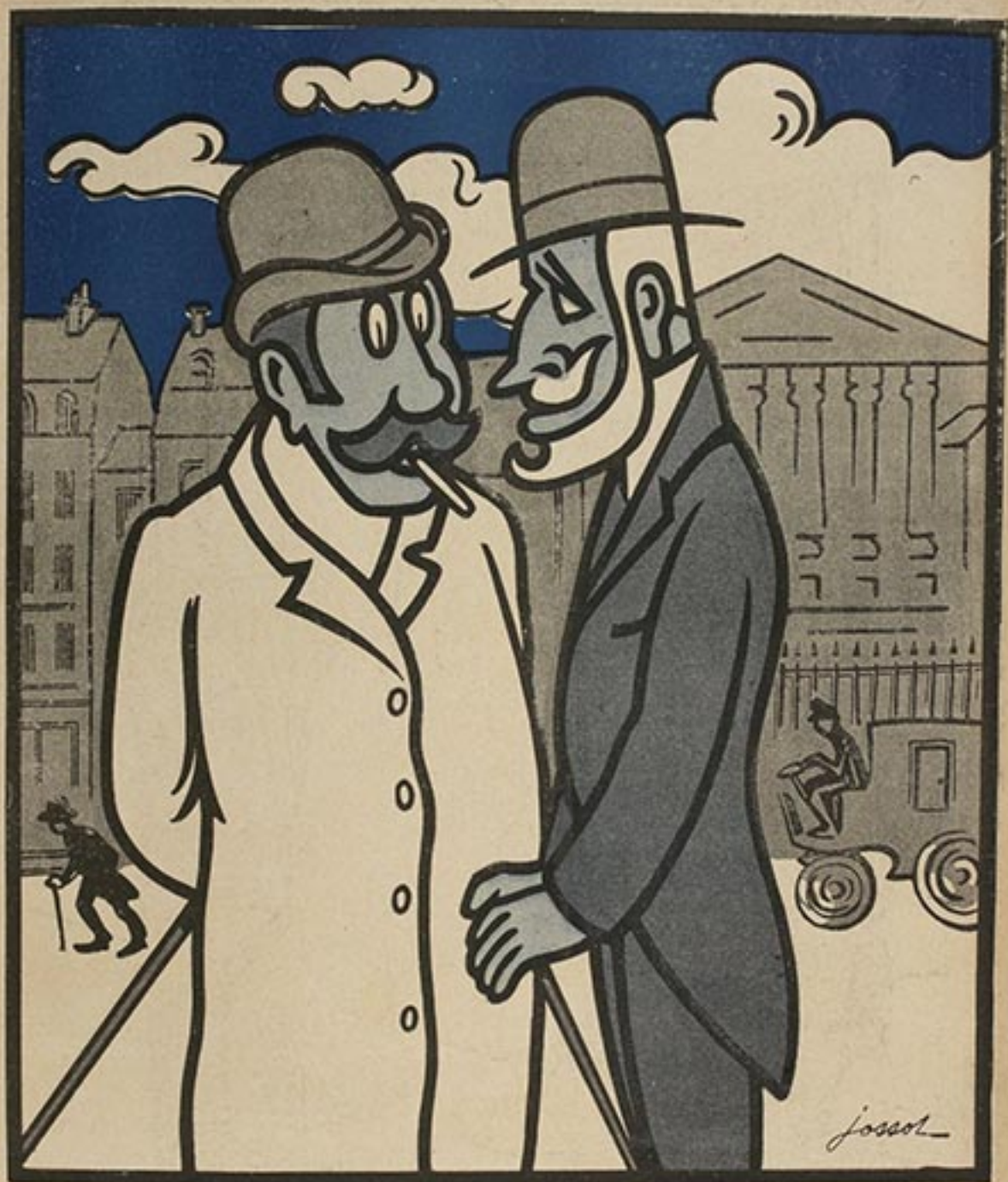
par Jossot



— L'honneur ?... une invention des Hautes Crapules.



— J'ai toujours fait honneur à ma signature.



— Fripouille, mais député ; donc honorable.



L'Honneur est satisfait.



— Des égards pour l'accusé... Il est officier de la légion d'honneur.



— Homme honorable épouserait jeune fille, 200.000 francs, avec tache.



— Otons notre rosette avant d'entrer.



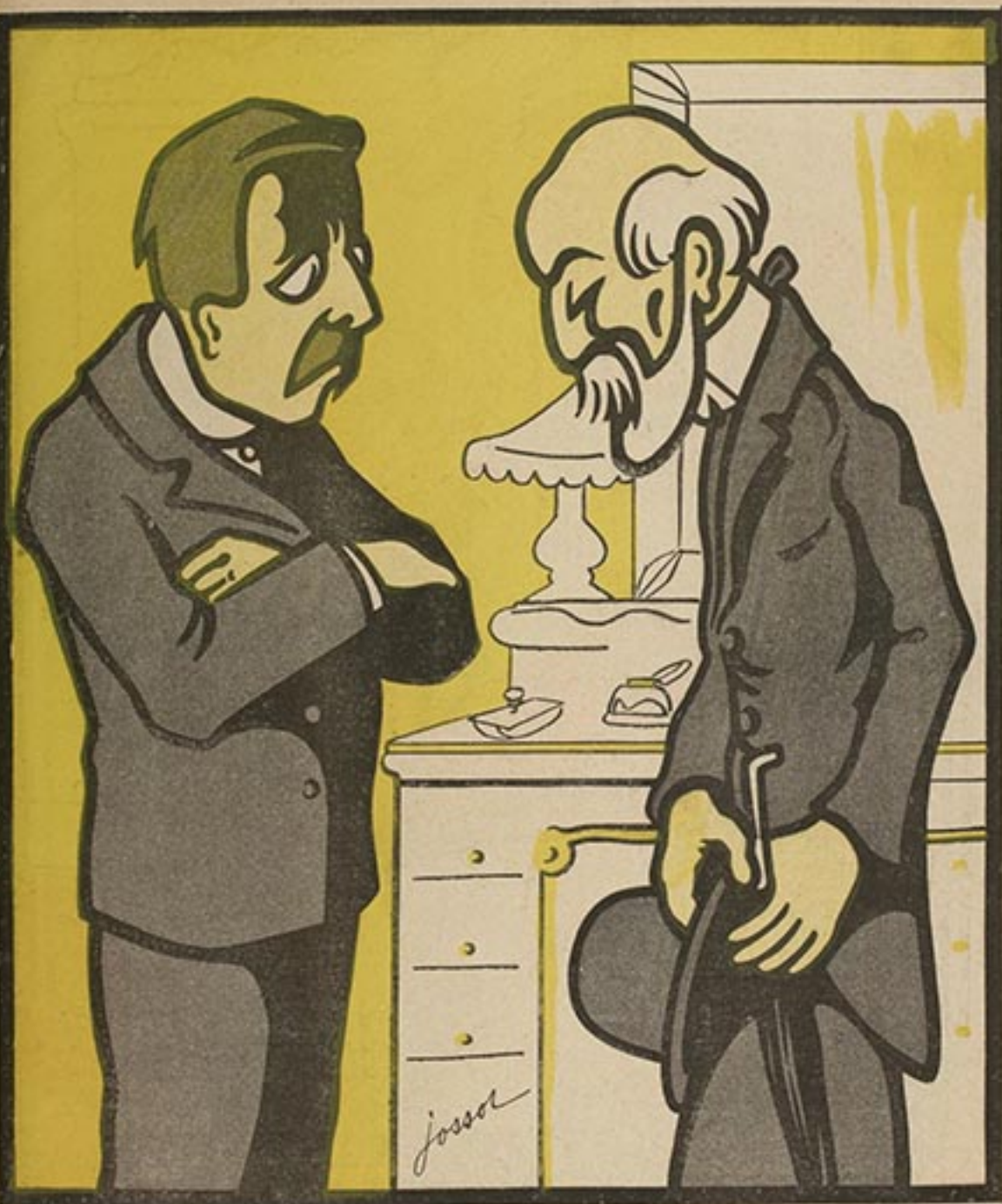
— L'honneur, c'est comme les vieilles chaussettes ; ça se reprise, et voici l'aiguille.



— Qu'est donc devenu votre collègue qui représentait l'honneur de l'armée?...



— Il faut être fou pour suspecter l'honneur d'un homme si riche



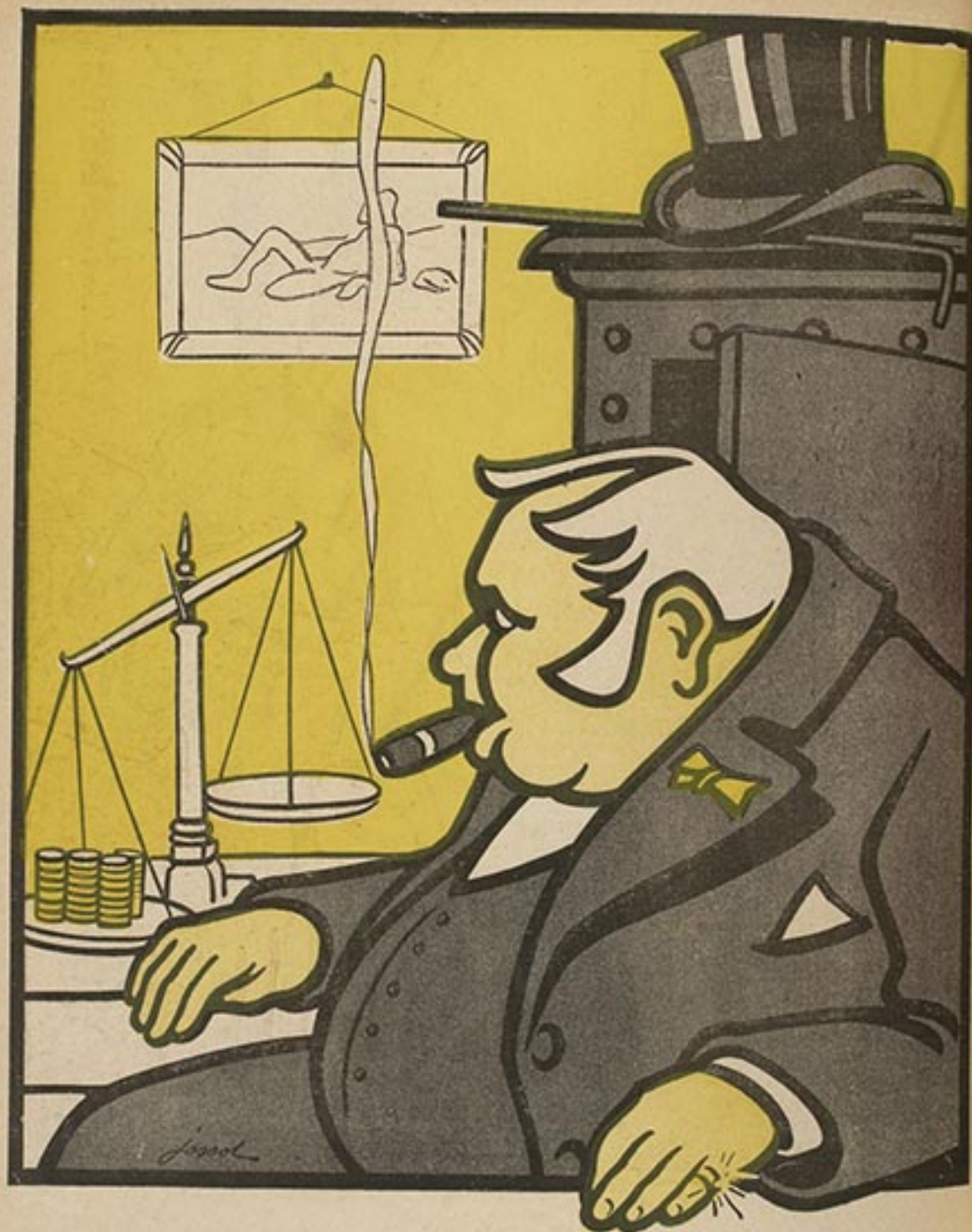
— *Votre père a fait faillite, votre femme vous trompe, votre sœur a des amants, et vous osez parler de votre honneur!...*



— Bast !... Quelques mois de prison n'entachent pas l'honneur d'un homme.



— J'en suis à ma seizième condamnation, parole d'honneur !



— Préférer l'honneur à l'argent, ça se voit parfois... dans les romans.



— Surtout, ne dis pas aux copains que je t'aboule du pognon, je serais déshonoré!...



- Tout est perdu, même l'honneur...

L'Assiette au Beurre

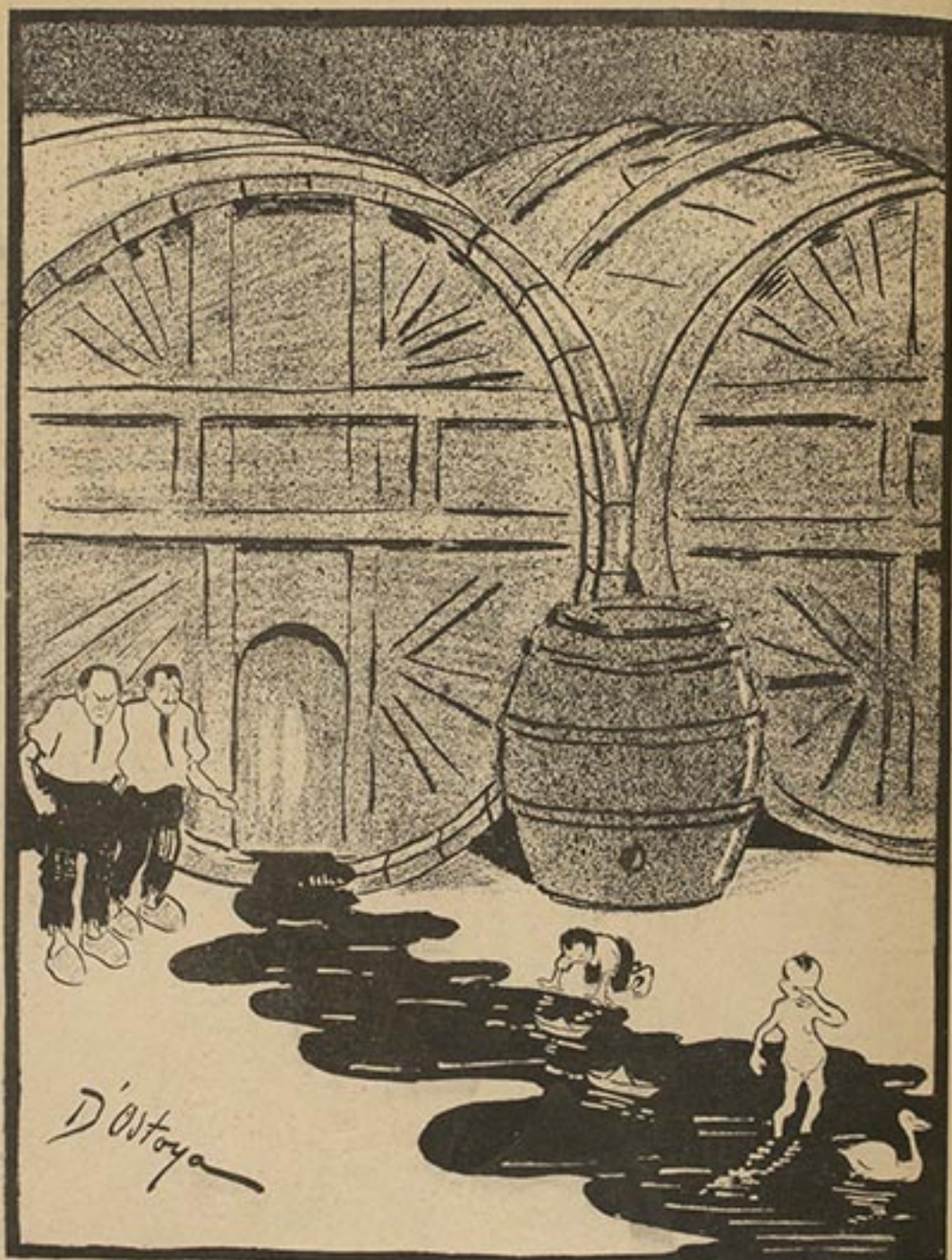
LA RÉVOLTE 23

REDACTEUR
VICARIE GÉNÉRAL
62, Rue de Provence
PARIS
TÉLÉPHONE 1
383-74

DES
VIGNERONS



- Sainte Marianne, priez pour nous!...



— Nous faisons assez de vin pour saouler la France entière, et nous creons de la faim!



Poulbot

— Il y a une loi qui punit l'ivresse. Qu'on abroge cette loi, et que l'on décore les polorots!



Ricardo Flores.

— Qu'on fasse boire du vin aux soldats. Buvez, soldats, c'est pour la France!



Qu'on fasse boire du vin aux prisonniers...



... aux fonctionnaires...



... aux camarads ...



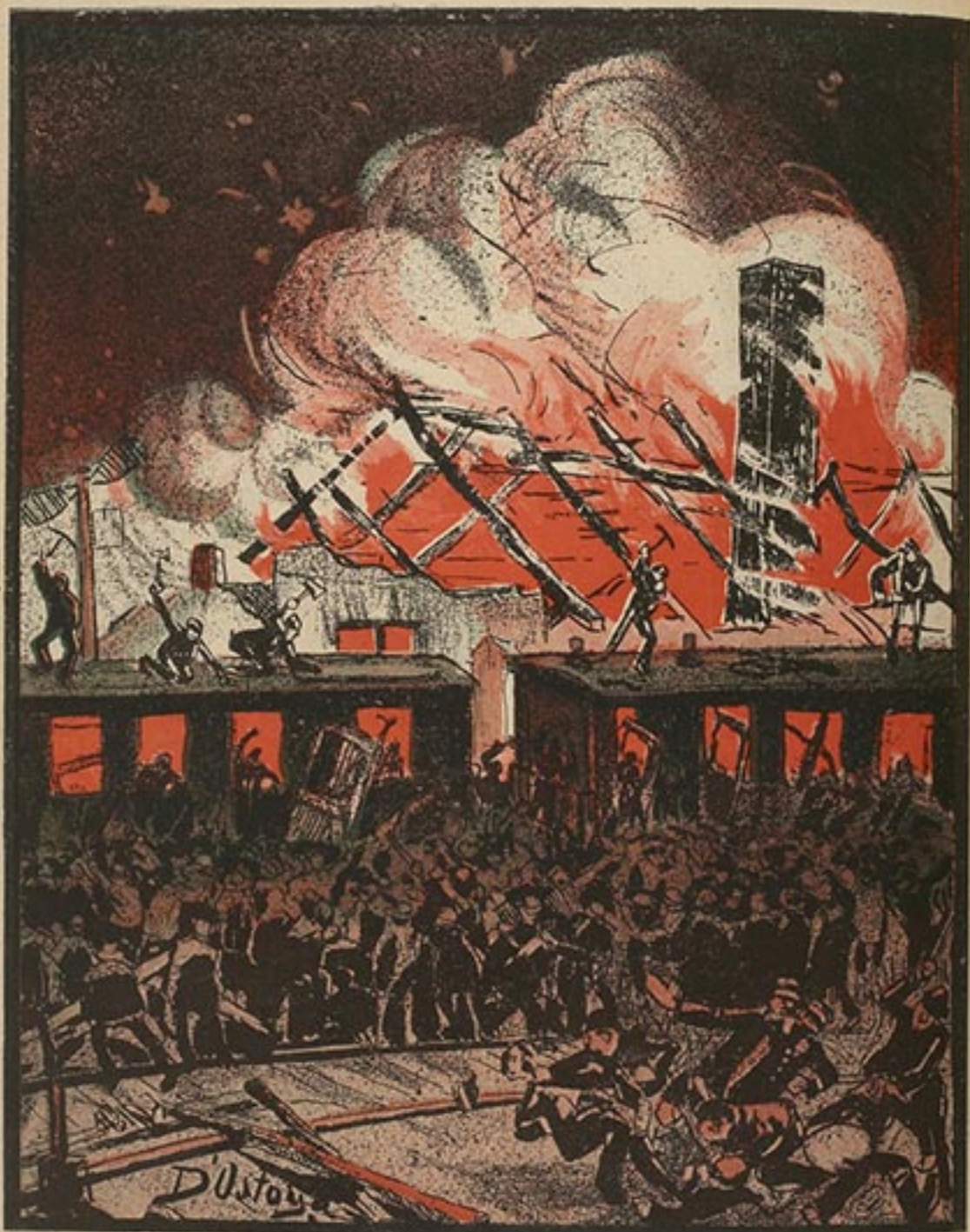
... aux chemineaux.



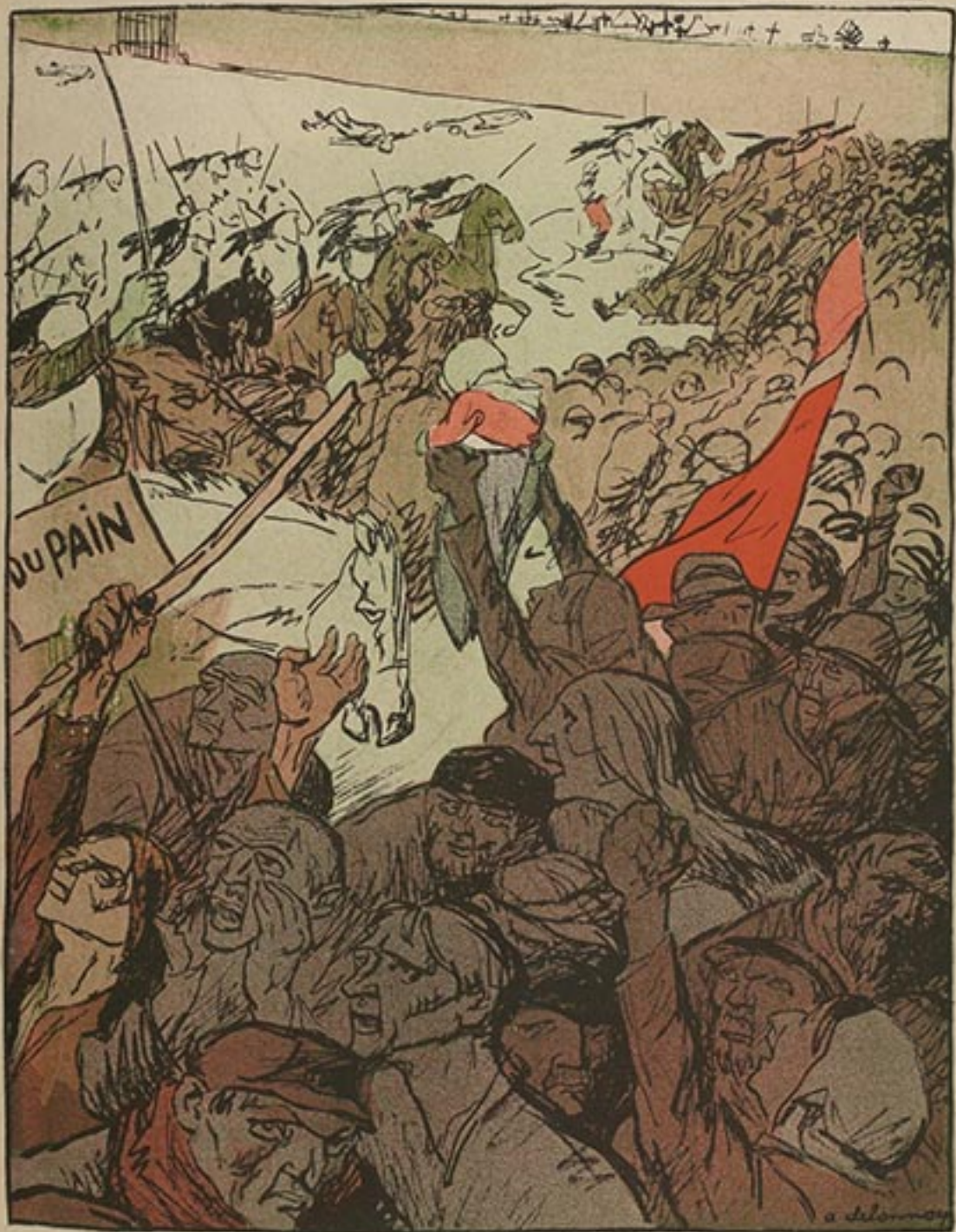
— Mort aux fraudeurs !... Que l'on supprime le mouillage... sucraga, etc... etc... excepté...



... excepté, bien entendu dans les mauvaises années où les oignérons seront autorisés à sucrer et à mouillier eux-mêmes.



Comme l'a si bien dit le " Figaro ", la Révolte des honnêtes gens qui exigent l'écoulement de leurs produits...

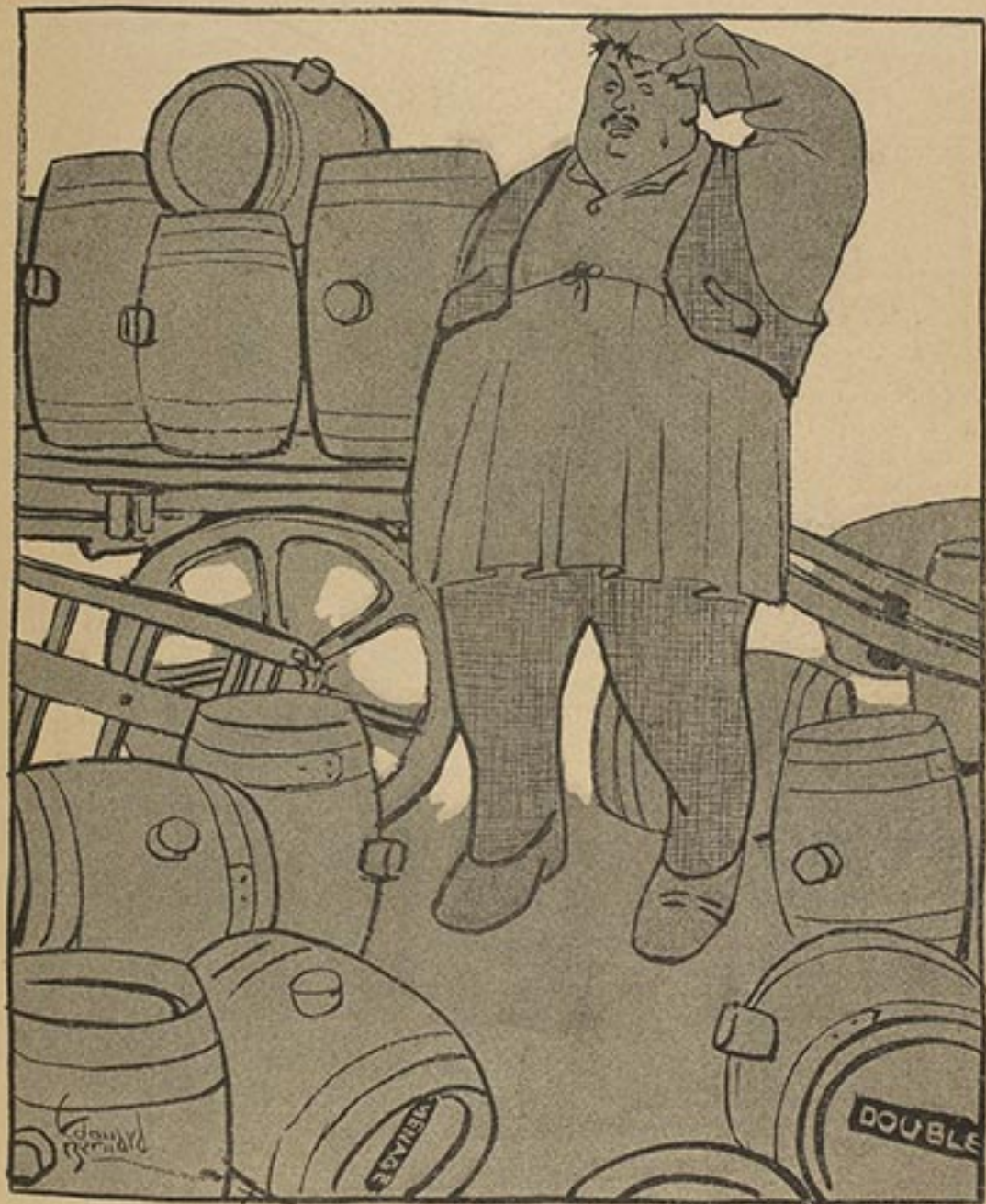


...n'a rien de commun avec la révolte de la canaille qui méfie du travail et du pain.



LES LITANIES DE SAINTE MARIANNE

— Sainte Marianne, protectrice des fabricants de bière et des vigneron, protège aussi les fabricants de cidre.



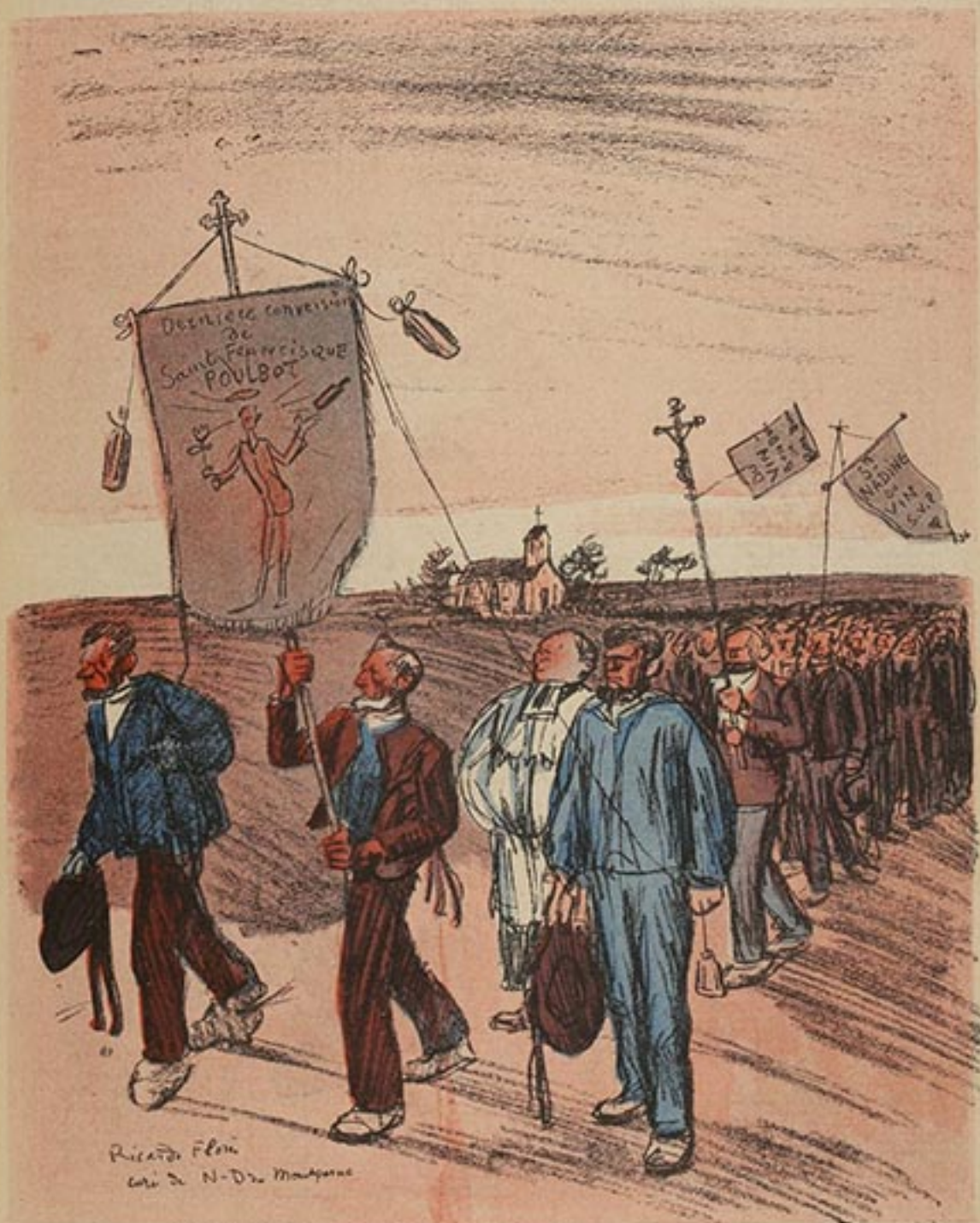
LES LITANIES DE SAINTE MARIANNE

— Sainte Marianne, protectrice des oignerons, protège aussi les fabricants de bière!



LES LITANIES DE SAINTE MARIANNE

— Sainte Marianne, protectrice de l'agriculture, protège aussi le commerce !



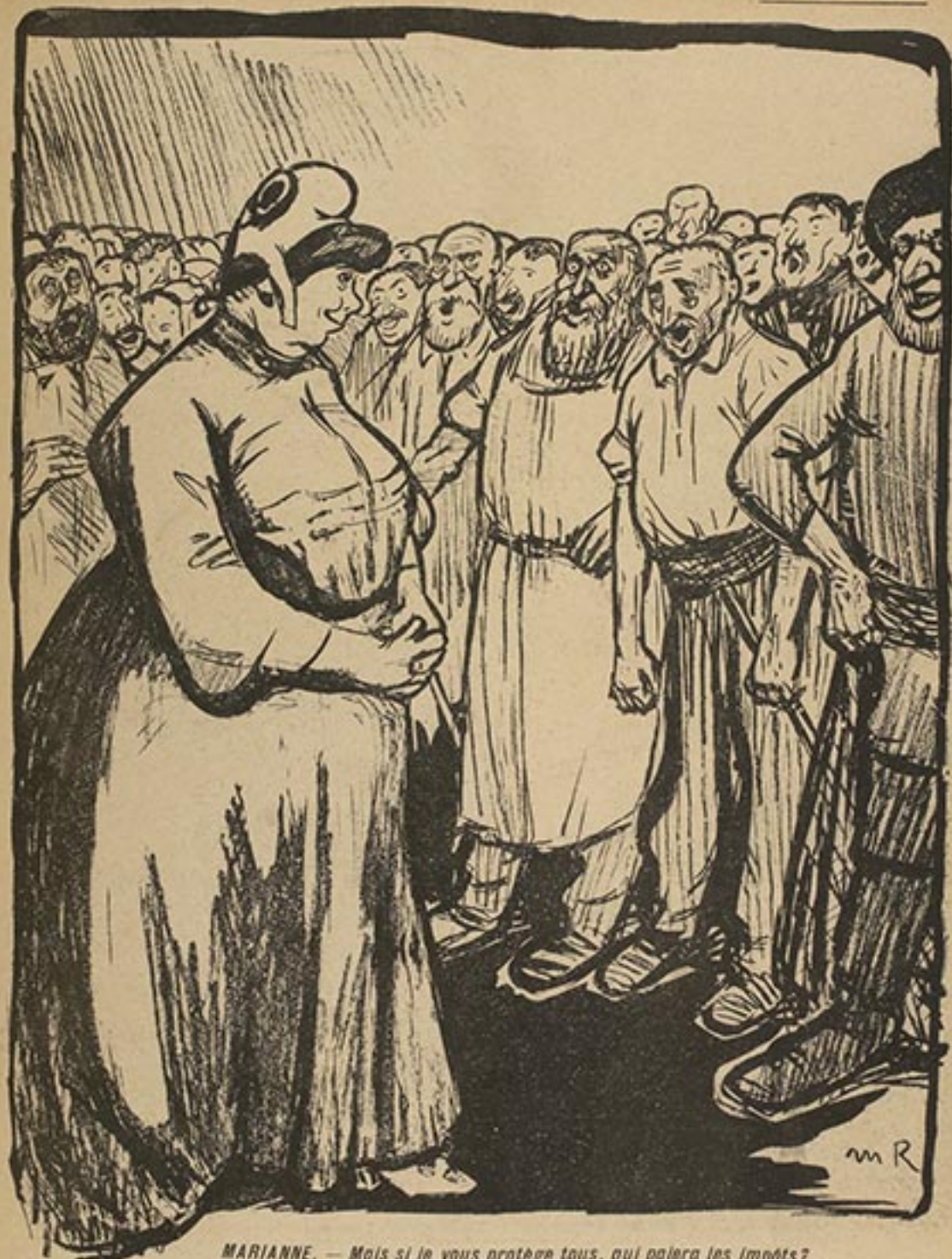
LES LITANIES DE SAINTE MARIANNE

— Sainte Marianne, protectrice de l'agriculture et du commerce, protège aussi les pauvres pêcheurs !



LES LITANIES DE SAINTE MARIANNE

— Sainte Marianne, protectrice des pauvres pêcheurs, protège aussi les pauvres chasseurs, et accorde leur la mort des braconniers!



MARIANNE. — Mais si je vous protège tous, qui paiera les impôts?...
TOUS. — Le consommateur, parbleu !



GLOIRE A EUX, PARCE QU'ILS AIMÈRENT LE BON VIN!

18 JUILLET 1907
1 FRANC

L'Assiette au Beurre

REGISTRE
N° 220-221-12128
22, Rue de l'Éclairage
PARIS
—
N° de la Direction M 1
303-76

EUROPA

Depôt Legal
N° 277
Mars 1907

NUMÉRO ILLUSTRÉ INTERNATIONAL



WAR · GUERRE · KRIEG · GUERRA

REVUE



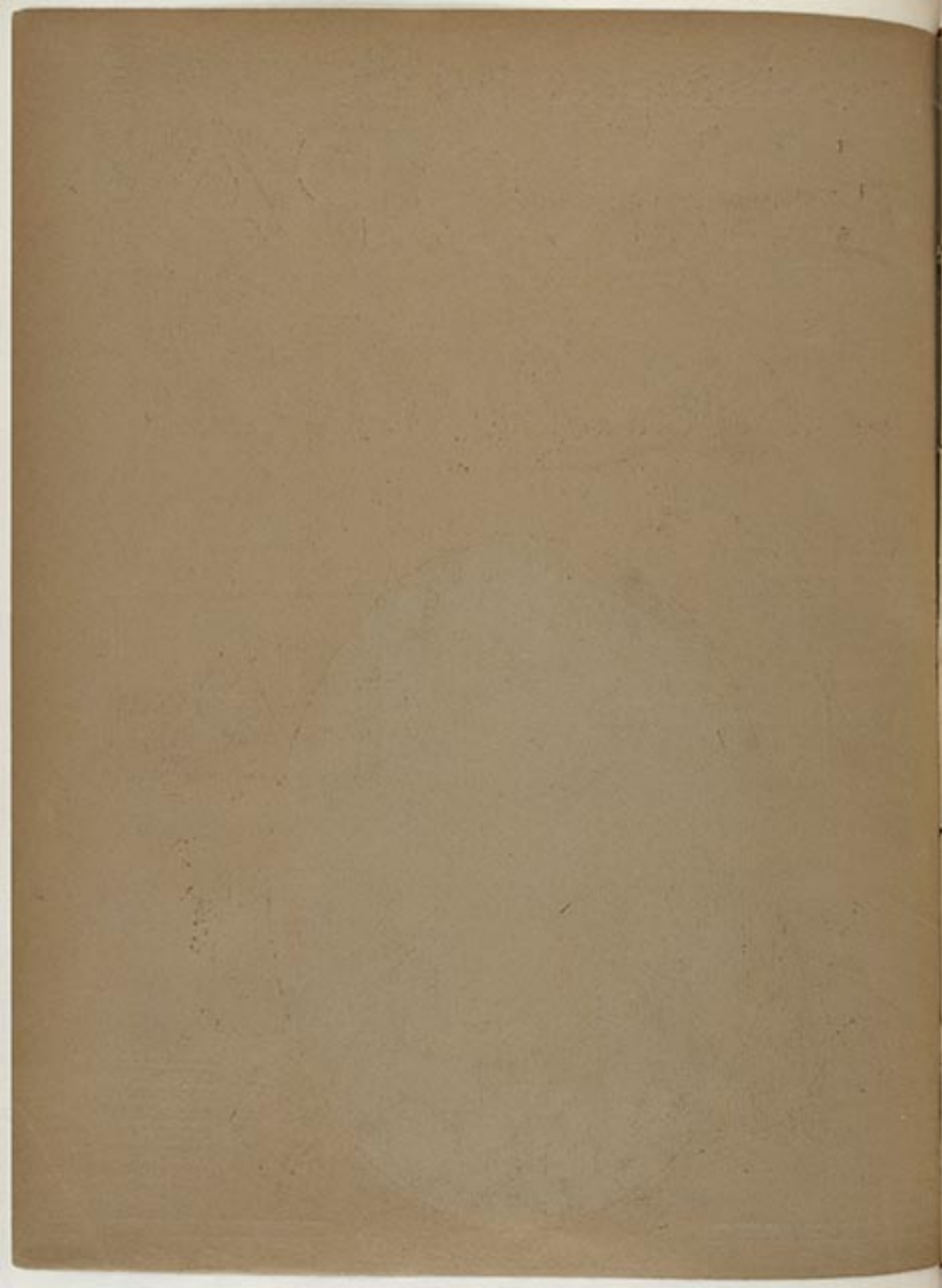
Devises de

- ALTER CRANE, Londres
- CHAEI, Londres
- LANNON, Paris
- SAND JOHAN, Paris
- IRLEOLE, Genève
- RECHNER, Berlin
- ILANIS, Athènes
- KUBILLE, Paris

- B. HAUDIN, Paris
- F. KUPKA, Prague
- QOSÉ, Madrid
- W. SCHULZ, Munich
- QALANTARA, Rome
- KUDIN, Munich
- YADASZ, Budapest
- CAMARA, Lisbonne

LA FRANCE DÉARMÉE

Tableau de A. WILLETTE, appartenant à M. Bélin





Discours prononcé au Palais de Westminster, à Londres, par M. d'ESTOURNELLES DE CONZAN, député, Président du Groupe Parlementaire Français de l'antitrage, le 22 juillet 1909, lors de la première séance des membres du Parlement français à leurs collèges du Parlement Britannique.

À ce banquet solennel, d'une part, MM. CHAILLON, de LUXEMBOURG, J. SULLIVAN, de PRESSACQ, BERTHEUX, FRANGEN, etc., et une centaine de parlementaires français; d'autre part, MM. ANTHONY HADFIELD, J. CHARBRELAIN, ASQUITH, sir HENRY CAMPBELL-BANNERMAN et la plupart des hommes politiques Anglais sans distinction de partis.

On reproche à notre époque, mais elle peut s'honorer aussi de manquer de résignation. La société actuelle imagine chaque jour de nouveaux moyens de combattre les maux et les dangers qui la menacent : l'isolement, la maladie, la vieillesse, la mort même, les accidents, le feu, la tempête, toutes les fatalités, tous les fléaux naturels sont prévus par elle et, autant que possible, atténués.

Est-il admissible que nous puissions nous en tenir là, et que le seul fléau contre lequel nous soyons résignés à ne rien faire soit précisément celui

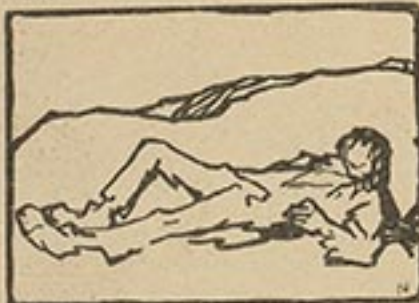
que la nature nous épargne, celui qui est notre œuvre, la guerre, qu'il dépend de nous d'éviter ou de déclencher? A défaut du bon sens et de la dignité humaine dont les révoltes heureusement sont déjà sensibles, la science elle-même proteste contre une





Naudin

pareille absurdité. La science n'est plus le privilège d'une élite; elle se répand, pénètre l'usine, la ferme, l'atelier. Comment empêcher dès lors le commerce et l'immense majorité laborieuse de la population de découvrir la monstrueuse lacune qui reste à combler? Comment empêcher le commerce de placer, en tête de ses frais généraux, l'excès croissant de ses charges improductives et de mesurer le progrès de ses chances de défaite, en face de ses concurrents moins taxés et moins menacés? Com-



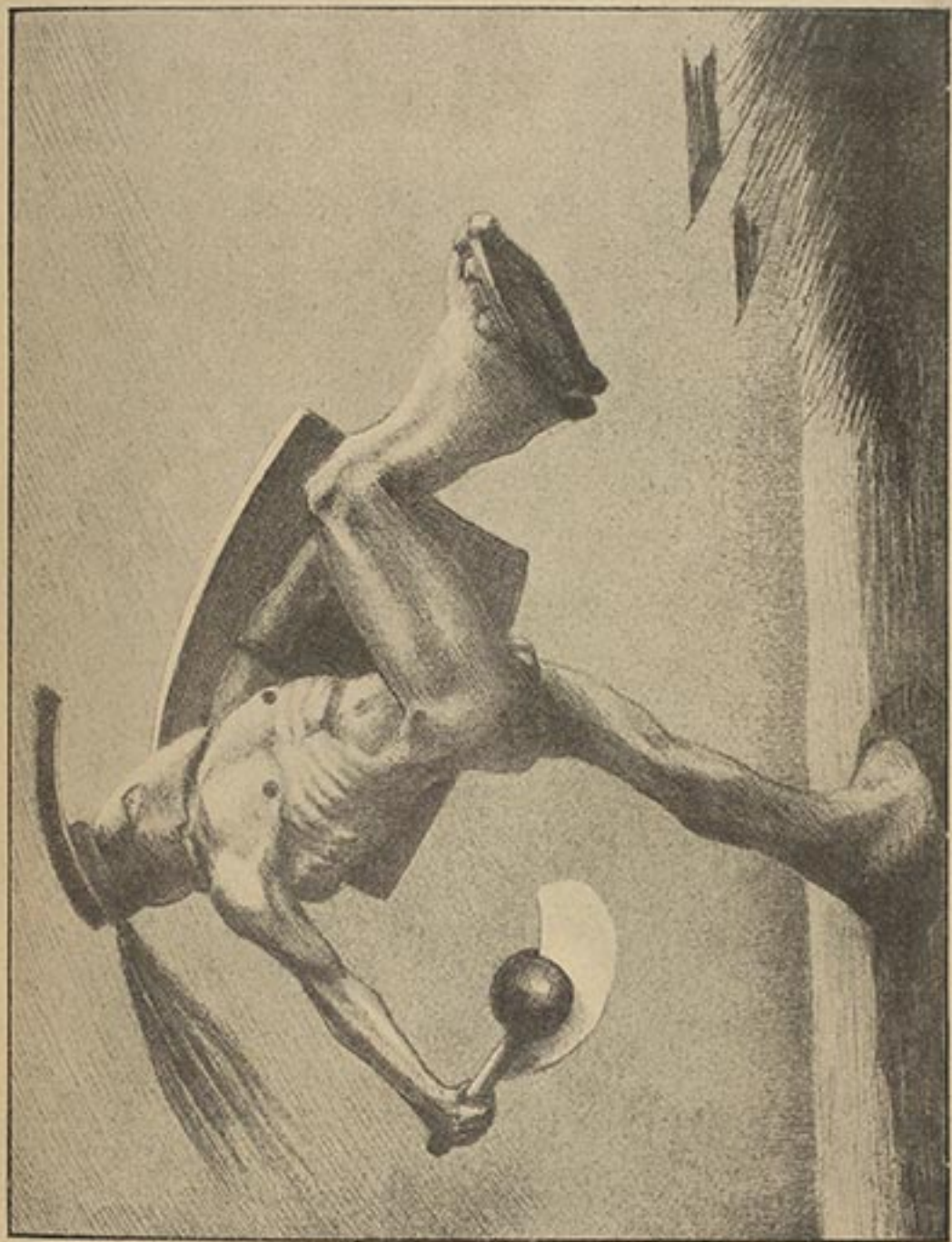
ment accepter indéfiniment la perspective d'une ou de plusieurs grandes guerres dont la préparation seule, exigeant des transformations continuelles,

immobilisant des milliards de capitaux et des millions d'activités, est déjà une ruine, mais dont l'explosion soulèverait, avec les moyens de défense dont toute puissance aujourd'hui dispose, des catastrophes financières, politiques, sociales que nous ne sommes même plus capables de concevoir?

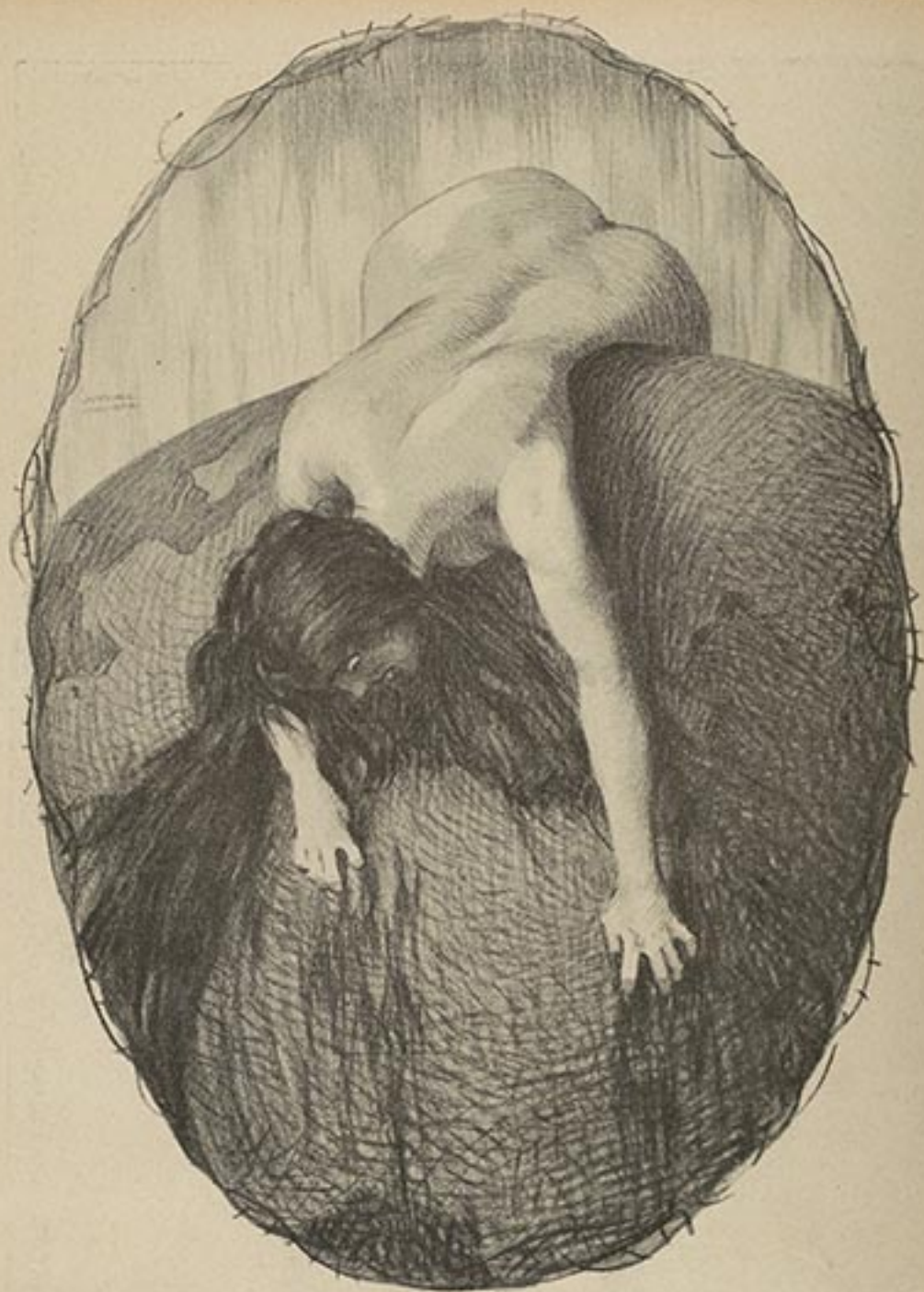


Tout homme raisonnable est donc obligé de reconnaître que l'aggravation incessante des charges militaires européennes devient plus utopique et plus nuisible que le rêve d'une justice internationale et, s'il est admis que les excès de nos armements, inévitables pendant un temps, deviennent une folie à la longue et même un suicide pour l'Europe, il est bien permis, au nom même du patriotisme, de chercher un remède à ce danger comme à tous les autres fléaux.





La guerre. — Krieg. — War. — Guerra.



*La bête méchante a trop longtemps ravageé la terre /
Das böse Thier hat die Erde zu lang zerstört.
The wicked beast has ravaged the Earth too long.
L'animale ferace ha distrutto troppo longamente la te...*



Le chemin de la Gloire.
Der Weg zum Ruhm.
The path to Glory.
La Strada della Gloria



CAMARILLA VIRIBUS UNITIS

LES CAUSES. — A VIENNE.
DIE URSACHEN. — IN WIEN.

THE GROUNDS. — AT WIEN.
LE CAUSE. — A VIENNA.



Le père. — Der Vater. — The father. — Il padre.



La mère. — Die Mutter.
The mother. — La madre.



Les enfants. — Die Kinder.
The Children. — I bambini.



Celui qui tue un homme est guillotiné. Celui qui en assassine beaucoup devient un héros.
Wer einen unbringt wird gehängt. Wer viele totet ist ein Held.
The one who kills a man shall be hanged. The one who kills many is a hero.
Chi ne ammazzo uno è degno di forca. Chi ne ammazzo molti è un eroe.



*Il faut quelquefois du sang pour arroser la plante de l'or.
Gold muss manchmal durch Blut zur Blüte gebracht werden.
It is sometimes necessary to water the plant of gold with blood.
La pianta del denaro deve essere qualche volta imbrattata col sangue.*

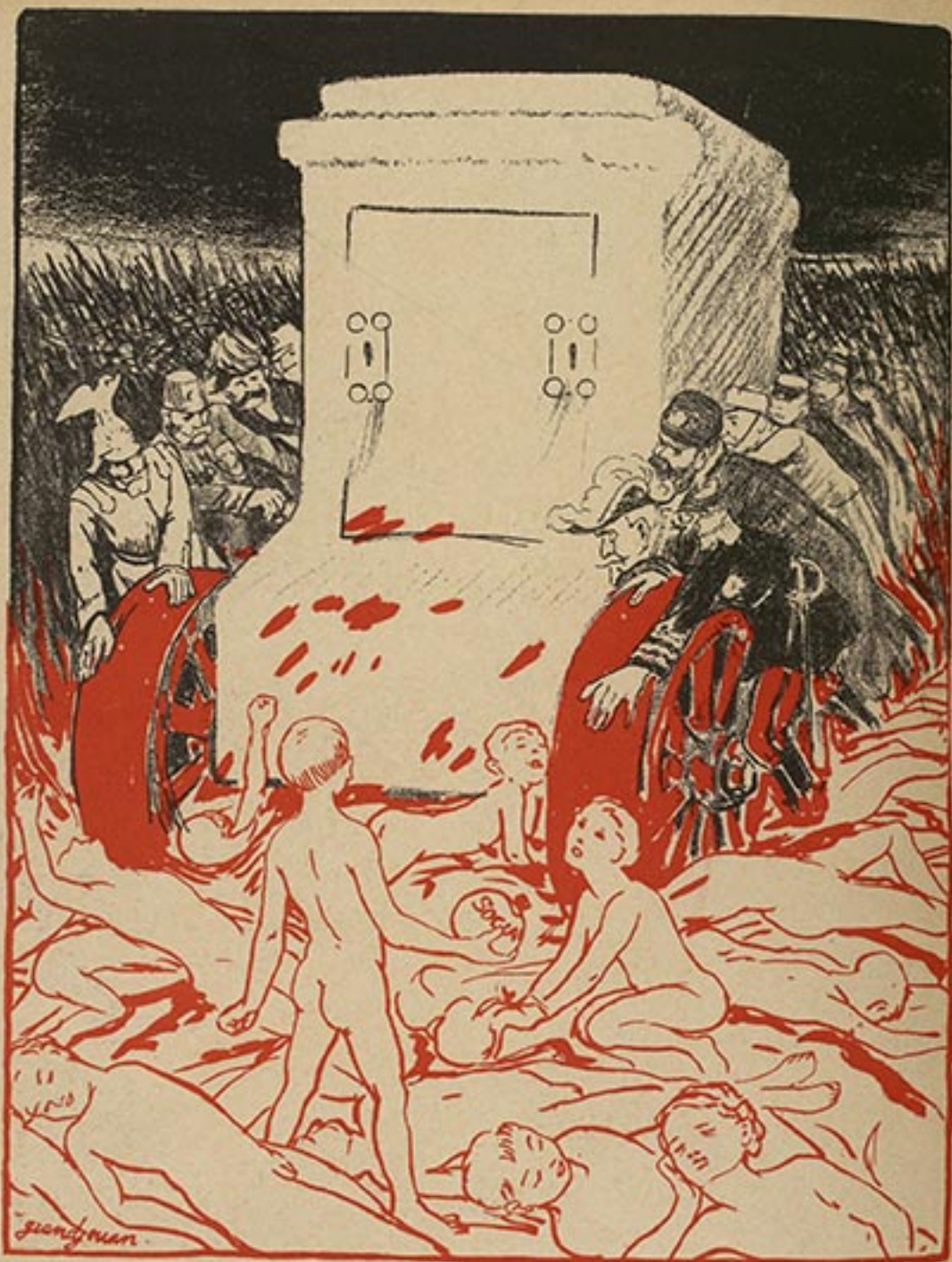


- Courage, camarades!
- Frisch auf, Kamaraden!
- Forward, Comrads!
- Coraggio, Compagni!

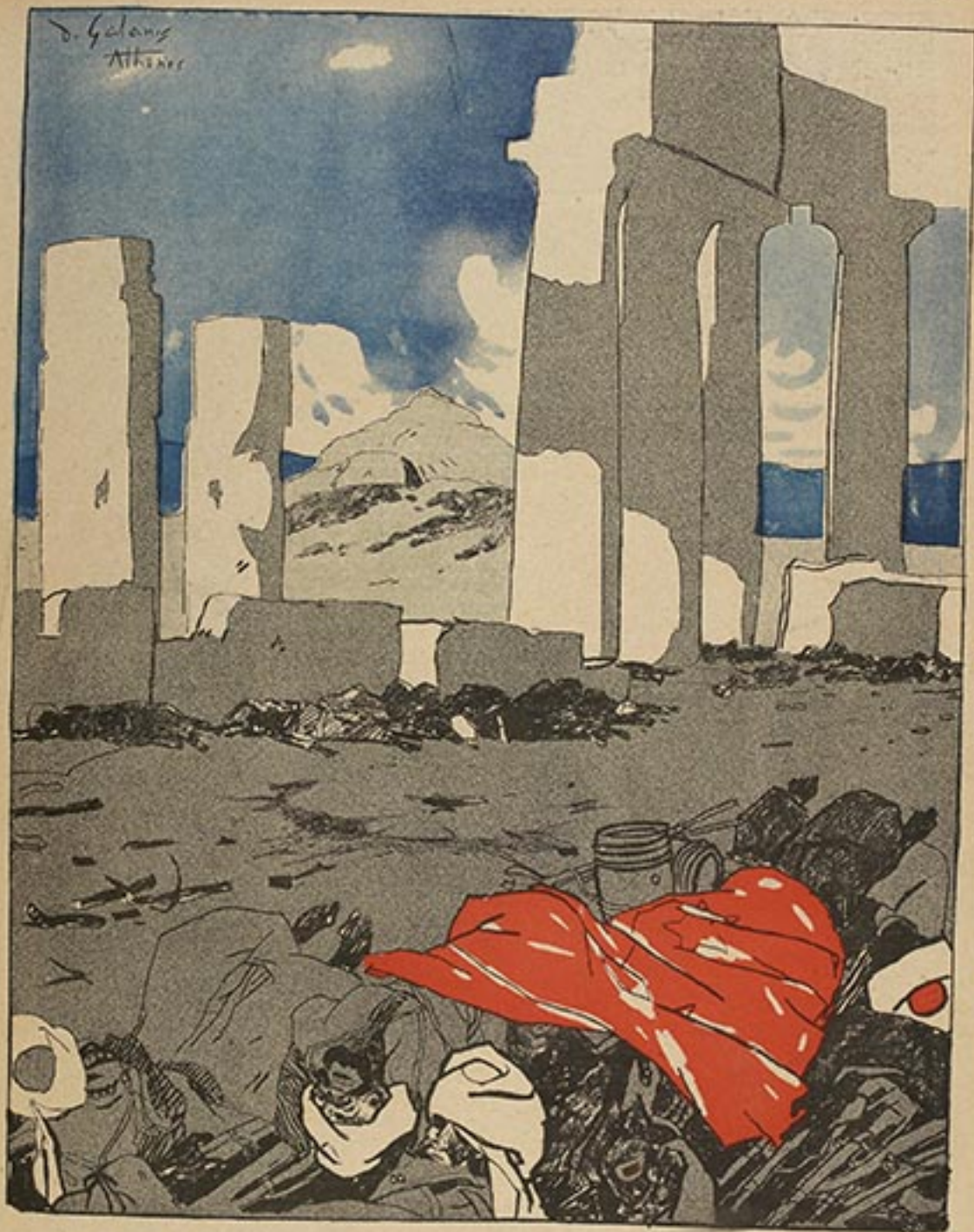
grandjouan



- Encore une guerre, et je serai milliardaire.
- Noch einen Krieg und ich werde milliardär.
- I shall reach the thousand millions with the next war.
- Una guerra de più, e sarò miliardario.



Quand nos enfants comprendront...
Wenn unsere Kinder verstehen werden.
When our children will understand...
Quando i nostri bambini capiranno...



Pallas blessée (1687).
Verwondet Pallas (1687).
Pallas wounded (A. D. 1687)
Pallas ferita (1687).



Vol. Viol. Meurtre.
 Diebstahl. Nothzucht. Mordthat.
 Robbery. Rape. Murder.
 Rubare. Violare. Uccidere



La Guerre en Suisse.
 Der'inder Schweiz Krieg.
 The war in Switzerland.
 La guerra in Svizzera.



L'AMOUR A BELLONE. — « Haltet où je suis, tu ne peux être ».
 KUPIDO ZU BELLONE. — « Halt! dort wo ich bin Kannst du nicht sein »
 CUPID TO BELLONE. — « Stop! Where I am, you cannot be ».
 L'AMORE A BELLONA. — « Fermi l dove io sono, tu non puoi stare ».



Les Trophées.
Die Selgeszeichen.
Trophies.
I Trofei.



*La guerre est la joie des vautours.
Der Krieg ist das Vergnügen der Geier.
War is the Vultures' Joy.
La guerra fa la gioia dei avvoltoi.*



*A bas la guerre! Vive l'entente cordiale internationale !
 Himmel mit dem Krieg! das internationale Einverständnis soll sein!
 Down with the War! Hurra for the cordial international understanding!
 Abbasso la guerra! Evviva l'intesa cordiale internazionale!*



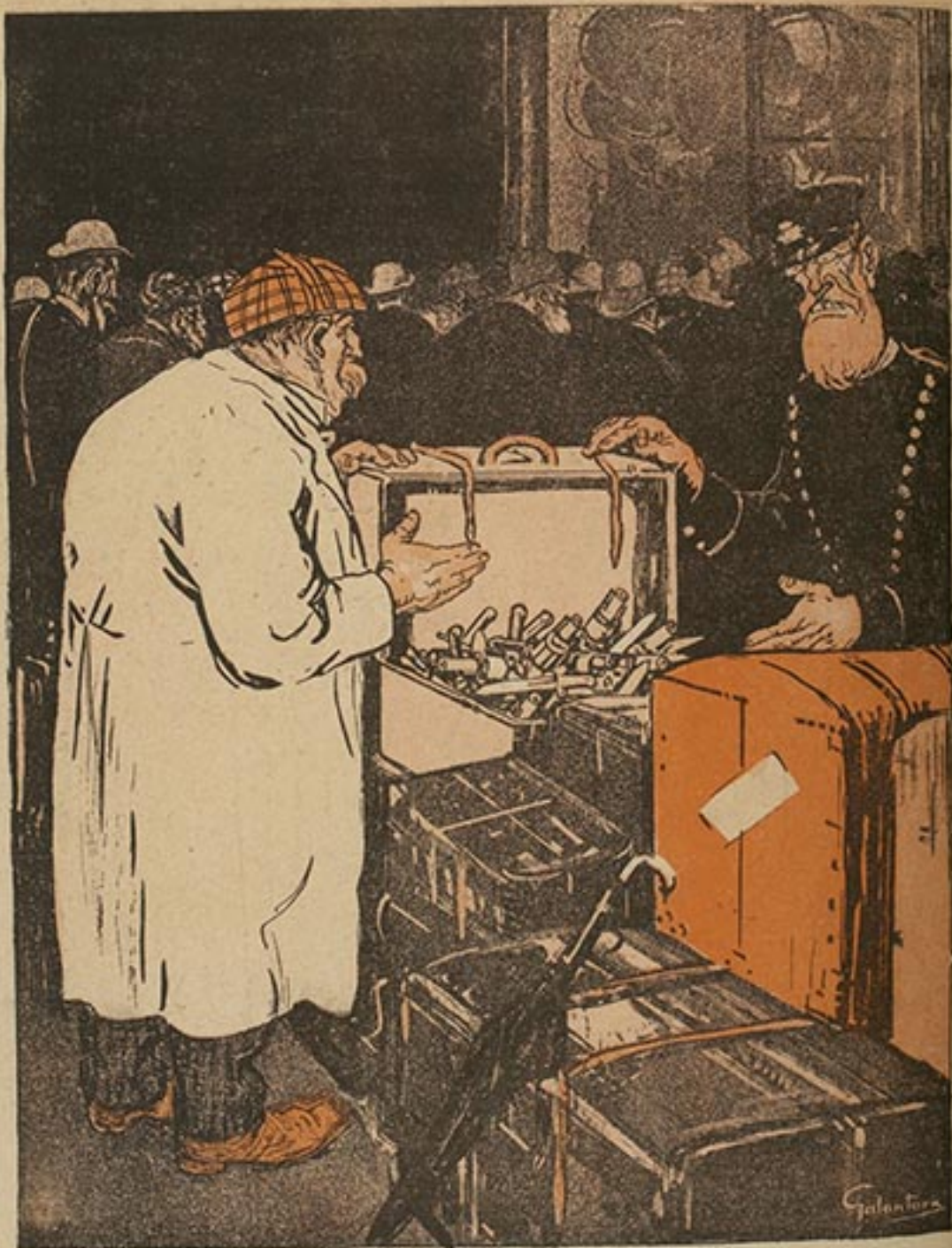
MORS IMPERATOR



**LA PAIX —
— À LA HAYE**
PAR GALANTARA



Galantara
Dessiné par
1907



A LA FRONTIÈRE HOLLANDAISE

- Vous allez à la Haye, avec toutes ces armes ?
— Oui. Je suis délégué à la Conférence de la Paix.



LES EFFETS PRATIQUES

- Bon Dieu ! Quel vent !
— Ça s'explique, ils en ont tant fait à La Haye.



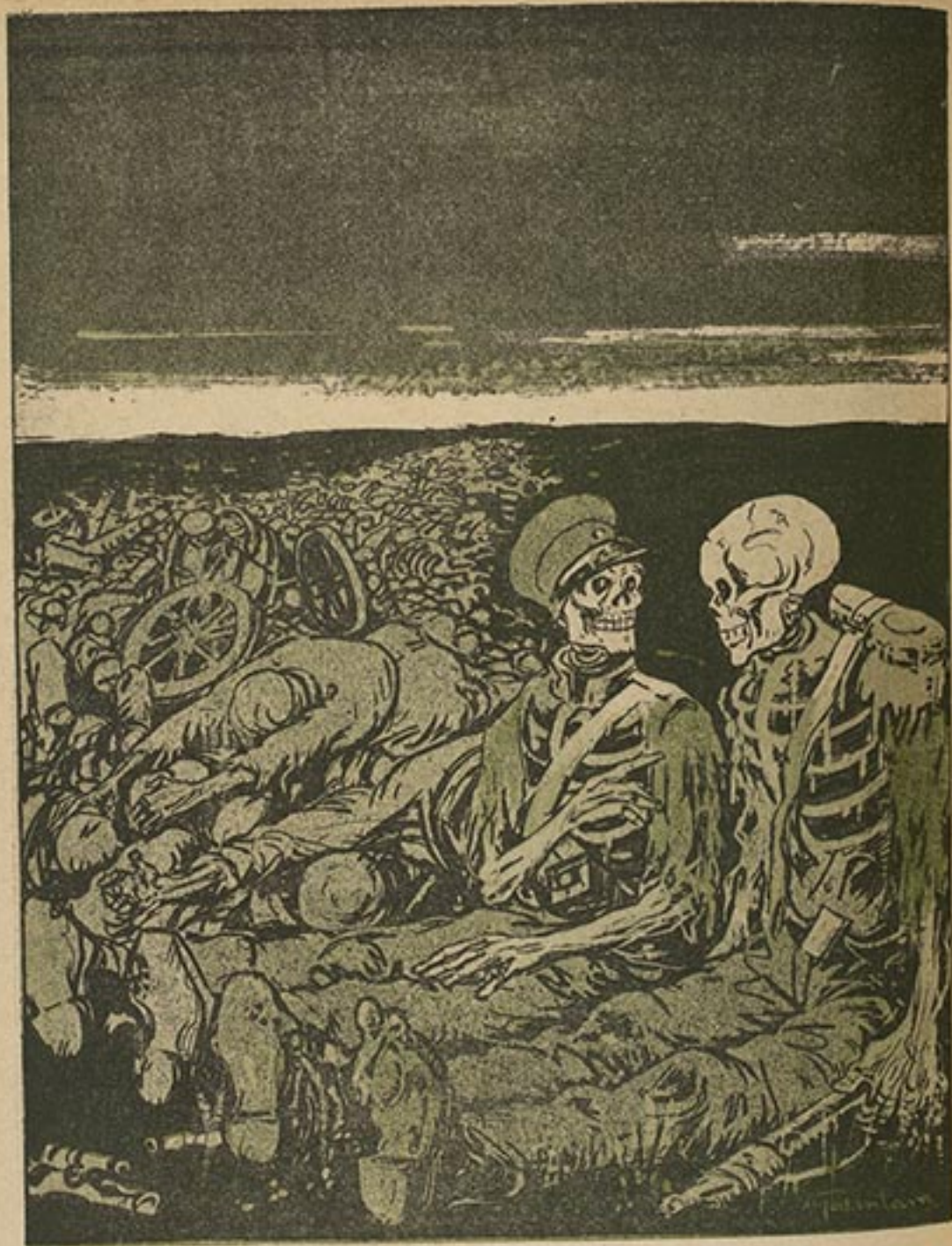
L'ACCUSÉ

- Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?
— Messieurs les diplomates, si vous m'abolissez vous décrivez votre suicide !



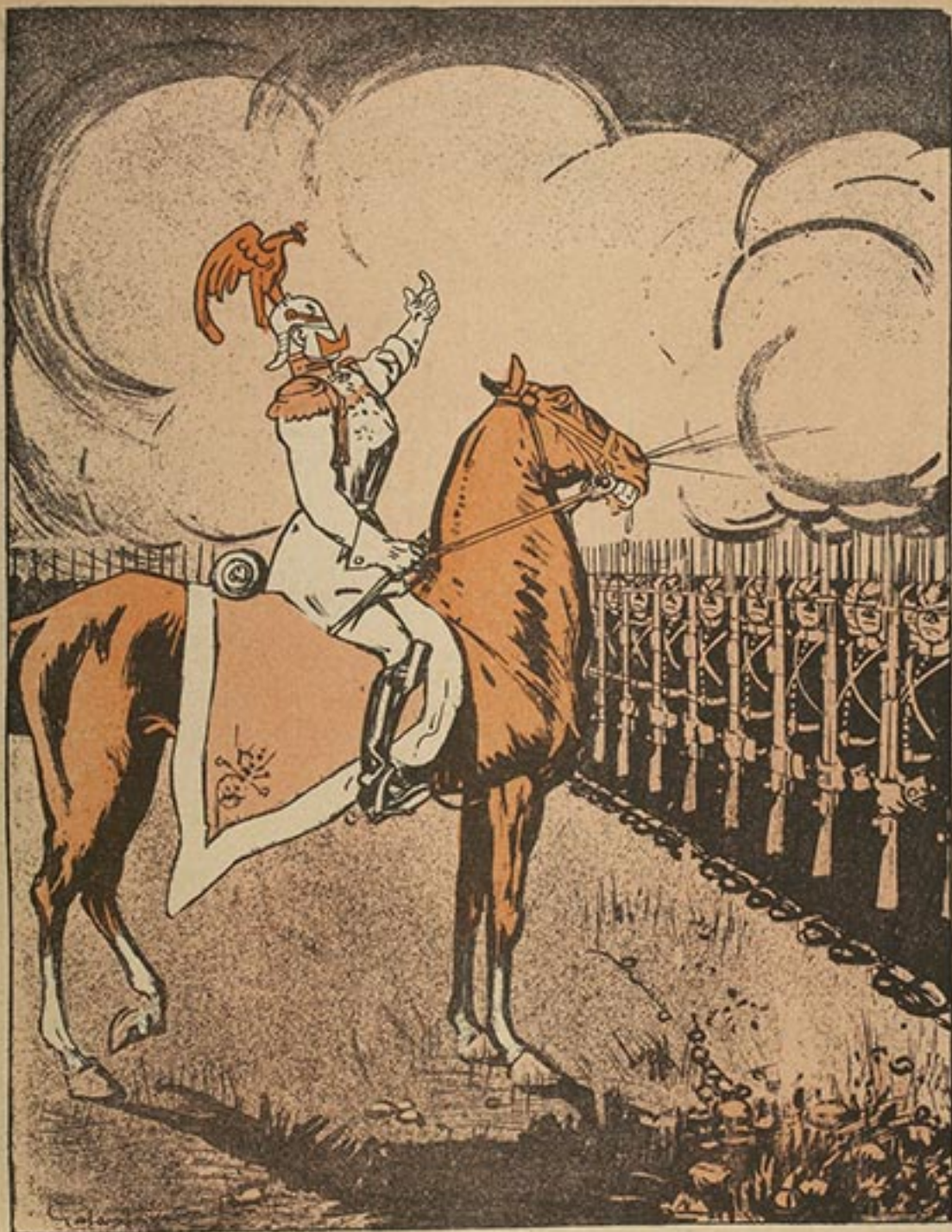
LES DISCOURS

— Rassurez-vous, Messieurs! Le courage de nos soldats, la valeur de nos armes ne deviendront pas inutiles. Nous pourrions toujours les essayer sur les nègres....



DANS LES CHAMPS DE MANDCHOURIE

- *Notre empereur est-il vraiment un ami de la Paix ?*
— *Certainement ! Ne nous a-t-il pas donné la Paix éternelle ?...*



GUILLAUME PARLE...

— Soldats ! A La Haye les puissances se réunissent pour proclamer la Paix Universelle. Vous, soyez toujours prêts à....la guerre.



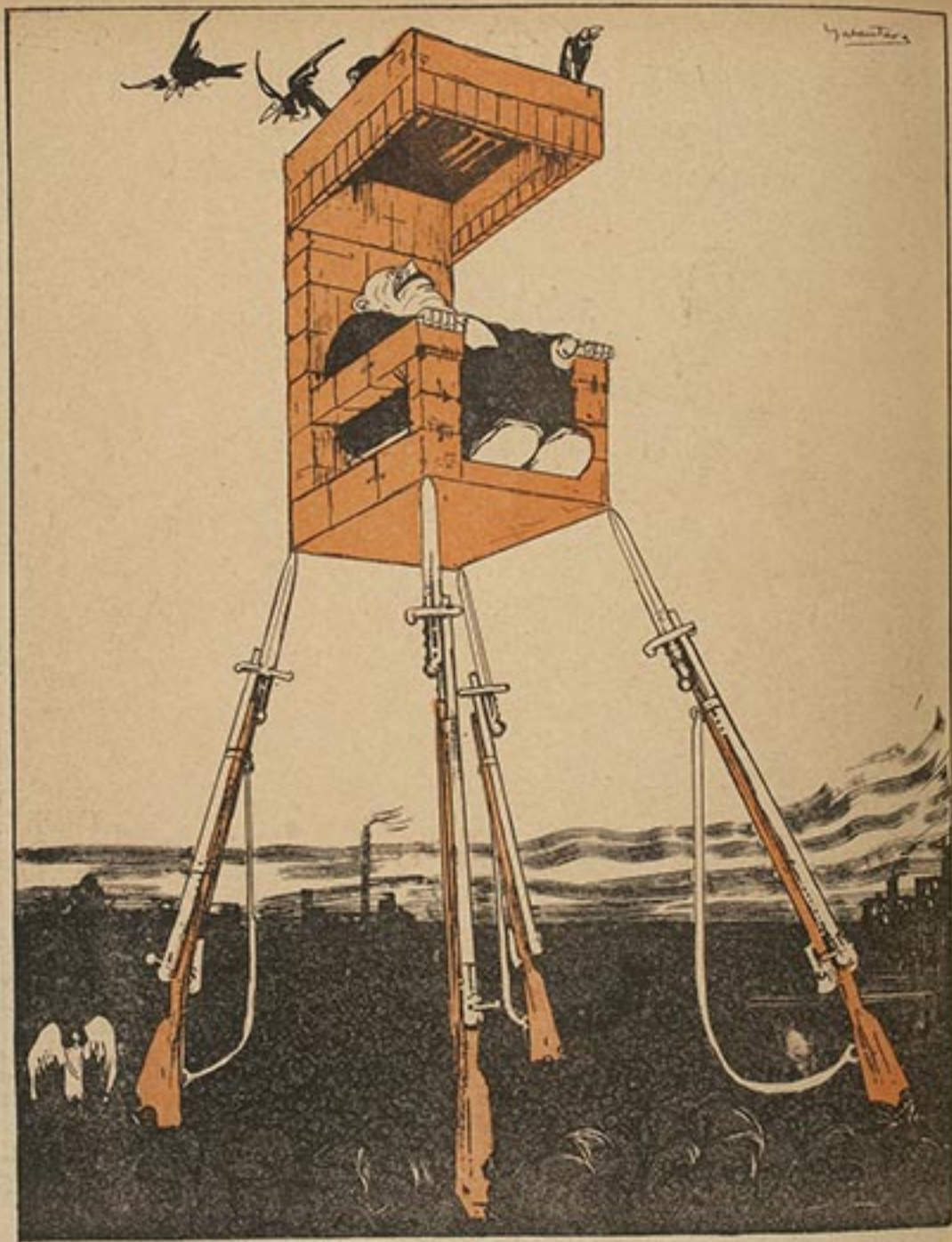
LE CAPITALISME

Celui-là fait une guerre terrible, inexorable, chaque jour, à toutes les heures du jour. Mais ces messieurs de la Conférence ne s'en occuperont pas....



LA BÊTE

— C'est seulement quand on aura tué cette bête-là que s'élevaera, vers l'horizon, la vraie Paix Sociale.



POURQUOI LE DÉSARMEMENT EST IMPOSSIBLE...

Abolir les armées, ce serait détruire la base du trône capitaliste.



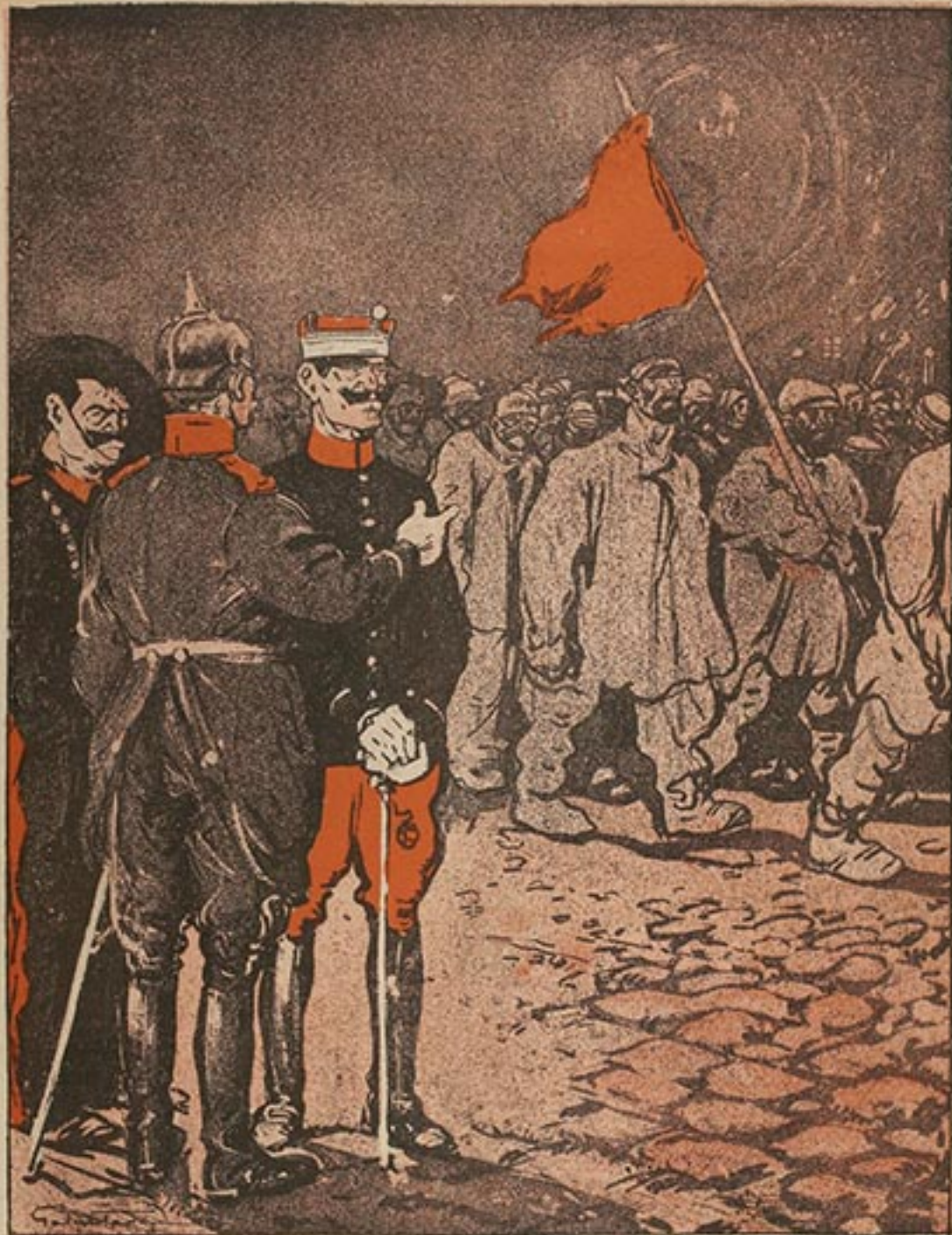
ENTRE VIEUX BOUCHERS

— Supprimer les armées ! Mais, alors, que fera-t-on de tous les oisifs ?



SUR LA BALANCE

La Paix est trop faible pour vaincre la résistance des intéressés.



ENTRE AMIS

— *Ne nous effrayons pas. Nous aurons toujours des ennemis.*



LE MONUMENT

Projet pour un monument destiné au Père de la Paix, et qui pourra être inauguré à La Haye.



LE RETOUR DU DÉLÉGUÉ

- *Qu'avez-vous dans ces valises ?*
— *Aien. Elles contiennent tous les résultats de la Conférence de la Paix.*



LES RÉSULTATS

Militarisme pacifique... ou Paix armée.

N° 326
29 Juin 1907
50 centimes

L'Assiette au Beurre

REDIGER
ET ADMINISTRER
62, rue de Valenciennes
PARIS
VERMOREL & CO
1907-78

LES CROQUANTS

SERVICE

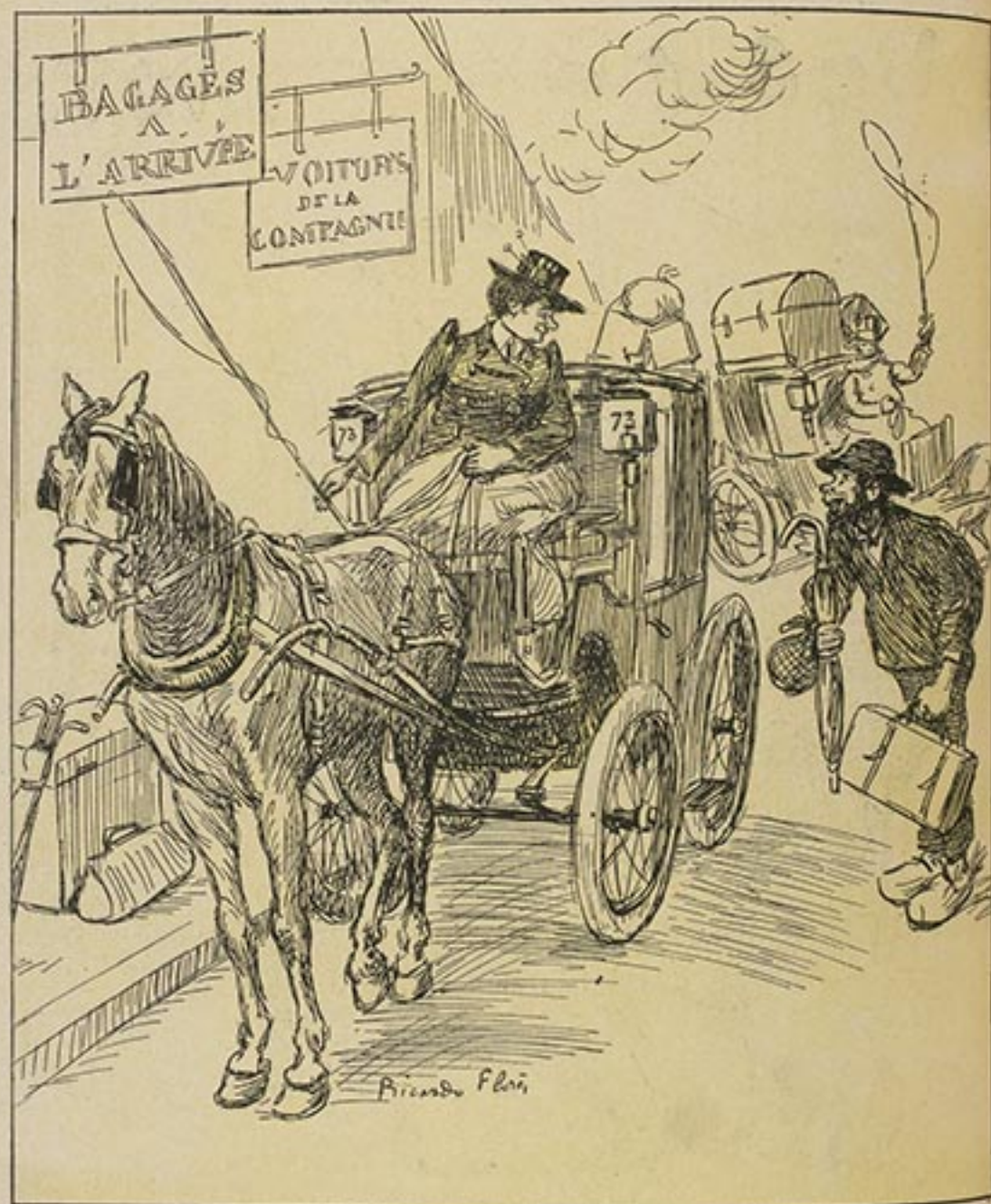
Dépôt Légal
16



Par

Ricardo Florès.

A 76



A LA CONQUÊTE DE PARIS.

— Tiens, c'est donc plus les Auvergnats qui sont cochers ?



ORGUEIL LEGITIME.

- Je l'disais toujours à ta mère : une qu'a son braoet, ça lui sert toujours...



LES REMPLAÇANTES.

— Mais, Françoise, si j'te fais des gosses, c'est pour qu'tu sois nourrice au château. Donner ton lait au nôtre, c'est de l'argent d'perdu !...



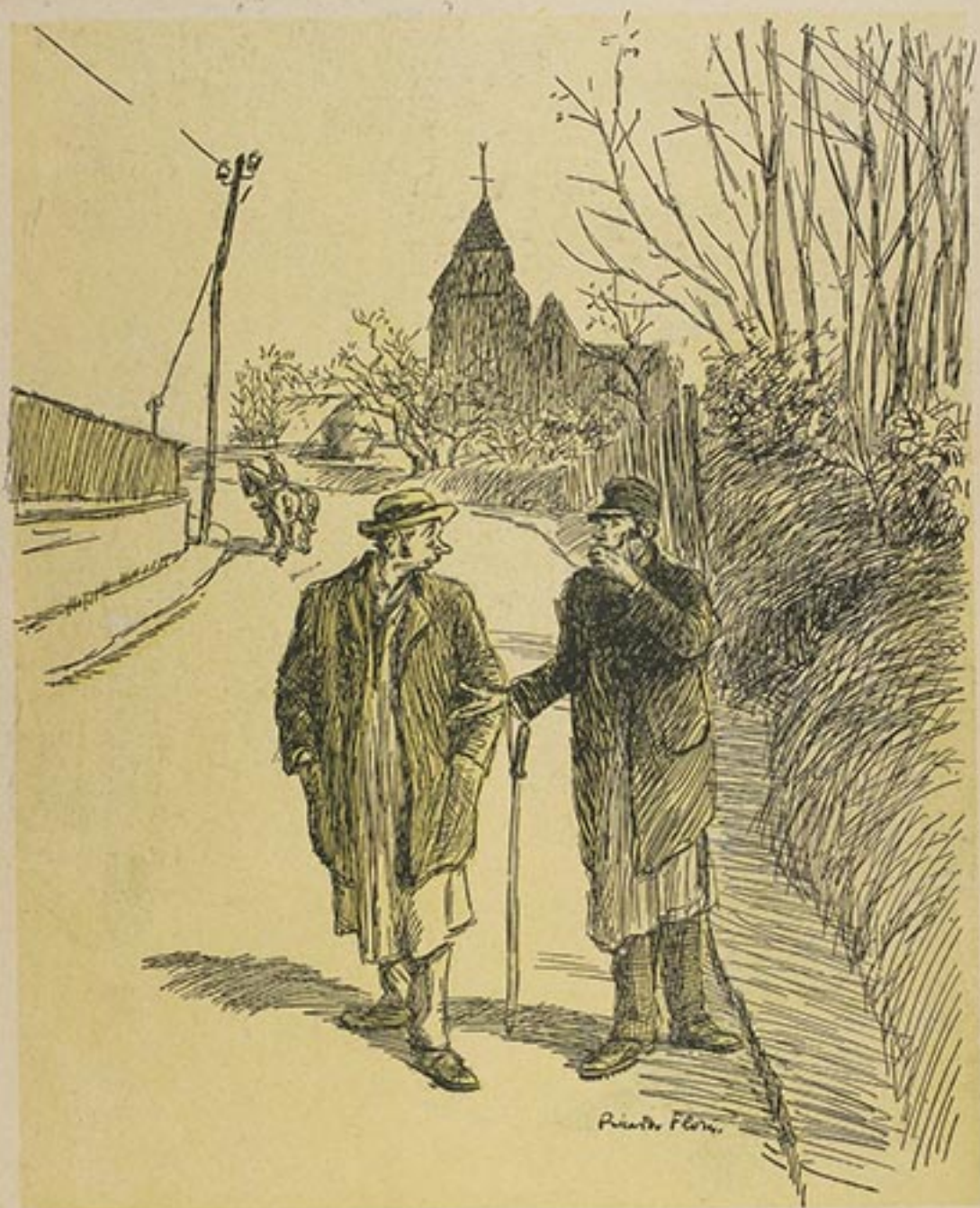
L'AIEUL EST MALADE.

- Faudrait p't'être quérir l'médecin...
— Oh! il est si oleux qu'c'est pas la peine de dépenser d'argent... Y tire à sa fin...



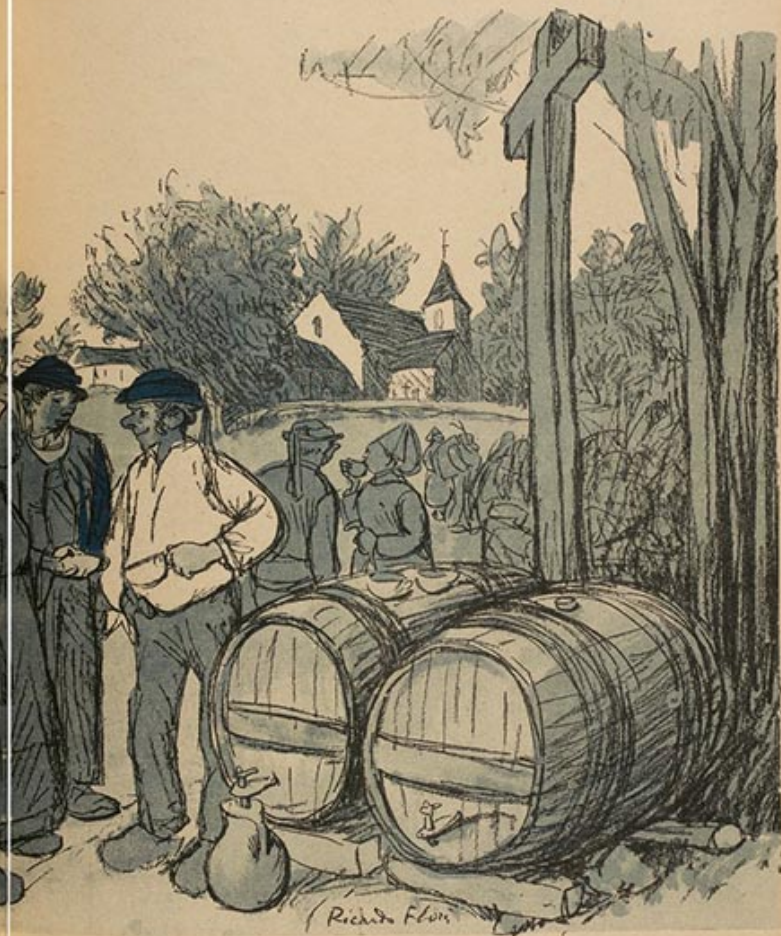
POUR LES CROQUANTS, L'ARGENT N'A PAS D'ODEUR.

Monsieur Lefolle patron du 97, à Alençon, un enfant du pays, jouit d'une grande considération auprès de ses concitoyens, car il est riche.



SUPERSTITION.

— L'gars Ugène, avec les herbes et les paroles qu'y prononce en secret, guérira ton cheval mieux que l'osténaire qui n'y connaît rien du tout...



Richard Flou

Si le Midi possédait des "pardons" comme la Bretagne, la question otticote n'existerait pas



LE MARCHAND DE CIDRE.

— C'est même point la peine de sucrer, le mouillage suffit.



LA TERREUR.

- Nom de Dieu ! V'la l'père Ogène, le sorcier ! ...
— Paye z'y oite un pot d'cidre, sans quoi ta récolte est foutue ! ...



R.F.L.

— D'où qu'tu viens comme ça, Jean Marie?... T'es saoul comme un cochon.
— Ben... J'viens d'la messe...



LA CHARITE.

— *Fallait mettre des sous d'côté... On ne donne point aux feignants.*



R.F.L.

LA CHICANE.

— Respect de ouus, y m'a appelée oache...
— Et moué, il m'a appelé cocu. Si l'juge de Paix n'suffit point, on ira à Alençon, pis à Caen, s'il faut, mais j'y ferons manger tout son bien, que l'diable me brûle !!!



— Tu peux être tranquille, Prosper : ta cache oient d'côler un gros clau et ton beau-père passera pas la nuit, à ce qu'a dit l'médecin.



LE TESTAMENT.

— Je ne laisse pas un sou à mes enfants. J'veux qu'on mette tous mes ecus avec moué, dans l' cercueil...

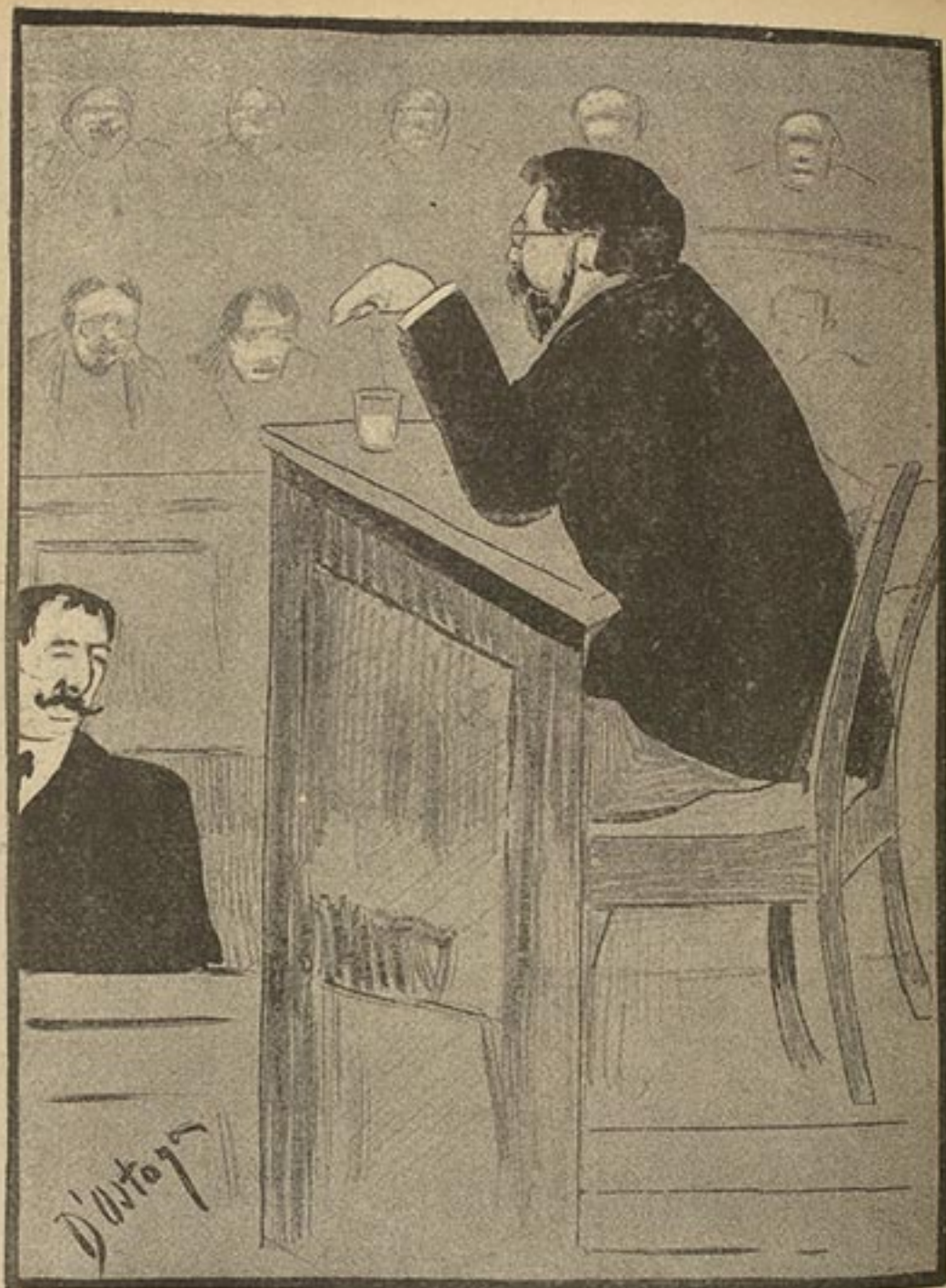
L'Assiette au Beurre

RAJOUTER
ET ALIMENTATION
62, rue de la Harpe
PARIS
—
WILLIAMS & CO. S.A.
1855-74

SERVICE

fausse monnaie





CE QUI EST PERMIS A JUPITER...

LE PROFESSEUR DE DROIT INTERNATIONAL. — Un des procédés classiques employés par deux pays en guerre, c'est l'émission de fausses valeurs de l'adversaire. Ce moyen a été employé avec succès dans toutes les guerres modernes.

NOUS N'ECRIVONS
PLUS QUE
DANS LE "MATIN"
VOLTAIRE
J.J. ROUSSEAU

GRANDE MA
DE LA
MAGISTRATU
organisee. par



DANS LES BUREAUX DU "MATIN".

— Une chose m'épate : c'est que notre directeur n'ait pas encore songé à faire de la monnaie du "Matin".



LA GARANTIE EN " FER ".

La supériorité de l'Etat sur les faux monnayeurs c'est que l'Etat sait protéger ses émissions.



LA GARANTIE EN... HONNEUR.

KOKOWTREFF — Il nous manque 2 milliards. Emettons du papier.

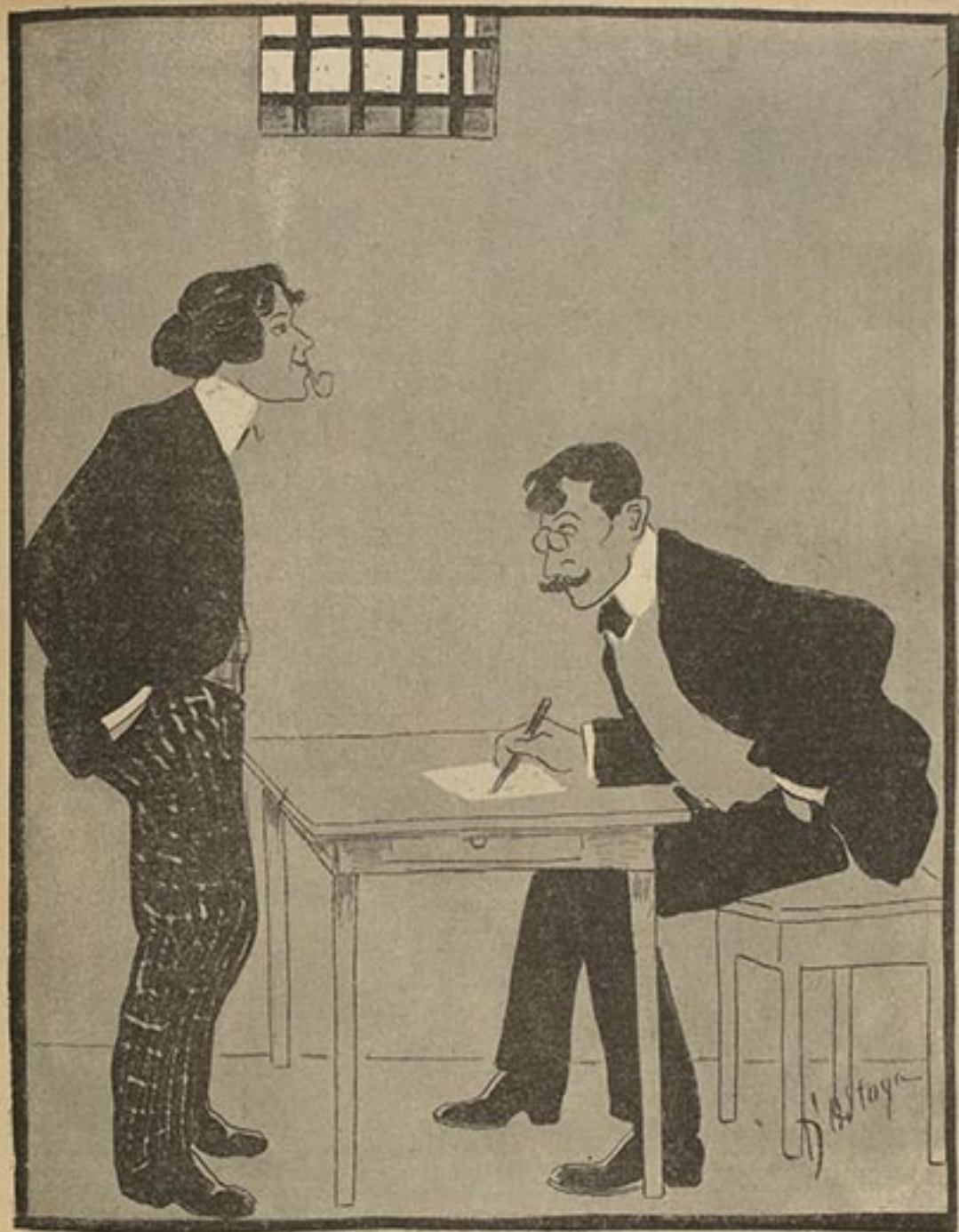
LE TSAR — Mais nous n'avons pas d'or pour garantir...

KOKOWTREFF — La parole d'un souverain vaut mieux que tout l'or du monde.



A L'INSTRUCTION.

- En fabriquant pour 200.000 francs de fausse monnaie, vous avez volé l'Etat...
- Monsieur le Juge, moi je ne compte pas ce que l'Etat m'a volé sur le tabac et les allumettes.



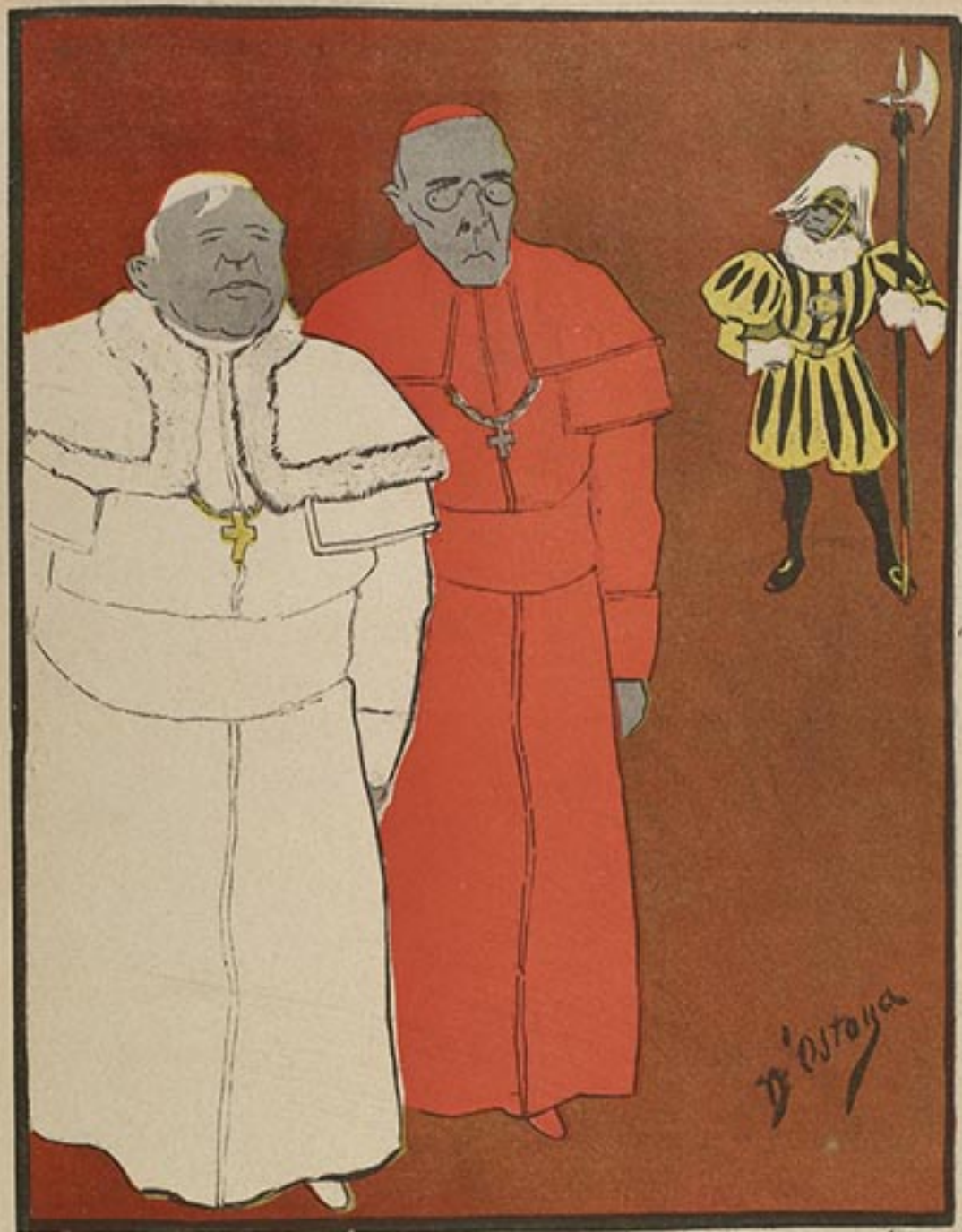
CONCURRENCE.

- Donc, vous vendiez vos pièces de 10 francs 2 fr. 50 ?...
- Parfaitement ! La concurrence étant la base du commerce moderne, il fallait être dix fois plus cher que notre concurrent direct : L'État.



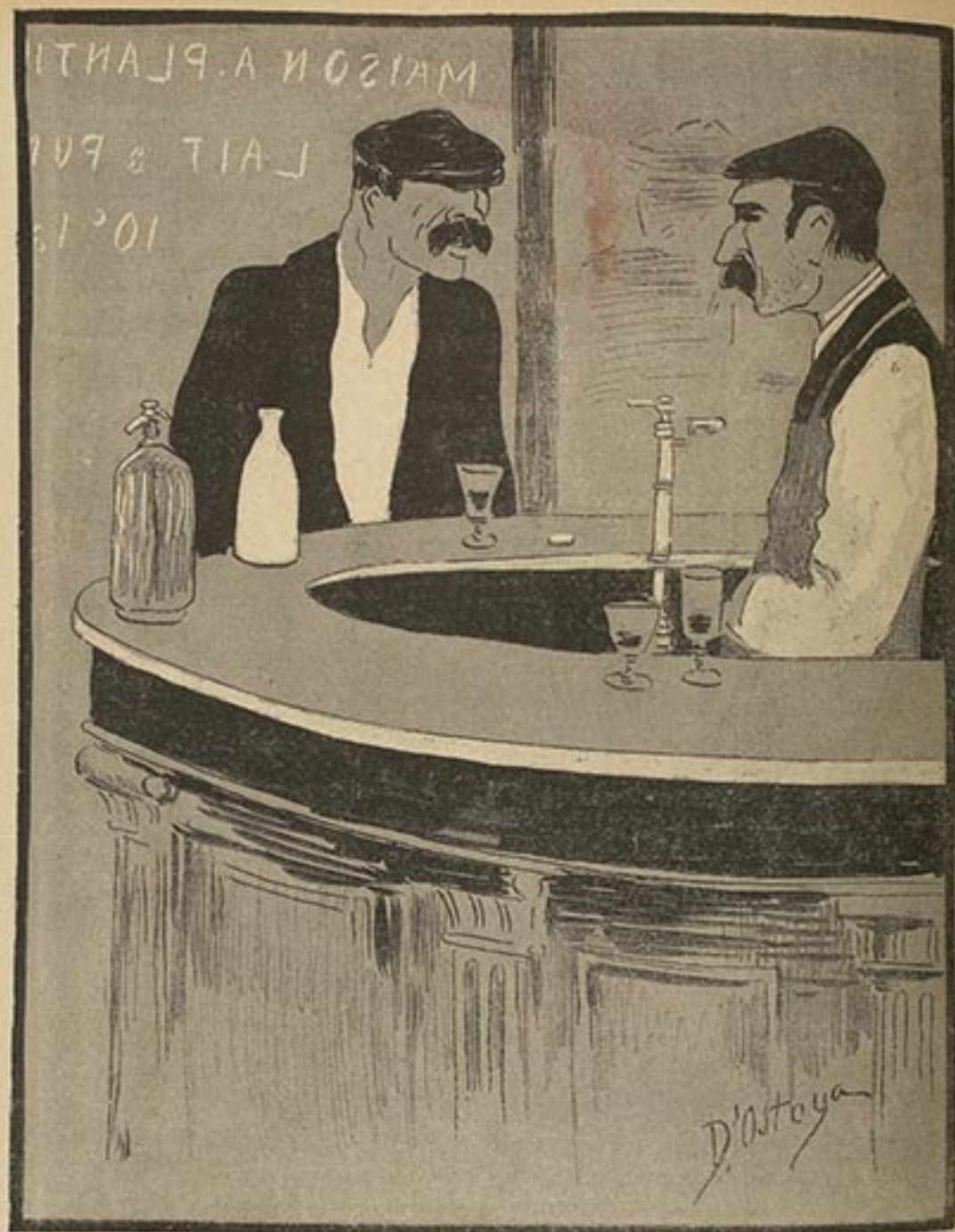
CHACUN POUR SOI, DIEU POUR TOUS.

— *Donc, vous fabriquez de la fausse monnaie ?*
— *Pas plus fausse que la nôtre. Votre boutique se trouve qual de la Monnaie, la nôtre à Montrouge. En somme, il n'y a qu'une différence d'adresse.*



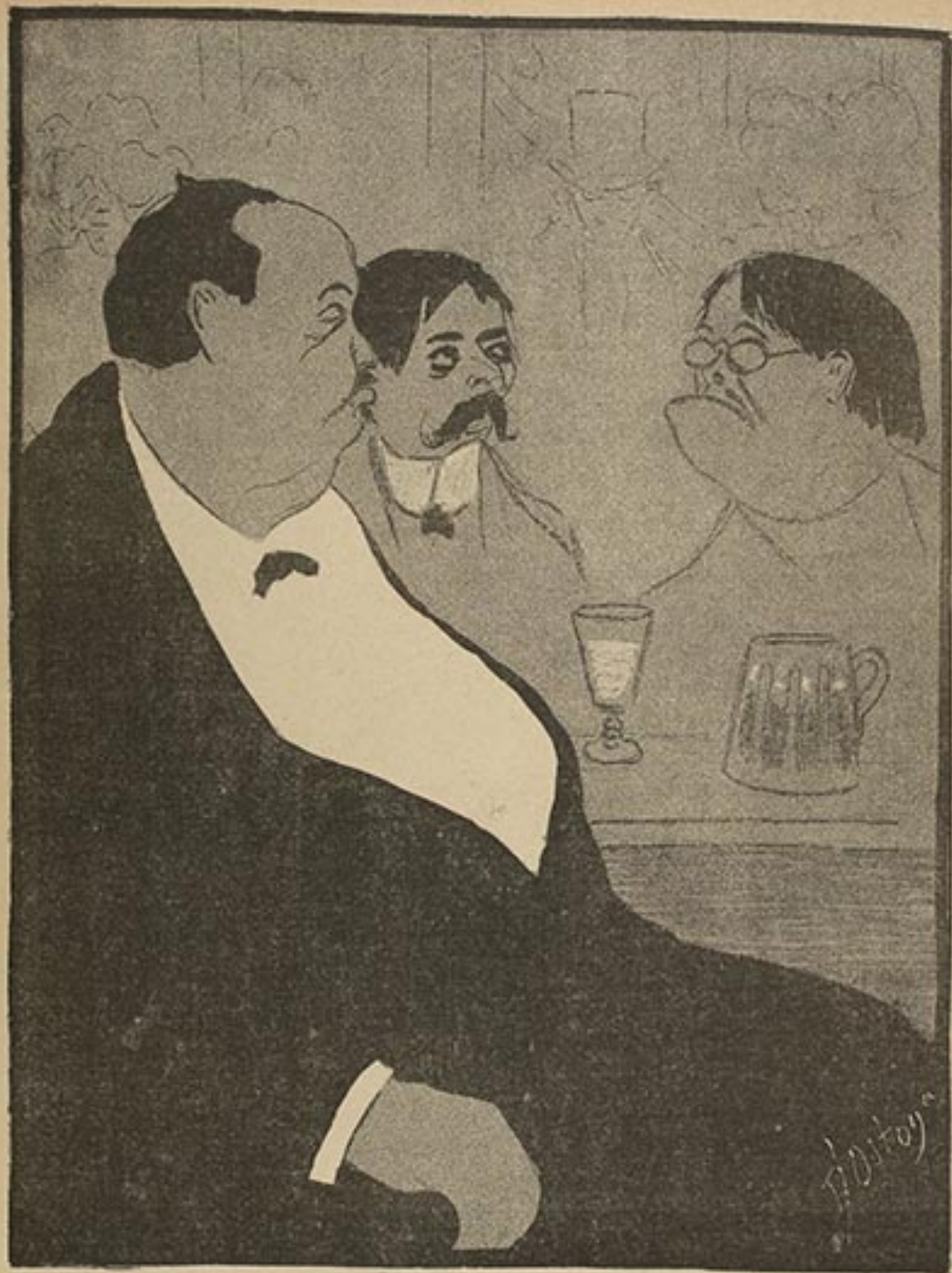
OU SONT LES THUNES D'ANTAN ?..

LE PAPE. — Et dire que jadis, nous pouvions faire de la monnaie sans attendre le denier de Saint-Pierre !



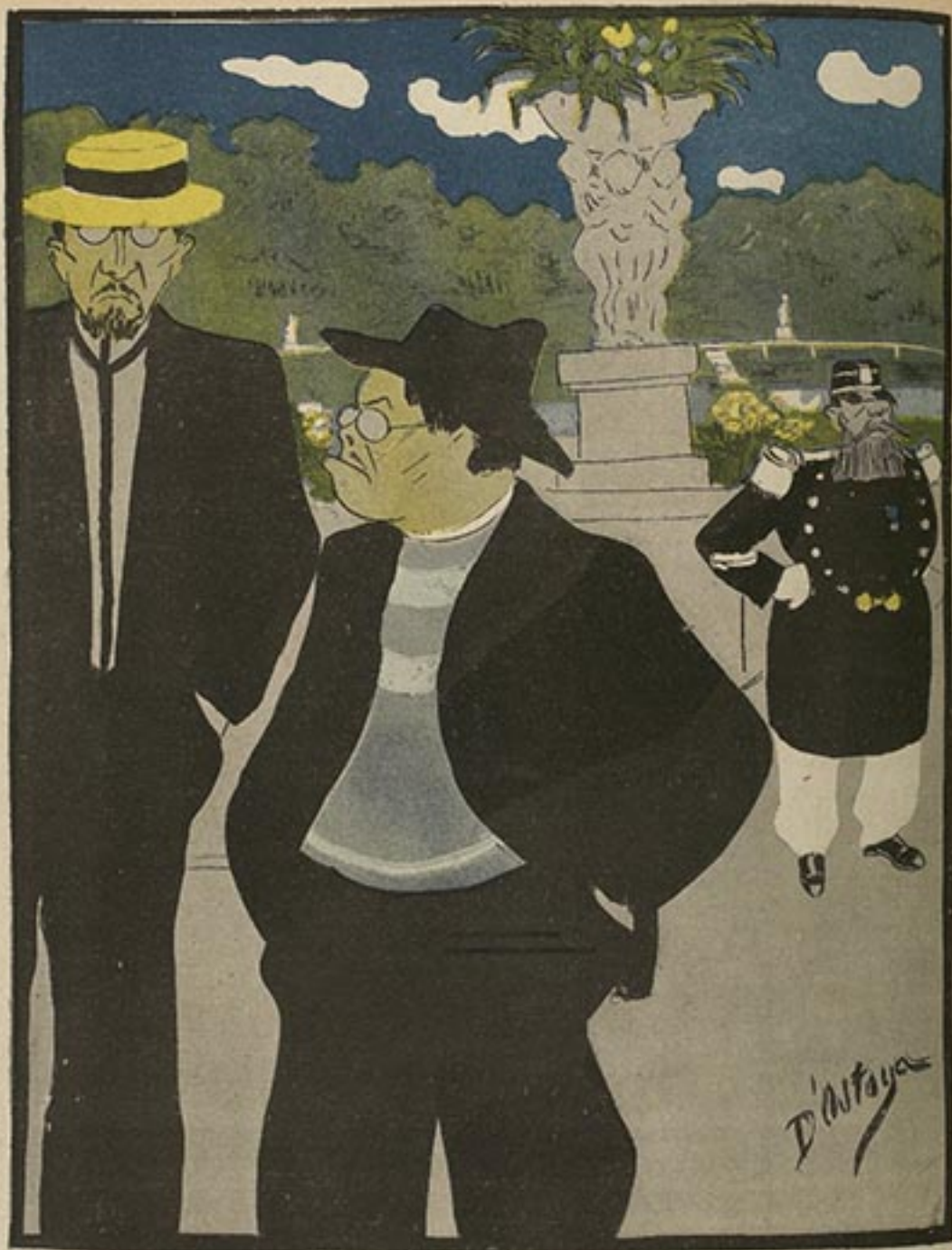
L'ARGENT DÉMONÉTISÉ.

- Votre pièce n'est pas couronnée!
- C'est pas la peine d'être en République pour qu'on nous demande de l'argent couronné!



AU CAFE.

- Vos garçons essayent tout le temps de nous passer de la fausse monnaie...
- Que voulez-vous ! ils ne reçoivent que ça comme pourboires.



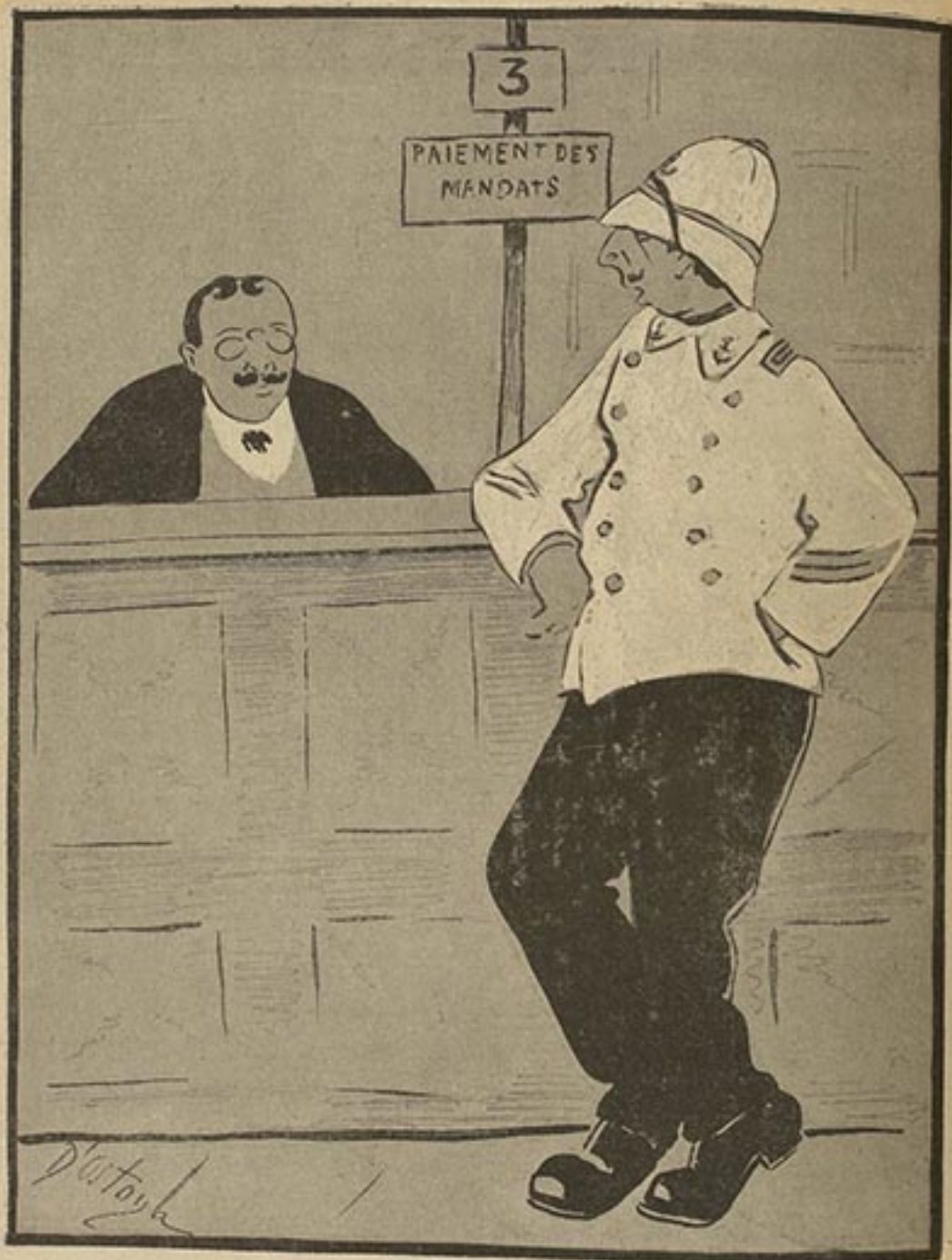
INDIVIDUALISTES.

- Mais les procédés des faux monnayeurs sont préjudiciables aux intérêts de la société !
- Pourquoi voulez-vous que je m'occupe des intérêts d'une dame qui ne m'a prodigué que du dédain?...



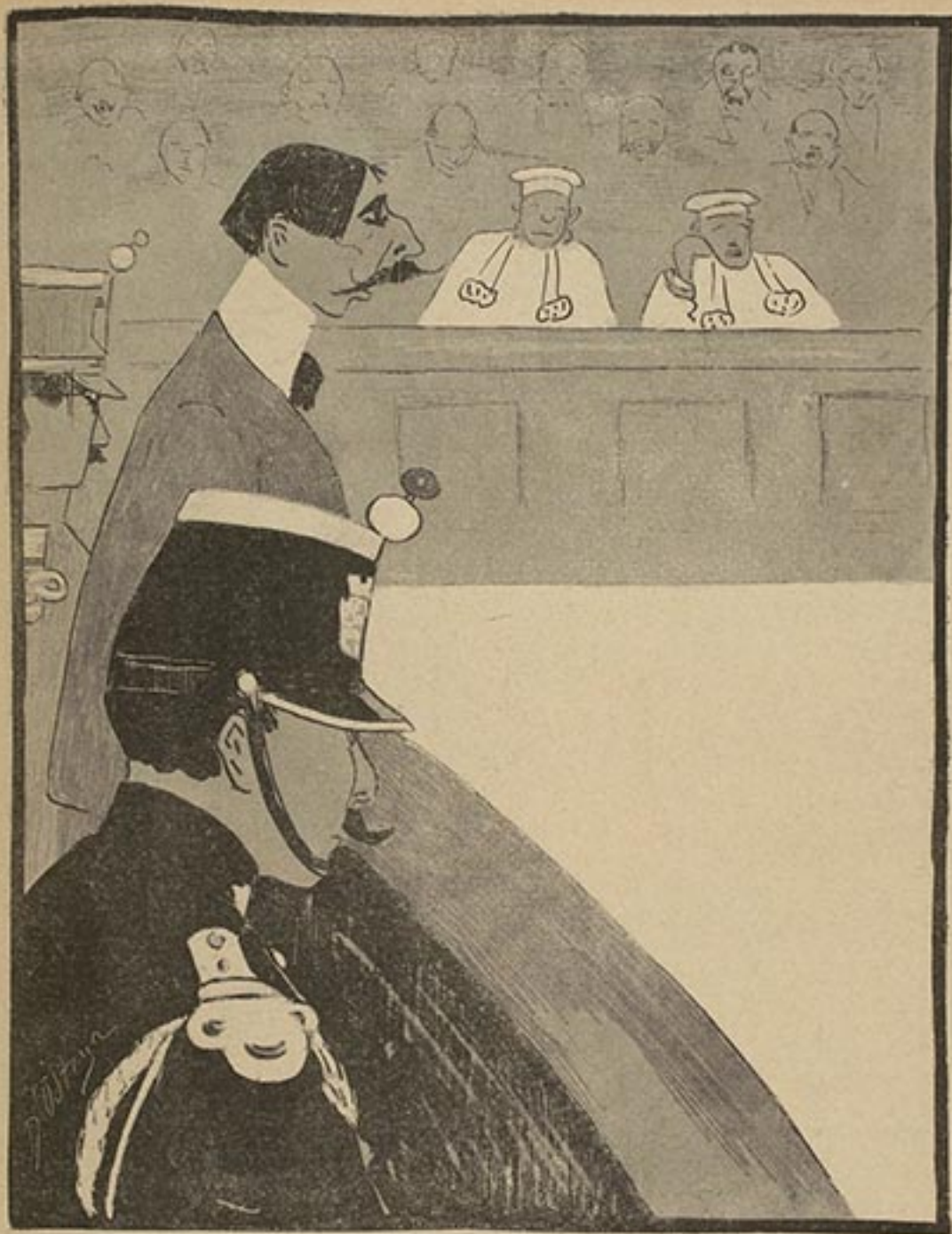
LES PHILANTHROPES.

— En somme, nous travaillons pour les pauvres et les déshérités, puisque tout notre argent va au pari mutuel.



L'ETAT FAUX MONNAYEUR.

— Comment ! Les piastres de l'Indo-Chine que j'ai payées là-bas cinq francs, ne valent, ici, que deux francs vingt-cinq?...



A LA COUR D'ASSISES.

— Et puis nous sommes plus honnêtes que vous! Nous fabriquons de l'or, tandis que vous mettez en circulation du papier qui n'a même pas la qualité d'être hygiénique.



CONCLUSION.

— L'État donne du mauvais tabac pour du bon; mon client donne du mauvais or pour du bon; l'accusation de fausse monnaie étant écartée, il ne reste plus qu'une simple question de « Tromperie sur la qualité de la marchandise vendue ».

LA SERVICE

LA FÊTE À MARIANNE

Dépôt Légal
1907

par
a delamoy



MARIANNE. — On m' l'a déjà faite, c'te blague, de m'offrir des fleurs dans du papier de boucherie!



a delannoy

CLEMENCEAU.— Heint! Marianne, tu ne pensais pas à moi quand j'écrivais des articles sur la Liberté?
MARIANNE.— Tais toi... « engoûleur ».



POPULO. — C'est toujours moi qui éclaire, et le prix de la chambre est augmenté !



14 JUILLET

— Liberté, Egalité, Fraternité, buons, faisons pipi, oise la République, ohé ! oessies, ohé ! lanternes !



Des mots... des maux.

jour de gloire



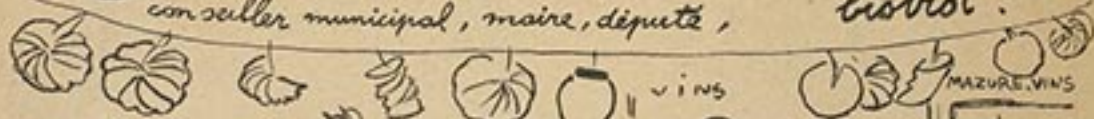
pour le militaire,

le curé,



conseiller municipal, maire, député,

listiot!



Pour l'électeur, c'est le jour de boire -



LES DISCOURS

- Qu'est-ce qu'il nous chante ?
- Toujours la même chose... mais aujourd'hui, c'est sur l'air des lampions.



delannoy

L'ARMÉE SQUELETTE

— Sur les apophyses de la colonne, on pourrait dire son chapelet!



— Y a pas si longtemps, quand on criait " à bas Picquart ", ça vous rapportait 40 sous !



AU POSTE

— Oui, oui, j'suis Français, moi, et s'il faut r'prendre l'Alsace-Lorraine, demain, tout de suite, venez m'appeler!



a delannoy

SPECTACLE GRATUIT

— Comment, c'te gosse-là, c'est celle à Briand?



— Ah non! Je ne chante que la Marseillaise : j'suis trop saoué.



© Isidore Noë

— Ben, c'en est des émotions, c'en est une journée ! C' matin, pour commencer, Picquart, l'drapeau...



a delormoy

- Et la danse, m'man, on n'a pas ou la danse ?
— La danse ? tu verras celle qu'on recevra quand ton père rentrera d'son comité.



L'ENTOLAGE

— *Demain, c'est le 15.*



— Pendant qu'ils dansent, ils nous foutent la paix !

N° 120
23 Juillet 1907
50 centimes

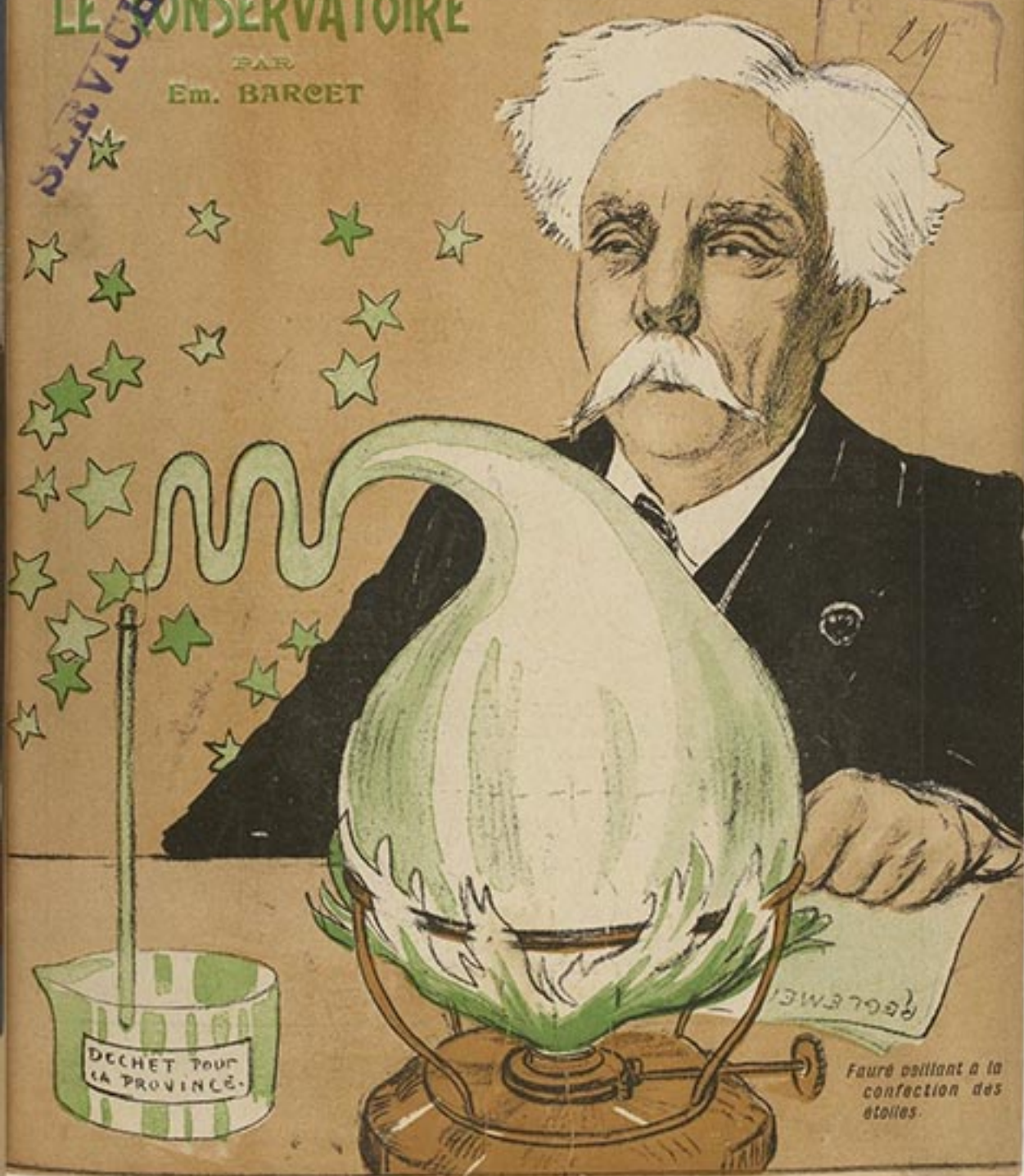
L'Assiette au Beurre

DIRECTION
ET REDACTION
82, rue de Provence
PARIS
—
VOLONTARIUM
1907-74

LE CONSERVATOIRE

PAR
Em. BARCET

REVUE



Fauré méditant à la
confection des
étoiles.



LE BASSON. — C'est peut-être drôle pour celui qui en joue, mais pour les autres c'est un peu bassonnant.



LA CONTREBASSE. — Un joli bijou à apporter dans sa corbeille de fiancée.



RÉFLEXION D'UN VIEUX SATYRE. — Un Conservatoire qui se respecte et qui n'a pas même une classe de violon !



LE VIOLONCELLE
L'instrument qui parle au cœur.



LA CLARINETTE. — J'aurais pu avoir mon premier prix, comme tout le monde, sans cette maudite lecture à vue.



LES INSTRUMENTS



A LA CLASSE ISNARDON. — Voyons !... Soyez plus abattu !... vous êtes prisonnier, tous vos partisans vous ont lâché !... Songez à Marcellin Albert, ... aux cent francs de Clemenceau !



LA TRAGÉDIE (classe Paul Mounet).
avec L... maintenant le nous avons en scène L...



LA CLASSE SARAH BERNHARDT.

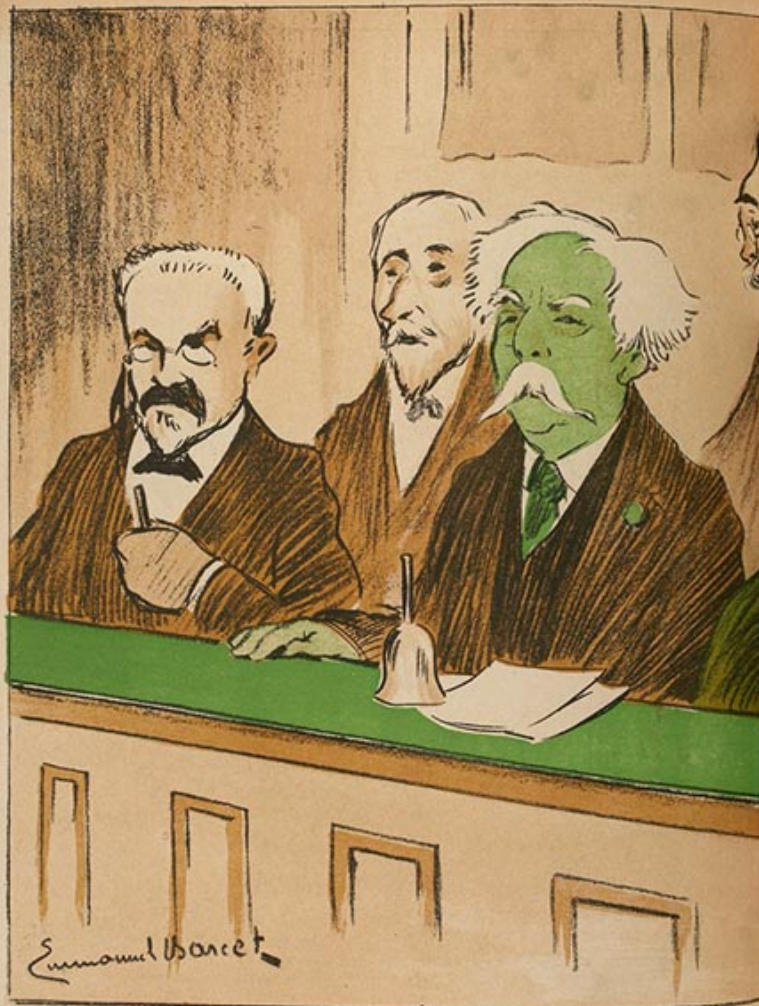
— C'est mon chemin de la croix... Deux stations par semaine.



LE TRAC. — Et moi qui me prie de melon depuis huit jours!



LE TRAC. — Pourquoi as-tu peur?... ce ne sont que des hommes!



Emmanuel Boncet

LE JURY

Jules Lemaitre

Jules Claretie

Monsieur Faure



— Elle a de bien belles formes ! ...

Fernand Bourgeat

Victorien Sardou

Ludovic Halévy

Maurice Donnay



L'ÉLÈVE CONSCIENCIEUX. — Un pourboire ?... vous êtes fou !... songez que je vais concourir dans l'« Adore ».



LES MÈRES. — C'est son tour !... Ah ma chère amie, je suis émue... comme par un ressort !...



LES PETITS PRODIGES.



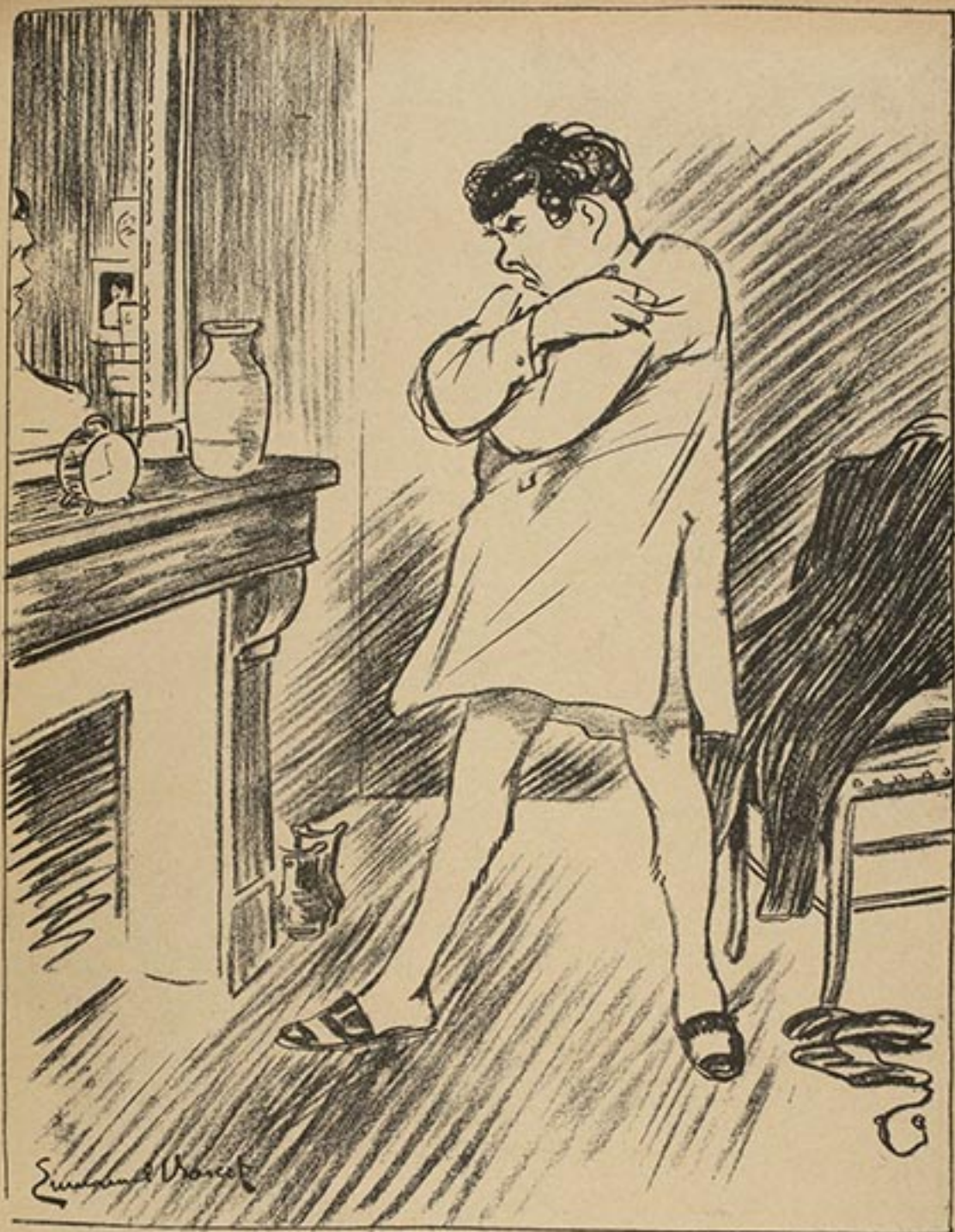
Eugène Ibsen

L'OPÉRA (classe Melchissédéc).

— Voyez, mademoiselle, avec grâce !... " Je veux t'aimer " !...



Raymond Chanot



L'ECHEC.

— Pas même un accessit !... Et pourtant l'ai-je assez le masque de Brutus !





— Nous autres travailleurs, heureusement qu'on a l'alcool pour nous soutenir....



— Mes convictions sont retournées par les tournées.



— *Toujours du pain ; jamais d'eau-de-vie ! Ah, les sales bourgeois !*



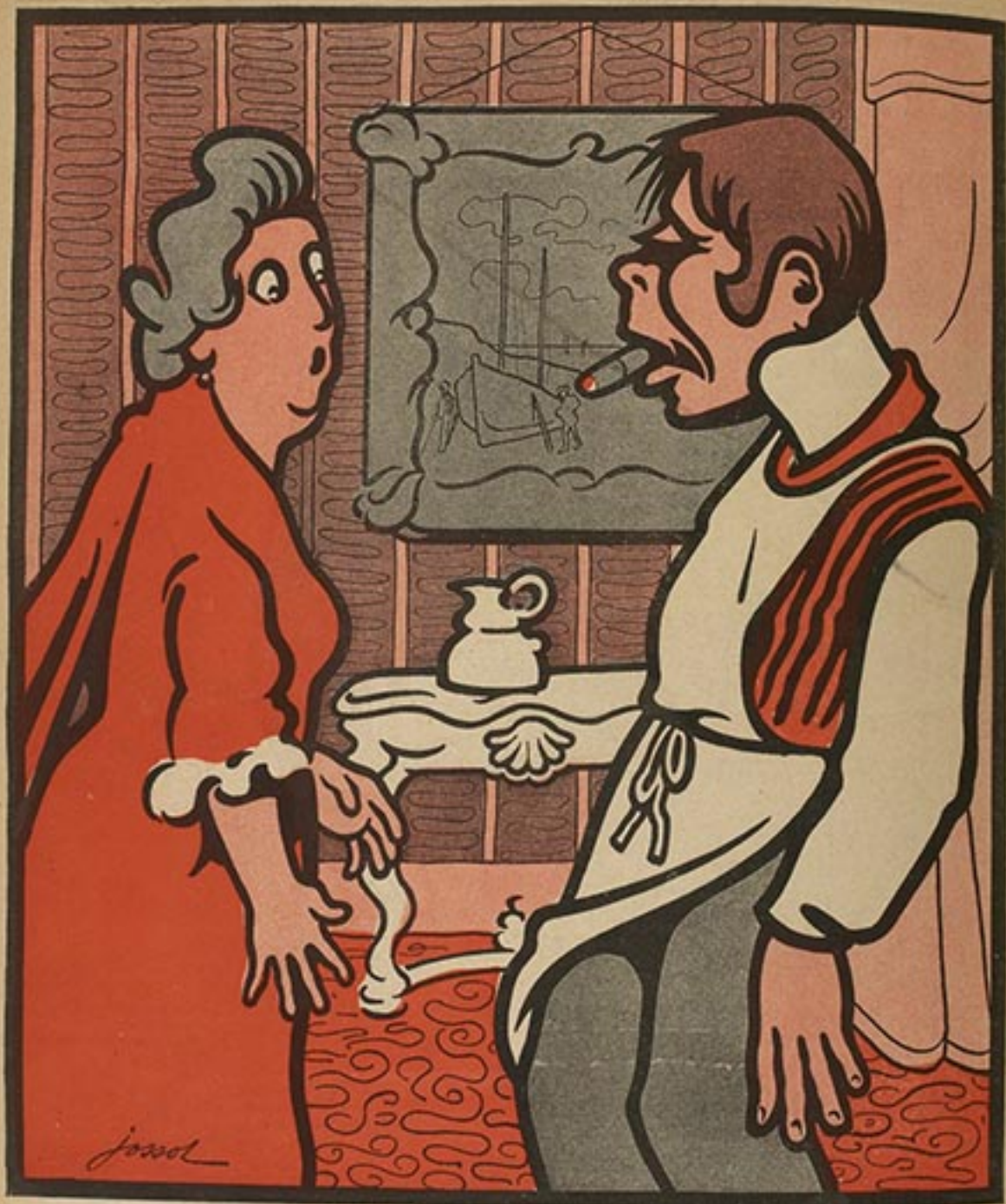
— Ne me parle pas d'un type qui boit de l'eau.



— Ça pourrait supprimer l'absinthe... tas de feignants !



— Quel vent bizarre ! J'ai peine à me tenir debout et pourtant les feuilles ne bougent pas.



— Ben de quoi?... Madame la baronne s'a donc jamais saouïée...



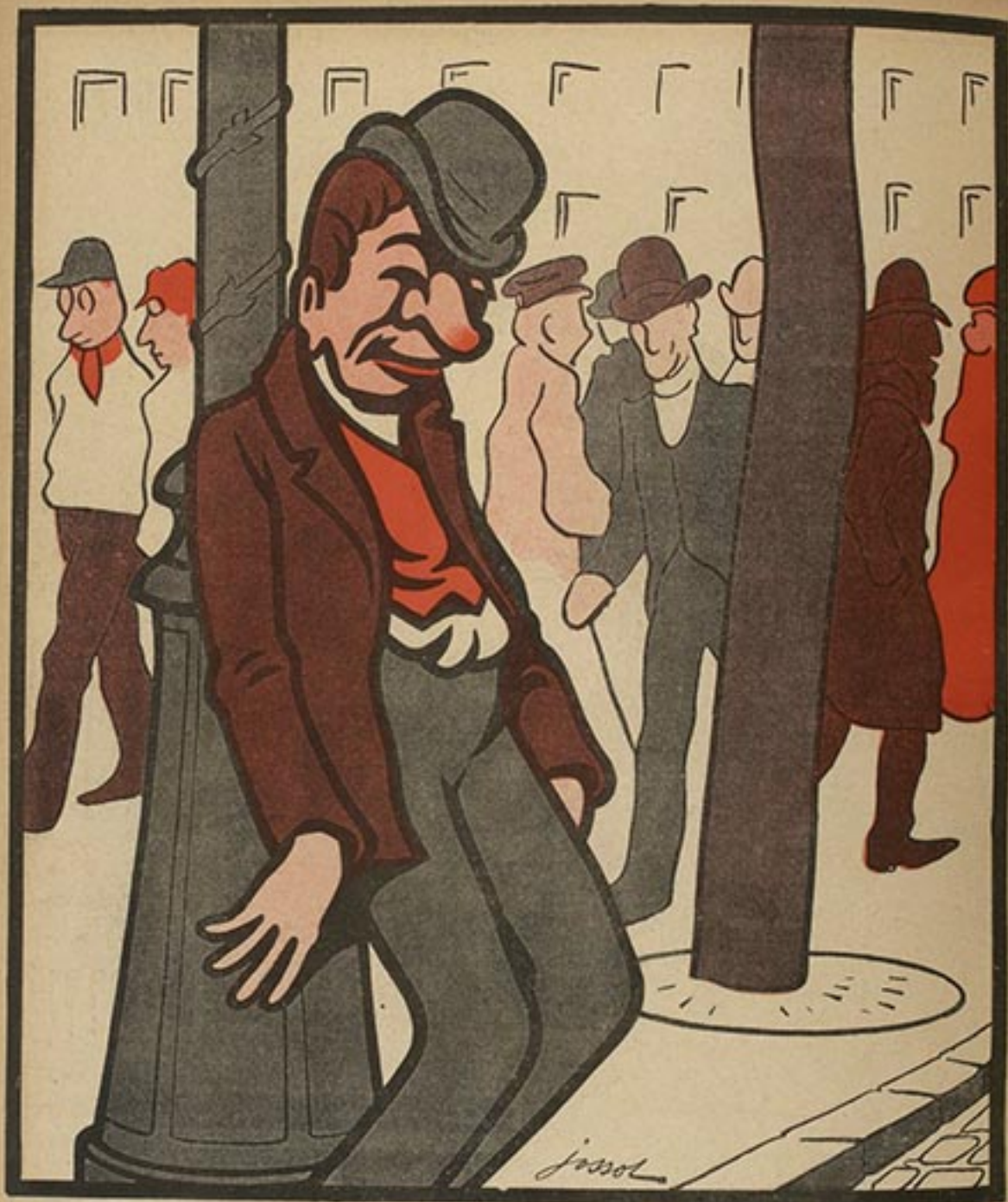
— Te représentes-tu le repos hebdomadaire sans marchands de vin ?



— Mes gosses?... Qu'ils fassent comme moi : qu'ils travaillent !



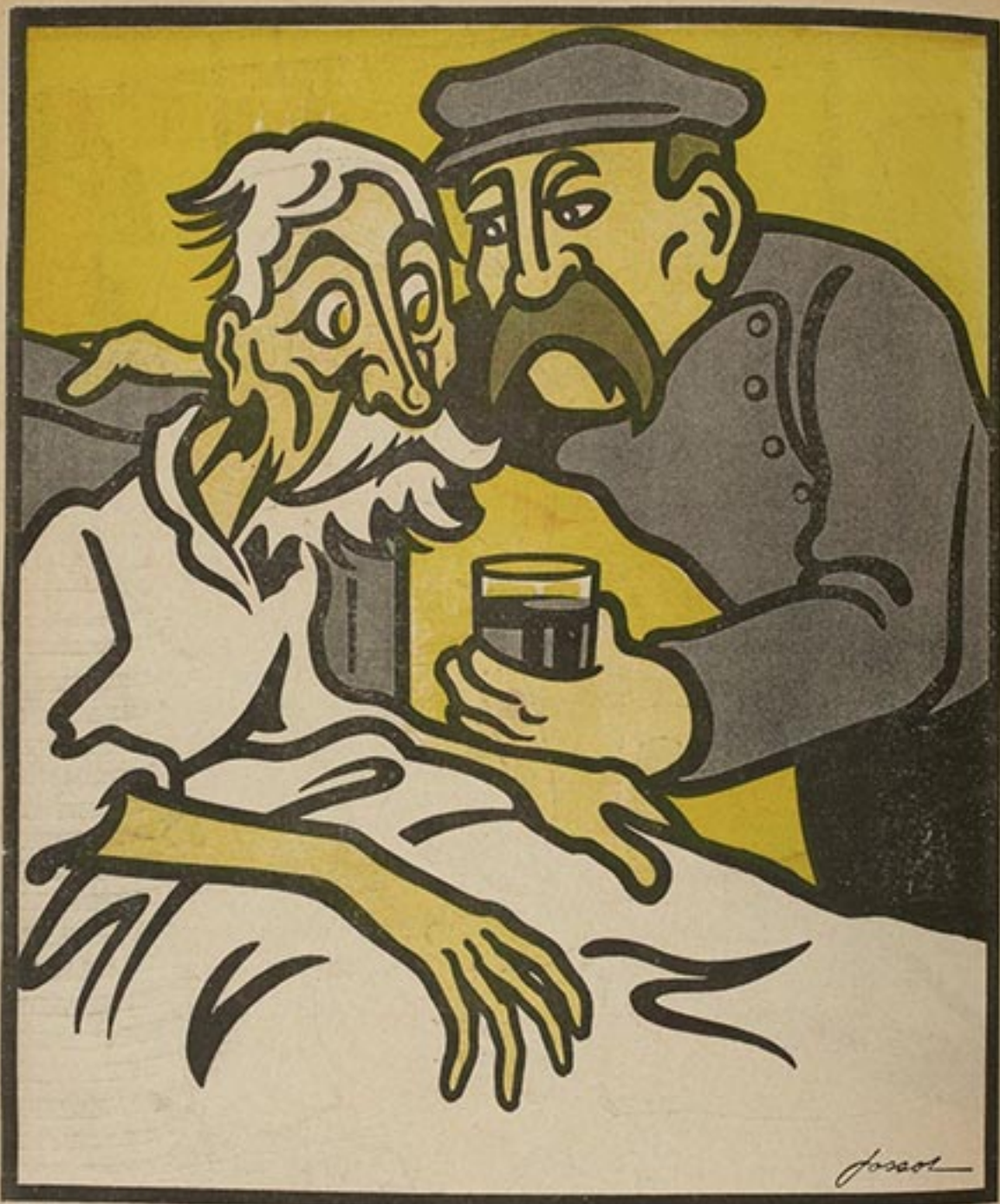
— Se laver la figure !... Vaut mieux se rincer la gueule.



— C'est pourtant pas deux ou trois pauvres petits litres qui ont pu me saouler.



— Je ne bois pas pour me désaltérer : je bois pour ne pas avoir soif.



— N'écoute pas les médecons ; rien de tel que le cognac pour couper la fièvre....



— On peut se laisser mouiller en dehors quand on est humecté en dedans.



— Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse.

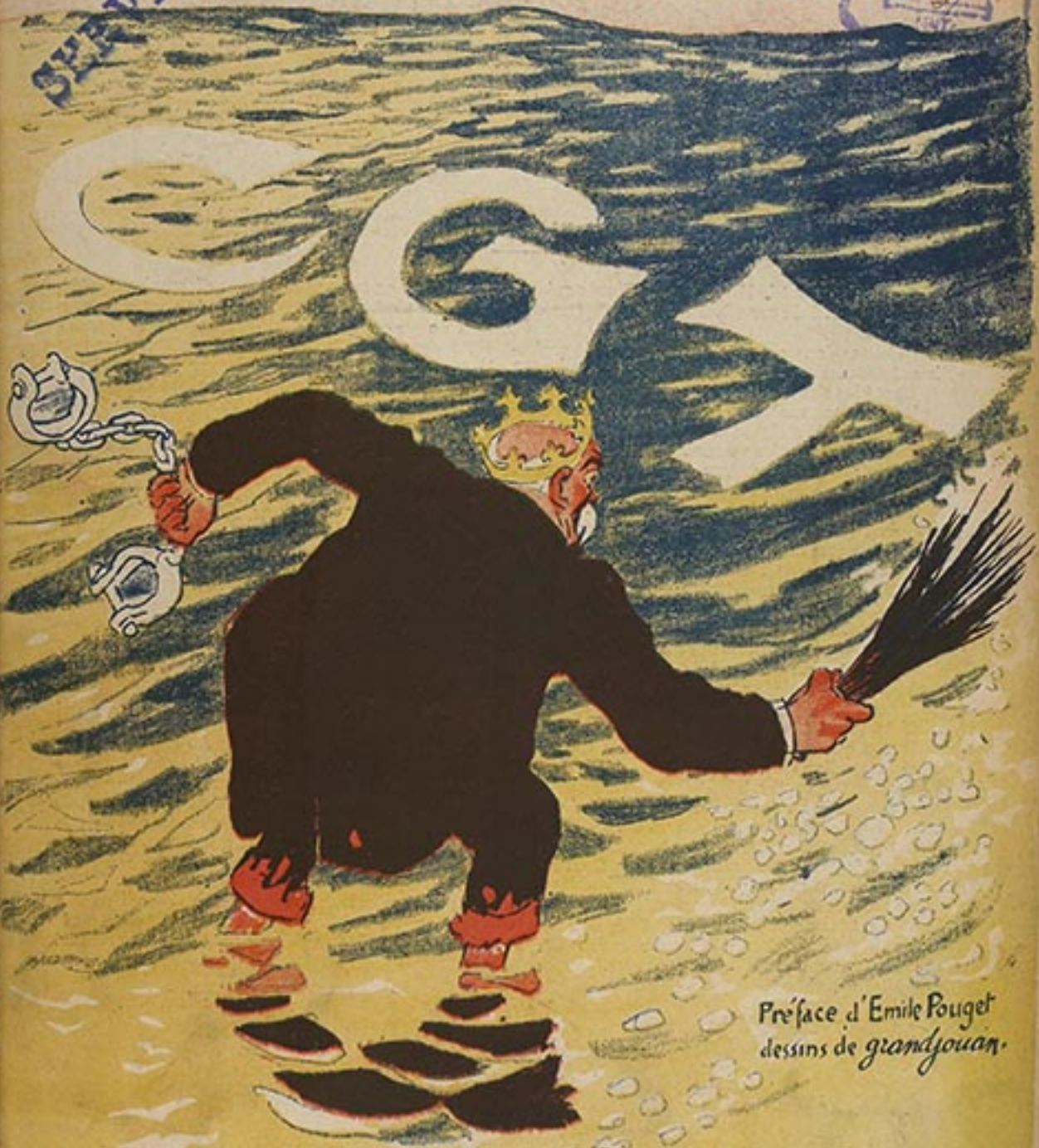
N° 337
5 Août 1907

50 centimes

L'Assiette au Beurre

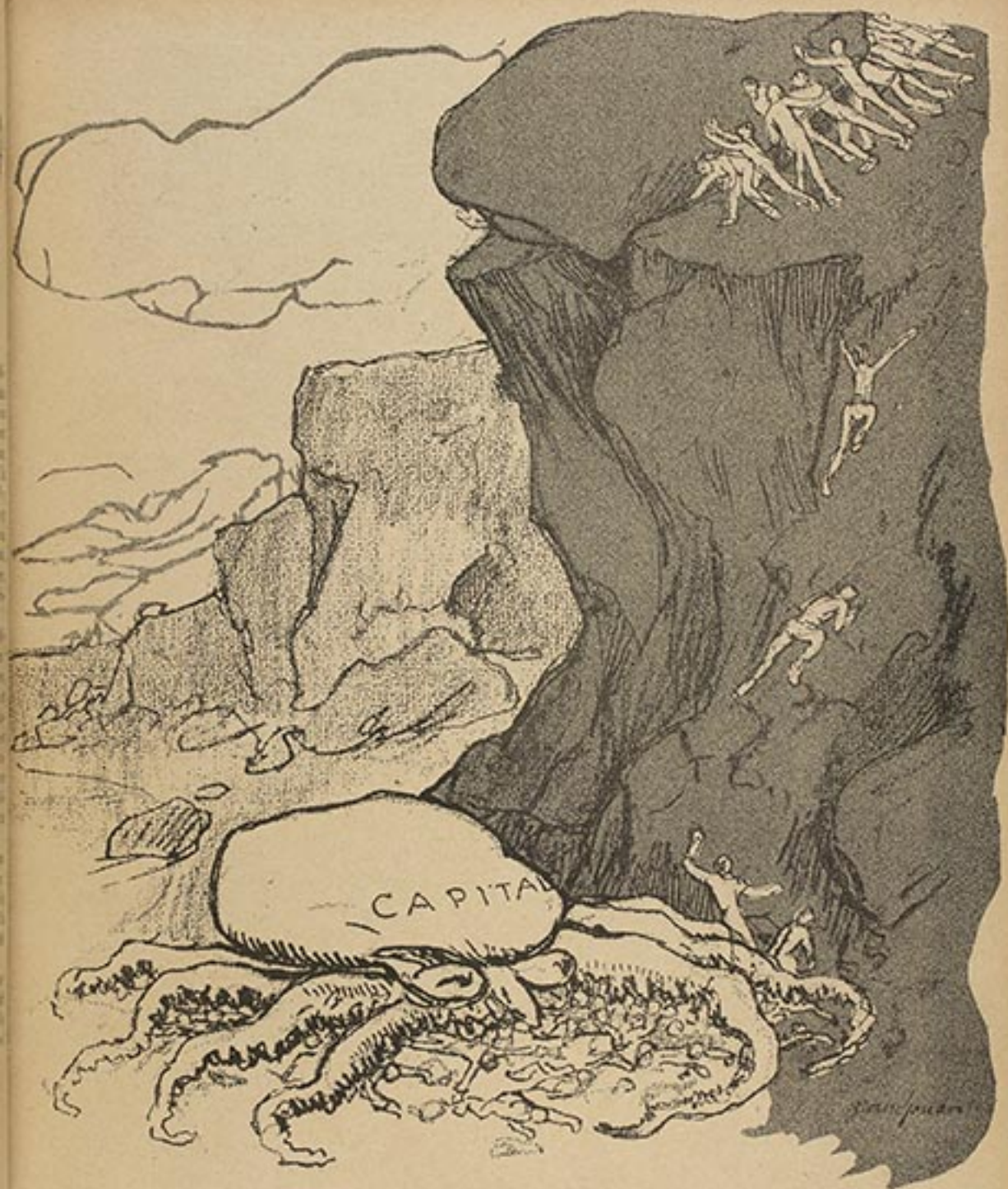
La Confédération Générale du Travail

REDACTION
ET ADMINISTRATION
62, rue de l'Assommoir
PARIS



Préface d'Emile Pouget
dessins de grandjean.

Dans sa démence Xerxès fouetta la mer et y jeta une patre d'entraves...



— Isolés, nous sommes perdus. Unis, nous sommes sauvés.

VOILA LE DÉSORDRE BOURGEOIS !



(A GAUCHE) : Du blé, et pas de vin !
(A DROITE) : De la laine, et pas de pain !

Demandez dans tous les Bureaux de Tabacs et chez tous les Débitants de Vins de Paris

LA PIPE FORTUNE



Français,

vous pouvez être heureux et abêtir.

LA PIPE FORTUNE

qui vous procurera non seulement la béatitude que possède tout fumeur en fumant une pipe véritablement exquise, mais qui peut encore vous donner la santé et la fortune.

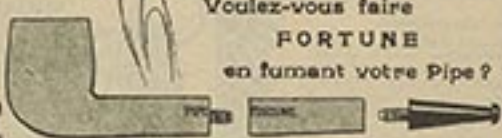
La Pipe Fortune, en véritable racine de bruyère, est exquise; elle se démonte en trois parties, ce qui la rend précieuse au point de vue de l'hygiène, car son nettoyage est des plus faciles. Enfin tout acheteur de la PIPE FORTUNE reçoit un

SUPERBE CADEAU

Achetez la Pipe Fortune, et vous aurez la chance de recevoir, en outre, un de ces cadeaux parmi lesquels on distingue:

- Une MAISON DE CAMPAGNE
- Une AUTOMOBILE
- Un PIANO
- Une CHAMBRE A COUCHER
- Une SALLE A MANGER
- Des GARNITURES DE CHEMINÉE
- Des BICYCLETTE
- Des VOYAGES AU BORD DE LA MER, tous frais payés
- Des VETEMENTS HOMMES et DAMES
- Des MONTRES ARGENT
- Des MONTRES ACIER BRUNI
- Des CHAINES de MONTRE
- Des BIJOUX de toutes sortes
- Des GRAMOPHONES
- Des MILLIERS D'OBJETS DIVERS

Voulez-vous faire FORTUNE en fumant votre Pipe ?



Rebetez donc

La Pipe Fortune

en vente partout au prix de **DEUX Francs**



Pour la Province

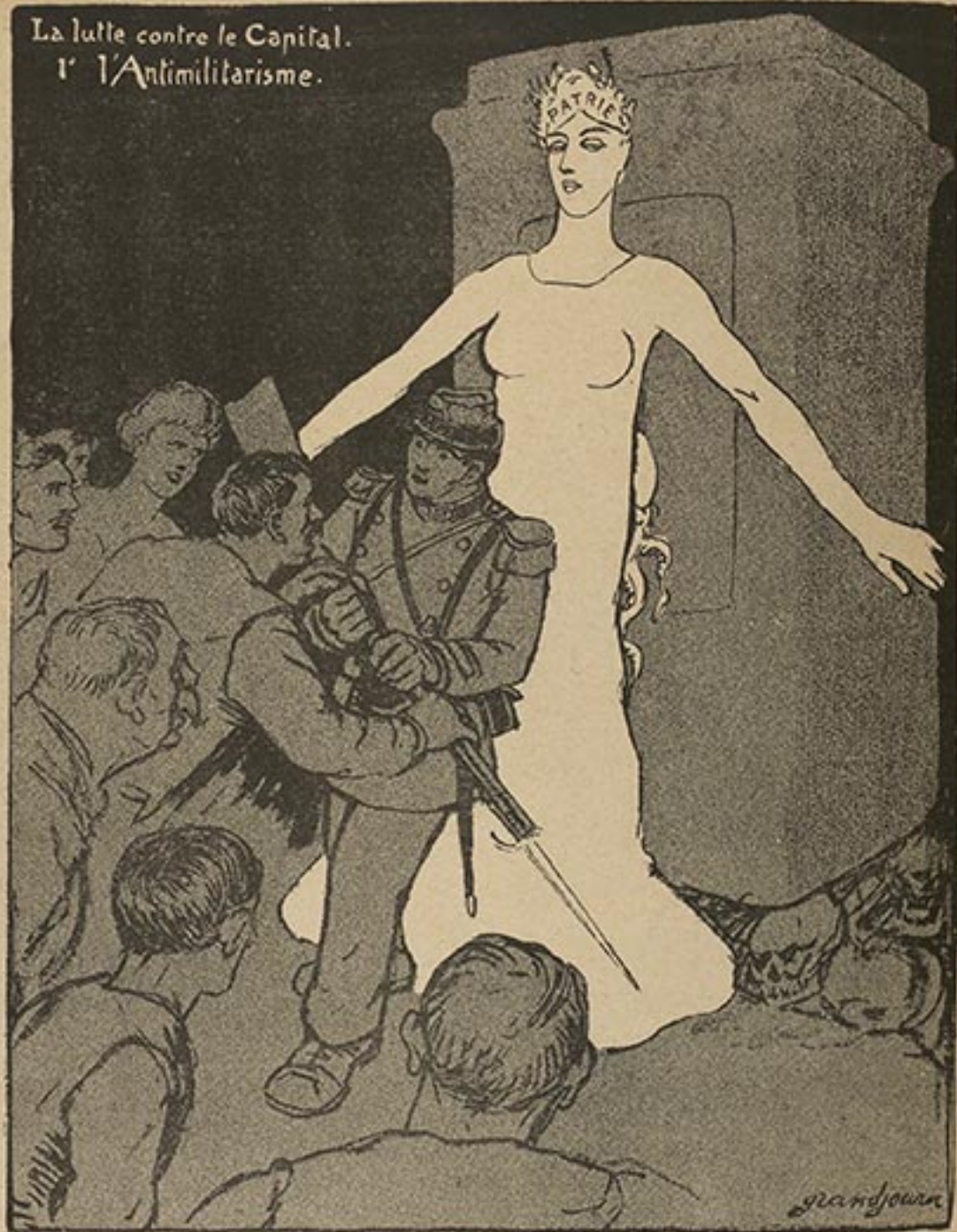
La Pipe FORTUNE est envoyée franco de port contre DEUX FRANCS en mandat-poste adressé à M. le Directeur de la PIPE FORTUNE 34, Rue TAHOUCY, 34, PARIS.

VOICI L'ORDRE REVOLUTIONNAIRE !



De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins.

La lutte contre le Capital.
l' Antimilitarisme.

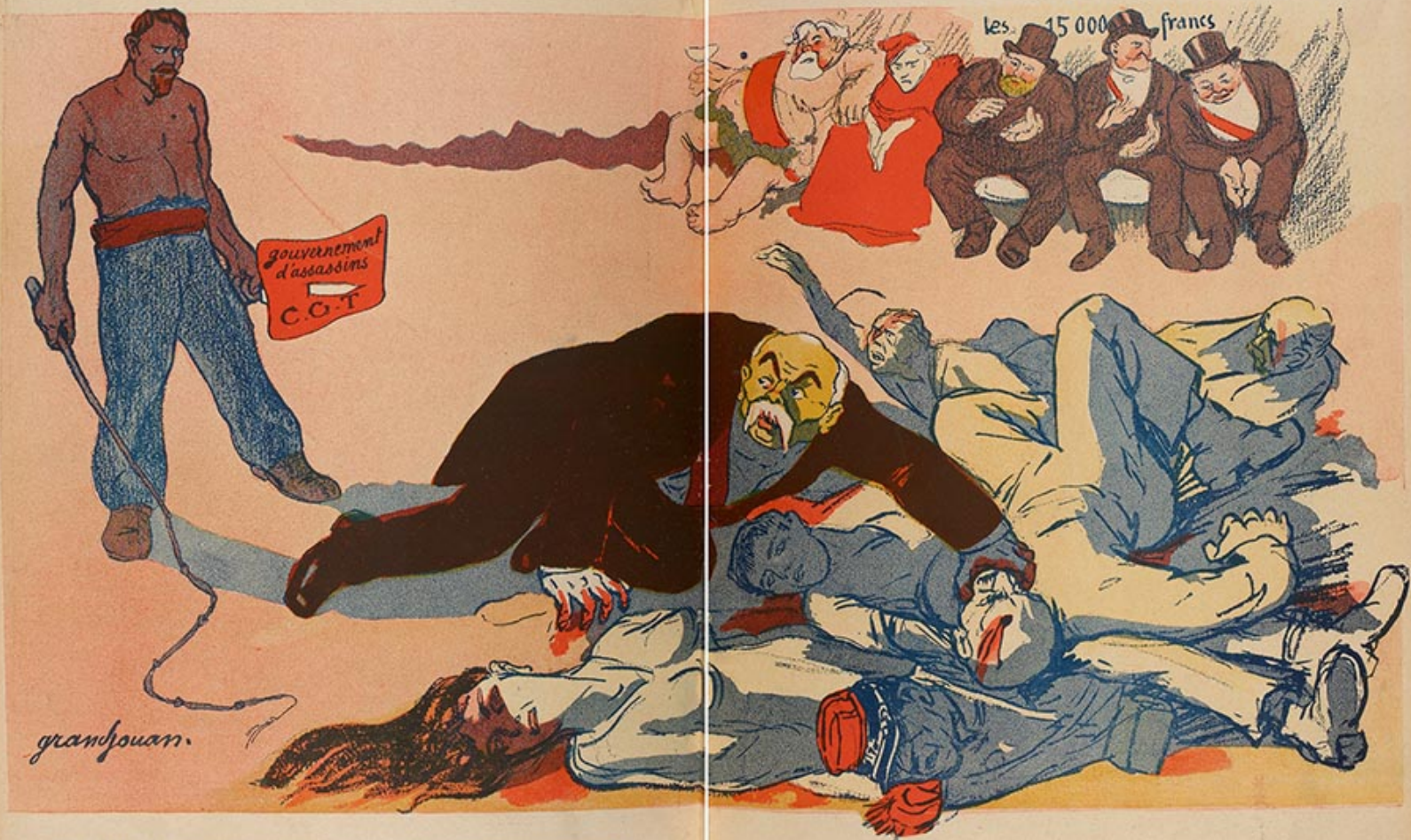


— Petit soldat, reprends ta place parmi tes frères.

La lutte contre le Capital
2° l'Antipatriotisme.



Et aide-nous contre l'Ennemi.



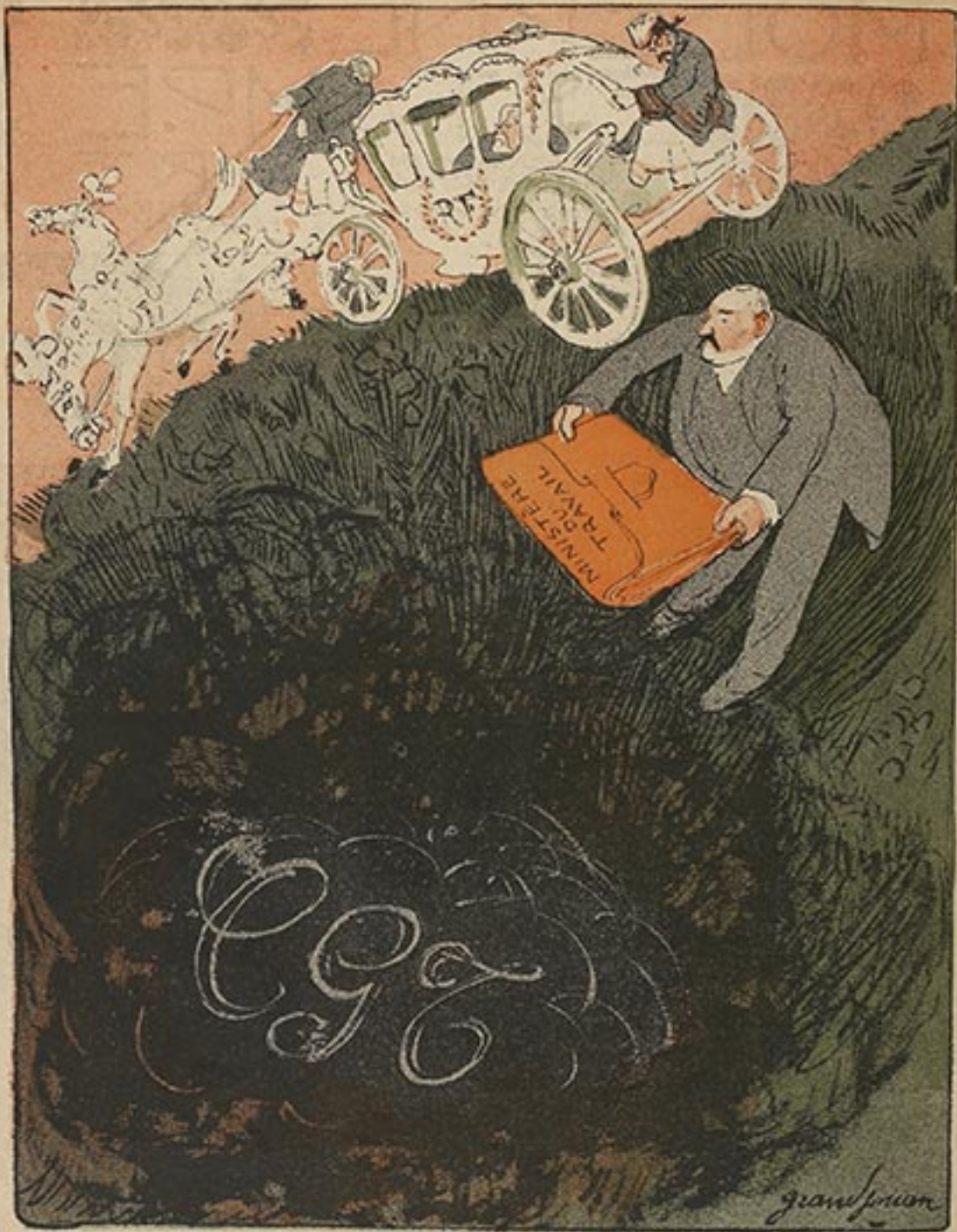
CLEMENCEAU. — " Voyez un peu ce sale ouvrier qui m'empêche d'achever mon programme ! "



LE CAPITALISTE. — " Voilà un lien qui m'étranglera net, un jour... "



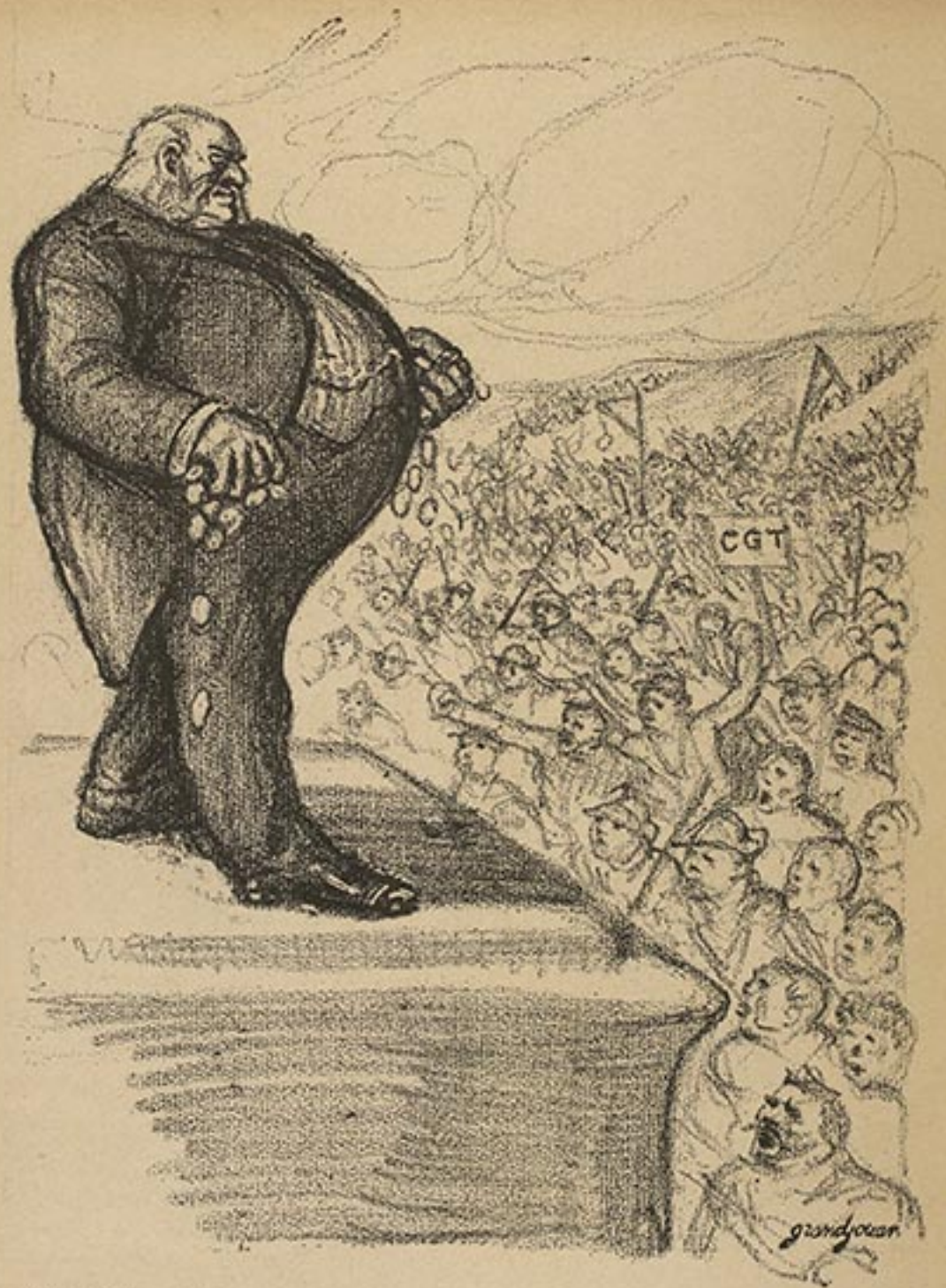
LE MÉDECIN CLEMENCEAU. — Bien sûr, tu es enceinte d'une nouvelle société ! Mais tu accorderas ?
Ça me connaît.



VIVIANI. — La pièce est trop petite pour boucher le trou.



La France telle qu'il la rêve...



Vienne le jour où l'or sera impuissant à arrêter la colère du peuple !..



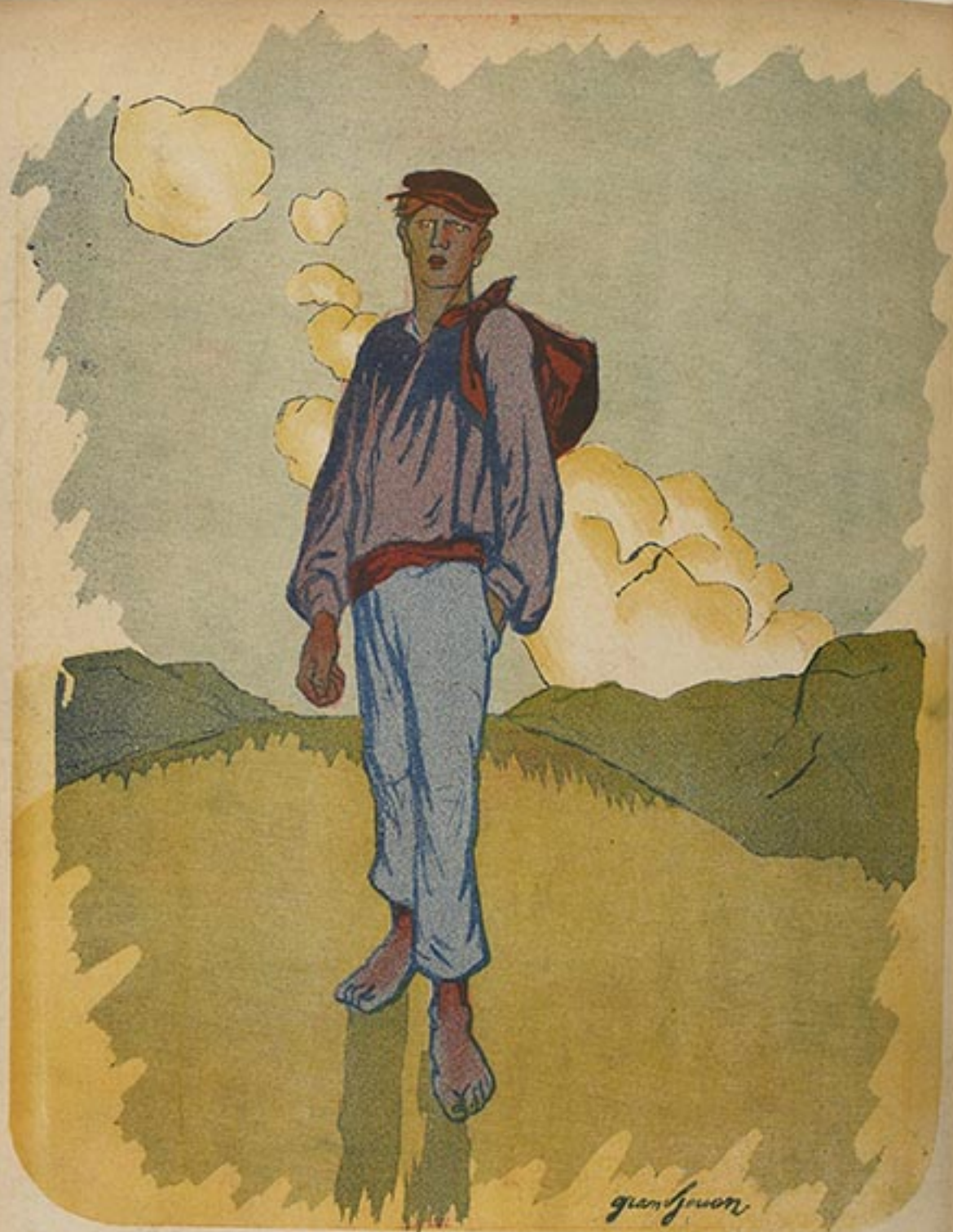
Grandjean.

LES CAPITALISTES. — Allons, Georges, balais la canaille, ou passe ton tablier à Millerand.

ABONNEMENTS : En un an, Paris, 25 fr. ; Dép., 26 fr. ; Étranger, 28 fr. La revue des Droits est fournie gratuitement en France et à l'étranger. — Les manuscrits et dessins ne sont pas rendus.
Rédaction et Administration, 62, R. de Provence, Paris.

E. VICTOR, Imprimerie spéciale de l'Asiétique des Seigneurs, 41, rue de Provence, Paris.

L'Imprimeur-Gérant : E. VICTOR.



La meilleure affirmation de sa force, c'est la frousse que les bourgeois en ont.

L'Assiette au Beurre

AU NOM DE LA LOI! par Hermann Paul

SERVICE

Depôt Légal

— Faut-il le tuer, un nommé Calvet a écrit
au Capitaine Ahly qu'il était tombé, atteint d'une
balle à la nuque.
— Un gendarme se précipita sur lui et veut
l'obliger à se relever.
— Mais vous voyez que je ne peux pas, dit-
il; j'ai la jambe brisée.
— Allons, marchez! dit le gendarme.
— Mais je ne peux pas, je ne peux pas! répéta
M. Calvet. C'est là-bas ce que vous ditrez là!
— Ah! c'est lâche! s'écria le gendarme. Et
bientôt fuma!
Et, à bout portant, il lui lança une autre balle
au-dessous du nez.
M. Calvet perdit connaissance et ne se réveilla
qu'à l'hôpital.



— FORCE DOIT RESTER A LA LOI!



AU NOM DE LA LOI, LE MOUCHARD ESPIONNE.



AU NOM DE LA LOI, LE FILOU ESCROQUE.



AU NOM DE LA LOI, LE PATRON AFFAME.



AU NOM DE LA LOI, LE PROPRIÉTAIRE EXPULSÉ.



1.8

AU NOM DE LA LOI, LA POLICE ARRÊTE.



AU NOM DE LA LOI, LE CHAOUCH TORTURE.



LES CÉRÉMONIES DU CULTE.



AU NOM DE LA LOI, LE PÈRE FRAPPE.



h. f.

AU NOM DE LA LOI, LES FLICS ASSOUMENT.



AU NOM DE LA LOI, LE MARI TIRE.

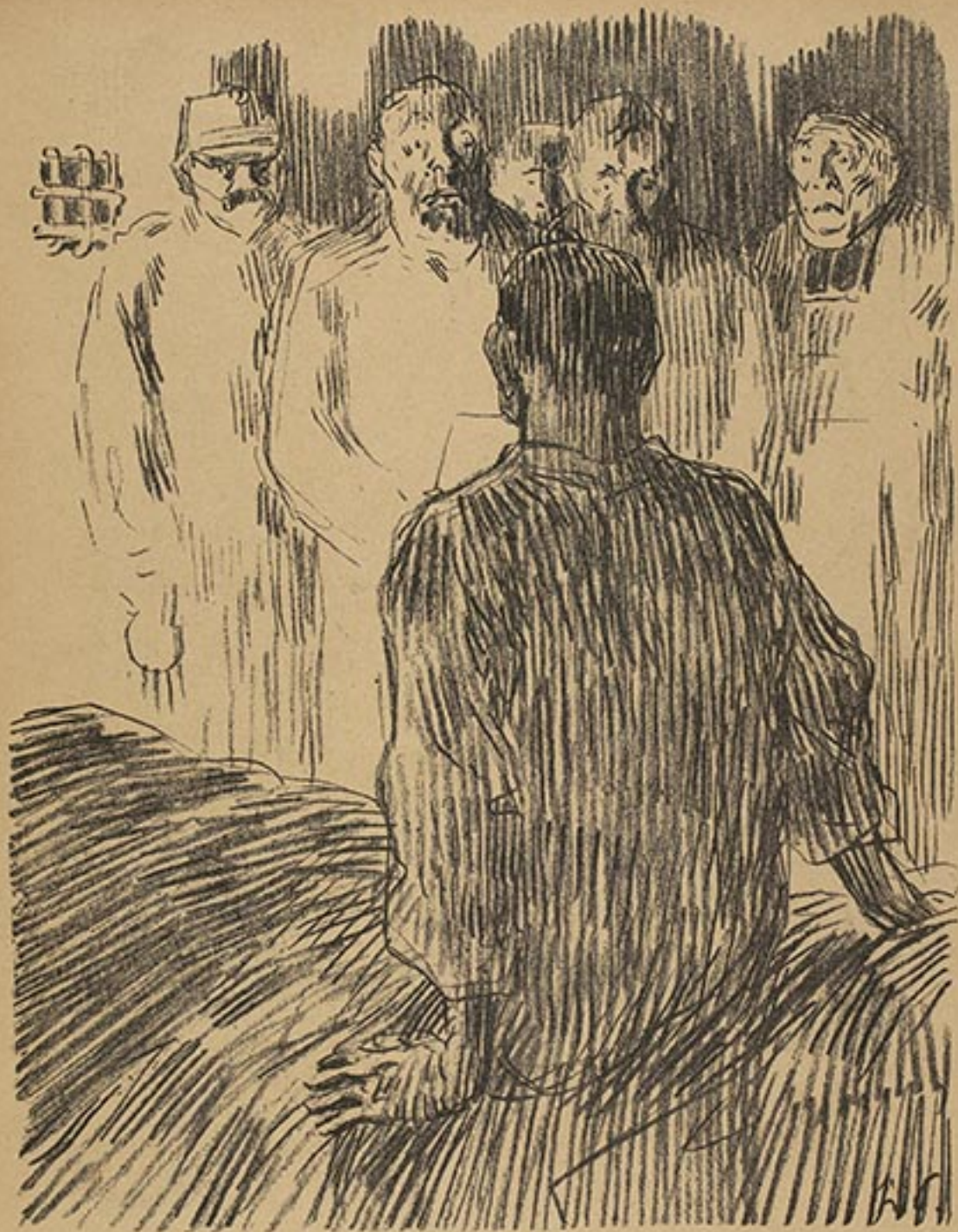
L. D.



AU NOM DE LA LOI, LES AMANTS SE SUICIDENT.



AU NOM DE LA LOI, LE SOLDAT TUE.



AU NOM DE LA LOI, LA SOCIÉTÉ ASSASSINE.



H. S.

AU NOM DE LA LOI, LE FONCTIONNAIRE CONTINUE :

— Un peu de patience, que diable ! On est en train de vous préparer une nouvelle loi...

L'Assiette au Beurre LES COCUS

par RADIGUET

Préfaces par Nos Seigneurs Jésus-Christ,
de Brantôme,
Arouet de Voltaire,
Poquelin de Molière,
François Rabelais,
Jean de La Fontaine,
etc., etc.



L'Empereur L'ETAIT



Quelques pensées sur le cocuage et les cocus

extraites des meilleurs auteurs

Que celui qui est sans péché... jette la première pierre à la femme qui fait son mari cocu. — J.-C.



Plouc, le naturaliste dit (livre X, ch. IX) : « Le cocoua dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux ; ainsi force Romains rendent mères les femmes de leurs amis. » La comparaison n'est pas trop juive : Coccyx signifiant : un cocoua, nous en avons fait cocu. Que de choses on doit aux Romains ! Mais comme on a altéré le sens de tous les mots ! Le cocu, suivant la bonne grammaire, devait être le galant, et c'est le mari.

VOLTAIRE. (*Dict. phil.*)



Si n'être pas cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous marier point en est le vrai moyen.

MOLÈRE. (*École des Femmes.*)



Entrer ce mot en votre cervelle avec un style de fer : Que tout homme marié est en danger d'être cocu. Cocuage est, naturellement, des apomages du mariage. L'ombre plus naturellement ne suit le corps que cocuage suit les gens mariés. Et quand vous osez dire de quelqu'un ces trois mots : « Il est marié », si vous dites : « il est donc, ou a été, ou sera, ou peut être cocu », vous ne serez dit impérit architecte des conséquences naturelles.

RABELAIS. (*Pantagruel.*)



Je suis forcé par mon destin
De reconnaître cocuage
Pour un des dieux du mariage.

LA FONTAINE. (*Seconde.*)



Écoute ce que disent les cloches :
Marie point, marie point, point, point,
point, point. Si tu le maries, marie, marie
point, point, point, point, tu l'en repentiras,
tiras, tiras : Cocu seras.

RABELAIS. (*Pantagruel.*)



Serions-nous pas moins cocus, si nous
craignons moins de l'être ?

MONTAIGNE. (*Essais.*)

Quiconque a soixante ans vécu
Et jeune fille épousera,
S'il est galeux se grattera
Avec les ongles d'un cocu.

RICHELET. (*Épigr.*)



Encore faut-il choisir ces dames qui élèvent ainsi leurs
maris en bien et ne les rendent cocuins et cocus tout ensemble.

BEAUMONT. (*Dames galantes.*)



J'en sais peu, à leur égard, ont tiré et profité et avantage
du cocuage, de quoi le seul nom effraie tant de gens.

MONTAIGNE. (*Essais.*)



Lucullus, César, Pompéius, Antonius, Catox et d'autres
braves hommes furent cocus, et le furent, sans en exciter
tuzualte.

MONTAIGNE. (*Essais.*)



Chacun de vous a fait quelqu'un cocu : or, Nature est
toute en pareilles, en compensation et vicissitude. La folie
qu'on se de cet accident en doit, mesmy, avoir modéré l'aveugle ;
le voilà tantôt passé en coutume.

MONTAIGNE. (*Essais.*)



Il n'en est guère d'entre nous qui ne craigne plus la
honte qui lui vient des vices de sa femme que des siens.

MONTAIGNE. (*Essais.*)



— Il n'est, dit Frère Jean, cocu qui
veut. Si tu es cocu, ergo ta femme sera
belle ; ergo seras bien traité d'elle ; ergo
tu auras des amis beaucoup ; ergo tu seras
servé.

RABELAIS. (*Pantagruel.*)



— J'aime les cocus, dit Parage, et
me semblent gens de bien, et les hautes volon-
tiers ; mais pour mourir je ne le voudrais
être.

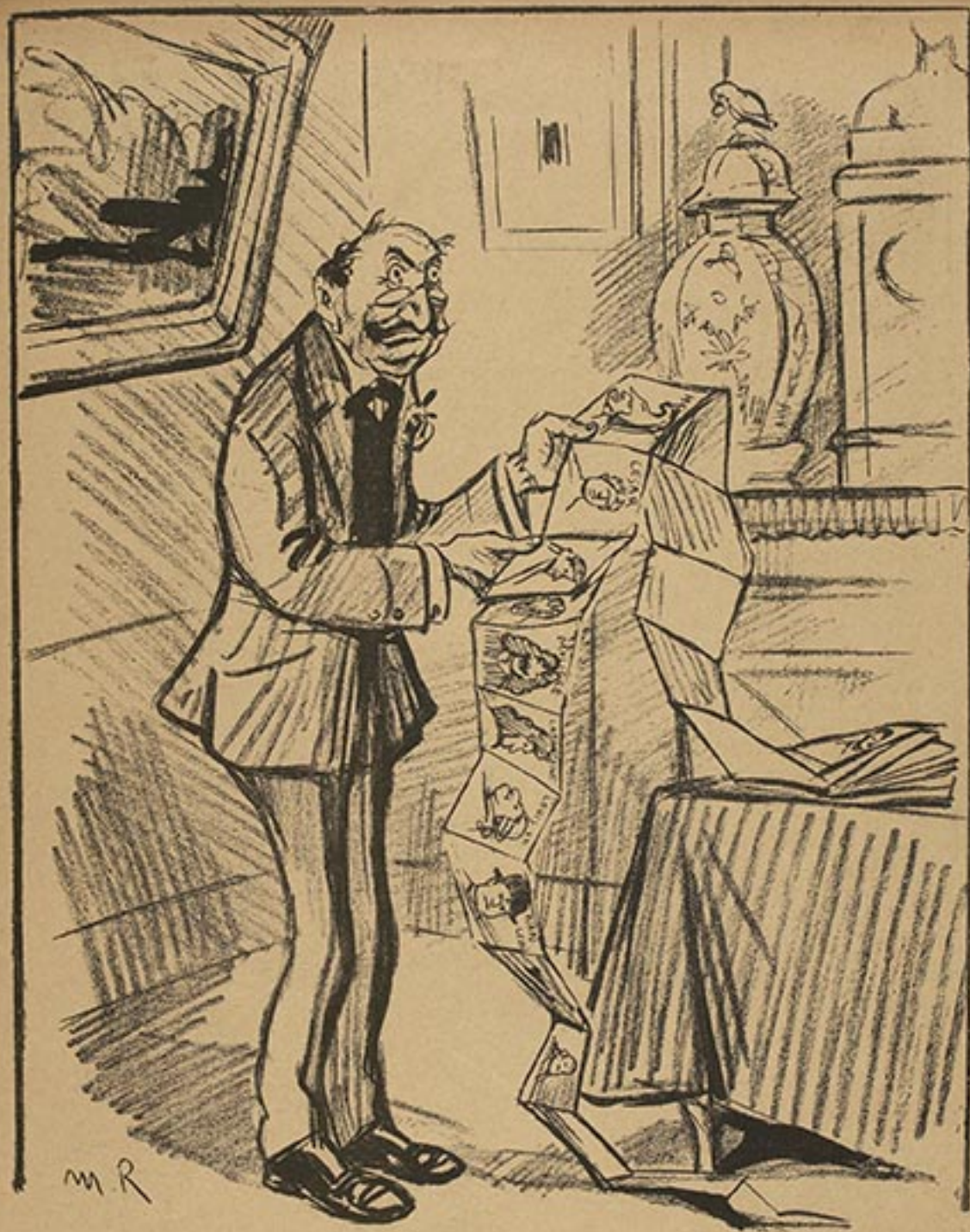
RABELAIS. (*Pantagruel.*)



— Si tu ne veux être cocu, dit Frère
Jean, prends l'anneau de Hans Carvel.

RABELAIS. (*Pantagruel.*)





CONSOLATION

— ...César, Napoléon, Molière, La Fontaine, etc., etc... Décidément, aucun homme de génie qui ne l'ait été !



— Je vous en prie, restez couverte.



— Gardez-la, jeune homme, gardez-la !... Je donne volontiers tout ce qui ne me sert plus !...



— Me tromper ! Moi avec mon meilleur ami !
— C'est bon, c'est bon... une autre fois ce sera avec un étranger.



— Quand je pense que tout en vivant largement avec mon traitement de 3.600, ma femme est arrivée à nous mettre 4.000 francs de rente de côté..



— En tous cas, ma chère, la générale a sur vous cette supériorité de ne me faire cocu qu'en bonne compagnie.

— Fichtre! J'te crois! La 3^e du second... la plus belle compagnie du régiment!



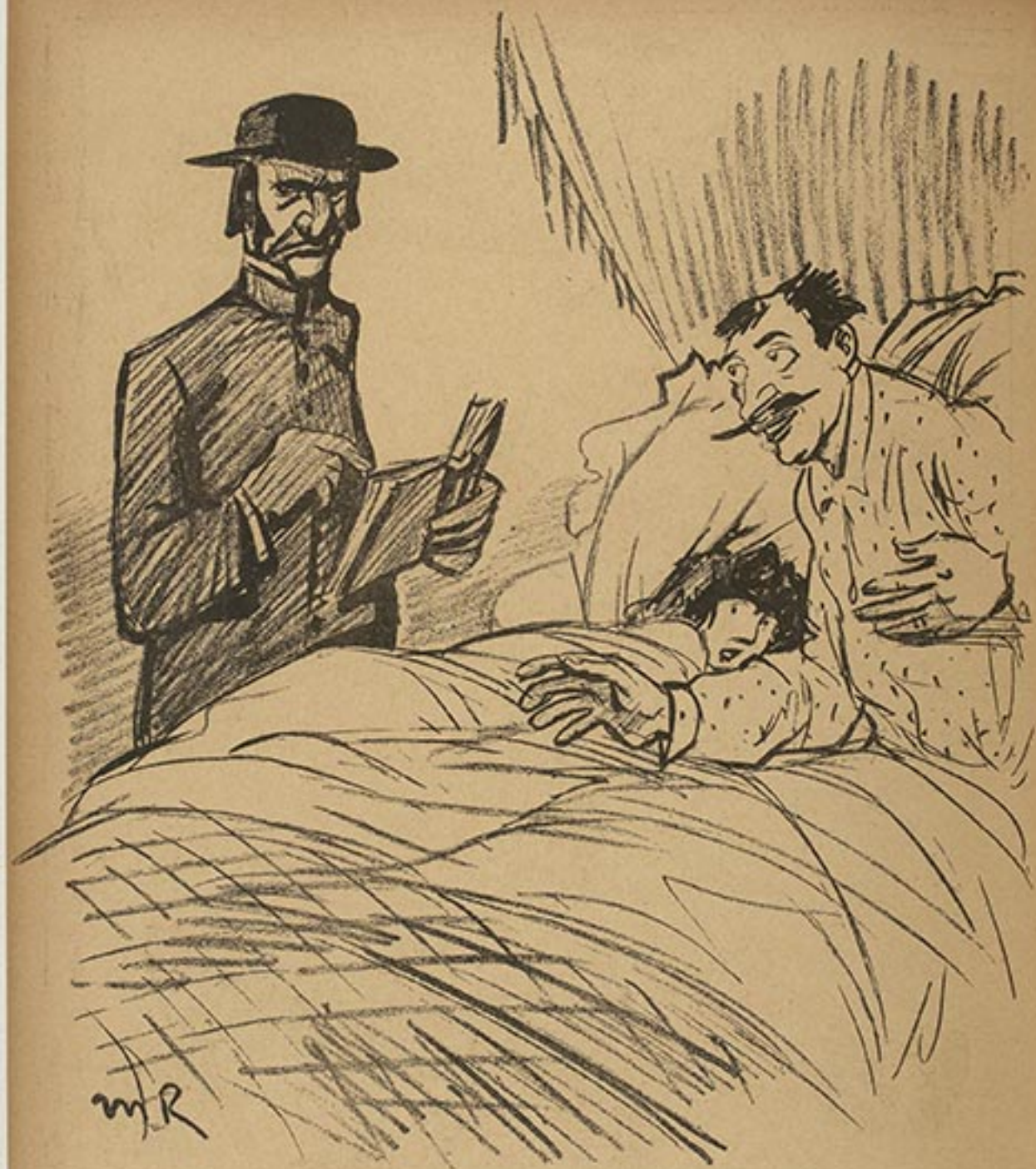
LA LOI DU JUGE : 25 FRANCS D'AMENDE

— *La pénitence est douce, nous recommencerons, ron, ron...*



LA LOI DU MARI : LA MORT.

— Qu'est-ce que je risque?.. Je suis le mari !...



LE PASTEUR COCU. — Dieu a dit : Tu ne prendras a ton prochain ni son oeuu, ni son bien, ni sa femme.

L'AMANT. — De quoi vous plaignez-vous... du moment que je ne prends pas votre oeuu ?



LE VRAI "JAUNE"

— Le patron n'a jamais été aussi chouette avec moi que depuis que ma femme fait son ménage.



SANG DE MES AIEUX!

Étes-vous sûr, mon cher comte, que votre arrière-grand'mère n'a pas couché avec un palefrenier ?



COCU DOS VERT

— C'est ma légitime... Puisque ça lui fait plaisir, ceut tout de même mieux en profiter que de la tuor.



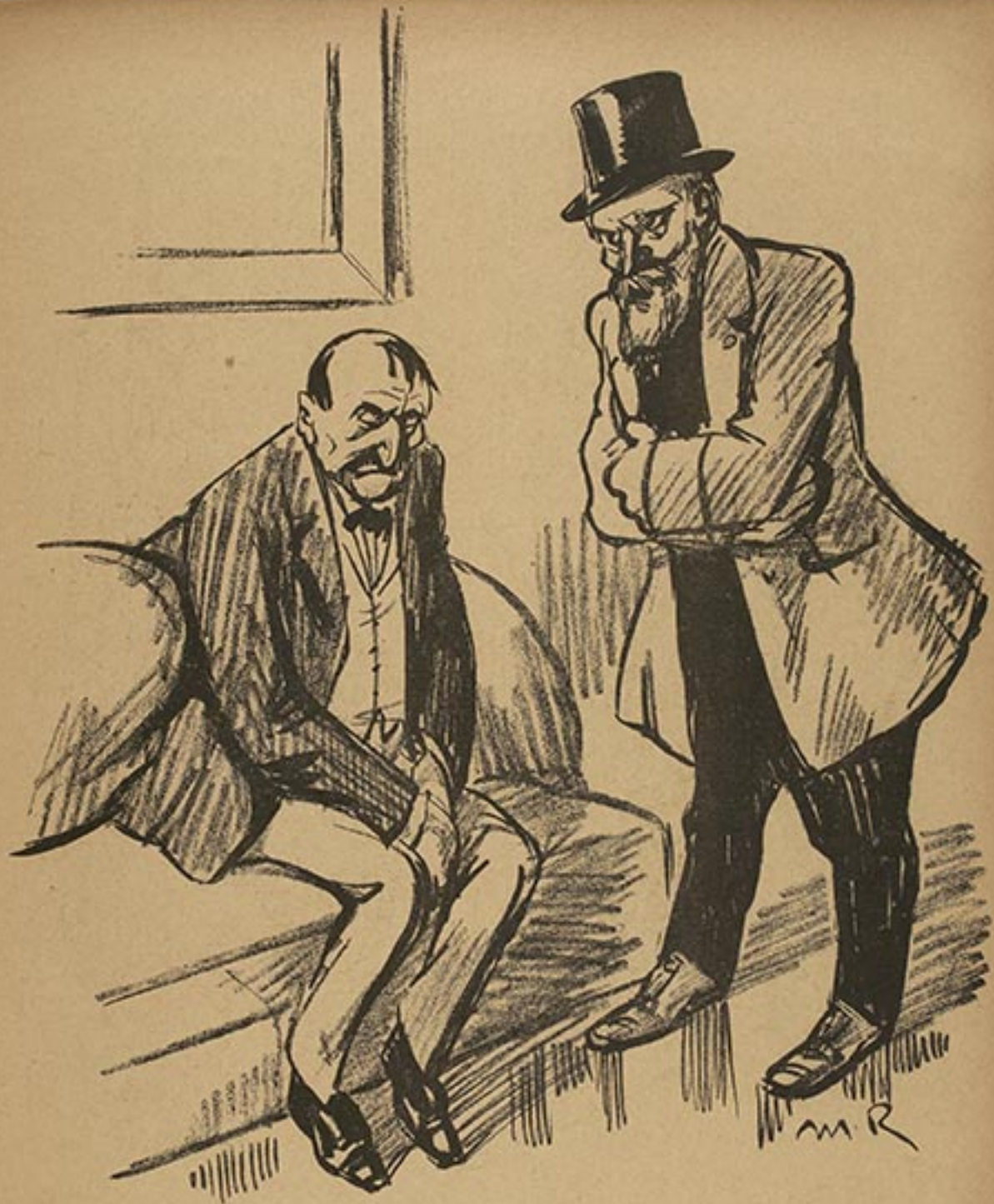
m.R

— Eh oui ! avec le cocher... tu couches bien avec la bonne...
— C'est différent ! Si je lui fais un enfant, moi, on le colle à l'Assistance Publique !..



m.R

— M'en apercevoir?... Ça troublerait ma béatitude...



— Elle te trompe à tire-tarigot... Pourquoi ne la quittes-tu pas ?
— Je l'aime !



M. R.

— Décidément, il n'y a que moi qui ne couche pas avec ma femme.

REDICTION
ET ADMINISTRATION
12, rue de Provence
PARIS
—
N° 334
24 Août 1907

L'Assiette au Beurre



Ⓒ

N° 334

24 Août 1907

50 centimes

Ⓒ



T. Galanis

Paris l'été

dessins de Galanis

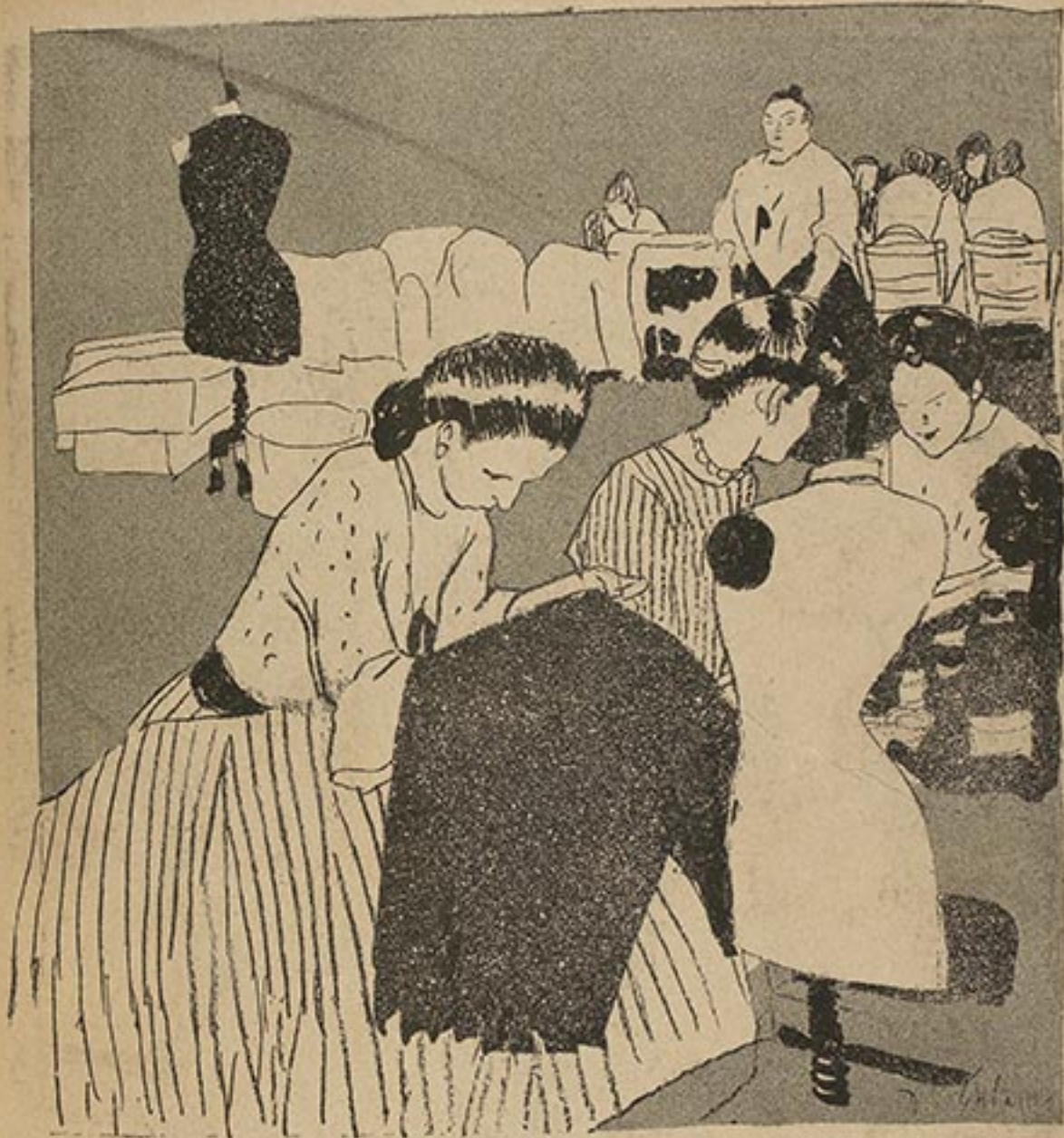
Légendes de Maurice PRAX



« L'Été, il n'y a personne à Paris. » En effet, il n'y reste plus que les gens qui travaillent. Et ces gens-là, ces claquepatins des ateliers et des usines, ce n'est rien. Ce n'est « personne ».

En revanche, M. Gémier est à Vaucresson, M. F. de Croisset, à Cabourg, Madame du Gast, dans l'Engadine et M. Fallières, à Rambouillet...

Et quand notre auguste et vénéré président est à Rambouillet, est-ce que toute la France n'est pas à la campagne ?



*Ah ! les midinettes, toujours choyées et gâtées, les coquines !
Leur été à Paris se passe à l'ombre dans les coquets et somptueux appartements que
MM. Paquin (C. O. ☉), Worth (☉ ☉), Doucet (☉) et Cie mettent généreusement à leur disposition. Et
afin qu'elles aient tout à fait frais, ces messieurs leur font préparer « les nouveautés d'hiver ».
Quoi de plus rafraîchissant, en vérité !*



Les nombreuses sociétés philanthropiques de Paris ont fait des prodiges cette année. A elles seules (et c'est à peine si elles sont dix mille), elles assurent huit jours de vacances à soixante-quinze petits Parisiens.

A la bonne heure ! Voilà du bon socialisme (pratique et profitable) 75 gosses de Paris vont aller aux champs.

Quant aux six cent mille autres mioches, ... ils attendront l'année prochaine.



Aux Parisiens pauvres de vingt-cinq à trente-cinq ans, notre généreux gouvernement, s'inspirant de l'excellente idée des sociétés philanthropiques, offre, lui aussi, vingt-huit jours de délicieuses excursions, sur les routes les moins ombragées de France — mais à l'ombre du drapeau.

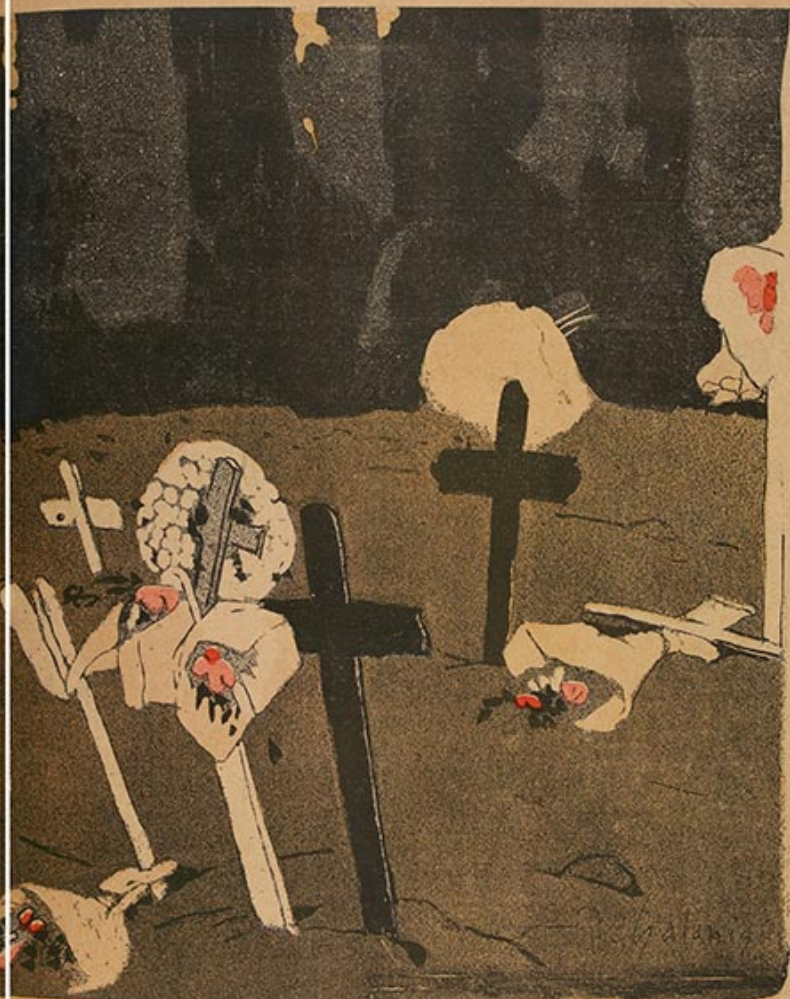
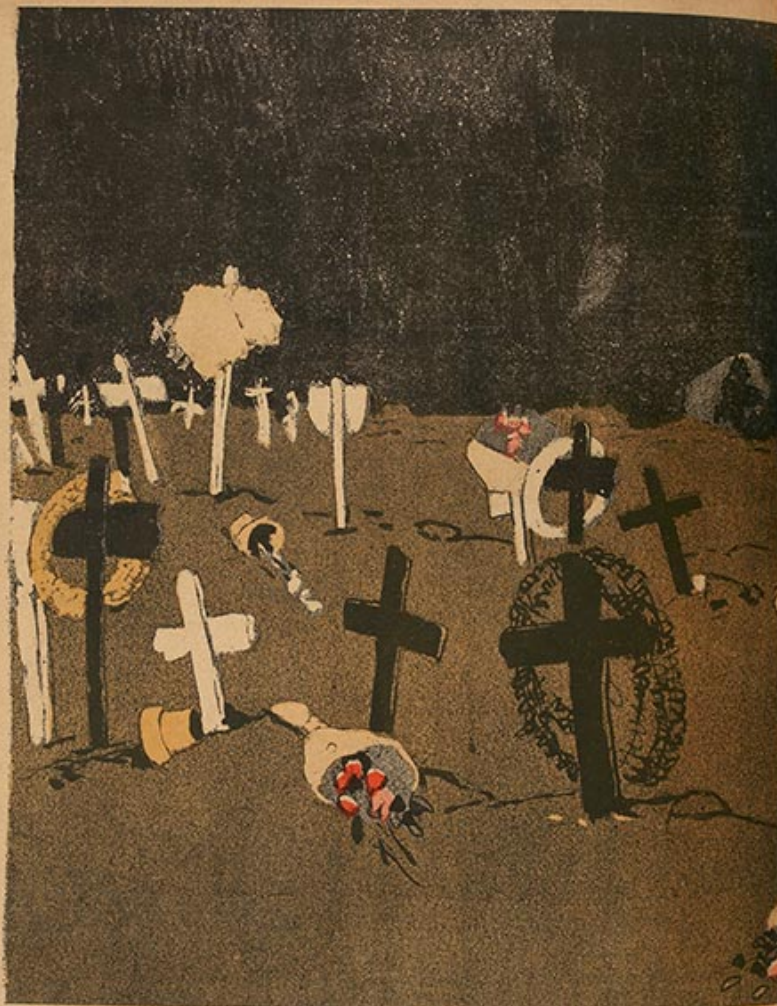


Le soir, à l'heure clémente des apéritifs (« l'heure à laquelle les gens ont boire » comme l'a dit le poète Gaston Deschamps), les Parisiens nagent dans un océan de délices parmi la poussière fétide qui sent le macadam, le crottin de cheval, l'essence de moteur et l'essence de roses.

Ne sont-ils pas aussi bien qu'à Trouville, ces Parisiens sages et sédentaires et ne jouissent-ils pas, eux aussi, « d'une magnifique terrasse avec vue sur l'amer ».



Les Parisiens, comme les rastaquouères, ont leurs petits cheaux, l'été durant... Mais ce sont des cheaux de bois qui tournent, obéissants, aux accents des valse lentes que machent les orgues barbares. Et s'il n'y a pas de croupiers... il y a des croupes, de jolies croupes de petites Parisiennes sur ces petits cheaux-là.



— Et on dit que les pauvres bougres n'ont jamais de vacances !



Pour ceux qui n'aiment point le Métro, il y a l'omnibus, rapide, confortable, moelleux, propre et frais.

Et c'est une distraction exquise que d'attendre pendant 60 minutes une place sur l'imériale de l'omnibus Madeleine-Bastille qui passe, sans cesse, complet.

Eh ! Eh ! Les omnibus, comme nos jeunes gens élégants ont leur « petit complet d'été... »



Sur les grands boulevards, devant les boutiques peintes en rouge et chez les mastroquets de faubourgs, les Parisiens, en écoutant le phonographe n'ont rien à enlever aux campagnards et aux sportsmen.

Eux aussi, ils bénéficient de *La Vie au Grand Air*, ... au grand air du phonographe nasillard et sentimental, qui conseille invariablement à Madeleine de garder son cœur et qui désespérément dit à "Poupoule" de venir...

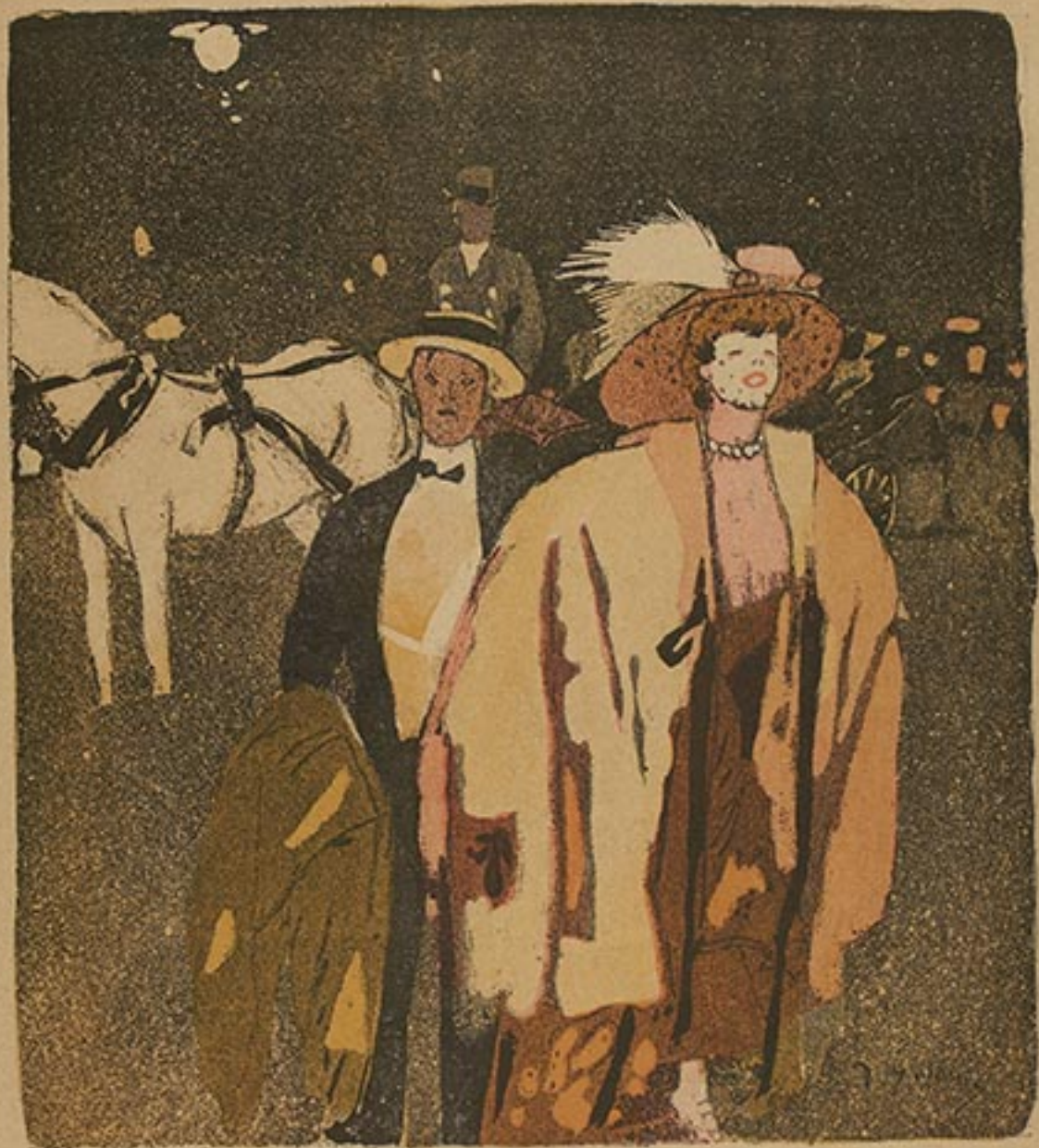


D. Galanis

Les grands oiseaux de mer, aux ailes immaculées, volent cet été, non point au ras des flots, mais au ras de nos avenues et de nos promenoirs de music-halls.

Ils volent sur les chapeaux de nos demi-mondaines. Et c'est un délicat symbole, si l'on en croit Edmond Rostand et Cyrano.

Les « chutes » de nos horizontales n'ont-elles point souvent en effet, « toute la grâce d'un ool... » ?... Mais, qui parle d'entourage ?..



Avoir été aperçu à Paris pendant l'Été, voilà de quoi discréditer à tout jamais un homme du monde. Toutefois, en cas de flagrant délit, il y a des excuses possibles.

— Comment vous à Paris, en ce moment-ci ?

— Oui, chère amie, pour vingt quatre heures, j'arrive de Dinard et j'opars demain pour Ostende...

Mais, vous-même ?...

— Oh ! Moi, j'arrive à l'instant de Biarritz et je prends le train ce soir pour Brighton. Je me suis arrêté à Paris pour commander de l'eau dentrifrice... On n'en trouve pas ailleurs... »

D. Galony



Cependant dans nos grands quotidiens, ces « sacrés fétards de journalistes », ces matins de journalistes qui voyagent gratis, mangent gratis, aiment gratis (et généralement travaillent à peu près de même), ces bienheureux journalistes parisiens, auxquels la province ne peut songer sans déceillir de jalousie, se tiennent, sportsman inaffables, à la suave et paisible pêche à la ligne.

J. Galois



Les voyages ? Nulle part, ils ne coûtent aussi bon marché qu'à Paris. Moyennant trois sous, le Métropolitain (cette grande machine à chair comprimée) délire des billets d'excursion qui permettent de se rendre à Vincennes, à Rome, ... et au Père-Lachaise dans la même journée.



Paris-les-Bains. — Il y a beaucoup de baigneurs à Paris, l'été, des pauvres vieux baigneurs qui viennent prendre dans la Seine leur bain de repos et d'éternité.

L'Assiette au Beurre

BANQUE
DU
MAROC

« Un Français doit oïre pour elle,
« Pour elle un Français doit mourir. »



REDACTION
ET ADMINISTRATION
62, rue de Provence
PARIS

NUMÉRO D'ORDRE
333-74



N° 333

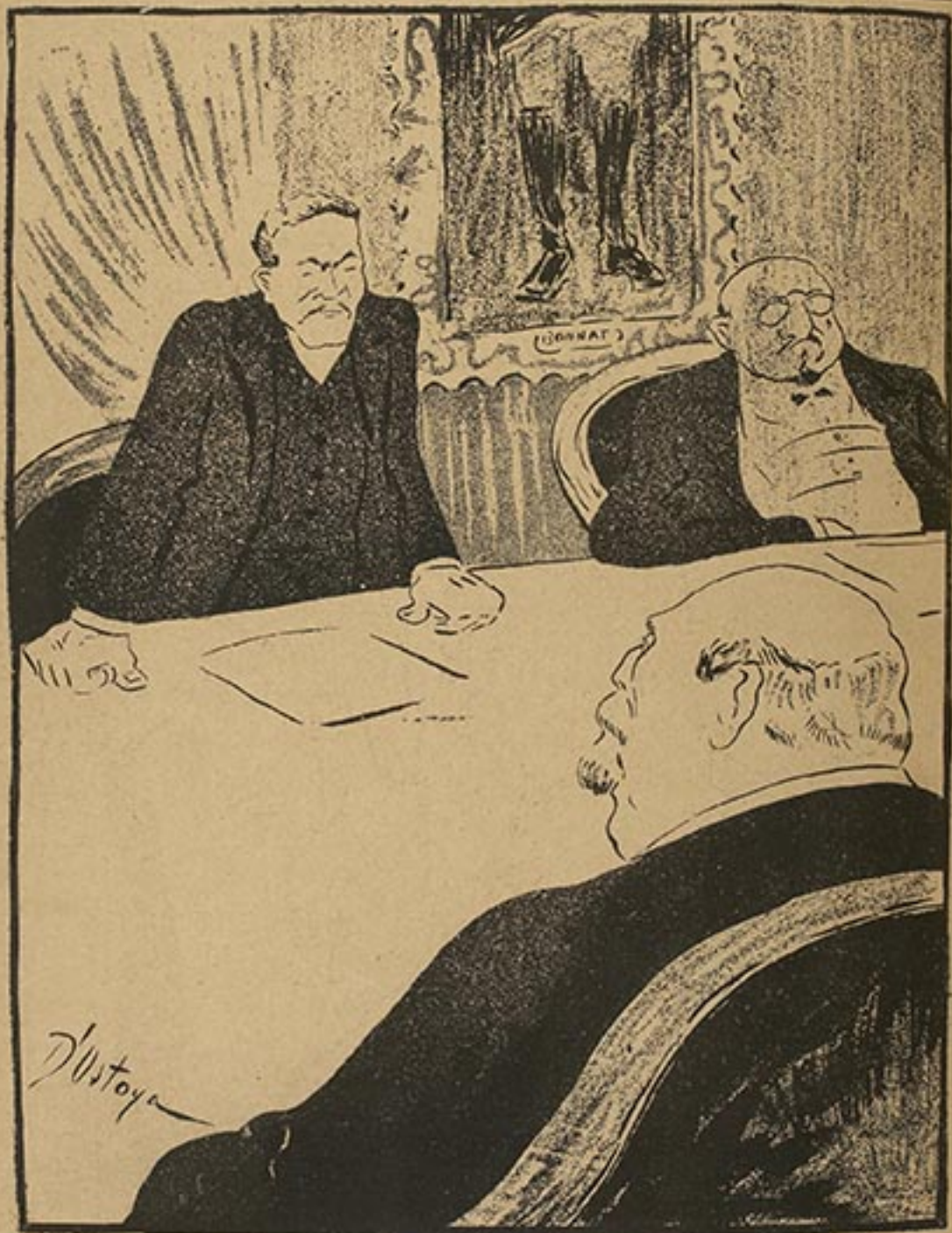
31 Août 1907

50 centimes



Civilisons le Maroc

Sandin



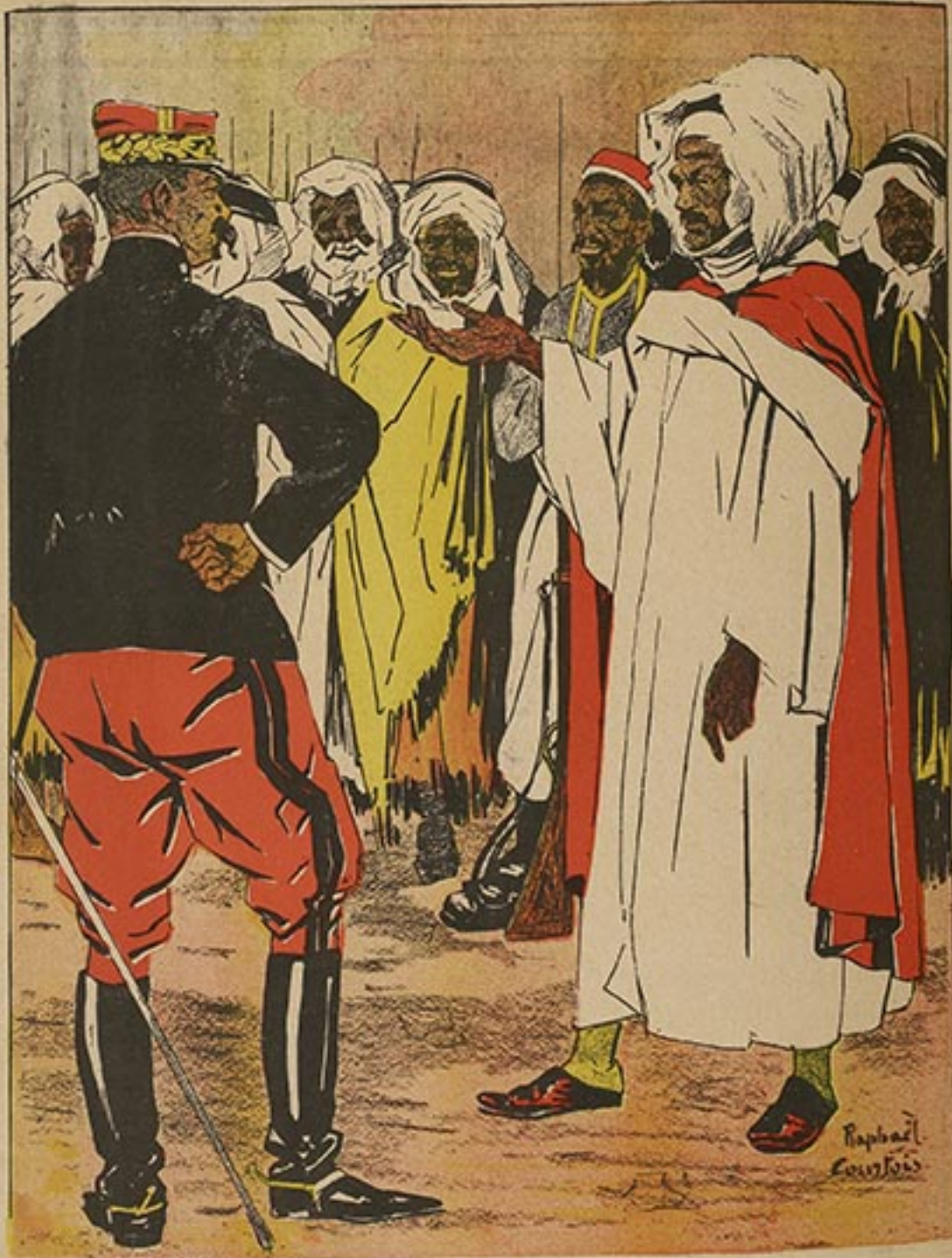
LES REQUINS

— Ah les cochons ! ils n'ont pas voulu nous emprunter de l'argent... Eh bien, quand on aura démolé leurs oses, ils seront bien forcés de nous en demander pour les reconstruire.



CIVILISONS LE MAROC !

— Metchnikoff manque de singes. Les Marocains les remplaceront avantageusement.



LES MEURTRIERS

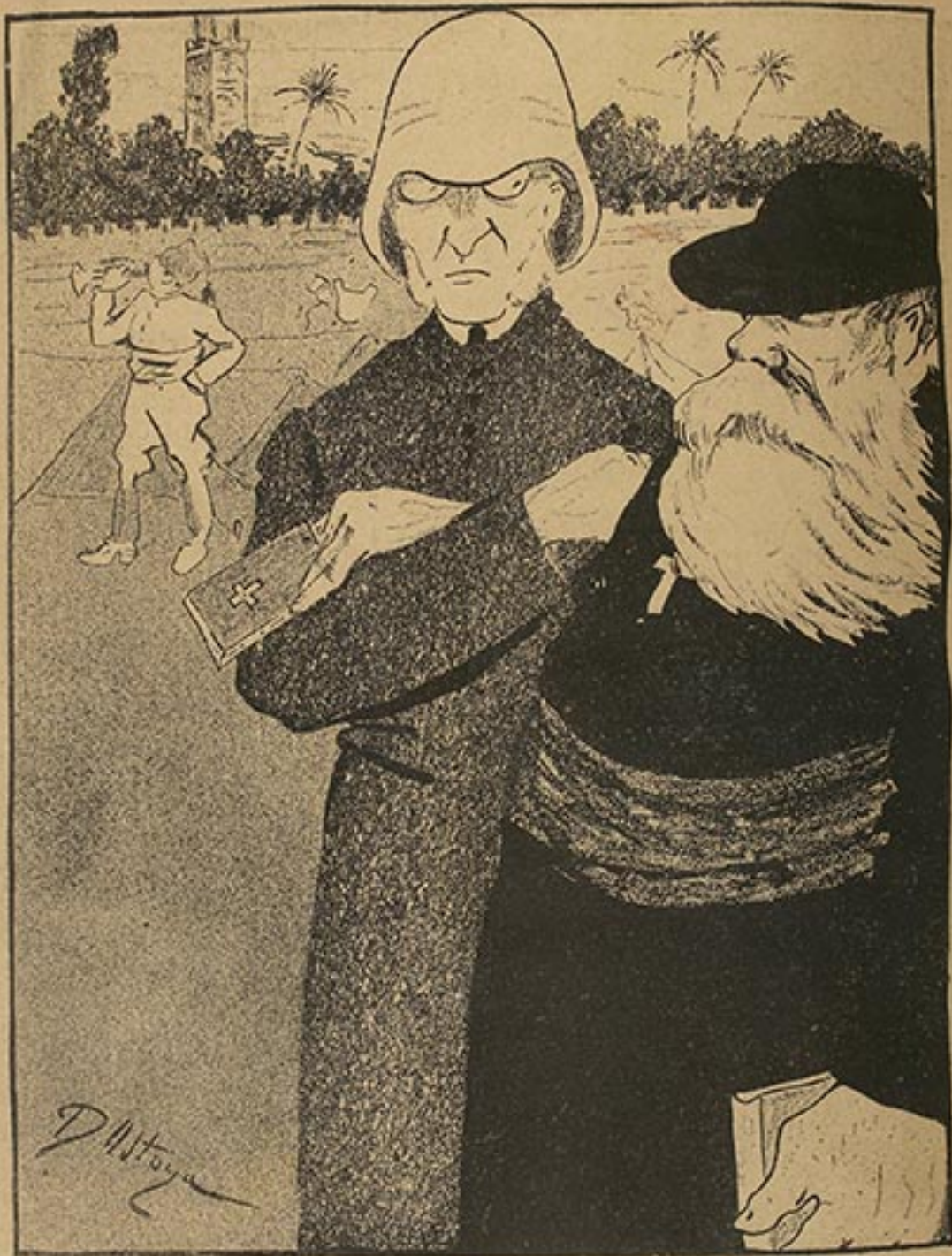
LE GÉNÉRAL. — Mais ces soi-disant meurtriers protestent de leur innocence.

LE CAÏD. — Cela se peut. Mais 'comme nous sommes tous mortels, il est indifférent de fusiller ceux-là ou d'autres.

L'Asiote au Bazar

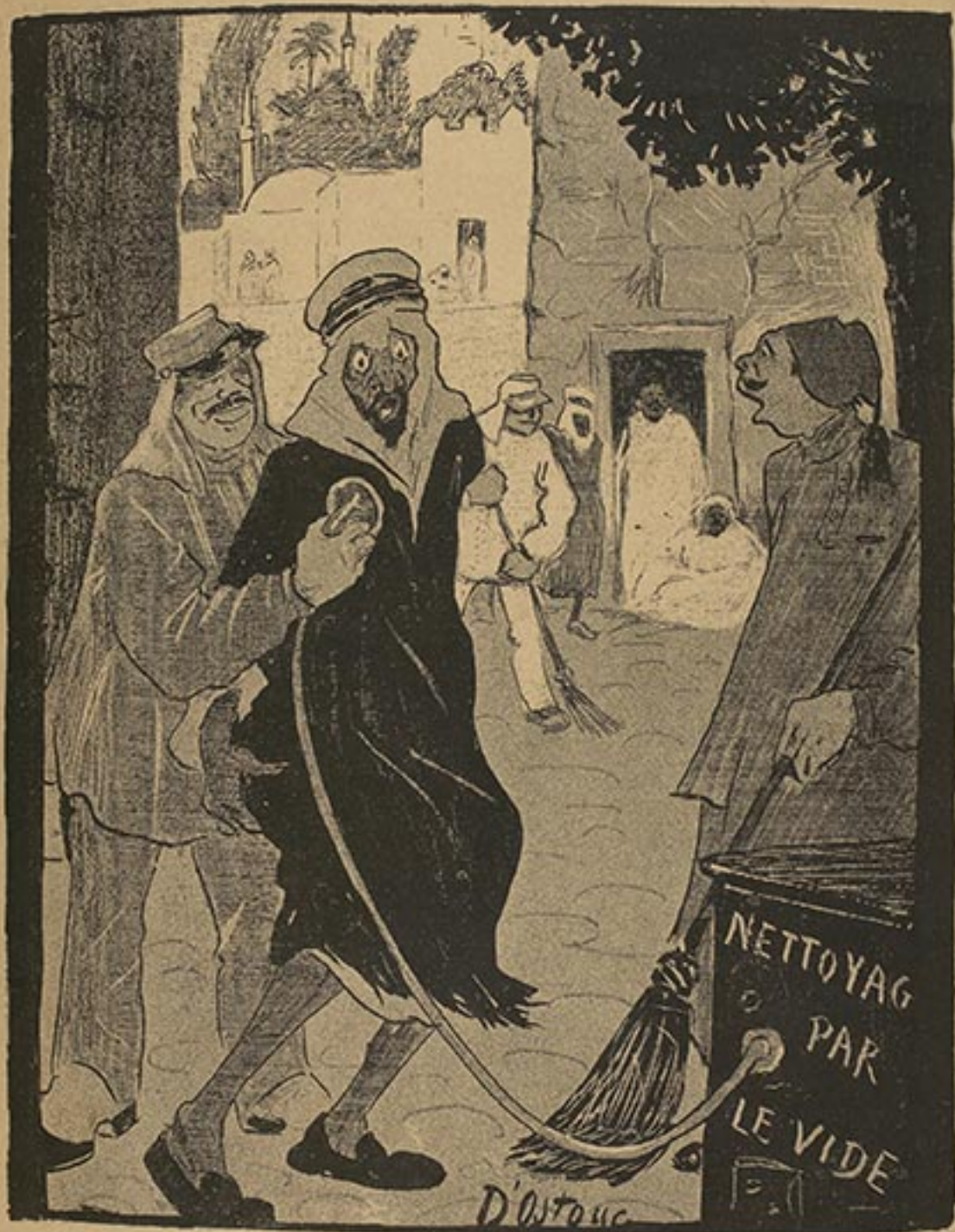


— Faisons-nous tirer l'oreille avant de leur accorder satisfaction .. Comme ça, avant de partir, ils nous installent un égout collecteur.



SERVICES AUXILIAIRES

- *Que pensez-vous de ce pays?*
- *Peuhl il ne pout pas la Chine, avec ses trésors artistiques qui se pendaient si bien.*



LE TIRAILLEUR. — Dire qu'il faut des mitrailleuses pour arriver à dégrasser ces lascars-là !



LE MAROC SE CIVILISE



Naudin



Delannoy

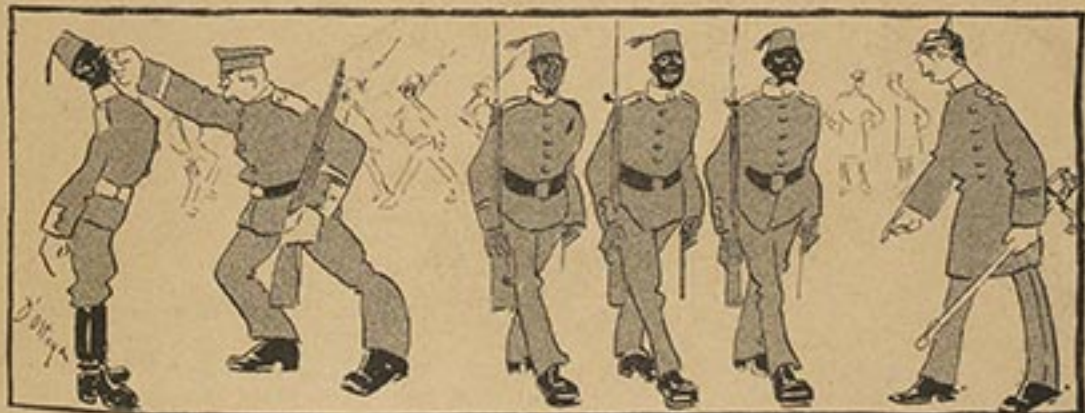
DONNONS DES LOIS AU MAROC

On établira le minimum de consommation de vin à 5 litres par jour et par tête, ce qui solutionnera le problème de la crise viticole...

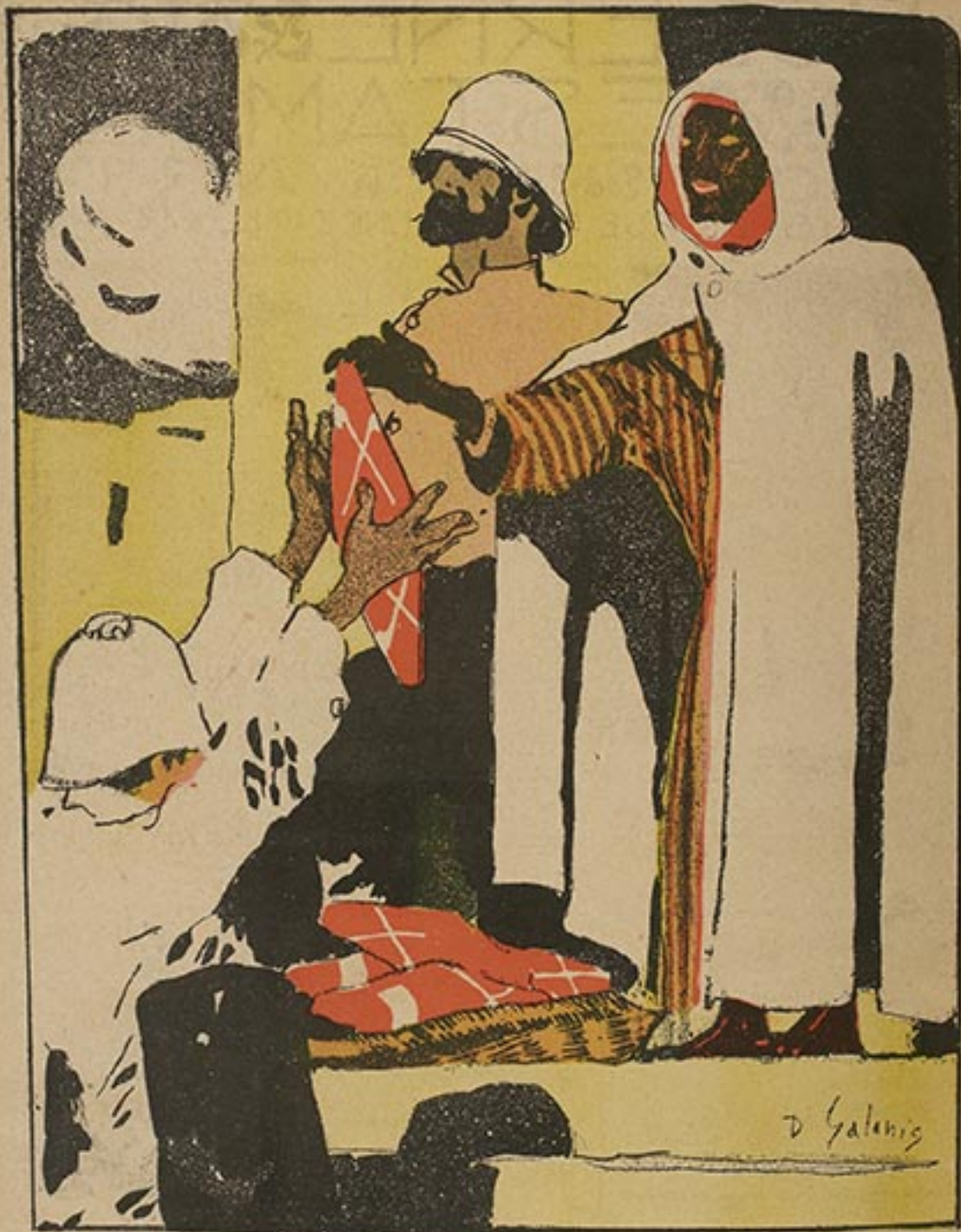


LE MAROC DEVIENDRA ÉTAT POLICÉ

L'Europe y enverra une quantité de messieurs très bien, ayant l'habitude de rédiger des petits papiers.



Le Pays étant ouvert à toutes les bonnes volontés, les Allemands y installeront leur industrie nationale.



LA TUNISIFICATION

Le monopole des tabacs étant établi, le sultan sera chargé de distribuer des récompenses aux sorciers de la République.



POUR PROTÉGER LA MORALE

Sur les instances de Monsieur Beranger, des maisons closes seront créées, où l'on observera strictement le principe de la Pénétration Pacifique et de la Porte ouverte.

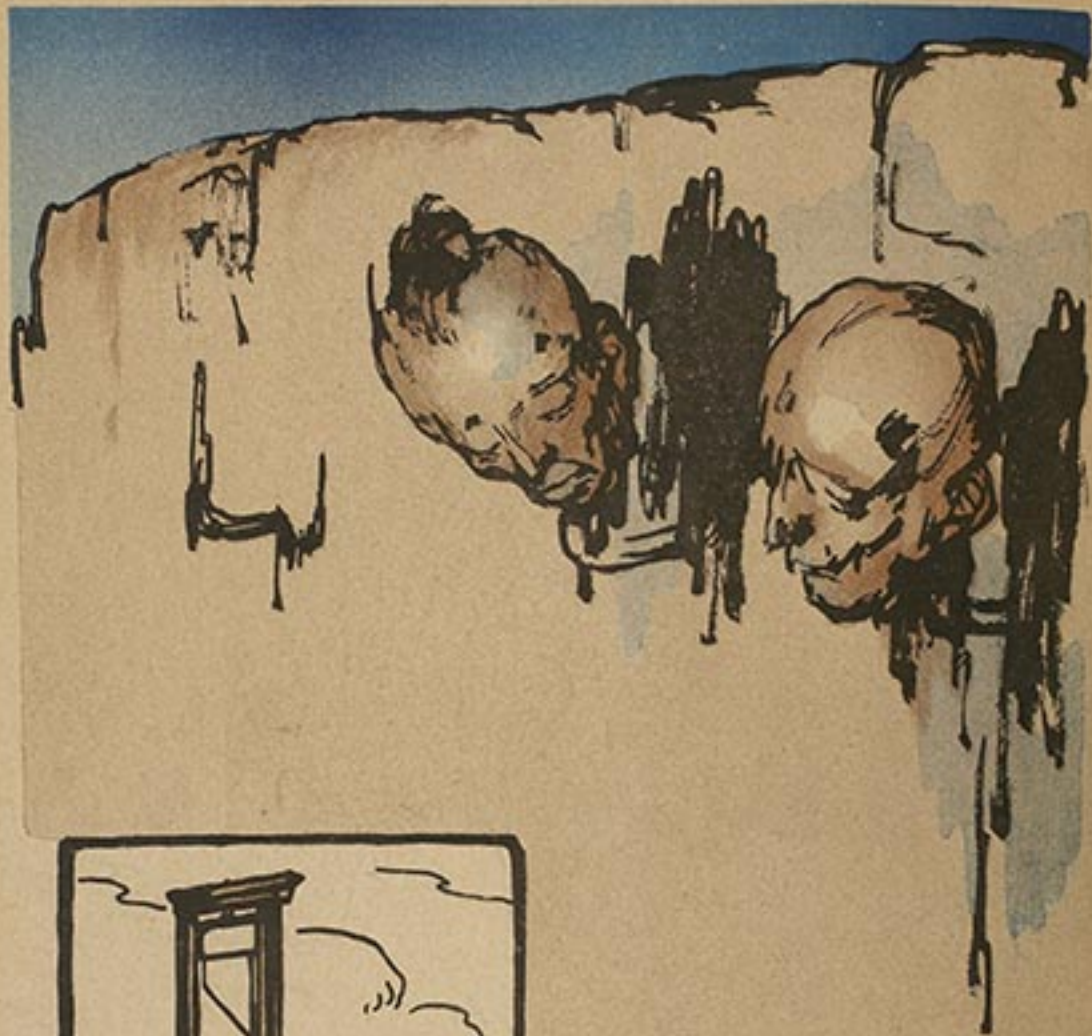


Les Français feront fleurir au Maroc leur véritable industrie nationale : L'industrie Politique.



o delannoy

Après quoi les Marocains apprendront qu'il faut travailler pour vivre... et créeront de la faim comme tout le monde le fait ici.



Quand le Maroc n'était pas civilisé...



... Quand le Maroc sera civilisé...

N° 336
7 Septembre 1907
6
50 centimes

L'Assiette au Beurre

REDACTOR
ET ADMINISTRATEUR
62, rue de Provence
PARIS
Téléphone n° 1
200-74

AUX FORTIF'S

SERVICE



Par

RICARDO FLORES



Roufflet

— C'qui faudrait avoir, c'est les poubelles des Champs-Élysées; on s'foutrait d'l'avenir et on serait « pallas »



— Tu vois, j'suis assez bath, ici ; mais ça manque de meubles ! !...
— Quel qu' t'attends pour prendre un bon chez Dufayet ?....



A LA PORTE DE VANVES

— Gueule pas si fort, o'la les voisins qui étonnent; t'es pas a Saint Ouen, ici, faut être plus distinguée qu' ça....



LENDEMAIN DE FÊTE

— Mon vieux y a encore qu'ici pour cuer une bonne biture et remettre d'apiomb sa gueule de bois sans être emmerdé par les flics.



— Alors, vous avez plaqué Saint-Quen pour lory ?...
— Oui, par ici c'est plus distingué... et puis, on a le gaz...



R. Fl.

- Tu parles s'il est intelligent ! C'est lui qui a raccommodé sa veste, tout seul...
- T'en feras un artiste « stoppeur »



— Et si on les fout par terre, nos fortifs, où donc que l'peuple souverain ira à la campagne le dimanche? —



« On va démolir les fortifications. »
Les Juifs.



LA GLOIRE

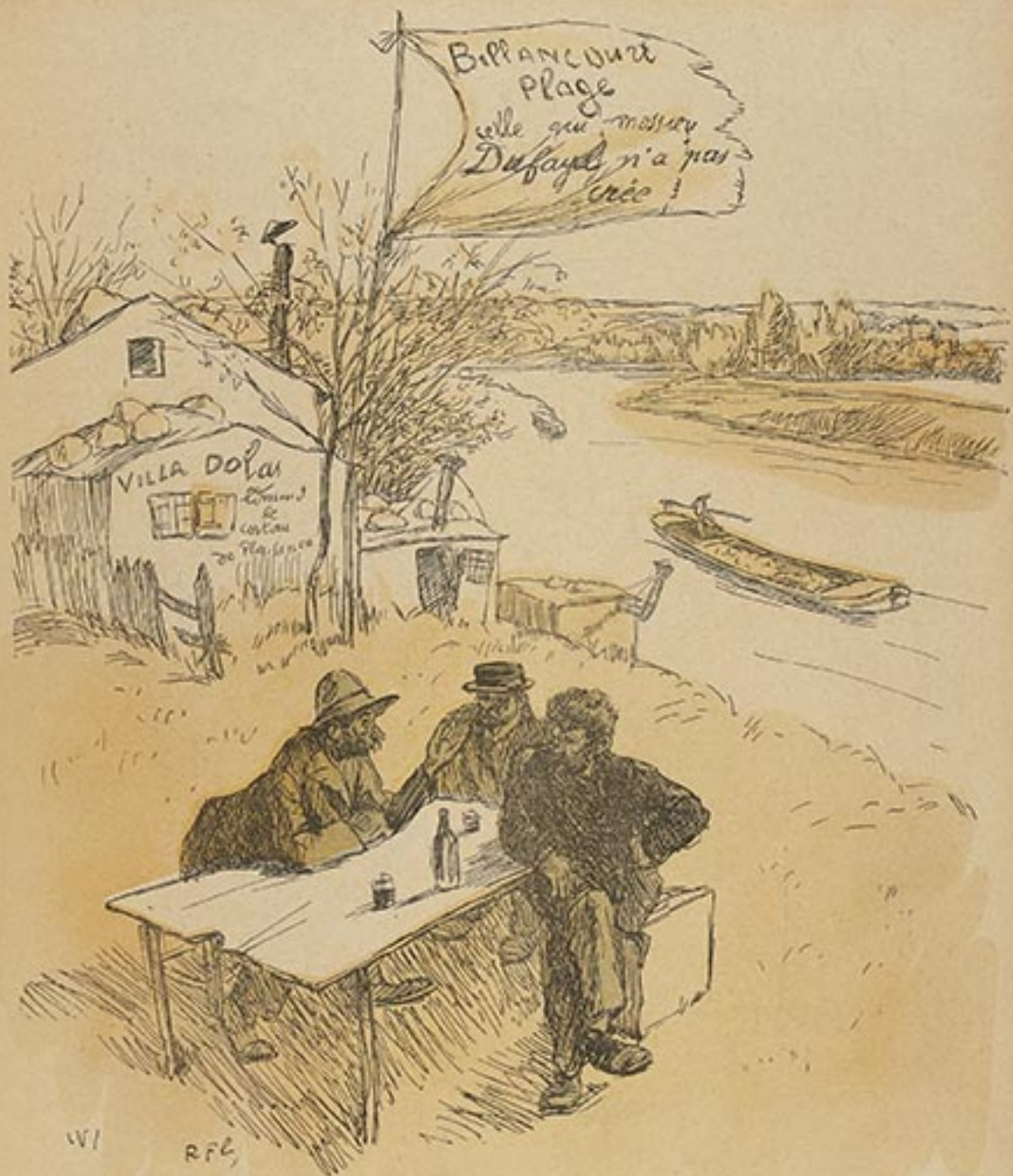
- Tiens, Chariot, on parle de moi dans les journaux...
- Où donc?...
- Tu vois pas : « Hier soir, un ignoble indioïdu... »



— Allons ! viens, mon ange... Sur les fortifs t'es pas d'frats d'hôtel, et les punaises sont pas à craindre.



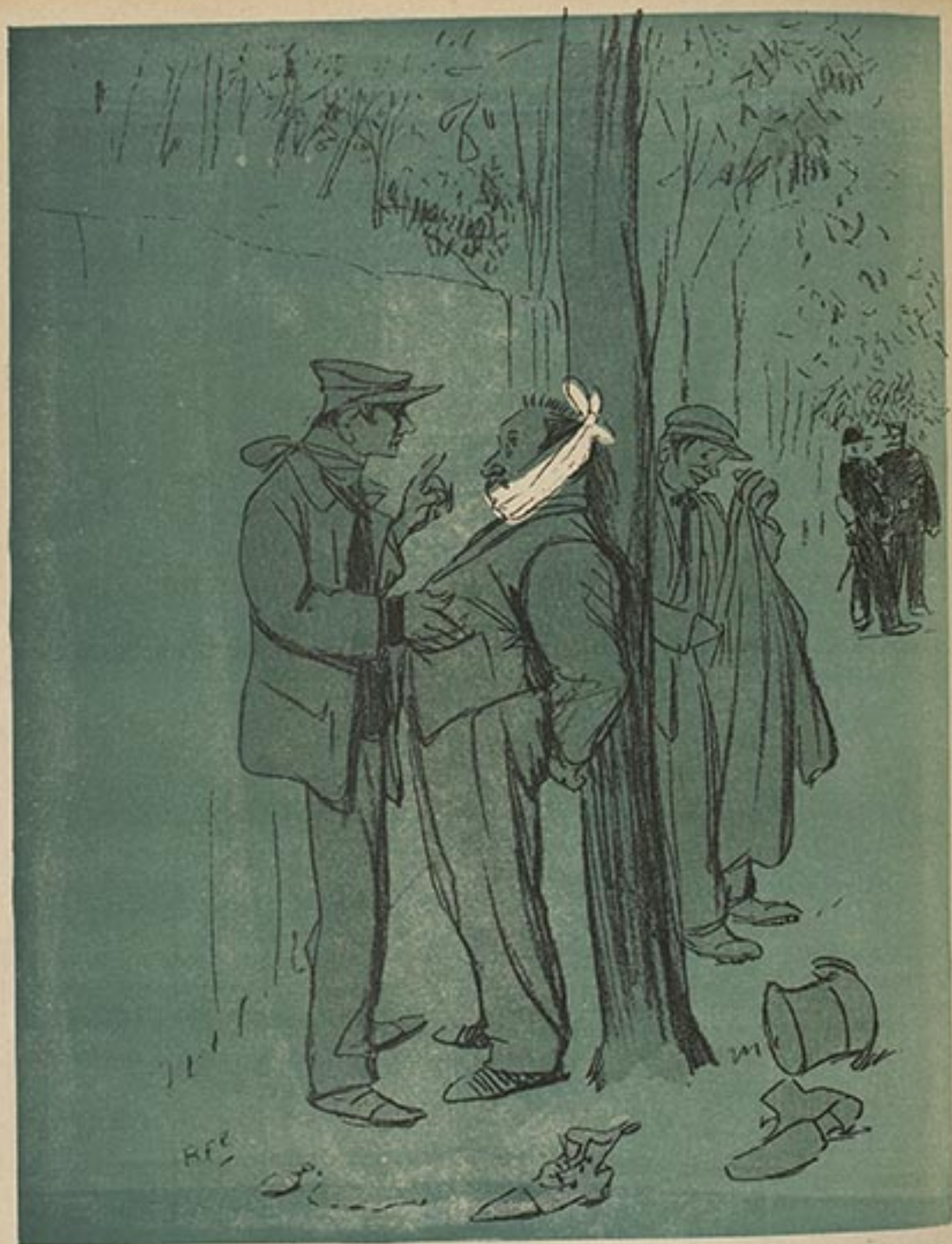
— Ah ! Julot, où qu'tu vas, qu't'es si chouette ?
— J'oas emprunter dix ronds à Pouibot... un peu de toilette, ça y donnera confiance.



W1

RFC

— Y a des gonces qui vont à Sainte-Adresse, attirés par de chouettes affiches... mais sois certain que si ce coin de Billancourt était connu, il serait empoisonné de michetons, comme Trouille !!!



— Ici, mon poteau, c'est un quartier de tracailleurs : faut pas venir y prendre le frais ; cet air là ne t'out rien....



— Et puis, nous aussi, on fait son petit voyage de noces en Italie.... c'est à dire à la barrière d'Italie : ça coûte moins cher.



LES EMMERDEURS]

— Qui qu'empoisonne le quartier?... c'est les cochés à roulettes.

L'Assiette au Beurre

REDICTION
ET ADMINISTRATION
62, rue de Provence
PARIS

WILL. MATHY & CO. 2
BRO-74

LES HOMMES D'ORDRE, par Paul Poncet

DEPOSE

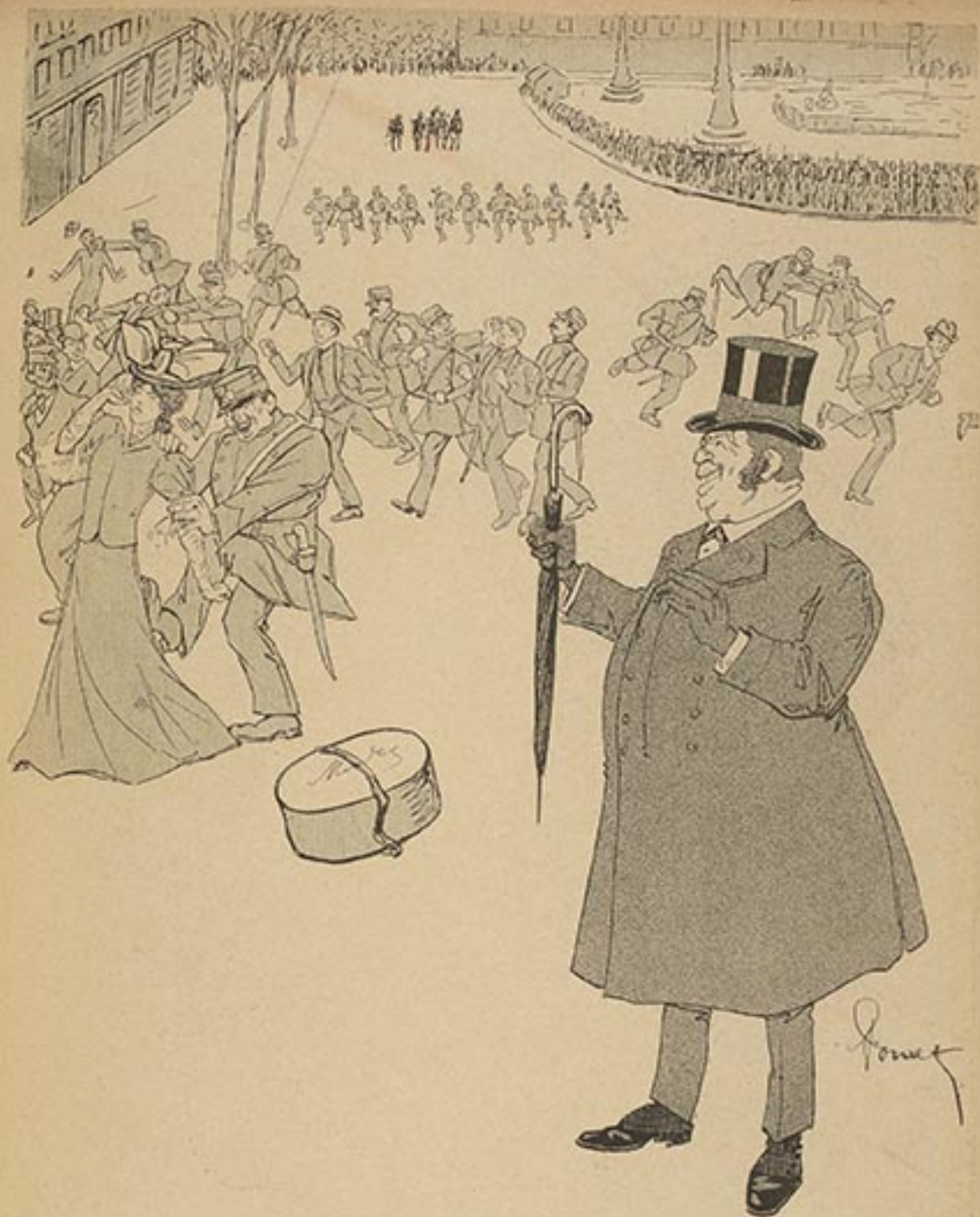




René

LE GRAND FLIC

— La voilà, la Cathédrale républicaine...



L'AMI DE L'ORDRE

— Ah! les braves gens...



L'ORDRE LAIQUE

— Vous êtes un 'fauteur de désordre, monsieur. Je dois vous révoquer... car je suis un homme d'ordre, moi... depuis que je suis ministre.

Jonny



L'ORDRE RELIGIEUX

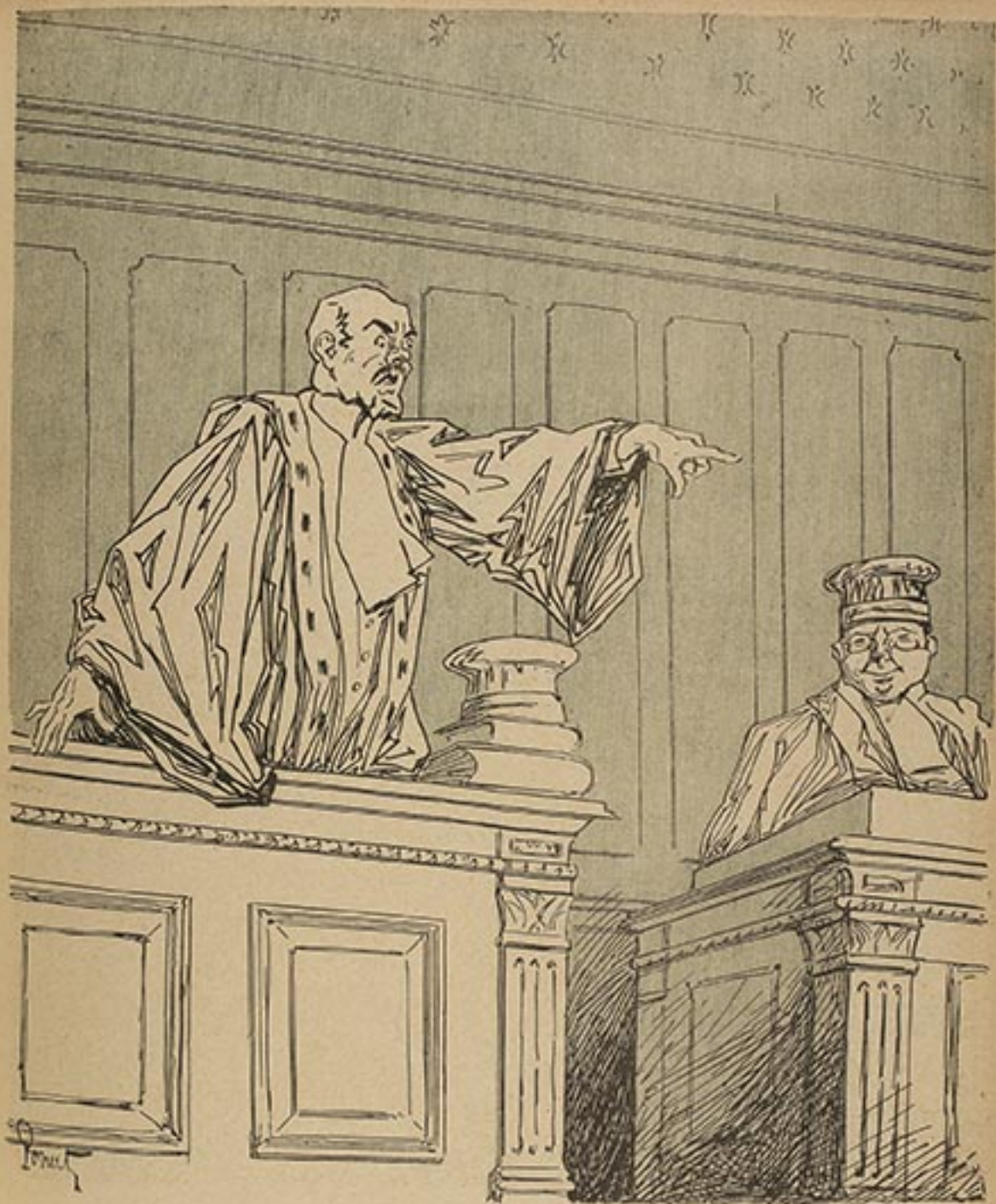
— C'est dans les cerveaux que nous faisons régner l'ordre



L'ORDRE MORAL

« Soleilant s'est converti au protestantisme ». (Les Juvéniles.)

— Intercédez pour sa grâce, Monsieur le Sénateur. Le pauvre garçon m'a promis de fonder une Section de la Ligue contre la licence des rues, à Cayenne.



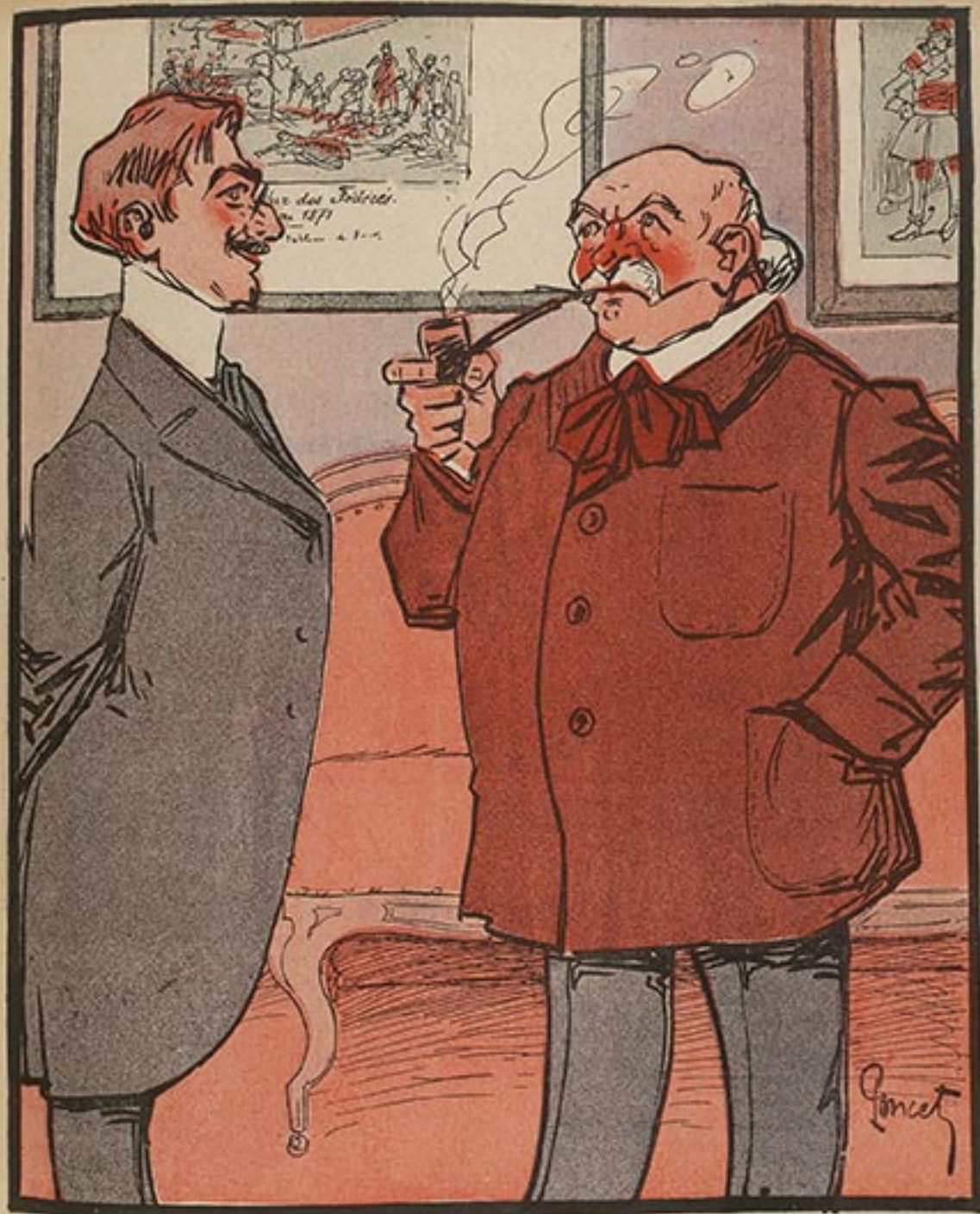
L'ORDRE JUDICIAIRE

— Innocent ou coupable, Messieurs les Jurés, vous devez le condamner, car c'est un anarchiste!...



LES HOMMES D'ORDRE DE JADIS (VERSAILLES, MAI 1871)

— Ah! canailles, vous nous avez fait peur!...



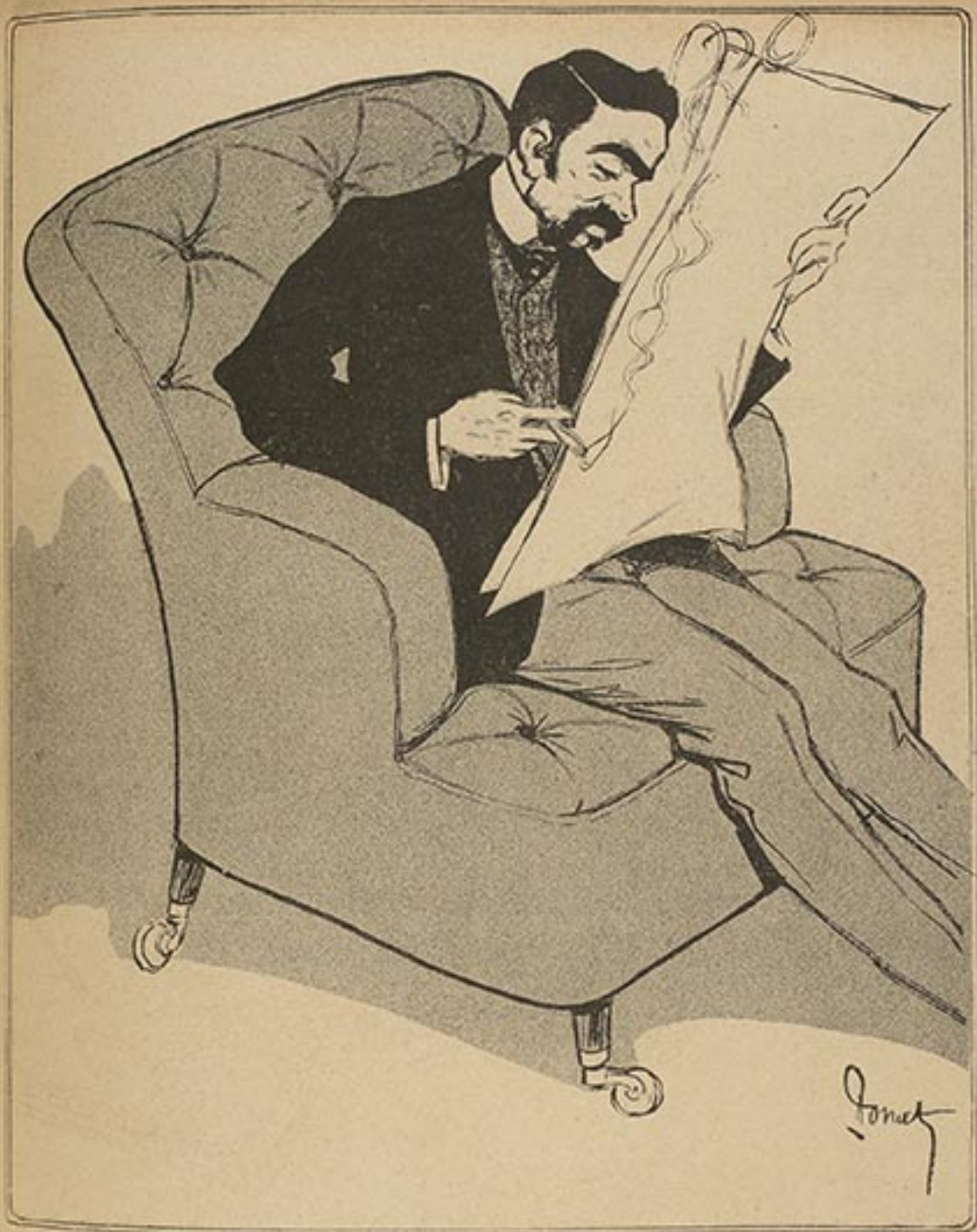
L'ANCIEN COMMUNARD

— Bien sûr que je suis pour l'ordre, aujourd'hui, puisque je suis patron, propriétaire et délégué cantonal.



LES AUGURES

— C'est tout de même oral... on ne fait de l'ordre qu'avec du désordre.



L'EX-PROFESSEUR DE DÉSORDRE

— Comment! Ces gens-là osent se prétendre mes élèves... et ils ne sont même pas sous-secrétaires d'Etat!...

x Nous sommes les élèves de M. Briand »
(Déclaration des Antisocialistes à la Cour d'assises.)



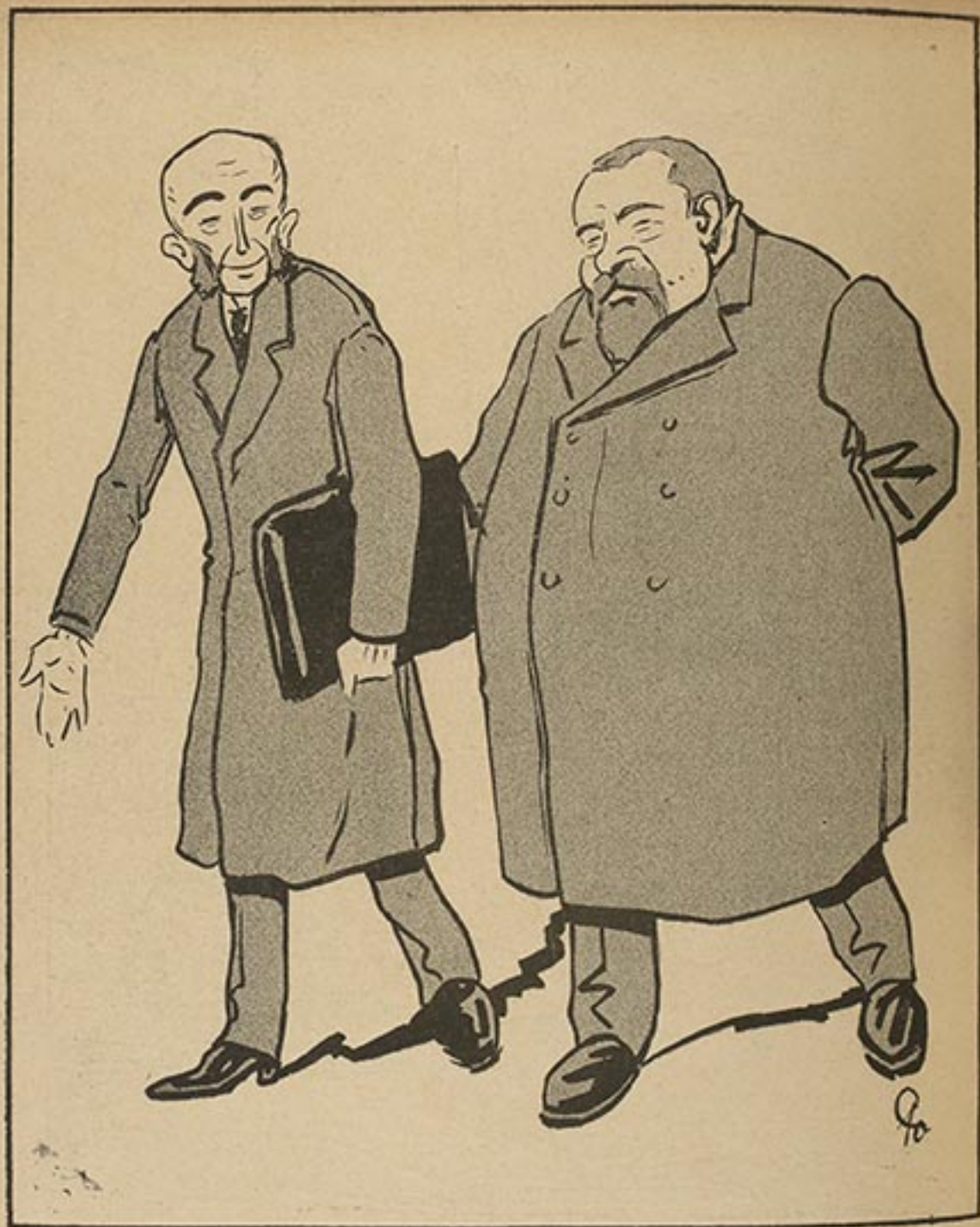
LE TRIOMPHE DE LA LOI

— On doit s'incliner devant la LOI.



L'ORDRE A VARSOVIE

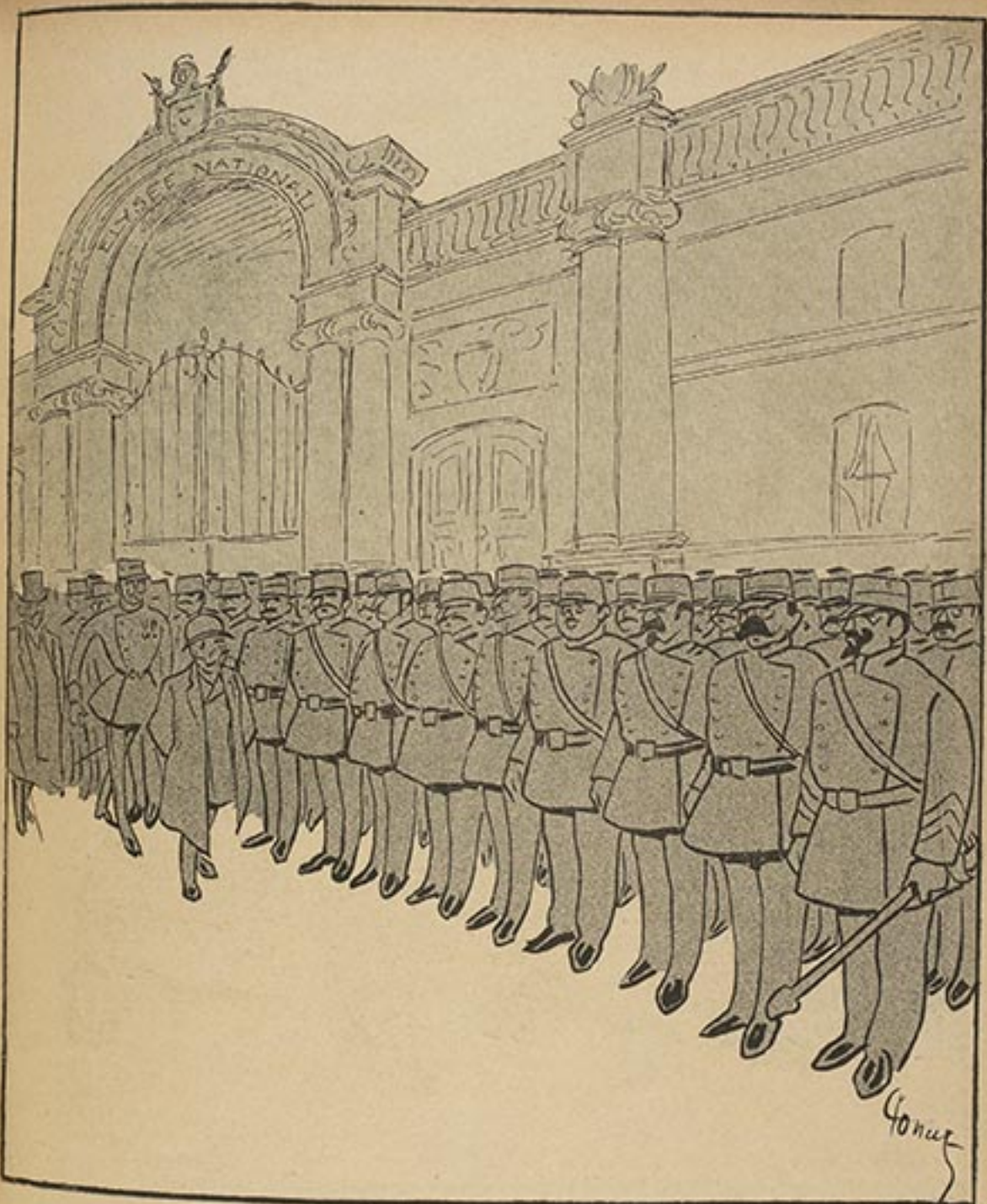
— Maintenant, nous pouvons dormir tranquilles... jusqu'à ce que leurs fils aient vingt ans.



LES PRÉDÉCESSEURS

« MM. Méline et Dupuy renoncent à la candidature ». (Les Journaux.)

— Pourquoi insister?.. Clemenceau nous remplace si bien.



L'ARMÉE DE L'ORDRE

Les Rois de Paris.

ABONNEMENTS: Un an, Paris, 25 fr.; dep. 26 fr.; étrang. 28 fr. La copie des articles est formellement interdite en France et à l'étranger. — Les annonces et demandes de renseignements sont reçues à l'Administration, 62, rue de Valenciennes, Paris.

E. VICTOR, imprimerie spéciale de l'Assiette au Souverain, 61, rue de Valenciennes, Paris.

L'Imprimeur-Général: E. VICTOR.



Poncey

POUR ASSURER L'ORDRE...

— Arrêtez tous ceux qui la trouvent mal faite!

L'Assiette au Beurre

REDICTION
ET ADMINISTRATION
62, rue de Valenciennes
PARIS
V. WILMONT & C^o
DÉP. 74

DE LANNOY -

faisons des enfants.



— Quand je suis saoul, ma femme est belle.



— Croissez et multipliez; Dieu bénit les grandes familles.
— Vos' Dieu, m'sieu l'curé, c'est comme not' patron: il n'a eu qu'un saïé!...



— Vous avez des enfants, monsieur Plot ne peut pas vous louer.

SECRETARIAT



o delannoy

— Vous l'abandonnez et vous chiez ; ça ne prend pas, les grimaces ! ...



a delannoy

LA FILLE MÈRE

— Salope!...



— Vous garder à l'usine, quand vous avez détourné mon fils de ses devoirs conjugaux ? Estimez-vous heureuse que nous vous laissons tranquille !



— Le portrait de ton père... mais c'est pas lui qui me l'a donné.



LE BON PATRON.

— Je serai parrain du douzième...



— La bonne est enceinte... foutez-lui les palme !..



a. delannoy

- Avec mes 20 enfants, j'ai été exempté des contributions.
- Y a plus d'bonéficé à élever un oeu.



— Vingt enfants !... Veinard, vous pouvez avoir la médaille du « Matin » !...

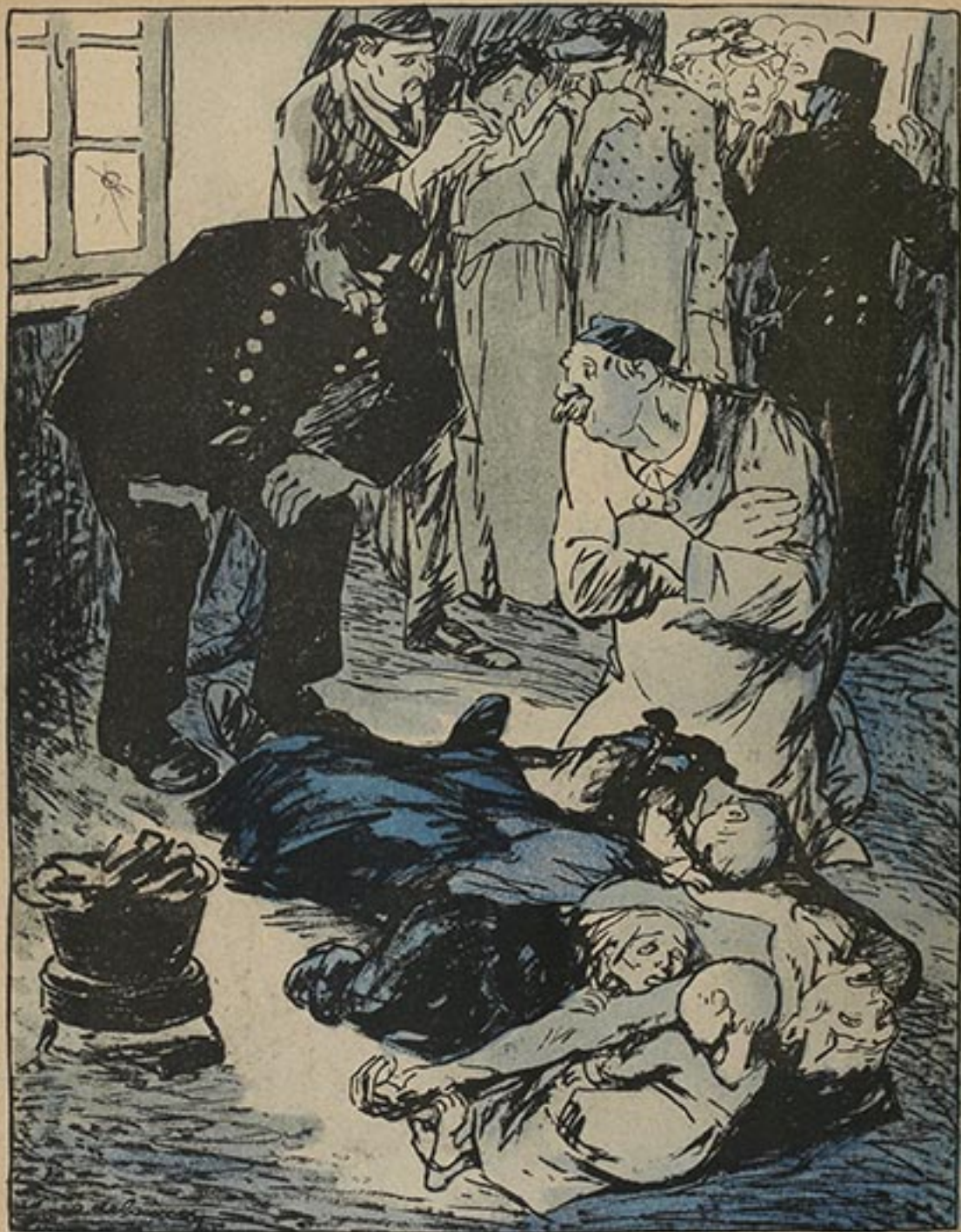


— De qui ?... Est-ce qu'on sait, nous !...



LA FAMILLE MARIE CINQ-SOUS.

— *Fille ou garçon, c'est toujours pour la Patrie.*



— Elle était libre de sa peau, mais tuen ses enfants sans leur laisser le temps de connaître les joies de la vie !...

— Nom de Dieu !... faut rien être pache !...



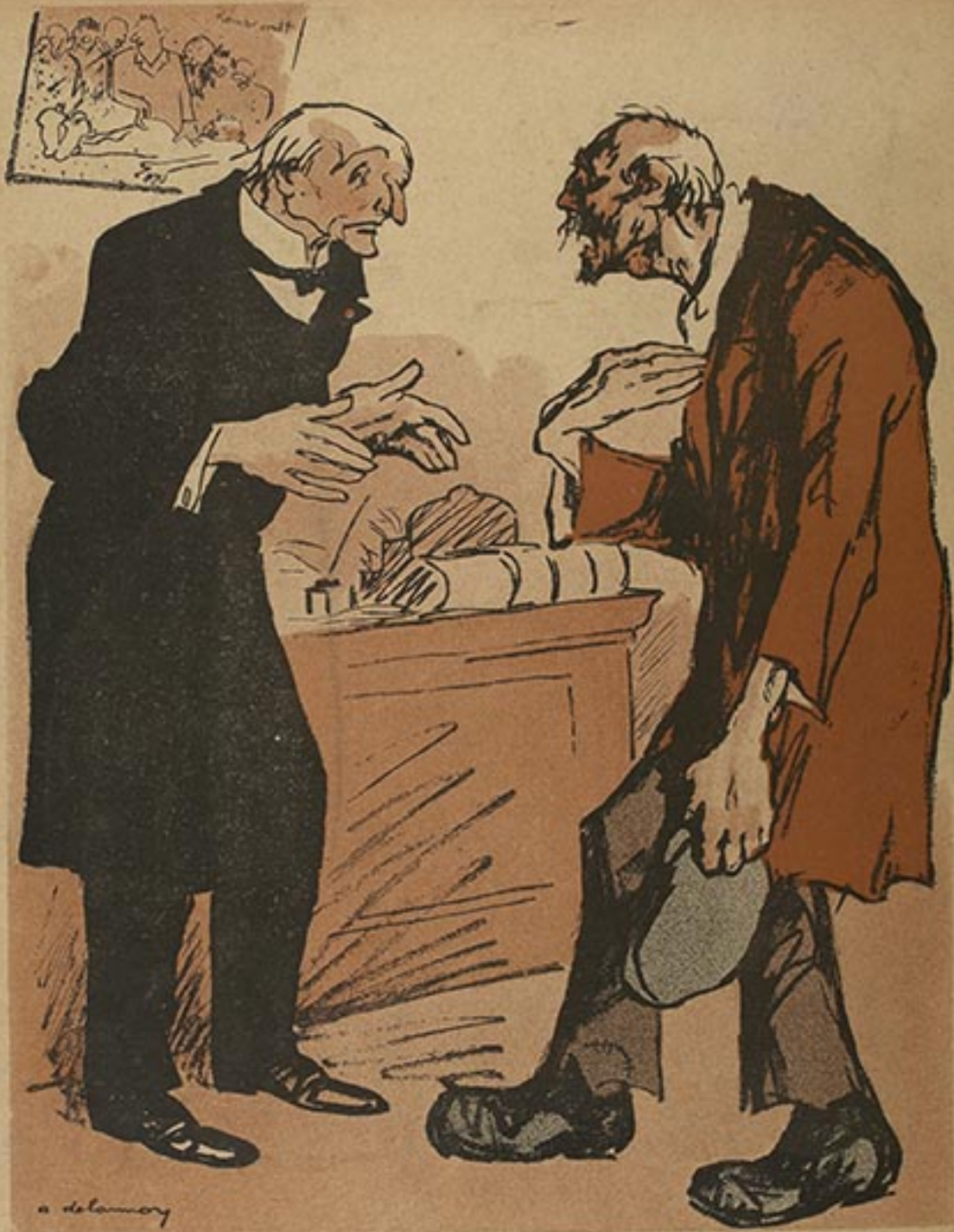
a Delannoy

— Je me suis établie sage-femme, rue de la Dolorance, un riche quartier... les trouaux d'aiguille y sont bien payés.

ABONNEMENTS : Un an, Paris, 26 fr.; Étr., 26 fr.; Étr., 28 fr. La copie des dessins est formellement interdite en France et à l'Étranger. — Les manuscrits et dessins ne sont pas rendus.
Rédaction et Administration, 62, R. de Provence, Paris.

E. VICTOR, Imprimerie spéciale de L'Assiette au Beurre, 62, rue de Provence, Paris.

L'Imprimeur-Gérant : E. VICTOR.



L'ÉLECTEUR D'IVRY.

— Alcoolique, tuberculeux, syphilitique, moi?... J'ai sept enfants. Faites-en autant!

N° 339
25 Septembre 1907

50 centimes

RECEIVED
1907

LIBRARY
1907

REDICTION
ET ADMINISTRATION
41, rue de Provence
PARIS

1907-08

L'assiette
au beurre.

L'ART
NOUVEAU.

JUGEND-STIL

DEUTSCHER TEXTE

PAR

·RAPHAËL
·KIRCHNER·





Le bacille a été découvert, il y a quelques années, par plusieurs artistes indépendants, et il s'est répandu rapidement à travers l'Europe.

Der Bazillus wurde vor mehreren Jahren von einigen freien Künstlern entdeckt, und verbreitete sich rasch über ganz Europa.

Un premier symptôme :

Ein übermächtiges Anzeichen ist,



les hommes laissent pousser leurs cheveux,

bei Männern, dass sie die Haare lang wachsen lassen,



...les femmes passent à la tondeuse.

bei Frauen, dass sie dieselben kurz schneiden.



La maladie se manifeste tout d'abord par le besoin qu'éprouve celui en est atteint de visiter assidûment les expositions d'art...

Die ersten Krankheits - Symptome sind zumeist die, dass der Befallene häufig und gern in Kunstaustellungen geht,



*Après quoi il ne peut s'empêcher d'acheter
toutes sortes de bibelots*

*Sodann allerhand Kleinigkeiten kauft, und
dieselben*



pour les exhiber triomphalement devant ses amis.

triumphierend seinen Freunden zeigt.



*Le mal s'aggrave quand il commence
à vendre tous ses meubles...*

*In ernsterem, vorgeschrittenem Stadium äussert
sich die Krankheit darin, dass der Befallene alle
seine Möbel verkauft.*



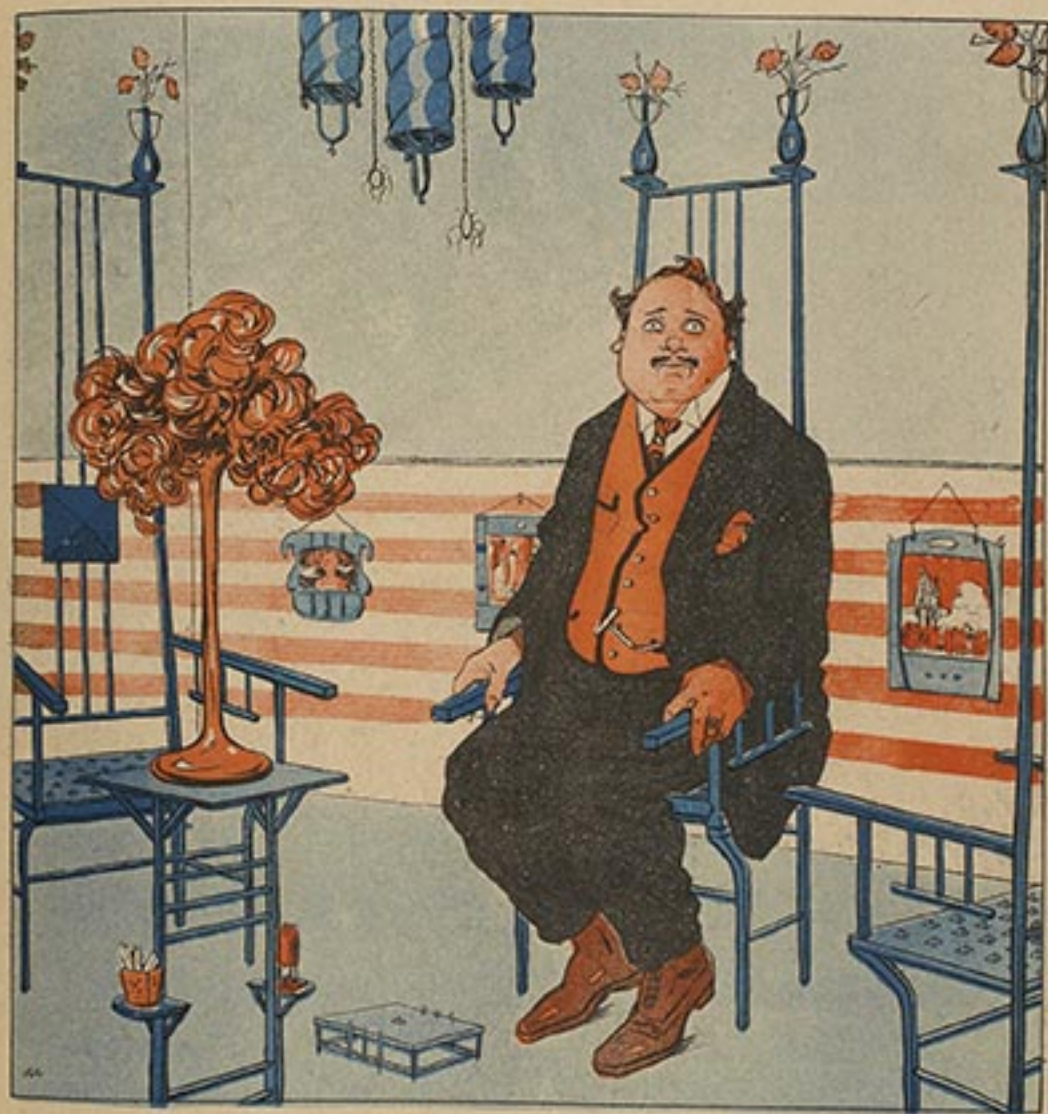
*...pour les remplacer par du style moderne,
malgré tous les avis contraires.*

*Und dafür trotz allen Abtraten
modernes Gerät erwirbt.*



Une variété de cette maladie, qui fait horriblement souffrir celui qui en est atteint, est connue sous le nom de « ars nova suggestio », et se transmet par contagion directe.

Eine Art, « b. ars nova suggestio », unter welcher der Befallene namenlos leidet, wird durch persönliche Ansteckung übertragen.



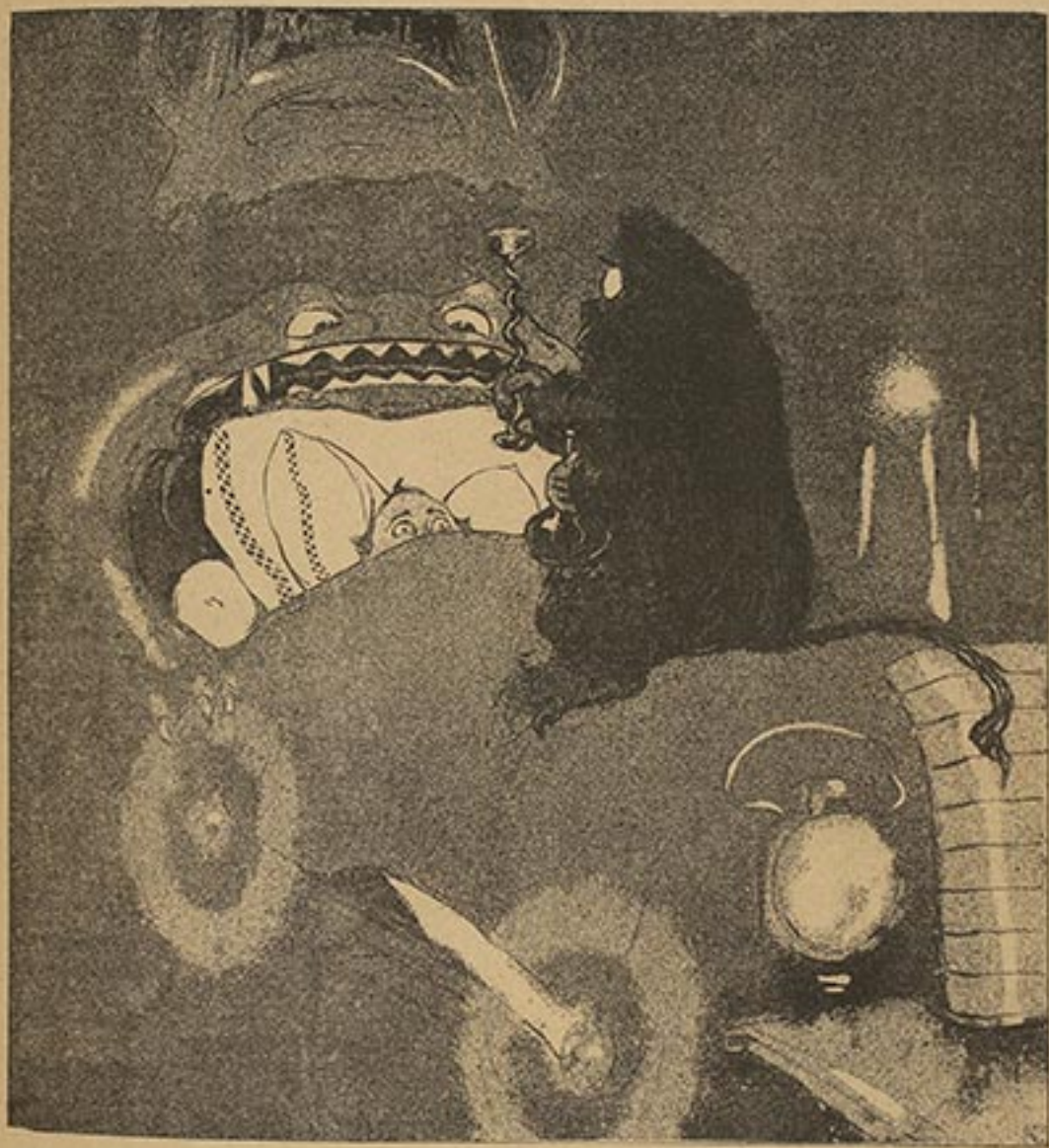
*Ces malheureux sont vraiment à plaindre ;
dans leur salon ils ne retrouvent plus
leur douce quiétude.*

*Solche Unglückliche fühlen sich dann weder
in ihrem Salon wohl, —*



*Et dans la salle à manger ils ont perdu
tout appétit.*

*Noch mundet ihnen das Essen in ihrem
Speisezimmer;*



*Leurs nuits sont troublées par d'horribles
cauchemars.*

*Nachts werden sie von fürchterlichem
Alpdrücken gequält.*



*Même l'amour n'arrive plus à les exciter,
car l'objet de leur passion n'est pas
très emballant.*

*Selbst die Liebe kann sie nicht aufrichten,
da sie sich hierzu ganz ungeeigneter
Objecte bedienen*



*Dans des cas tout à fait désespérés, les
malades ont coutume d'écrire sur l'art
moderne. Ils deviennent un danger public.*

*In ganz hoffnungslosen Fällen pflegen die
Befallenen über moderne Kunst zu
schreiben, und sind sodann
gemeingefährlich.*

*La maladie semble
ne pas avoir prise
sur les animaux :*

*soit qu'ils restent
indifférents, ou*

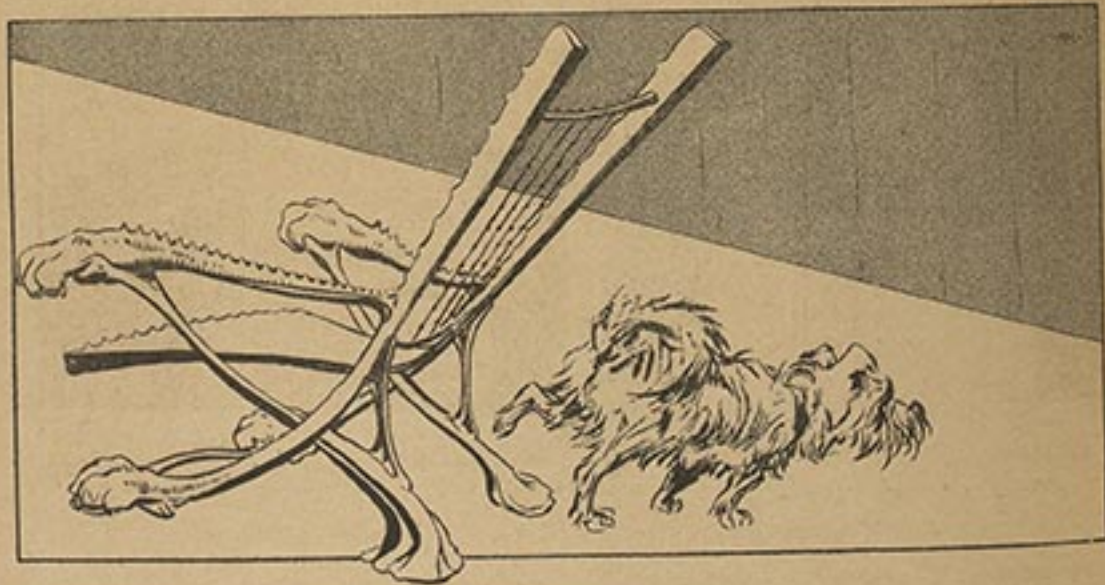
*qu'ils manifestent
leur mépris d'une
manière inattendue.*



*Eine Übertragung auf
Tiere wurde bisher
nicht beobachtet ;*

*teils verhalten sie
sich indifferent,*

*teils reagieren sie
mit offenkundiger
Geringschätzung.*



On n'a encore trouvé aucun remède ;



*s'il y a échauffement du sang, le mieux est
d'isoler le malade.*

*bei starkem Blutandrang ist Isolierung zu
empfehlen, —*

Ein Heilmittel dagegen ist bisher nicht gefunden ;



*En promenade, il faut le munir de oisiers,
les microbes de la maladie pullulant à toutes
les vitrines.*

*bei Spaziergängen dagegen Scheuler, da
unsere Strassen und Laden mit Krankheits-
erregern überschwemmt sind.*



Pour prévenir un accroissement possible de cette maladie, l'« Assiette au Beurre » offre, en récompense, à qui trouvera le meilleur remède, une splendide coupe avec support en or ciselé, naturellement en — « art nouveau ».

Um der weiteren Verbreitung zu steuern, schreibt die Redaktion des « Assiette au Beurre » für das beste Mittel gegen den Bazillus einen wertvollen Preis aus. Derselbe besteht aus einer prächtvollen Schale mit Untersatz in ziselirtem Gold, — natürlich — « Jugend-Stil ».

N° 34

5 Octobre 1907

6

50 centimes

L'Assiette au Beurre

REVUE
ET ADMINISTRATION
62, rue de Provence
PARIS
M. DE LAUNAY
1907-74

AU BAGNE



HISTOIRE MORALE PAR

Jean Plumer

PRÉFACE

de
Jacques Dhur

LE BAGNE

Le bagne ?...

On l'a vu par les lettres de Soleilland, — et je l'ai d'ailleurs établi dans les articles publiés par le *Journal*, — le bagne apparaît aux malfaiteurs comme une sorte de Terre Promise, un Chanaan où, après une longue marche dans le désert du crime, ils entreront un jour pour se refaire une existence nouvelle, exempte de soucis et de misère.

Le bagne ?...

Jadis, c'était un enfer. Aujourd'hui, et grâce à l'humanitarisme absurde d'une Administration candide et naïve, — avec les deniers des contribuables, — c'est devenu, pour le criminel qui a l'échine souple, un paradis, et même un paradis de Mahomet.

Non seulement les malfaiteurs condamnés y coulent des jours tranquilles, y vivent d'une vie aisée, large et facile ; non seulement d'aucuns y prospèrent, y deviennent propriétaires — et millionnaires — ; mais encore, sous l'œil attendri d'une chionne invraisemblablement bienveillante, qui leur fournit, avec trousseau et dot, des bouris de maison centrale, les bagnards y chantent en chœur le :

Gai, gai, marions-nous !

de la vieille ronde populaire.

Faux-monnayeurs, voleurs, escrocs, assassins, s'en vont à la Nouvelle — ou même à la Guyane — d'un cœur léger. La pénitence que leur impose la Société est si douce que, le plus souvent, ils recommencent.

Certes, je n'eusse jamais songé à étaler au grand jour cette monstruosité si je n'avais vu, de mes yeux vu, et constaté par moi-même, l'inefficacité absolue d'un système de répression qui, par répercussion, a causé la ruine d'une de nos plus belles colonies.

Mais, ayant vu, ayant touché du doigt la plaie sociale que porte au flanc le domaine colonial de la France, j'ai considéré comme un devoir de tout dire...

Aussi ne puis-je qu'applaudir à l'initiative de Jean Plumet, de qui la verve et le talent se sont exercés à illustrer d'une façon magistrale — et si personnelle — la série d'articles que j'ai écrits sur le bagne, Eldorado des apaches.

Jean Plumet n'a rien exagéré. Et son ironie est d'autant plus cinglante qu'elle n'a rien de factice. Il n'a eu qu'à retracer les tableaux réels de la vie du bagnard. C'est du vaudeville, soit, mais du vaudeville vrai.

Il nous montre, là-bas, aux antipodes, le forçat béatement heureux sous un ciel merveilleux, — et l'honnête homme, de ce côté-ci de la terre, crevant de faim et de misère, sous une arche de pont, dans le froid noir de la Seine.

... Qui donc écrivit naguère le *Paradis des Assassins* ?...

L'administration pénitentiaire nous a donné, de cette spirituelle fantaisie, une réédition revue, corrigée — et considérablement augmentée. Voilà ce qu'après mon étude sur le bagne, viennent prouver les très beaux dessins de Jean Plumet...

JACQUES DIUR.





Après avoir eu une jeunesse laborieuse...



...s'il vous arrive de faire une bêtise, la justice de votre pays, qui ne veut que votre bonheur, vous expédia à la Nouvelle.



La, pendant quelque temps, on vous emploie à des corvées qui vous rappellent le régiment.



Mais si vous êtes bien sage...



L'Administration vous donne une concession... Vous devenez propriétaire.



L'Administration vous donne même une compagne!



Jean Plumet

Grâce à l'administration du Bagne, vous pouvez satisfaire M. Piot; vous n'avez que la peine de faire



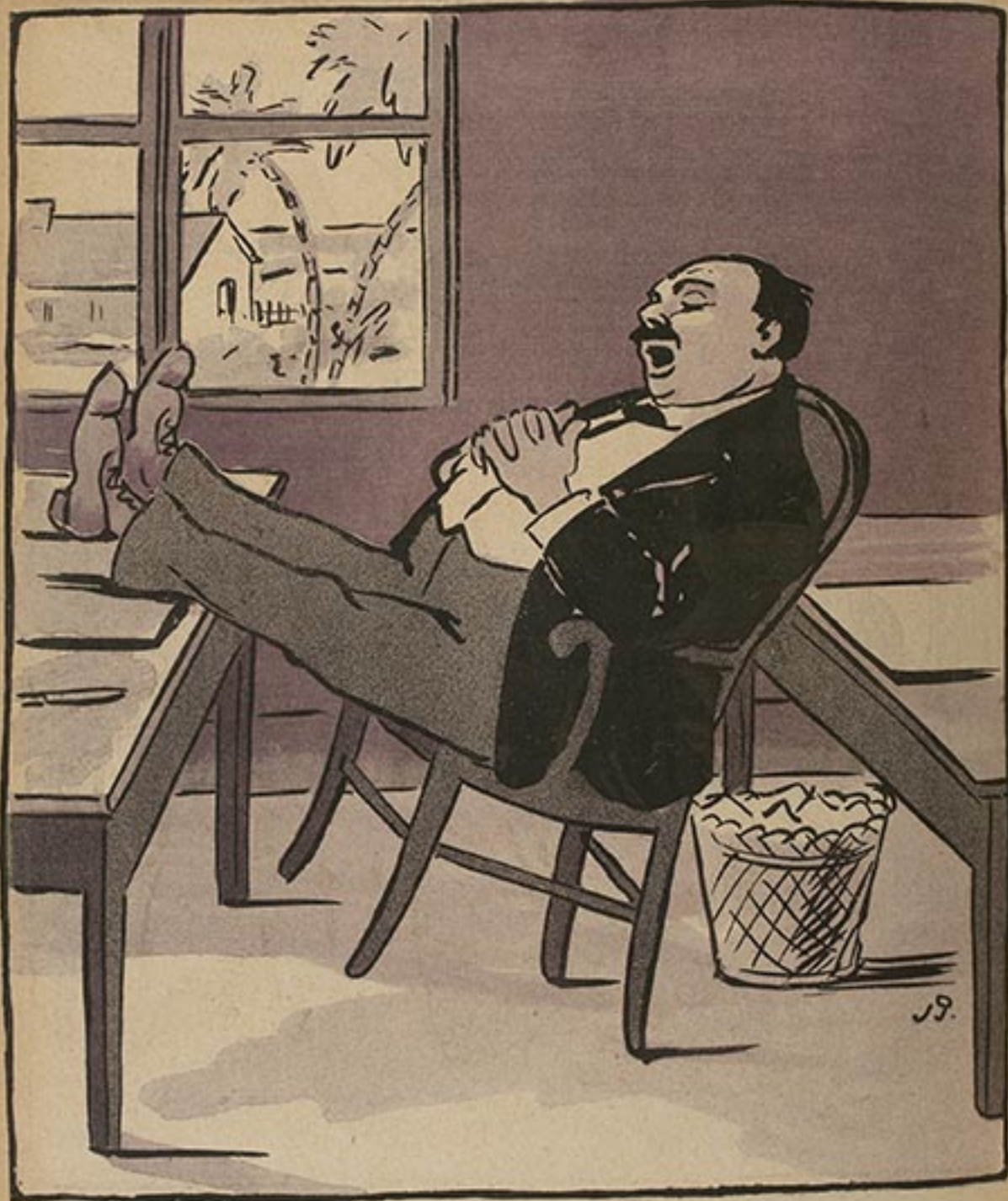
des enfants, le gouvernement se charge de les élever.



Quand les filles du condamné sont en âge, il en tire un légitime profit.



Pour s'occuper, il fait du commerce ou de la culture et peut donner libre cours à ses instincts.



Mais si le bagnard n'a aucune disposition pour ces branches de l'activité humaine, l'Administration trouvera toujours à le caser...



Son temps fini, le bagnard est bientôt réhabilité et il peut briguer les suffrages de ses concitoyens.



Et il termine doucement, protégé par le Gouvernement et honoré de tous, une existence d'honnête homme qu'il aurait toujours menée, sans doute, si la fortune l'avait favorisé dans sa jeunesse.



Enfin, si la fortune ne l'a pas favorisé, une maison de retraite abrite ses vieux jours. Ce qui prouve que le Bagnon a du bon puisque, d'une fripouille, il fait un honnête homme.



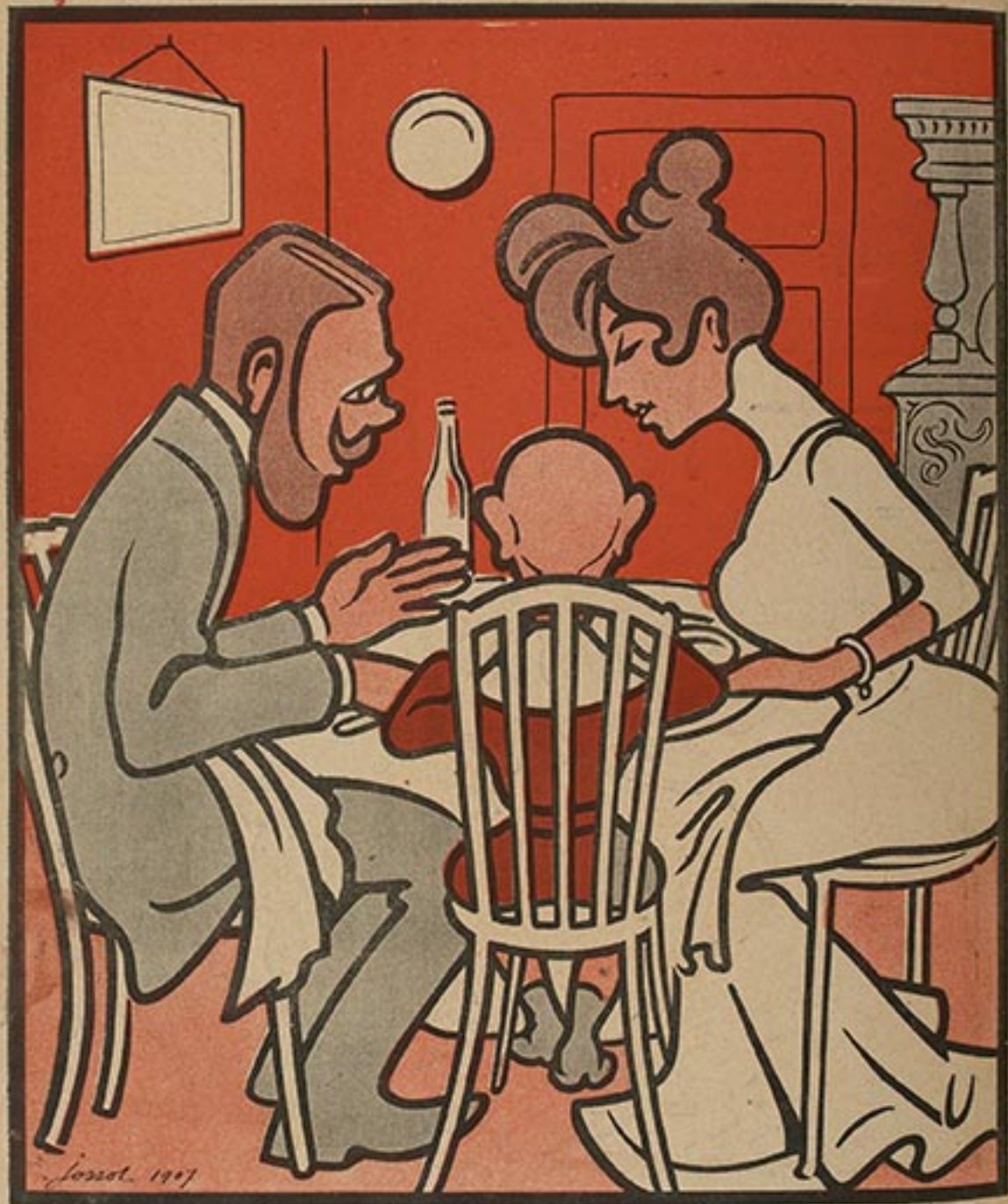
Mais l'ouvrier, après toute une existence d'honnêteté et de labeur, lorsqu'il ne peut plus travailler, et s'il n'a pas eu la chance d'aller au bain, crée dans un coin, comme un chien.



La femme doit obéissance et respect à son mari.



Le mari doit aide et protection à sa femme.



— Tu me trompes, je le sais... C'est ma maîtresse qui me l'a dit.



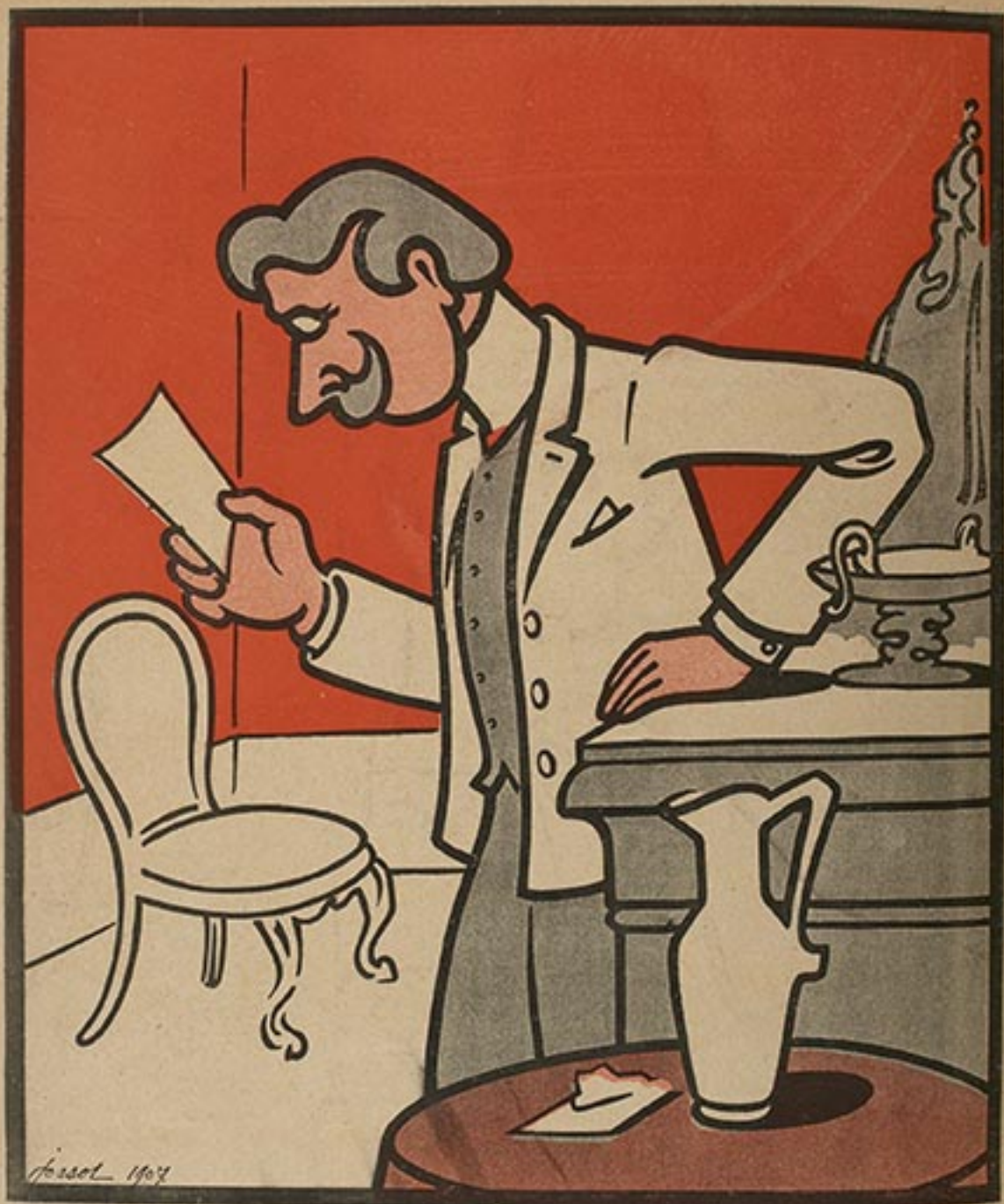
— C'est sûrement des concubins.



— Ces choses-là se font avec une maîtresse, mais pas avec une épouse légitime...



— Vous ne m'avez pas dit que votre fille a des humeurs traïces.



— Douter d'une femme qui m'apporte huit cent mille balles !... Est-il bête, cet anonyme !...



Jassier 1907

— Ce qu'elle doit avoir une tête, ton épouse chrétienne !



— Mon fils qui joue avec un bâtard!



— Maintenant que je suis marié, il me faut une maîtresse.



— Moi !... Victor... Moi, la mère de vos enfants, m'habiller comme ces folâtres créatures !...



— Si elle claque avant d'accoucher, il me faudra rendre la dot!



— Qu'elle se marie ou se prostitue, la femme se vend...
— Permettez!... Dans le premier cas, la vente est légale.



— C'est une fille qui a apporté ça... elle prétend que c'est à toi.



— Ces polygames, quelle sante !!!

L'assiette au beurre



LYCÉE NATIONAL

ÉCOLE PRIMAIRE

les 2 gosses

grandjean



AU LYCÉE.

LE PROPAGANDISTE, AU CENSEUR. — Crétins et fils de crétins ; mais avec le oarnis de notre instruction, ils passeront sur le dos des autres !



A L'ÉCOLE PRIMAIRE.

L'INSTITUTEUR. — Ce sont pourtant ceux-là qu'il faudrait instruire, pour rétablir l'équilibre.



L'OMNIBUS DU LYCÉE.

— A l'école libre, on a des roues caoutchoutées.



AU RÉFECTOIRE.

— Garçon, une autre tournée de frites!



LE LAITIER. — Sale graino, on a beau en teer, il y en a toujours qui se font écraser.



LA FEMME DE SERVICE. — Tu veux une soupe?... Tes deux sous ?
L'ENFANT. — Papa était pas rentré.



LE PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE. — Mais enfin, madame, votre fils ignore ses sous-préfectures, et c'est très important !

LA MAMAN. — Allez, monsieur, quand mon fils voyagera, son chauffeur les connaîtra pour lui !



LE PROFESSEUR DE GREC. — Si vous êtes trop bête pour apprendre le grec, il faut aller dans les classes d'enseignement moderne. Cet enseignement n'a été créé que pour cela !



LE PROFESSEUR D'HISTOIRE. — Ignorer la chronologie des rois de France ! Mais enfin, si M. Fallières vous interrogeait, que lui répondriez-vous ?



LE PROFESSEUR D'ÉCRITURE. — Avec de l'orthographe et une bonne conduite, on fait toujours son chemin dans la vie.



AU LYCEE

LA DIRECTRICE. — Mademoiselle, je vous présente ces dames, qui auront le bonheur de compléter votre éducation.



A L'ÉCOLE PRIMAIRE

— Tant de cahiers à défricher ! Tant de cours à gagner ! Combien ois-je être forcé, d'en laisser en route.



LA MESSE DU SAINT-ESPRIT

LE PROFESSEUR. — C'est encore ainsi qu'on fait les solides instructions.



LE PROFESSEUR. — Monsieur le directeur, ce champion-là, a craché sur le Tableau des Droits de l'homme, en disant que c'était de la blague !



LE BACHELIER. — Ça, et des rentes!... et je suis sauvé!

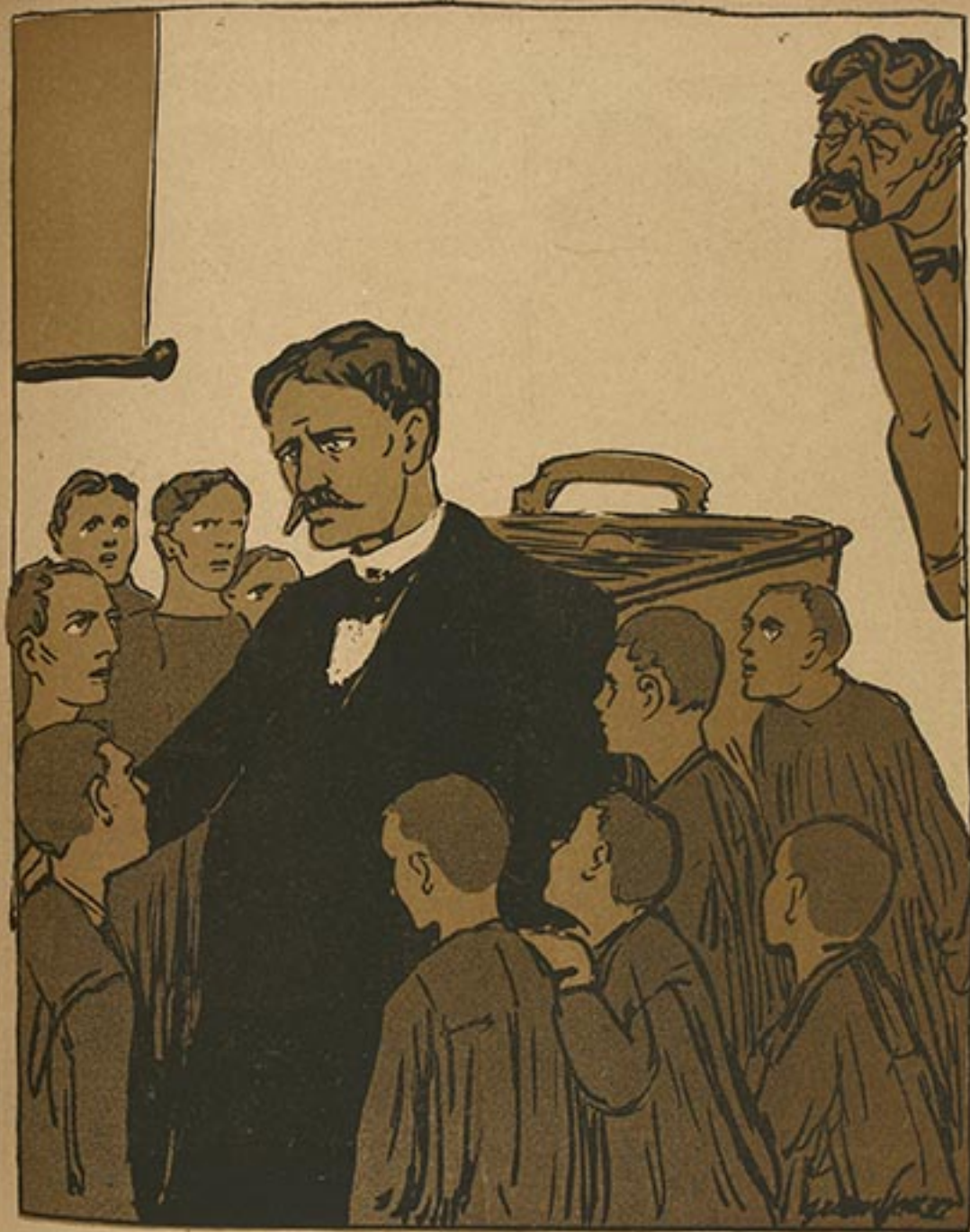


LES APPRENTIS. — Le voilà, notre enseignement secondaire à nous !



LE PROFESSEUR D'ECONOMIE POLITIQUE. — Messieurs, vous représentez le capital. Apprenez quels sont vos droits vis-à-vis de vos salariés,

BRIAND. — Parfait ! Vous êtes décoré !



LA DERNIERE CLASSE. — *Mes pauvres enfants, vous êtes le travail. Armez-vous contre le capital !*
BRIAND. — *Halte-là ! Vous êtes recoqué.*



LE JEUNE OUVRIER. — Evidemment, patron, nous avons eu la même instruction. Il n'y a qu'une différence de classes : la classe bourgeoise et la classe ouvrière.

10 centimes

L'Assiette au Beurre

ET ABONNEMENTS
12, rue de Provence
PARIS
VILLIERS-LEZ-LAVILLE
280-94

SERVICE



L'APACHE ET SES COMPLICES

M. Ravignani

« L'Assassinat, c'est la Guerre sans Drapeau. »

M. RAUVIGNIANI, Directeur
de l'Assiette au Beurre.



LES COMPLICES : LES AGENTS DE LA PRÉFECTURE

— Et pis, si jamais y a un de tes poteaux que t'as dans l'nez, t'as qu'à l'ôter : on te foutra de la braise, et tu n's'ras plus inquiété dans ton travail !



LES COMPLICES : LES JOURNALISTES

- Héla !... quel... la Rousse ?...
— Non... une interloeu... Monsieur Arthur Dupin, du " Journal "...



L'ÉDUCATION

— ... Et tu seras ma p'tite marmite !



LES COMPLICES : LES PATRONS COMPLAISANTS

— Tu veux encore un faux certificat de travail pour un petit ami à toi?... J'espère que ça m'assure contre le cambriolage...



LES COMPLICES : LES HOTELIERS

— Entôlé ! Mèssieu a été entôlé?... Apprends, bougre de sale miché, que je n'ai jamais legé que des honnêtes gens!



MR

LES COMPLICES : LES GRANDS QUOTIDIENS

— Mon portrait, ma belle?.. Tu le trouveras dans le "Matin".



DANS LA RUE

— Ben quoi... tout le monde, n'a pas le moyen, comme Monsieur de Rothschild, d'aller démolir les Marocains !

*J'ai essayé de rire, puisque j'ai fait une œuvre de
 camp de fin il y a deux jours, un dessin grand format
 qui s'est terminé par la prise de camp marocain.
 ... J'ai agrippé une satirisation légitime à force de
 camp de fin...*

De Max Baer, BERNARDINI,
 (Lettre au Figaro, 20 septembre 1967.)



AU MAROC

— C'est infiniment plus amusant que la chasse au faisan...
pas plus de danger, et autant de pièces au tableau...

... Voir s'évanouir les cavaliers agorbes qui
bravent la mort et vendent ailleurs par une pièce
d'artillerie... assister au spectacle grandiose, en
silence.

J'étais venu ici pour faire de la quinquina, et j'ai été
au combat.

1^{er} Bataillon de Bouchards,
(lettre au Figaro, 23 sept. 1917).



M R

LES COMPLICES : LA LITTÉRATURE QUE M. BÉRENGER NE POURSUIT PAS

— Lisez, jeunes gens... Étudiez dans nos grands romanciers judiciaires l'art du coël et de l'assassinat!...



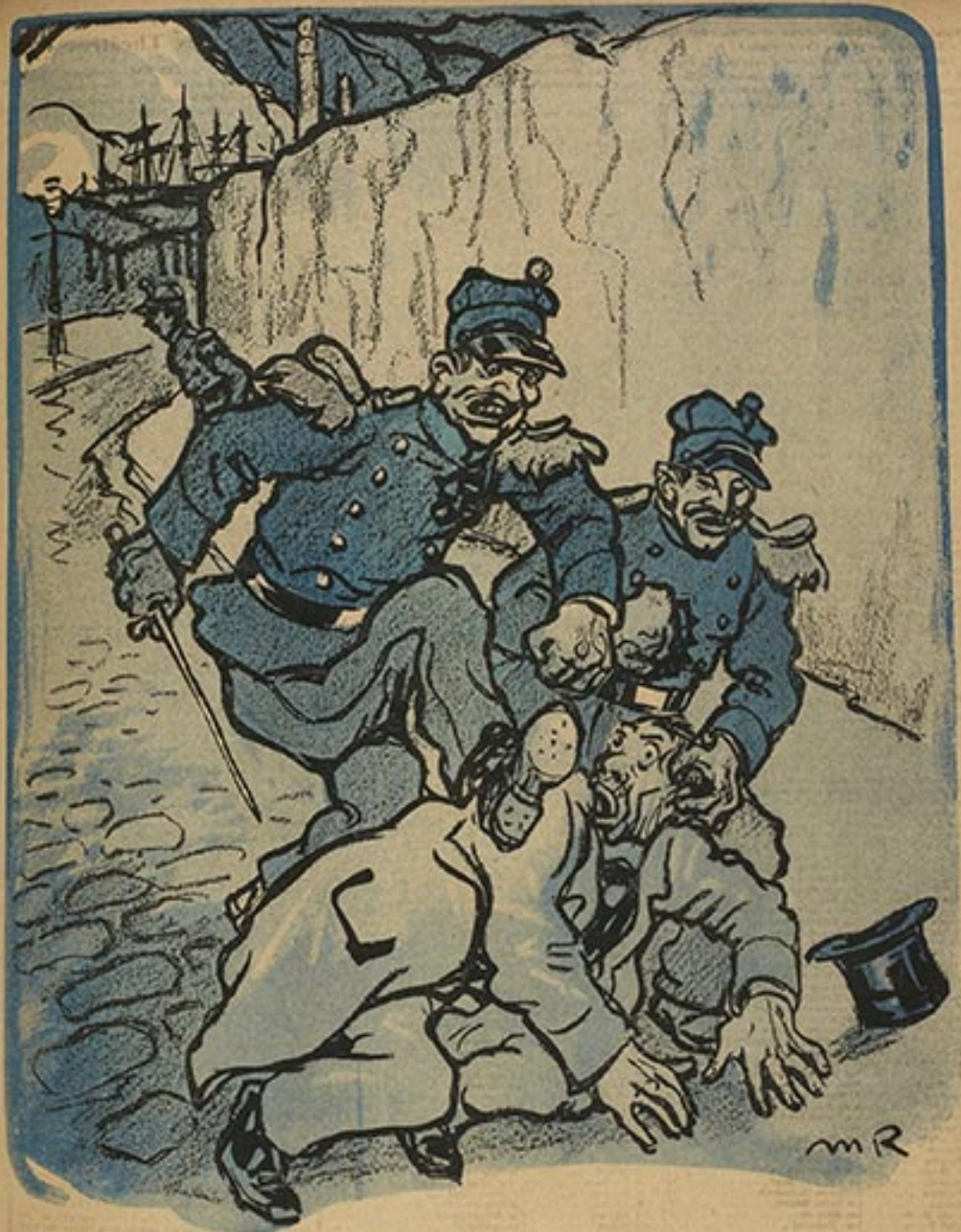
LES COMPLICES : LES JUGES D'INSTRUCTION.

LE JUGE D'INSTRUCTION. — Six coups de couteau?... Le jury vous enverrait à la Nouvelle!... Mais nous allons correctionnaliser l'affaire. Vous vous en tirerez avec trois mois : quinze jours par coup de langue!...



LES COMPLICES : LA TOURNÉE DES GRANDS-DUCS.

— ... Et maintenant que vous leur avez payé le champagne, monseigneur, si vous voulez assister à un spectacle curieux, offrez quarante sous à l'un d'eux : il vous poignardera proprement le premier passant venu...



A CHERBOURG (OU AILLEURS): LES BRAVES MARSOUINS.

— Tout ça, c'est la faute de la paix ! Il faut bien que ces meroilleux soldats, trouvent l'emploi de leur courage !



LES COMPLICES : LES GRANDS QUOTIDIENS.

DE VIRIS ILLUSTRIBUS... *La lecture du Plutarque des apaches.*



AUX COLONIES : LES BAT. D'AF.

— Ah !... les braves enfants !... Il faut les voir, tuant, volant, pillant !... on dirait qu'ils n'ont jamais fait que ça de leur vie !... Ce sont des Héros !



NOS DIRIGEANTS.

— Laissons faire, mon cher Lépine; mieux vaut que le public s'occupe des apaches que de la politique !

N° 341
Novembre 1937
3
à continuer

L'Assiette au Beurre

DIRECTEUR
ET ADMINISTRATION
62, rue de Valenciennes
PARIS
VOL. QUINZE
1937





Emmanuel Bancet

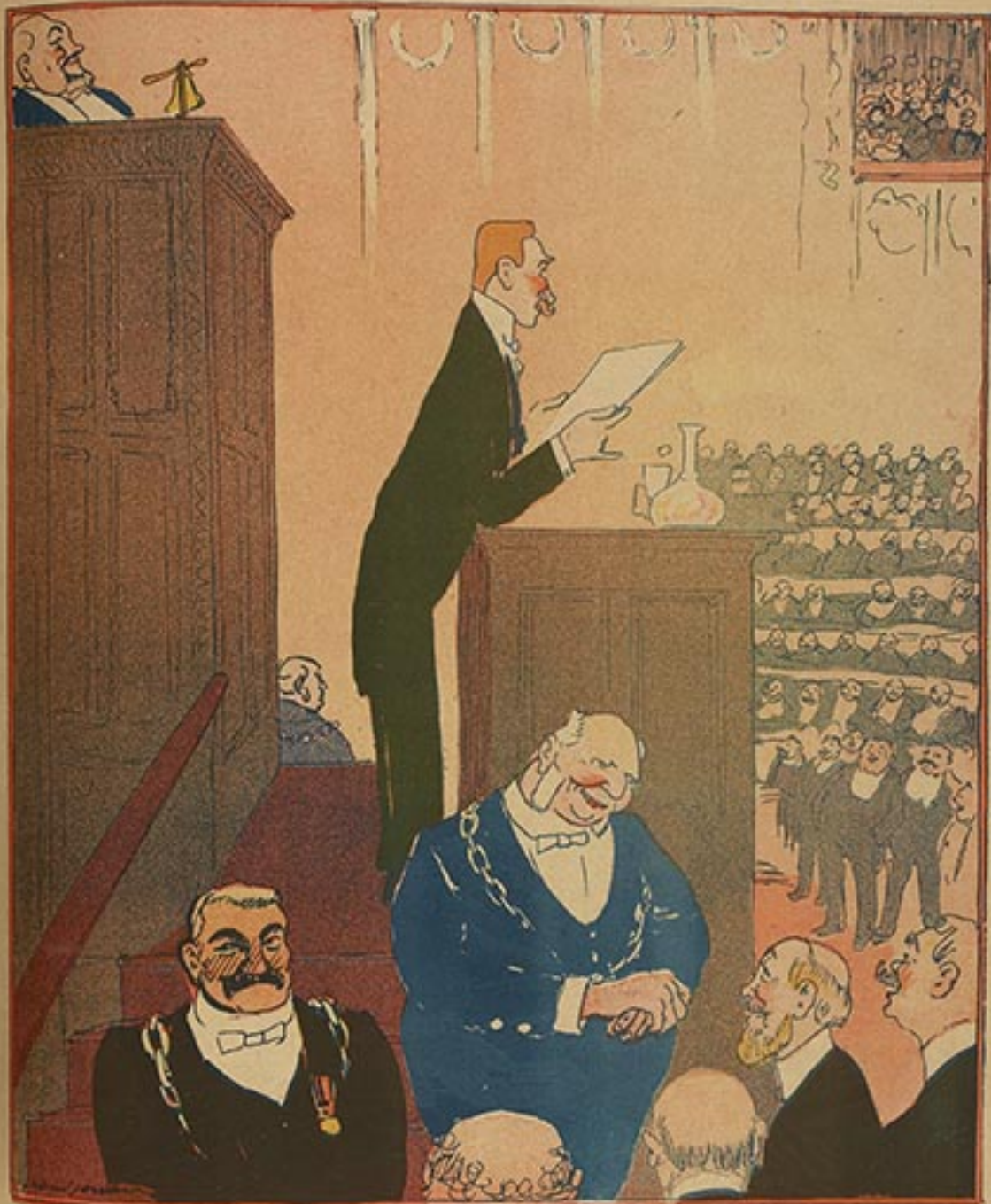
— Mais, mes pauvres amis, avec vingt-cinq francs par jour, nous en étions réduits à nous serrer la ceinture avec notre écharpe.



— Très bien, mes amis ! Donnez, donnez toujours ! Il ne faut pas que vous ayez à rougir de votre député !



— Augmenter les cantonniers!... Vous ruinez la France! Vous nous menez tout droit à la faillite!



— Je vois avec plaisir, Messieurs, que cette proposition d'augmenter notre traitement ne rencontre pas la moindre opposition. C'est une mesure qui s'impose!



AVANT L'ÉLECTION

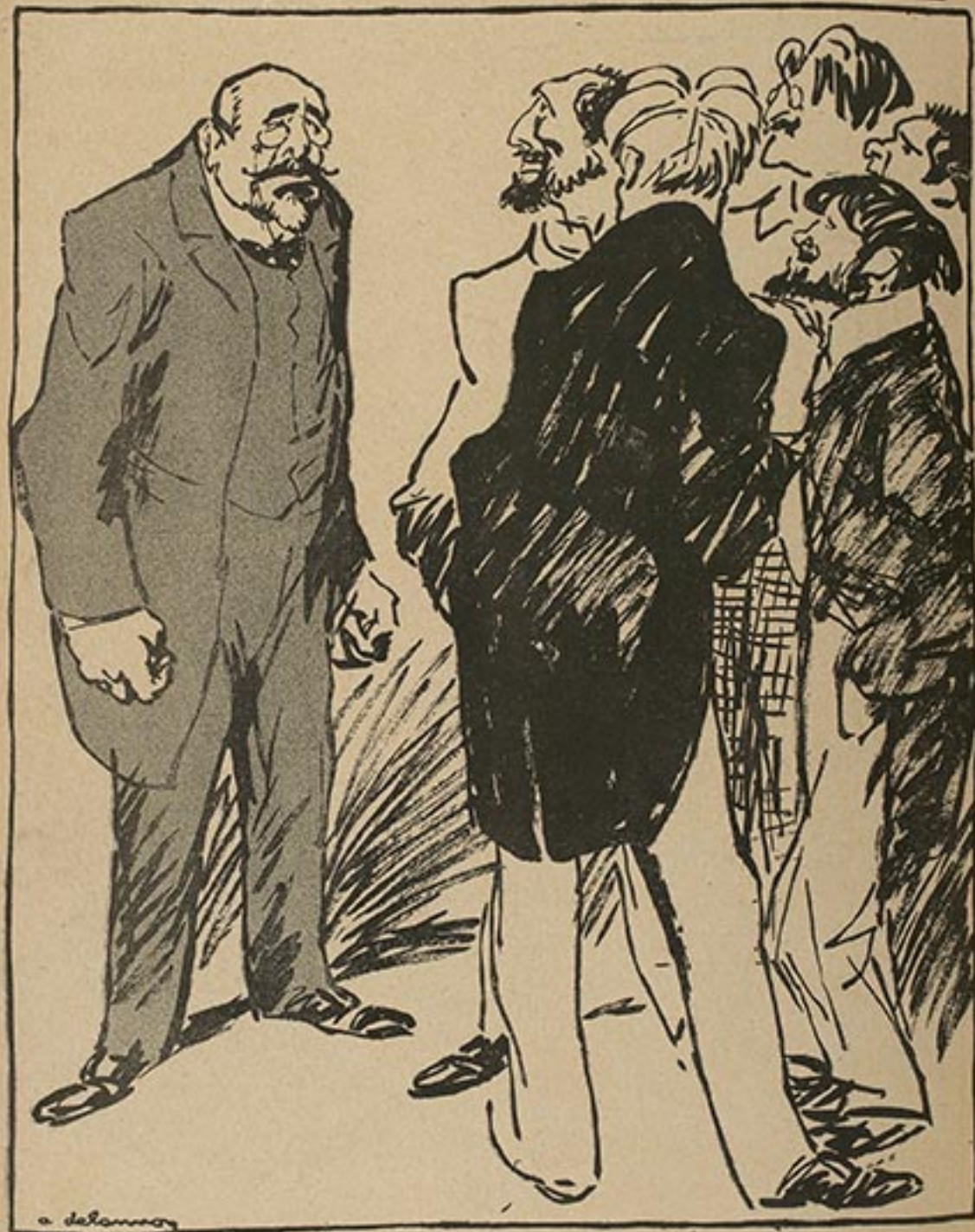
... Et ces protestations formidables contre les dépenses, passant par ma bouche, éclateront en coups de tonnerre à la tribune!



APRÈS L'ÉLECTION

— Parler pour vous?... Mais, mes bons amis, je ne peux pas; j'ai la bouche pleine.





L'ANCIEN MINISTRE. — Ah! ça, messieurs, vous voilà devenus mendiants! Vous ne savez donc plus gagner d'argent?



BAIHAUT. — Quinze mille ! Si j'avais gagné ça, j'aurais peut-être pu rester honnête.



ARCHIMBAUD (à ses électeurs). — Si vous votez pour moi, je rendrai l'argent!



ARCHIMBAUD (expulsé de la chambre). — A la porte, faussaire, oendu, pasteur, trouble-fête !



— Mon ami, je tiens mes promesses, vous êtes quinze mille électeurs; voici vingt sous. C'est votre part.



- moi je rendrai les 6000

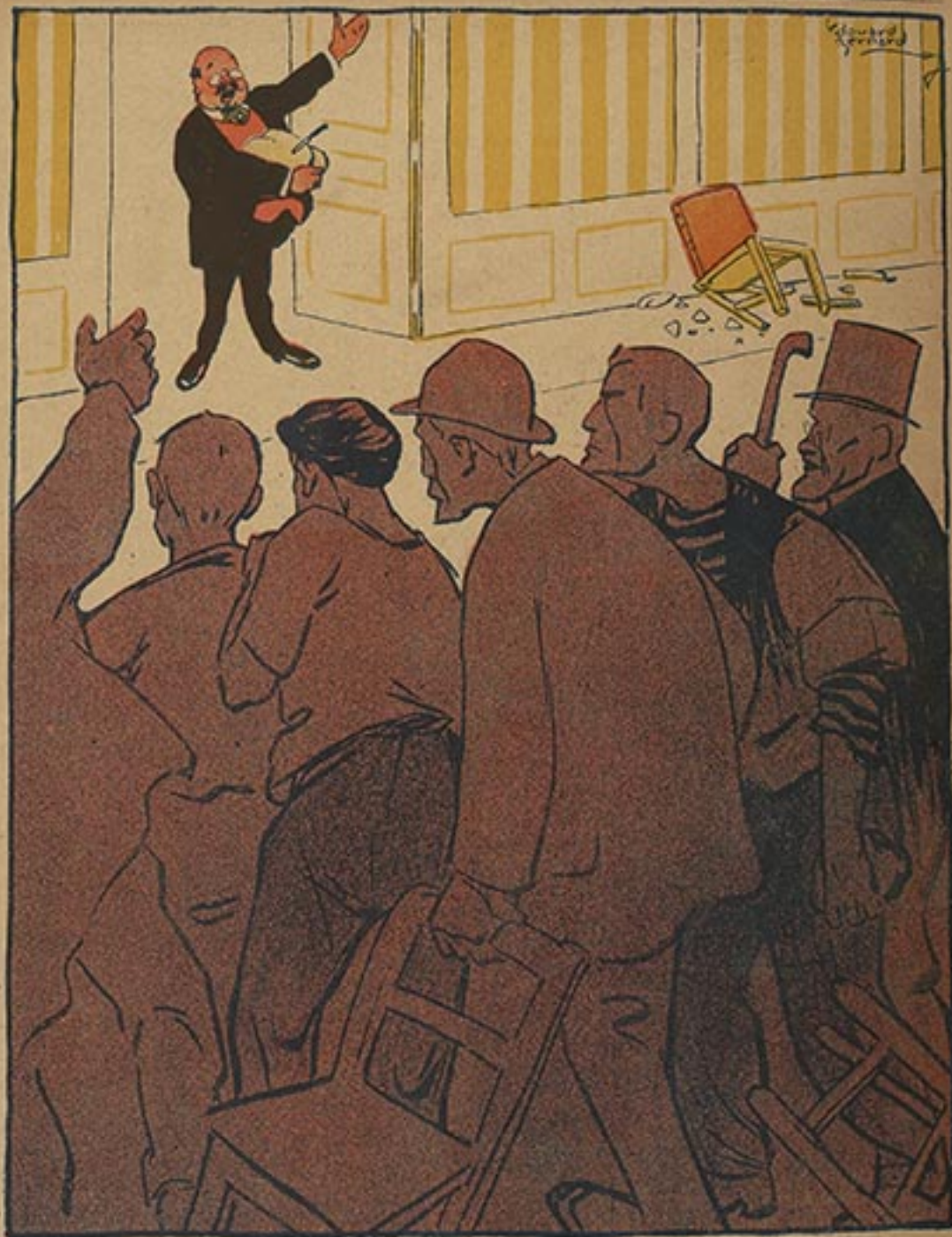


- Moi les 15.000



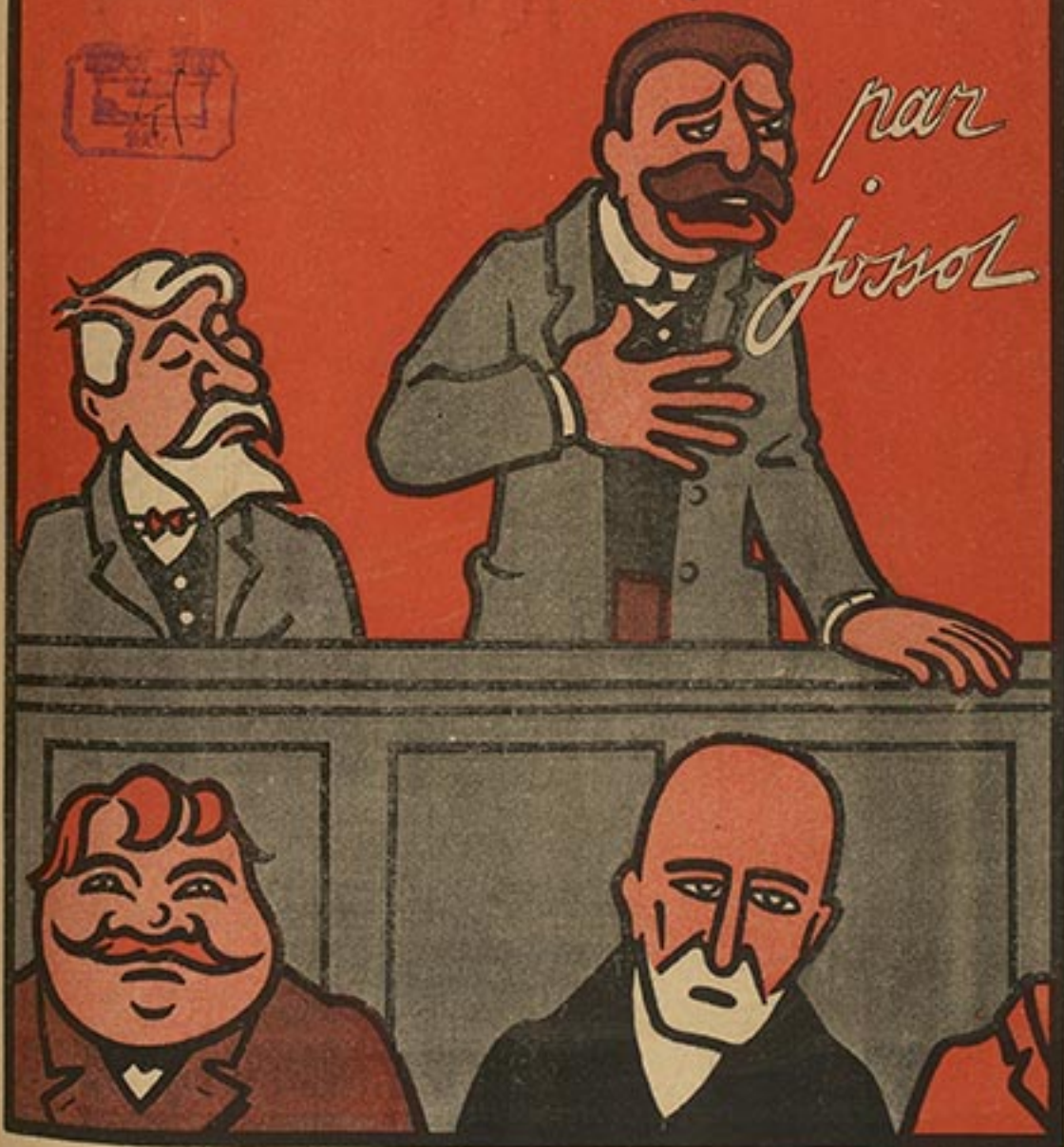
Ricardo Flores

- moi j'en ajouterai et j'y trouverai encore mon compte !

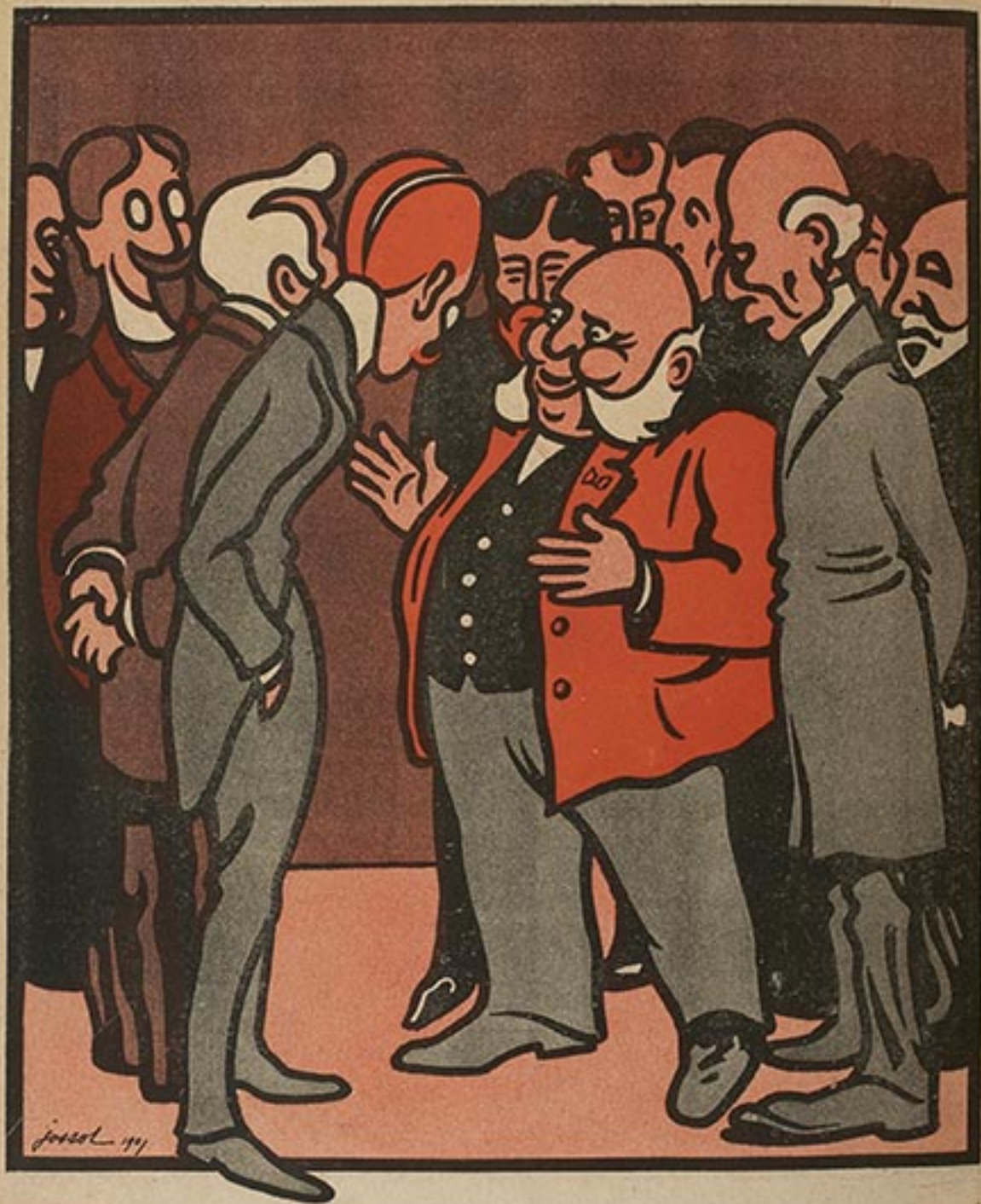


— Demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous l'accorde : l'impôt sur la revenu, les retraites ouvrières, la lune... tout, mais pas ça !

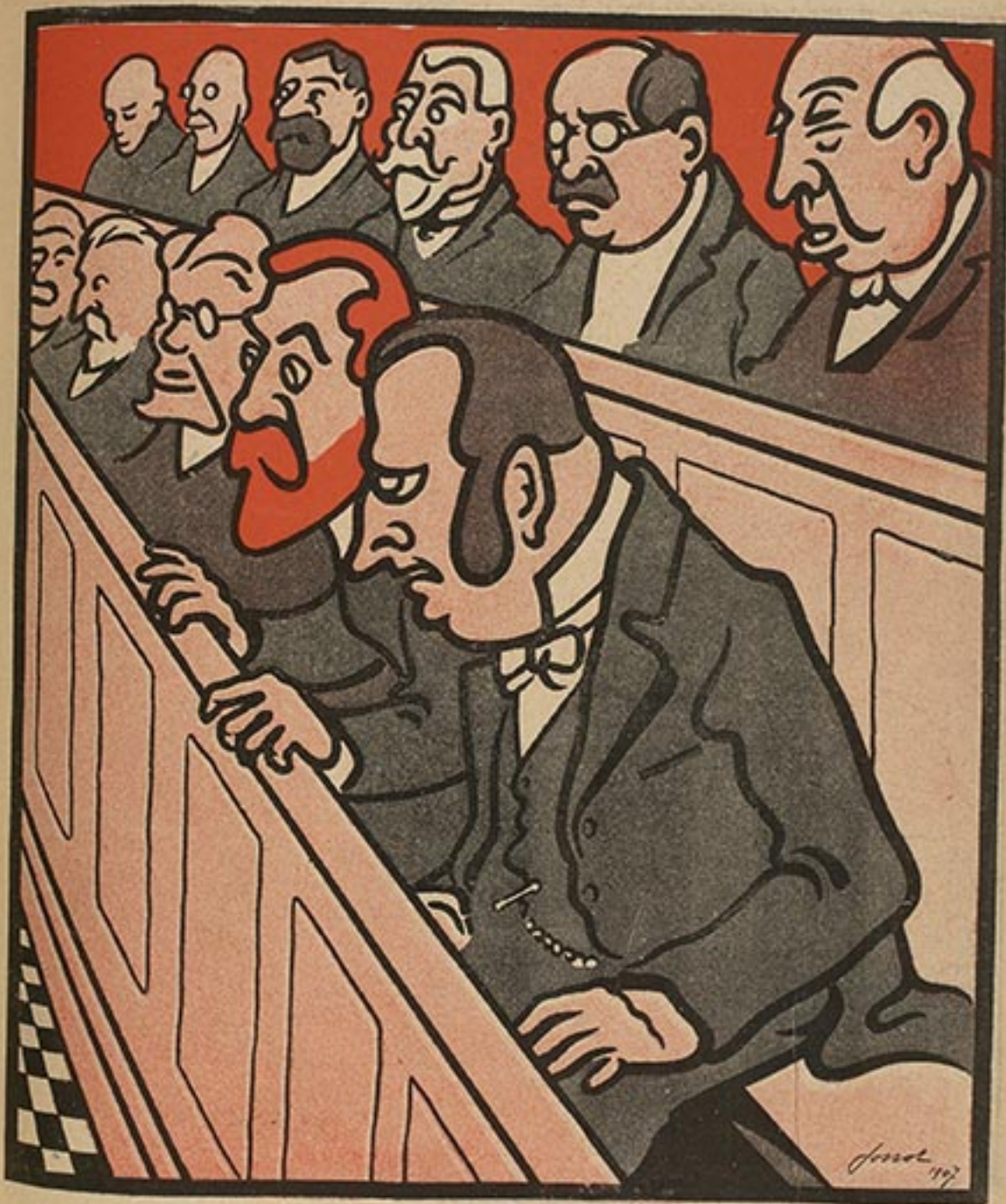
LES JURÉS



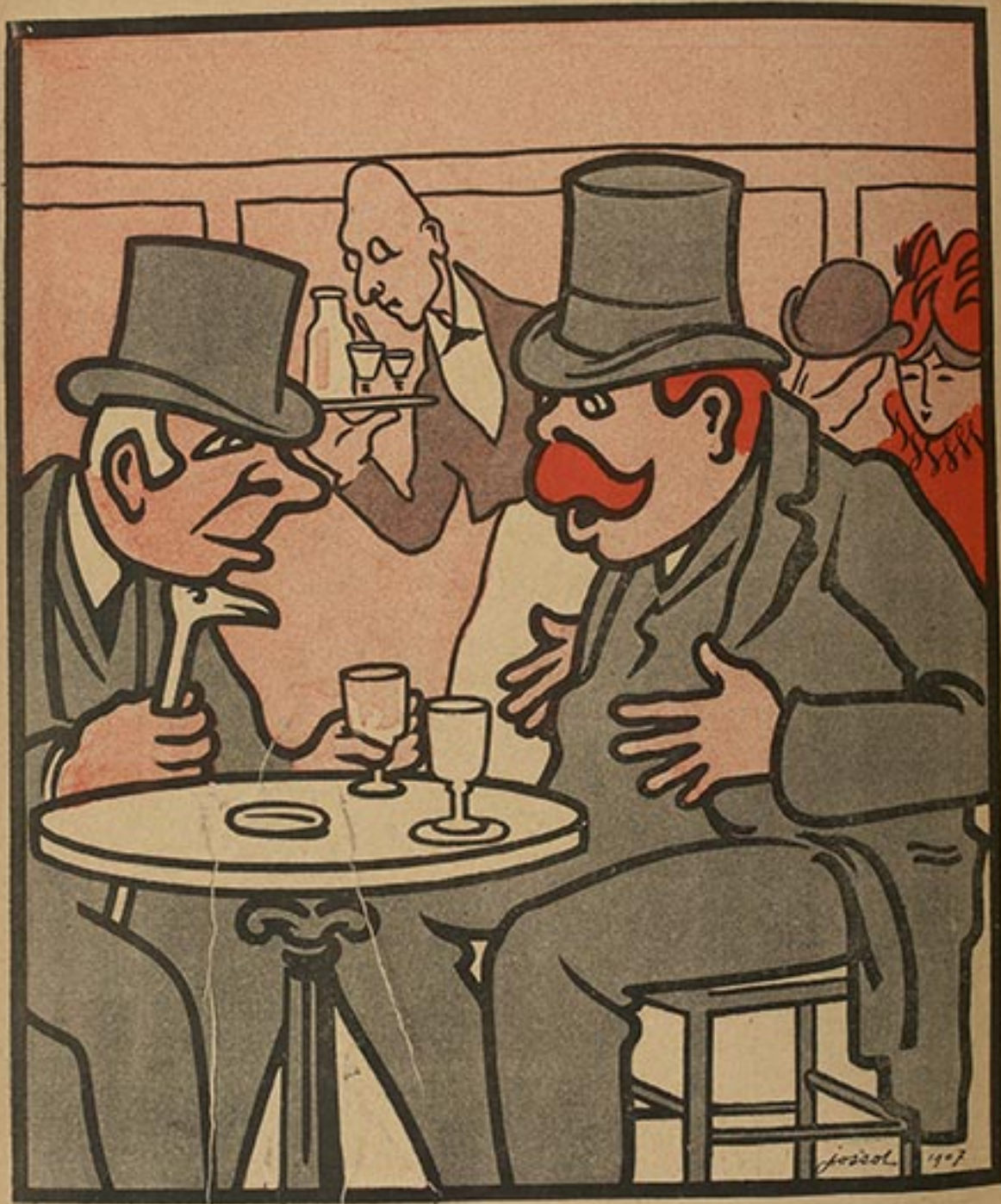
— Sur mon honneur et ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, et cœtera pantouffes



— Nous sommes douze bons bourgeois... l'accusé est anarchiste... L'affaire est claire....



— Est-ce parce que l'accusé est notaire comme moi?... Je me sens rempli d'indulgence...



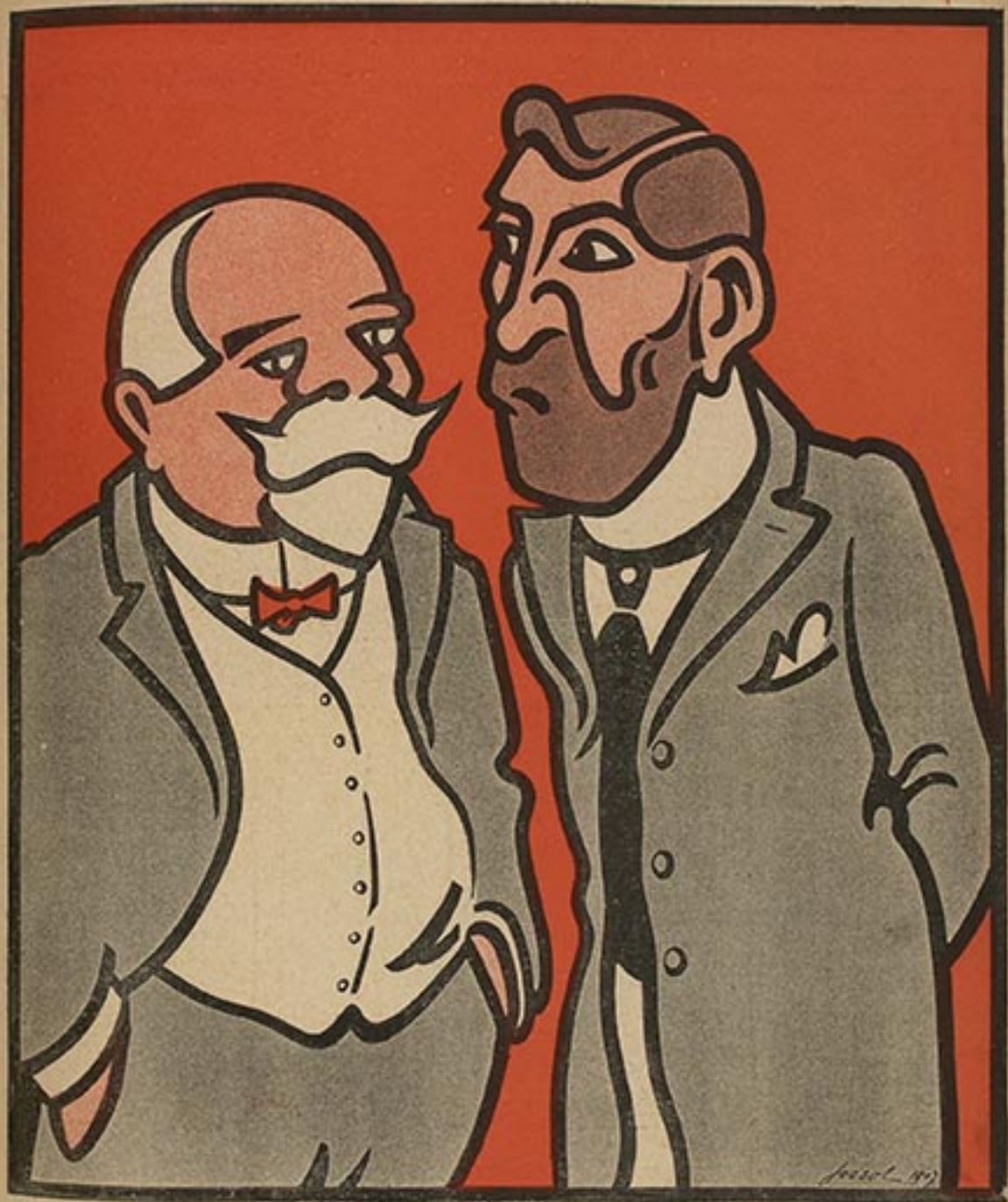
— Moi je ne cherche pas midi à quatorze heures: je réponds toujours oui à toutes les questions....



— Ah! C'est lui l'amant de cœur de ma maîtresse !...



— Un mari qui tue sa femme, c'est naturel ; mais une femme qui tue son mari....



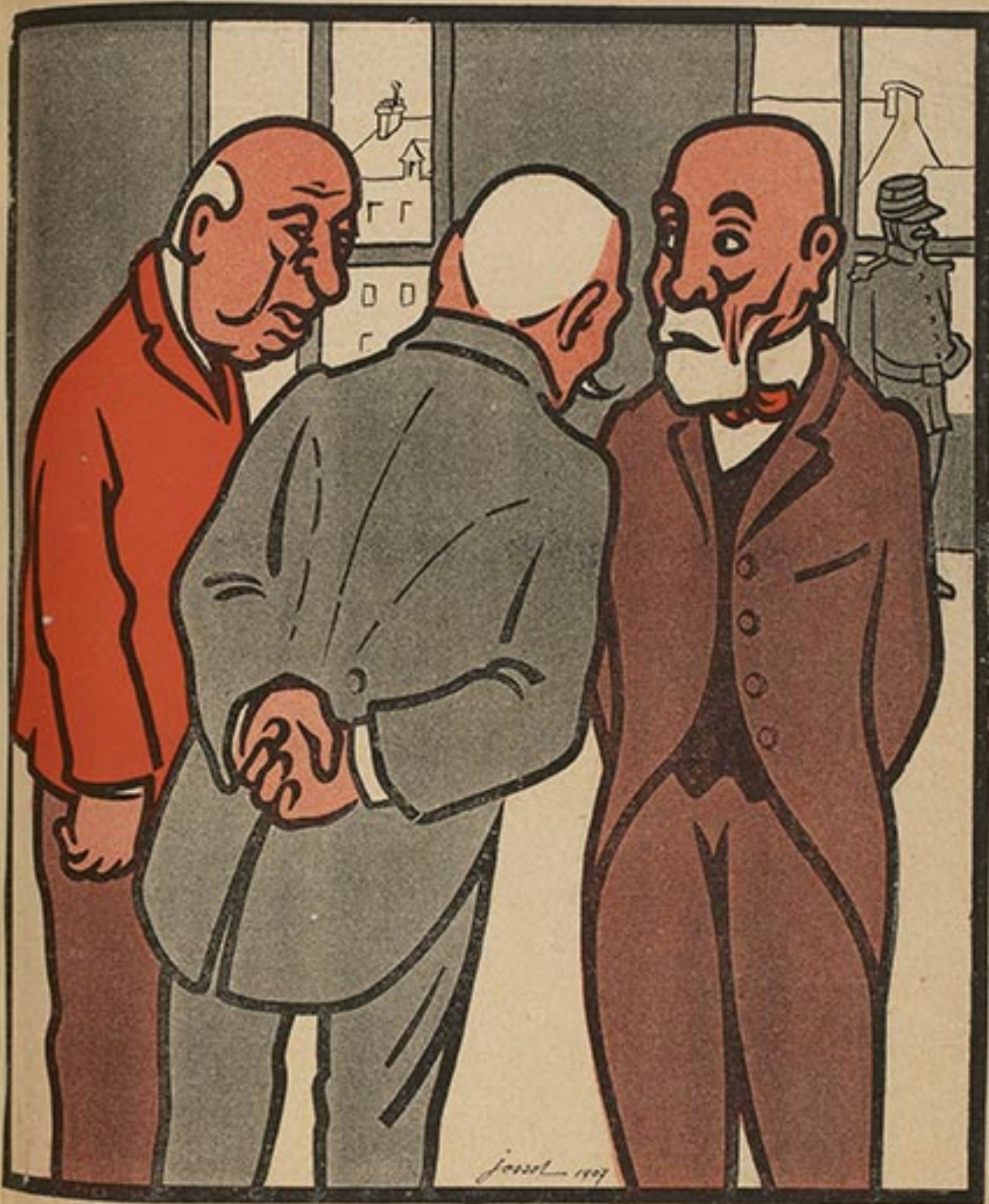
— Les militaires condamnent par ordre ; nous, nous n'obéissons qu'à nos épiniers.



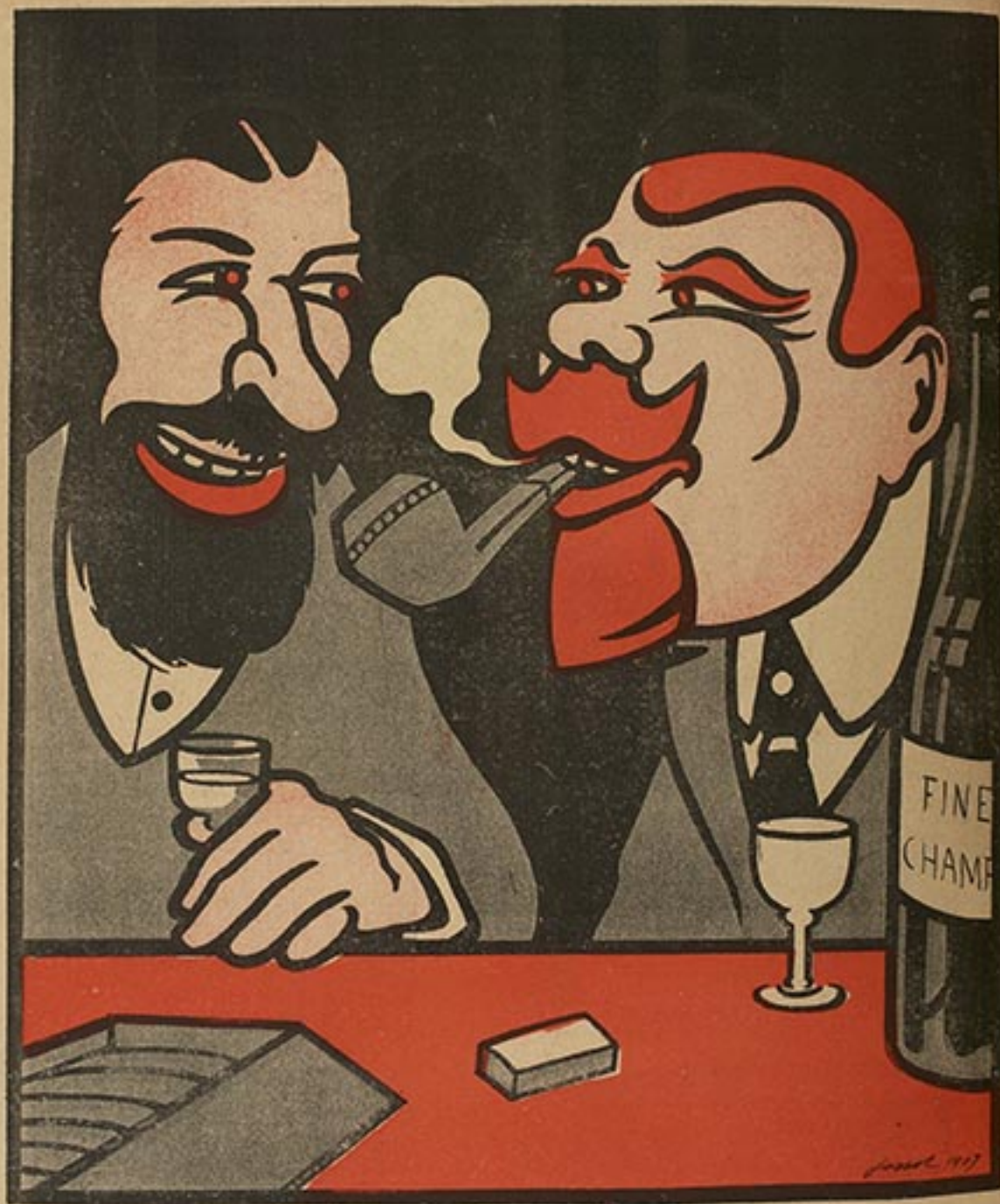
— Sept heures et demie!... Dinons d'abord... Nous délibérerons ensuite!..



— Décidément, les assises manquent de oïé!... Qu'on nous rende la peine de mort!....



— Il a tue, c'est vrai, mais c'est un si bon patriote !..



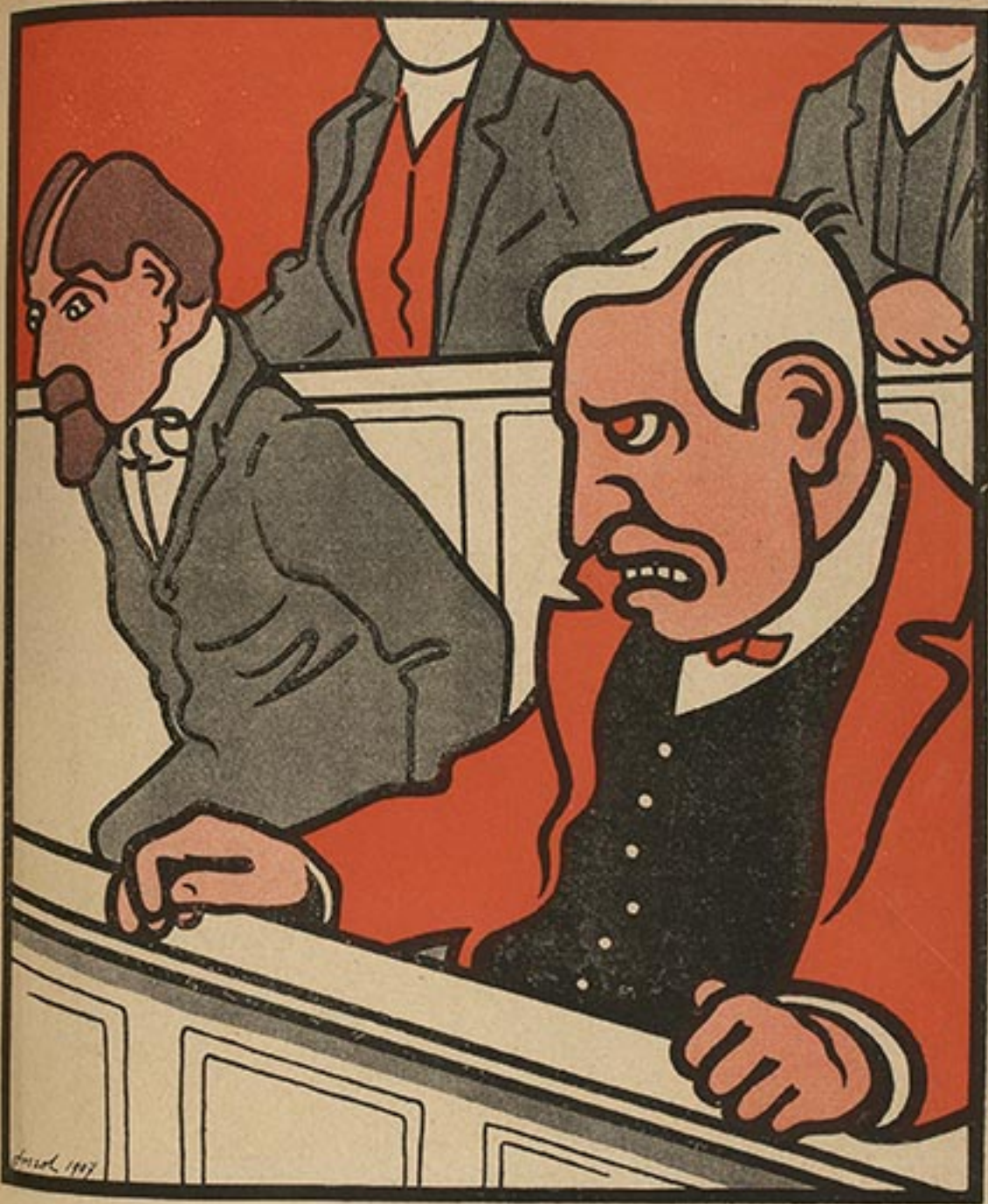
— Une bonne digestion incite à la mansuétude....



— Ça doit tout de même causer une petite émotion de voter la mort: Je vais me payer ça.



— Vous n'êtes pas ici pour acquitter mais pour rendre la Justice!...

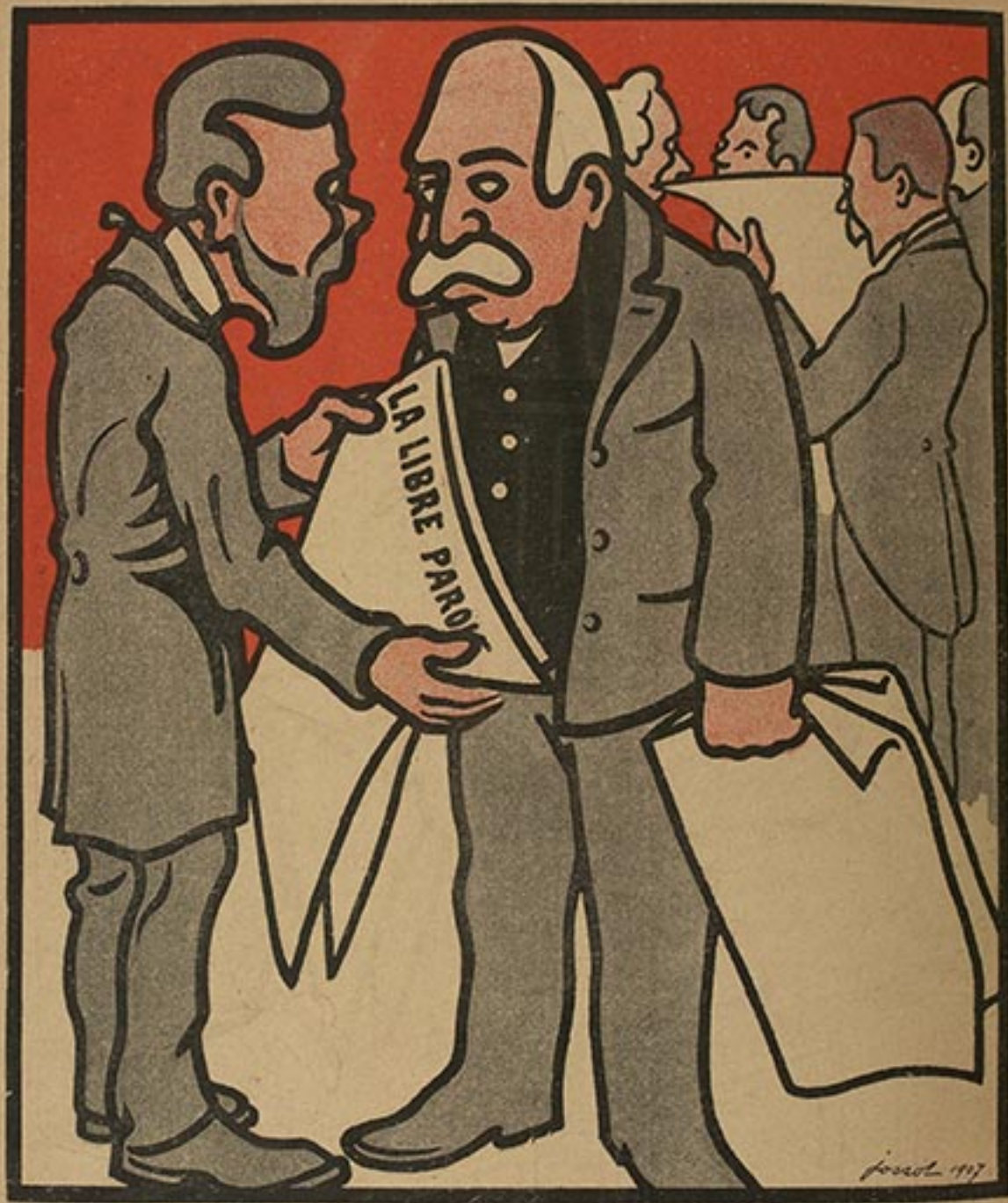


— Pas récusé et Chochotte m'attend !... Tant pis pour les accusés !

ABONNEMENTS : Un an, Paris, 28 fr.; étr., 26 fr.; Belgique, 28 fr. L'abonnement des abonnés est fermé, selon l'entente en France et l'étranger. — Les manuscrits et dessins ne sont pas rendus.
Rédaction et Administration, 62, R. de Provence, Paris.

E. VICTOR, Imprimerie spéciale de L'Amateur au Soir, 18, rue de Provence, Paris.

L'Imprimeur-Gérant : E. VICTOR.



— C'est un youpin : Si nous l'acquittons, Drumont gueulera !...

50 Centimes

L'Assiette au Beurre

REGISTRE
ET ABONNEMENTS
62, rue de Provence
PARIS
WILLERECORD & C^o
303-74

DERRIÈRE L'AIGLE NOIR DEUTSCHE HELDEN



— Ma Parole d'honneur !... Moi, maintenant,
c'est à peine si j'ose me lever !

« Ver...t ! Jetzt wag'ich's kaum noch
aufzustehen. »



AU CONSEIL DES MINISTRES

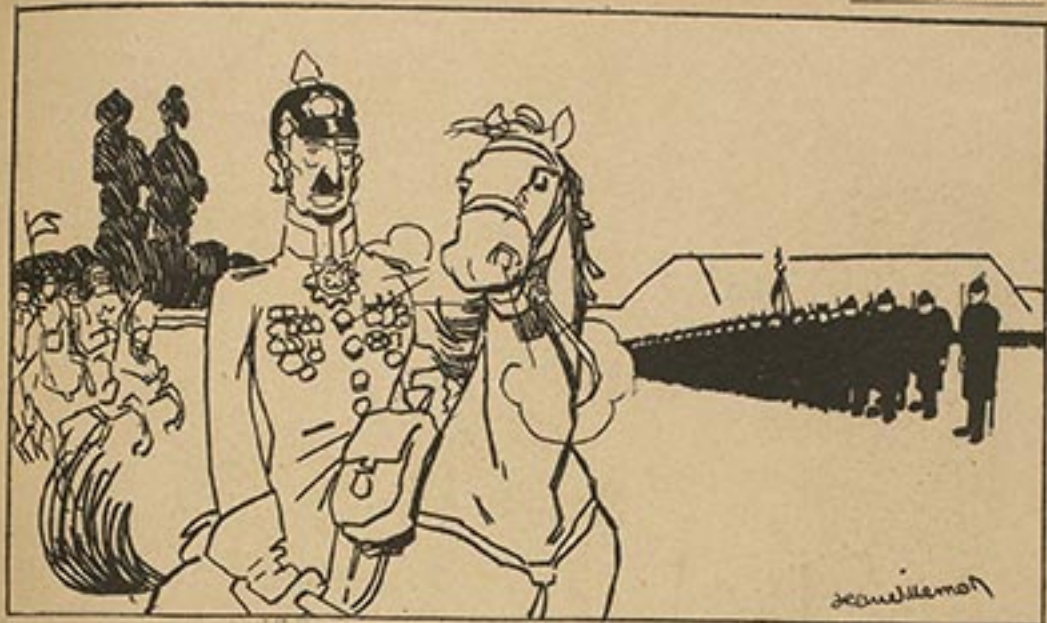
— Qu'est-ce que nous attendons pour commencer ?

— Un sous-officier de la Garde... épatant !

MINISTERRAT

— Wer fehlt uns denn noch um anzufangen ?

— Ein Garde-Unteroffizier — A oh !



LES DEUX PARADES

ZWEI PARADEN.



— "Toutou chéri" et "Bien-aimé".

« Meine Seele, mein Altercher,
mein einziger Dachs. »



— Souvenez-vous bien, lieutenant : pas de schlague à ce jeune soldat ! Le général l'appelle Fanny.

— Und das lassen Sie sich ein fuer alle Mal gesagt sein, Herr Leutnant den Mann zu schonen ! Excellenz nennen ihn Fanny !



SOIR DE NOCES

Mme de MOLTKE. — Kuno, mon amour, vous ne m'embrassez pas ?

LUI. — Eulenbourg ne peut pas

BRAUTNACHT

Mme de M. — Kuno, mein Liebchen, gibst du mir denn nicht wenigstens einen Kuss ?

Kuno. — Phil' toll's nicht.



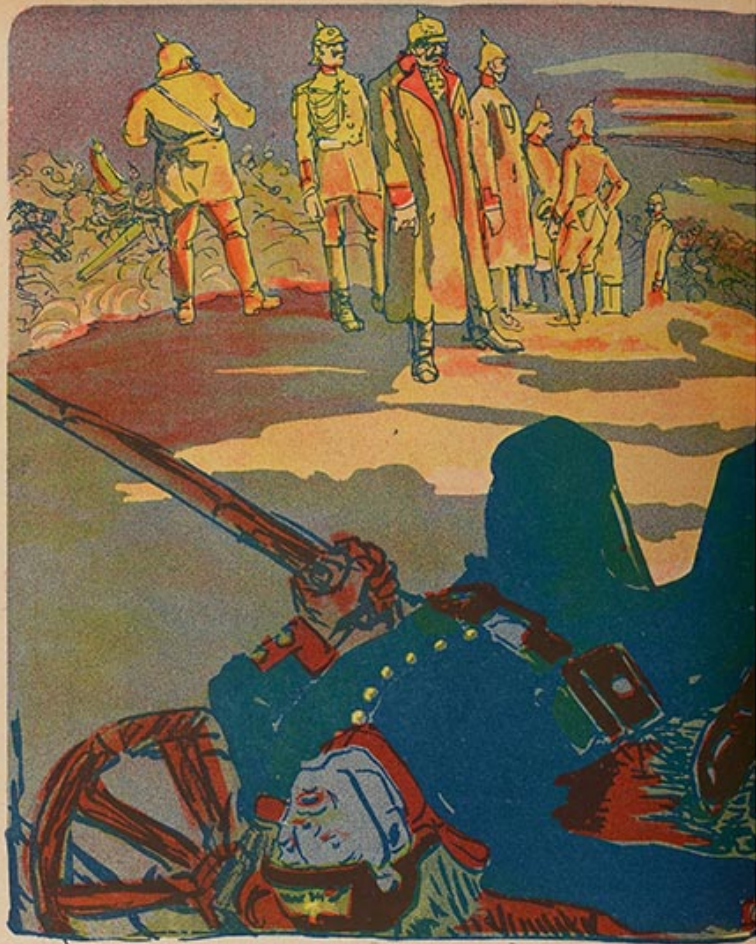
am R

DE MOLTKE. — Chacun a sa mission sur terre.
La mienne est de faire souffrir les femmes...
EULENBURG. — ...Et de rendre heureux les hommes!

AUS DER RICHTSVERHANDLUNG

DE M. — Jeder hat seine Mission auf Erden,
meine ist es, Frauen leiden zu lassen...

EULENBURG. — Und die Männer zu beglücken!



SUR LE CHAMP DE BATAILLE

— Tu vois celui pour lequel nous allons mourir?... Eh! bien,
un jour, il voudrait mourir pour moi!



AUF DEM SCHLACHTFELDE

— Siehst Du ihn, für den wir unser Leben lassen müssen?..
Nun, auch er wollte schon einmal für mich sterben.

grandjouan



*Pas d'antimilitaristes, chez nous ! Nous éd-
nérons en nos soldats les solides fondements
de l'Ordre et de la Morale.*

*Bei uns gibt es keine Antimilitaristen !
Wir schätzen in unseren Soldaten das ge-
sunde Fundament der Ordnung und der Moral.*

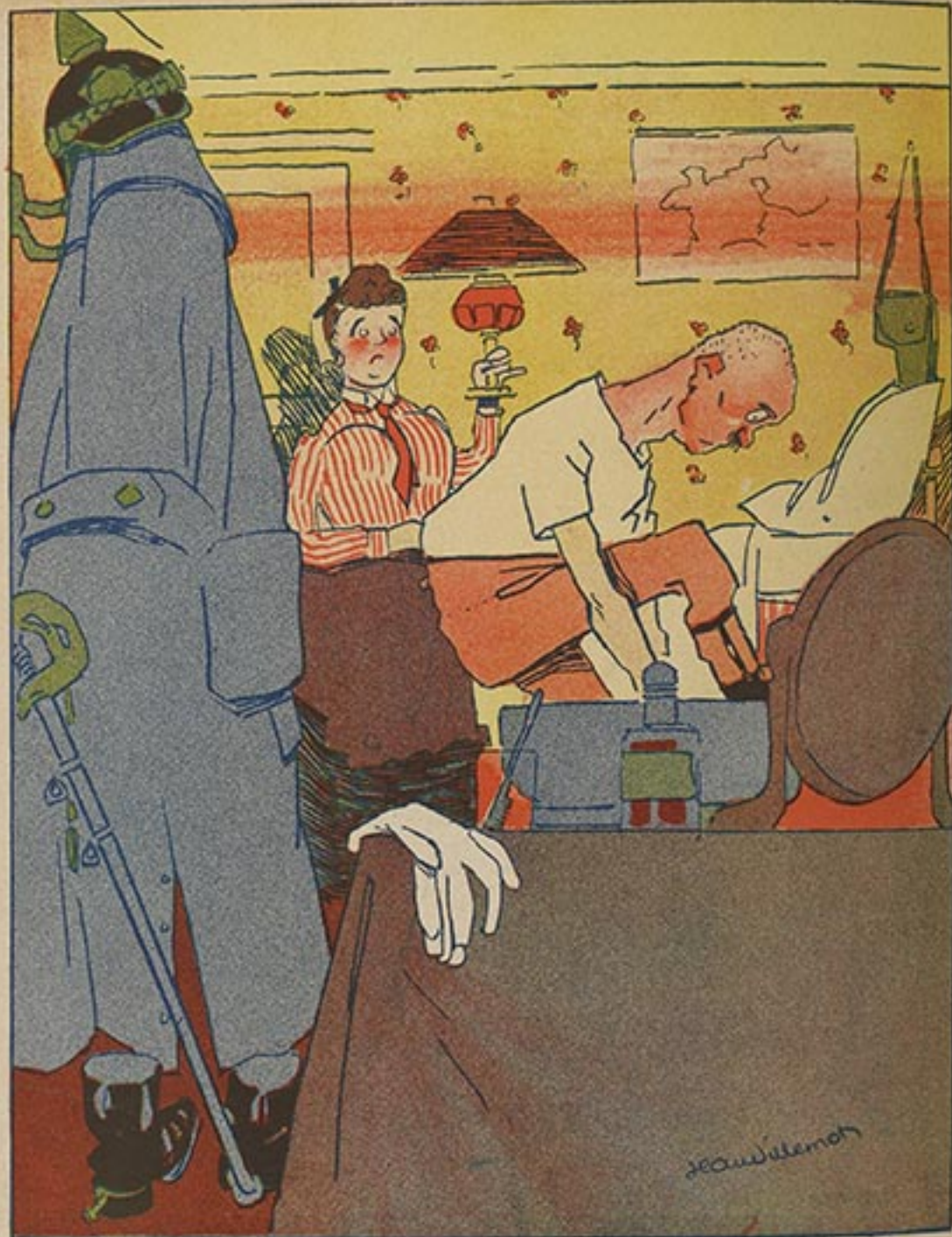


LA CONCURRENCE

— Rien à faire, ce soir, ma petite... Les officiers de la Garde sont sortis.

KONKURRENZ

— Nix zu machen, houte Abend!
Zuolet Gardeofficiere da!



ELLE. — Un caleçon de soie! Bonté du ciel!
Il y a donc encore "Jeu de la Guerre", ce
soir, chez la Major?

— Annonces en Blanc

SIE. — Da lieber Himmel! Eine seidene
Unterhose! Ist denn heute Abend wieder
"Kriegsspiel" beim Herrn Major?



MR

DE MOLTKE. — Je L'ai ou ; je LUI ai parlé...
 Il m'a fichu sa botte quelque part!...
 LE CHŒUR. — Quelle profanation!

De M. — Ich habe "Liebchen" gesehen und
 gesprochen... Er hat mir einen Tritt... gegeben.
 CHOR DER FREUNDE. — Welche Entheiligung!



... Il est plus facile de laisser tomber
un tonneau de boue que de le lancer en l'air.

Es ist leichter Schmutz nach unten als
nach oben zu werfen.



— Allo, Clemenceau... J'ai un truc infallible pour qu'à la première affaire l'ennemi tourne le dos : Vous allez me former un régiment de petits telegraphistes !

... Hallo... Clemenceau dort?... Ich habe ein unfehlbares Mittel gefunden, damit der Feind beim ersten Schornätzeln den Rücken kehrt. Wir lassen einfach ein Regiment unserer Telegraphenjungen aufmarschieren !



" qui donc disait
qu'il n'y a pas d'antimilitaristes
en Allemagne ? "

" ... Wer sagte eigentlich, dass es in
Deutschland keine Antimilitaristen gaben ? "

MAX
HARDEN



Vous mourez pour vos rois. Eux, ils ne sont pas là.
 Et vous avez quitté ces femmes pour cela !
 Vous jeunes, vous nombreux et forts, malgré leurs larmes,
 Vous vous êtes laissé pousser par des gendarmes
 Aux casernes, ainsi qu'un troupeau par des chiens !

N° 348
9 Novembre 1907
50 centimes

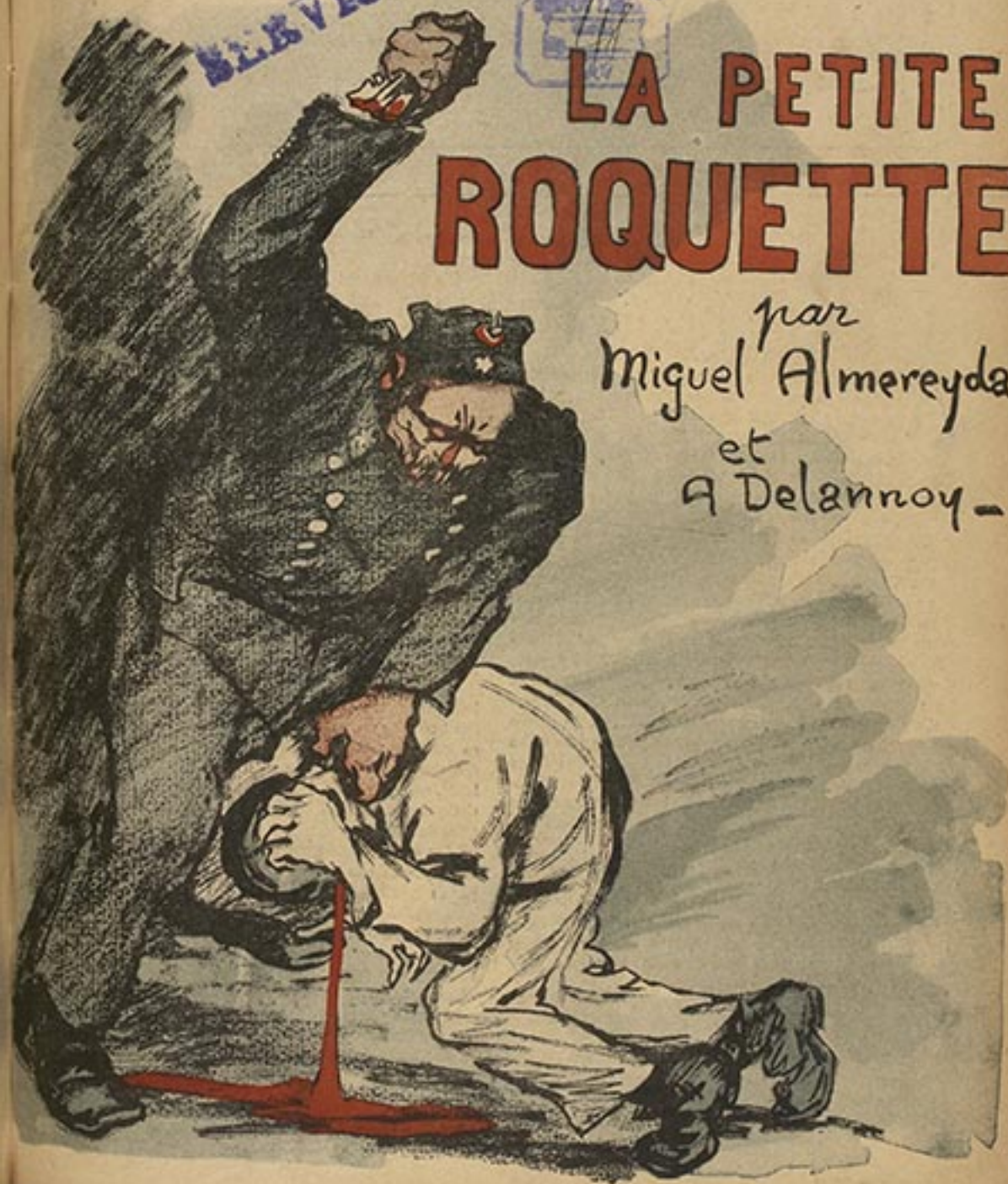
L'Assiette au Beurre

REDIGÉ
ET ADMINISTRÉ
42, rue de Provence
PARIS
V. G. L. B. N. 1
285-74

REVUE

LA PETITE ROQUETTE

par
Miguel Almereyda
et
A Delannoy -





PRISONS D'ENFANTS

La Petite Roquette

A Paris, les délinquants de dix-huit à vingt et un ans qui ont à purger une condamnation n'exécitant pas une année, sont envoyés à La Petite Roquette. On y détient aussi les enfants de moins de dix-huit ans, dont les parents sont lax, et qui, à la suite d'une autorisation accordée par le commissaire de police du quartier, ont été mis en « correction », le plus souvent sans enquête, ou après une enquête insuffisante.

Ces enfants de moins de dix-huit ans, étant donné leur manque de discernement, ne sont pas considérés par la loi dignes d'encourir des condamnations; mais elle admet que, s'ils se sont rendus coupables de délits, ou s'ils font preuve d'une déplorable précocité dans le mal, il y a lieu d'en débarrasser leur famille et la société pour les soumettre à la discipline sévère d'un pénitencier. Il existe donc à La Roquette deux sortes de détenus : les délinquants proprement dits et les « corrections paternelles et maternelles ». C'est là une distinction toute théorique établie entre eux, car le régime des uns et des autres est, à peu de choses près, le même. Ces détenus — dont certains n'ont pas huit ans — sont maintenus en cellule comme les autres, et parce que ce sont d'insoucients bambins, portés, à l'exemple de tous les bambins, à commettre nombre d'inconsciences, ils sont à la merci des plus odieuses brutalités, des pires abus de pouvoir.

Tous les détenus, sans exception, subissent le régime de la réclusion cellulaire.

Les enfants qui, sur la demande des parents, ont été placés temporairement dans cet enfer des gosses, peuvent y être écroués jusqu'à trois fois. La durée de la peine est limitée à trois mois. Trois mois de cellule à l'âge où l'être est affamé d'espace, d'air et de lumière !...

À leur arrivée, les détenus, après les formalités d'écrou, reçoivent un numéro — et, dès lors, on ne les désignera plus que par ce matricule. Lorsque des proches seront admis à les voir, il leur faudra le citer comme un mot de passe, toute autre

dénomination devant être considérée comme inconnue de tous.

Les détenus sont astreints au travail. On confectionne un peu de tout à La Petite Roquette : des bijoux à bon marché, des éventails qui servent à la publicité commerciale, des peignes, des paniers à salade, des bourses en métal ; mais les travaux les plus importants consistent dans l'enfilage des perles, l'éblouillage des broches et la fabrication des chaises. Ces divers travaux, confiés à l'administration de la prison par des entrepreneurs civils réalisant sur la main-d'œuvre pénale des bénéfices considérables, sont dérisoirement rétribués à ceux qui les exécutent. Voici un exemple de l'exploitation scandaleuse qui s'opère à La Petite Roquette comme, d'ailleurs, dans les autres prisons :

La fabrication des petits éventails de papier est payée à raison de 1.20 le mille. Le prix de la matière première est environ de 1.50 par mille, soit un total de : 2.70. Les éventails sont vendus au prix de 35 francs le mille !

L'administration préleve sur les salaires, déjà peu rémunérateurs, la moitié du gain réalisé.

L'équipement du condamné consiste en une chemise de toile grossière, non repassée et presque toujours insuffisamment séchée; un couplet de grosse bure, qu'il portera été comme hiver et du commencement à la fin de sa peine; des chaussons — de laine en hiver, de toile en été —; un bérêt, une paire de sabots très grossiers; enfin un mouchoir et une cravate à carreaux bleus et un torchon en guise de serviette.

Les « corrections » ont le même équipement, sauf que le costume est de toile blanche et que les sabots sont remplacés par de gros brodequins.

La cellule mesure deux mètres de largeur sur trois de longueur; le plafond est élevé d'environ deux mètres cinquante. Elle est meublée d'un lit formé de trois planches mal jointes sur lesquelles reposent une pailleasse et un matelas de crin; d'une petite table, d'un escabeau.

La cellule prend jour sur les cours intérieures de la prison par une fenêtre fermée au cadenas, sans barreaux. L'aération se fait, dans le haut, par un carreau mobile, servant de vasistas, et derrière lequel se trouve un grillage.

L'hiver, l'eau ruisselle le long des murs de cette prison qui tombe en décrépitude, et un vent âpre souffle par les



— *Disu, mes enfants, vous chéris et vous protégez !*

intrusives des fenêtres disloquées par la vétusté. L'été, une vermine immonde met à la torture les prisonniers. Ce n'est pas la prison moderne, reluisante de propreté, où les prescriptions de l'hygiène sont observées : Fresnes ou la Santé dans sa partie nouvelle ; — ici, tout est gris, sale et délabré.

Les cellules ne sont jamais chauffées. Un mauvais poêle, dans chaque division, est chargé d'adoucir un peu la température générale des couloirs. A certaines époques de l'année, le froid est si intense dans les cellules, qu'il est impossible aux détenus de commencer leur travail avant d'avoir ingurgité la soupe du matin.

Le régime alimentaire est formé d'une « boule de seu » pesant 750 gr., tantôt brûlée, tantôt spongieuse, recelant souvent des débris, des cafards, parfois même des cadavres de souris ; d'un vague bouillon à neuf heures du matin ; d'un tiers de gamelle de légumes cuits, le soir, à quatre heures. Deux fois par semaine, jeudi et dimanche, les détenus reçoivent une portion de viande.

Les légumes sont de la plus basse qualité ; la viande est distribuée avec la plus grande parcimonie. Elle est, d'ailleurs, grasseuse, verdâtre et tellement équivoque que la majorité des prisonniers s'abstiennent d'y toucher. Les morceaux passables sont prélevés par les cuisiniers et les auxiliaires qui ne laissent que les déchets.

Une petite assiette de détestables légumes, 750 gr. d'un pain mal cuit et un bol de soupe claire forment donc toute l'alimentation par vingt-quatre heures d'enfants et d'adolescents en pleine période de développement. Encore faut-il ajouter que peu nombreux sont ceux qui mangent régulièrement ce menu. A la moindre incartade, et souvent sans motif, le gardien condamne au pain sec les détenus. Pour une faute un peu plus grave : avoir fredonné dans sa cellule, avoir été surpris tentant de communiquer avec un voisin, etc., le détenu est puni de « planche », c'est-à-dire qu'il passera la nuit, toute sa literie lui ayant été retirée, sur les planches nues de sa couchette, nanti seulement d'une couverture. Chaque nuit



— *J'aime mieux oenir seule. Quand ton père, a bu, ça lui fait quelque chose de te voir.*

de planche compacte le pain sec pour le lendemain. Certains prisonniers subissent ce supplice jusqu'à sept jours consécutifs. On imagine la force physique que peuvent posséder des enfants après plusieurs nuits passées dans l'insomnie, à grésoter et claquer des dents, lorsque, pour tout réconfort, la journée se passe sans absorber d'autre aliment que du pain sec.

Tous les détenus souffrent cruellement de la faim, la nuit, le jour, et pour toute la durée de la détention, d'une faim obsédante, qu'aucun des repas réglementaires n'apaise, et qui devient si vive parfois que l'envie prend, pour la tromper, de mordre du bois ou de déchirer du cuir.

Lorsqu'un détenu, par suite de maux d'estomac, se trouve dans l'impossibilité d'avaler son pain, il ne peut le donner

à un co-détenu; il doit le jeter dans les ordures. M. le gendarme en nourrit ses volailles. Le prisonnier E.V. vit maintes fois des malheureux qui, perdant toute prudence, se jetaient voracement sur du pain tout souillé de pussoière, qu'il avait placé dans le couloir, parmi les balayures.

Un grand nombre de prisonniers de la Petite Roquette sont des récidivistes, et cela par la fatalité même des circonstances. Le régime de la prison, la mentalité des gardiens, le voisinage des co-détenus constituent un milieu qui se trouve être précisément l'inverse de celui qui leur serait nécessaire

pour en faire des êtres sains de corps et d'esprit, développer leur intelligence, élever leur moralité. A leur libération, la plupart se trouvent mal vêtus, sans ressources, sans affection ni appui sérieux ; les relations de la prison les ont poussés vers les pires fréquentations, et la nécessité ne tarde pas à les porter invinciblement vers de nouveaux délits et de nouvelles condamnations.

Leur attitude à tous offre peu de variété. Ils sont craintifs et reçoivent sans riposter les mauvais traitements des gardiens. Certains en arrivent, par lassitude, à une extraordinaire passivité. Dans leur division, un fait répréhensible se produit-il, tel que tapage ou bavardage la nuit ? Ils se laissent scier et punir sans ouvrir la bouche pour protester, alors

même qu'ils ne sont point coupables. Toute protestation leur semble, par expérience, inutile, et ils préfèrent subir un châtiment immérité, plutôt que de risquer d'aggraver leur cas par un mot malheureux.

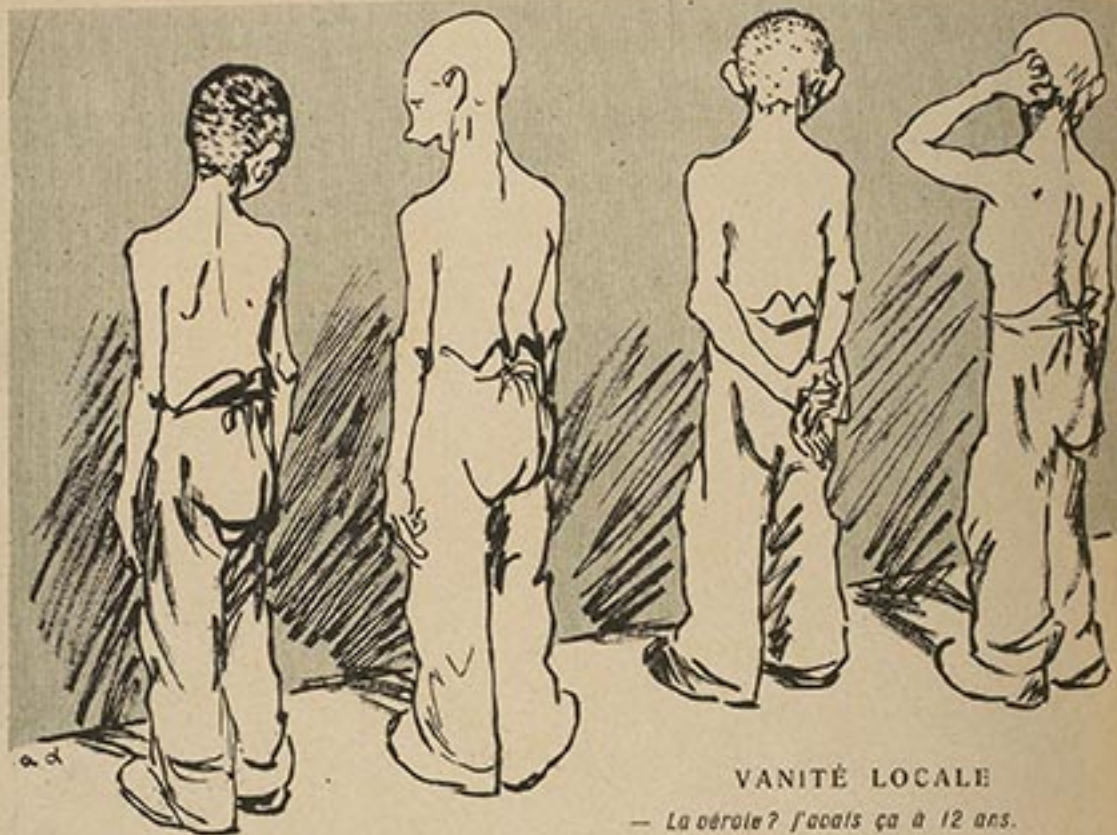
Par exception, certains sont, au contraire, perpétuellement en révolte, même lorsqu'ils sont fautifs ; mais ils se recrutent surtout parmi les nouveaux venus et ils ne tardent point, d'ordinaire, à entrer dans la règle commune, non qu'ils se soient amendés, mais parce que la dureté du régime cellulaire a déterminé en eux un abaissement momentané.

Dans les premiers temps de l'incarcération, l'être en qui demeure quelque fierté se révolte ; son instinctive volonté se heurte aux murailles. On rêve de délivrance immédiate ;



HYGIÈNE

— Ici, y a que des poux, des puces, des gañes et des punaises... Rien de facile à apprivoiser.



VANITÉ LOCALE

— La oérole? j'ocais ça à 12 ans.

on passe de longues heures de solitude et d'insomnie à élaborer, dans le silence de la cellule, d'irréalisables plans d'évasion. Mais cette crise dure peu. Aux colères, aux exportements aveugles, succède une lourde prostration. On n'espère plus rien, et l'unique recherche devient celle d'une distraction quelconque, d'un plaisir futile, venant rompre, pour quelques instants, la terrifiante monotonie des heures employées à un travail mécanique, dénué d'intérêt, et qui s'écoule avec une si désespérante lenteur, qu'il semble que le jour ne prendra jamais fin...

La tristesse de cette vie carcérale influe considérablement sur la mentalité des jeunes détenus. Ils étaient gais, bruyants, démonstratifs, pour la plupart, à leur entrée en cellule; ils n'ont point tardé à devenir moroses, craintifs et mal portants. Ils maigrissent ou se boursoufflent; leur cou se gonfle de glandes. L'absence de soleil et de joie; l'atmosphère chargée du lieu; la nourriture insuffisante et de mauvaise qualité, contribuent pour beaucoup à ce rapide affaiblissement et moral et physique. Par peur des châtiments, les prisonniers deviennent hypocrites et sournois. La perpétuelle crainte du gardien survenant anxé de son redoutable trousseau de clés, les fait tressaillir au moindre bruit. A la longue, leur visage se fige dans une particulière expression d'inquiétude. Ils sont las d'attendre; d'attendre, minute par minute, une libération qui ne vient pas. Leurs lèvres, aux commissures tombantes,

deviennent flasques, et un tic nerveux agite leurs sourcils. Un continuel effroi hante leur cerveau sans culture. La prolongation d'une telle existence déterminerait la folie chez un être affiné; chez ces natures primitives, c'est l'inertie de la bête crin domestiquée.

..

Les gardiens de la Petite Roquette ?

Il en existe deux types bien caractéristiques.

C'est, d'abord, celui du vieux gobier, grossier, taciturne et soupçonneux, aligri par la certitude de ne jamais conquérir de l'avancement, et qui a acquis, dans la pratique du métier dans on ne sait combien de maisons d'arrêt, une impitoyable dureté. Celui-là parle rarement, même avec ses collègues. Il exige dans sa division un silence absolu lui permettant de peuloger, à l'abri des surprises des chefs par la complicité de l'auxiliaire, sa béate somnolence. A cheval sur le règlement et soucieux de sa tranquillité, il frappe peu les détenus, préférant délécer les lantils devant les supérieurs auxquels, ignorants du délit, toujours ampifié dans le rapport qui en est fait par le

gardien, punissent avec sévérité, en dépit des protestations d'un prisonnier que l'on n'écoute jamais.

Le second type est représenté par les gardiens encore jeunes, aspirant à l'obtention d'un titre de brigadier, méridionaux ou corses, et anciens sous-officiers pour la plupart, jurant et menaçant tout le jour et se livrant au détrimement des détenus à de grossières sautes.

Un des malins plaisirs de l'un deux, nommé Cornua, consistait à passer silencieusement devant les guichets ouverts dans les portes des cellules et à cracher au visage de ceux qui s'en approchaient trop près. Cornua avait un principe : « Moi, disait-il, je ne peive jamais de soupe mes lascars; une bonne « tournée » (1) et tout est dit... ». C'était sa façon, à lui, de montrer qu'il avait bon cœur.

Boire et administrer des coups représentent le passe-temps principal des gardiens. Les vieux s'alcoolisaient seuls, avec décence. Les autres se réunissent fréquemment d'une division à l'autre pour « trinquer en voisins ».

Il y avait, en 1902, à la 4^e division, un surveillant nommé Goussot, qui, lorsqu'il était ivre, s'obstinait à rouer de coups un détenu sous prétexte que celui-ci le regardait « de travers ». Le malheureux ne pouvait le regarder différemment... il buchait. (2)

Au mois de mars de la même année, un gamin de treize ans, de la catégorie des « corrections paternelles », se précipita du haut du premier étage dans la cage de l'escalier.

L'enfant, dans sa chute, se fractura le crâne. Étendu à terre, les yeux révulsés, les poings crispés par la souffrance, l'enfant gémissait lamentablement. A ce moment, le docteur passait, se rendant à la consultation. Il appela le gardien-infirmier, Boulguc, sorte de boucher à la carrure d'athlète, qui comme son emploi de gardien avec celui de concierge d'un immeuble de l'avenue Gambetta, et lui ordonna de transporter le blessé à l'infirmerie. Boulguc prit le gamin dans ses bras en lui disant : « Prends-moi par le cou ». Cependant, durant le trajet, affolé par la douleur, le blessé ne cessait de s'agiter, poussant des cris, les bras battant le vide. Irrité, Boulguc saisit alors ce moribond à la hauteur de la poitrine et, le secouant sauvagement, souffla dans cette petite face toute blême : « Si tu « chalutes », je te foue des « baffes » ! (3)

L'enfant avait attenté à ses jours pour mettre un terme aux souffrances de sa nouvelle existence, trop cruelles pour son frêle corps.

Les tentatives de ce genre sont fréquentes. L'administration les dissimule avec soin lorsqu'elle intervient à temps pour sauver le désespéré. Il n'y a que lorsque le suicide est consommé qu'elle en avise l'extérieur — comme il en advint le 19 septembre dernier — sans, du reste, s'en enorgueillir le moindrement.

(1) Correction.

(2) Rigoureusement authentique.

(3) Si tu t'agites, je vais te baffer.



LA FAIM

— Vos gueules, mes boyaux !

Une tradition joyeuse pour les gardiens de la Petite Roquette consiste à « dresser » les « nouveaux ». Voici par quel procédé ces éducateurs — ne pas oublier que la P. R. est une « maison de correction et de préservation » — jettent, dès le premier moment, la terreur dans l'esprit du nouvel arrivant afin de le plier, d'un coup, à la rude discipline de la maison.

À six heures du soir, un son de cloche annonce l'heure du coucher — heure bénie entre toutes les heures. Le prisonnier est tenu de plier avec soin et de façon réglementaire toutes les pièces composant son équipement. Cela fait, le paquet est déposé dans le couloir et le gardien verrouille la porte jusqu'au lendemain matin six heures.

Une demi-heure après, un nouveau son de cloche annonce

le départ des surveillants de jour, et l'on entend leurs pas, *rendus volontairement sonores, s'éloigner, se perdre, dans le lointain des galeries.*

C'est là que commence la farce si réjouissante pour les « gaffes » (1). Bientôt, dans le silence, de brusques appels éclatent. Ils émanent des cellules de ceux qui sont arrivés du matin et ignorent encore les coutumes de la prison. Rassurés par le départ du gardien, demeurés aux écoutes quelques instants et ne percevant plus aucun bruit, les malheureux se croient délivrés de toute surveillance. Quelle chance ! pouvoir

(1) Gaffes.



— Crâne pas, sois prudent... tu sais qu'il ne te reste plus qu'un œil !



— *C'est pas un homme fait, c'est encore un gosse. Il est tout de même mort en faisant pipi.*

rien parler ! Parler ! telle est l'irrésistible puit... Parler ! lire n'importe quoi, jeter un bonjour au compagnon de chaîne encreux le matin... Parler ! enfin !... Les appels, hésitants d'abord, se font plus audacieux à mesure que les bavards se courent plus en sûreté. Prudemment, les anciens se taisent. Ceux-là savent quelle terrible leçon se prépare. Et — misérable conséquence de cette vie contre nature ! — avides de distraction, même cruelles, ils rient sous cape du dénouement qui vient.

Sournoisement, un gardien de nuit a remplacé son collègue du jour, et, comme pour mieux jouer de la surprise terrible des prisonniers, il laisse quelques minutes s'écouler avant

d'intervenir. Il erre à pas de loup devant la porte des cellules, attentif à ne pas faire de bruit.

Soudain, dans un tintamarre de clés secouées, de verrous violemment tirés, une porte est ouverte, et, d'un saut brusque, le « gaffe » se rue sur un des coupables, son troussou de clés au poing. Pendant quelques instants, la division s'emplit de cris déchirants et de supplications. Puis un silence... Est-ce fini ? Mais non, le même vacarme de clés et de verrous heurtés recommence. Le gardien est passé à un autre : il y aura encore des larmes....

Les clés des troussoux sont énormes et les gardiens s'en servent comme de coups-de-poing américains pour porter des

coups droits dans les flancs des détenus. Ils choisissent les flancs afin de ne pas laisser de traces de violences sur le corps des malheureux.

Ces incidents se renouvellent tous les soirs.

Après les coups, suivant la « générosité » du gardien, le détenu descend au cachot, en chemise, sous une grille de coups de clés, de poing et de pied, ou reçoit l'ordre de sortir dans le couloir — ce qui ne va pas sans force bourrades — toute sa literie. Le reste de la nuit, il le passera, trahi de froid, à songer que le lendemain il ne mangera pas (1).

Il serait pourtant facile d'éviter ces manquements à la discipline en prévenant le « nouveau » que la surveillance s'exerce la nuit comme le jour. Mais les gardiens n'entendent pas sacrifier un de leurs plus plaisants possessions (2).

La règle du perpétuel silence ne souffre pas d'exception.

Il est interdit de parler, de sangloter haut, de tousser trop bruyamment. Il faut que, d'un bout à l'autre du jour, le silence le plus absolu ne cesse de régner dans la prison.

On peut aisément imaginer quelle doit être la souffrance d'enfants ou d'adolescents, habitués jusque là à une vie libre et vagabonde, soudain contraints au silence et à l'im-

mobilité, obligés de calculer chacun de leurs gestes, d'éviter le moindre bruit, sous la surveillance continuelle de gardiens mécontents et féroces.

Dans la lumière qui tombe de la fenêtre, seul, toujours seul, le détenu demeure assis sur son escabeau, penchant sur l'ouvrage un visage de cire qu'éclairaient deux yeux aux paupières souvent lourdes de larmes. Les mains amaigries, toutes rougies en hiver, tremblent sur le travail sans attrait.

De temps à autre, le bruit d'un pas, qui cherche à n'être point perçu, fait frissonner le prisonnier. Le « gaffe » passe ; sa face mauvaise apparaît dans l'encadrement du guichet, et le petit demeure immobile, sous l'œil investigateur, l'angoisse au cœur, la gorge serrée, avec la crainte de voir entrer la brute. On croit encore sentir peser sur soi ce regard que, soudainement, le pas s'est éloigné. De nouveau, le silence s'abat, unifiant les âmes.

Le silence ! C'est une souffrance qui pèse si lourdement sur les épaules des prisonniers que les mieux trempés n'y résistent pas. Rien n'est moralement plus déprimant ; rien ne prépare mieux à la démence. On s'affole de ne rien entendre et de ne rien dire ; on éprouve à la fin un impérieux besoin de hurler, de chanter, pour entendre quelque chose. Aussi, tous les détenus monologuent-ils à mi-voix. Cette interdiction de parler entraîne, au bout de quelques mois, une grande difficulté pour s'exprimer, et l'oubli fréquent des mots les plus usuels. Après onze mois de détention, dont dix à la P. R. le prisonnier E. V. avait oublié le quart de son vocabulaire. Un an après sa libération, E. V. se ressentait encore de cette influence. Au milieu d'une conversation, les mots de l'usage le plus courant lui échappaient, l'obligeant à s'arrêter court.

Les adultes condamnés au silence en souffrent moins certainement que les enfants, car ils ont, pour peupler leur solitude, un passé de choses acquises, une imagination plus féconde ; leur esprit est moins avide de connaître. Il faut avoir subi cette torture pour se rendre compte de ce que peuvent être pour des petits de dix à quinze ans cette réclusion et ce silence forcé !



— Tu m'as volé du tabac.
— C'est pas vrai. J'ai trouvé dans ma boule de son.

Bien que la plupart des prisonniers n'aient été condamnés que pour d'infimes délits, presque tous se vantent d'extraordinaires exploits qui n'existeraient jamais que dans leur imagination précoçement nourrie de romans feuilletons. Ils se décorent de sobriquets : rappellent ceux des escarpes de plus grande envergure. Les condamnations pour avoir exercé le métier de souteneur et de cambrioleur sont honorifiques et presque tous se réclament de semblables exploits. Dans les rares paroles que les délinquants échangent entre eux, au cours des allées-et-venues occasionnées par le service ; dans les « biftons » (1) qu'ils parviennent à se transmettre, il n'est question que de leurs prouesses passées, des bons coups à venir, en sorte que l'enfant une fois entré là n'en sort plus, exception faite pour quelques chanceux, que fœdéralement.

Seuls, les proches parents des pensionnaires de la Petite Roquette sont autorisés à les visiter. Chaque prisonnier n'a droit qu'à une seule visite par semaine. Au reste, bien rares sont ceux qui, possédant encore des parents, reçoivent hebdomadairement une visite. Ceux-ci, lorsqu'ils sont passivement indifférents au sort de leur progéniture, professent à leur égard un impitoyable mépris.

Un grillage sépare le détenu de son visiteur. Durant tout l'entretien, qui dure au plus vingt minutes, le prisonnier est contraint de tenir ses mains posées à plat sur ses genoux. Il lui est interdit de faire des gestes, de donner des renseignements sur le régime intérieur de la maison.

Deux gardiens, placés (côté public) sur une sorte d'observatoire, surveillent l'attitude des causeurs. Deux autres gardiens, l'un pour le public, l'autre pour les détenus, veillent à ce que rien de contraire au règlement ne soit fait ou dit.

En 1901, il y avait au no 200 des prisonniers appelés à parler, un sourd-muet. Comme les gestes — seul procédé de correspondance à son usage — sont interdits, il devait



LE GOSSE TATOÛÉ

UN GARDIEN. — Hein, est-il mince ! en dirait une carte transparente !

se contenter de fixer son visiteur. Sa mère qui le venait voir s'évertuait par une rapide mimique à lui transmettre les nouvelles de l'extérieur et à s'informer de sa situation. Le malheureux, les yeux avidement attachés aux traits et au visage de sa mère, semblait boire chacun de ces gestes auquel il lui était interdit de répondre. Jamais plus coloré, plus tragique spectacle ne fut donné que celui de cette vieille et de ce sourd-muet dont l'un ne pouvait répondre à l'autre.

Les prisonniers punis de cachot sont privés de parler pendant toute la durée de leur punition.

On punit de cachot lorsque la privation d'aliments, les coups, les nuits passées sur la planche, même au cœur de l'hiver, dans la cellule sans feu, ne semblent plus châtier suffisamment.

Si la cellule, silencieuse et sale, affecte indubitablement le prisonnier, au moins a-t-il la compensation d'un rayon de

(1) Biftons.

soleil et la distraction relative du travail. Dans le cachot, plus rien. Seule, l'horreur de l'ombée, de l'inaction, de la faim et du froid!

Les cachots sont des cellules rectangulaires, situées au sous-sol. Elles mesurent environ un mètre cinquante de largeur sur trois de longueur, et leur hauteur, du sol au plafond, n'est pas de moins de cinq mètres. Un vasistas placé dans le haut de la muraille, et dont le volet est seulement enti'ouvert, laisse pénétrer un peu d'air et de lumière jusqu'au fond de cette basse-fosse dans laquelle, d'ailleurs, l'obscurité presque complète ne permet de se mouvoir qu'à tâton.

Au moindre bruit commis par le prisonnier, le vasistas est entièrement clos: le malheureux se trouve alors privé d'air et dans l'obscurité absolue.

Un lit de camp, fait de planches une couverture, et un vase à déjection composent l'aménagement. Deux fois par jour (quand on y pense) les détenus reçoivent un quart d'eau. Le reste du temps, il ne faut pas avoir soif!

Les cachots sont fort malsains. L'eau coule abondamment le long de leurs parois, entretenant une température très basse. Les détenus y ont les pieds nus dans des claissons.

Un prisonnier, Ch. D., après huit jours de cachot, a été remonté un pied gelé: il dut rester dix-sept jours à l'infirmerie.

A la hideur du lieu s'ajoutent les angoisses de la faim et de l'insomnie. Les détenus ne reçoivent pour toute nourriture que la « boule » réglementaire. En été, il ne leur en est donné que la moitié, soit 350 gr. de pain par vingt-quatre



— Morand? Morand? Nom de Dieu, si vous m'aviez dit tout de suite: le numéro 704! Il est mort, le 704, et enterré depuis trois semaines.



VÊTEMENTS D'ENTRÉE, VÊTEMENTS DE SORTIE

— *Mince, c'quo j'ai grandi !*

heures. Tous les quatre ou cinq jours, il leur est distribué une gamelle de bouillon.

Lorsqu'un détenu fait du bruit, bavarde ou chante, et que les surveillants ne découvrent pas le délinquant, tous les présents sont complètement privés de nourriture pour vingt-quatre heures. Aussi n'est-il pas rare d'entendre éclater, d'un côté à l'autre, de violentes disputes entre d'incorrigibles bavards et ceux qui, désirant manger, veulent leur imposer le silence. Le calme ne se rétablit qu'au moment où, de sa voix papoterne, un gardien vient annoncer : « personne ne bouillera aujourd'hui ! »

Pour dormir, on s'allonge sur la planche, enroulé dans une seule couverture. Mais les nuits s'écoulent sans possibilité de sommeil durable, à cause de l'intensité du froid, de la dureté

de la couche, des affres causées par le jeûne, enfin par la sensation poignante que l'on a d'être essulé, éloigné de toute humanité et de toute tendresse, et la persistante idée d'un irréparable abandon dans un lieu de mort.

Après huit jours de ce régime, les détenus sont méconnaissables.

Le cachot constitue le plus pénible des châtiments; on l'inflige cependant, de même que les autres, pour d'infimes délits.

Un matin, à l'ouverture des cellules, le gardien Goussot, alors surveillant à la 4^e division, crut avoir entendu parler un des détenus. « Pour l'apprendre à fermer ta gueule, tuboufferas du pain sec aujourd'hui ! » dit-il. Le prisonnier n'avait pas ouvert la bouche. « Monsieur, vous vous trompez, je n'ai rien



ad-

— *Y en a pas beaucoup qui touchent 50 francs en sortant... Qu'est-ce que tu vas fiche avec tant de galette?*

— *Oh ! j'os m'culter comme un « gaffe ! »*

dit. Les gardiens, à La Petite Roquette, ne conviennent pas facilement de leurs méprises. Gousset, hors de lui, hurla : « si tu grandes, je te vas tanner la peau ! » Prudemment, l'enfant se tut. A neuf heures, le gardien tint sa promesse, l'enfant n'eut pas de soupe. Il protesta, réclama le brigadier. « Eh ! bien, on te l'enverra, le brigadier ; comme ça tu tâteras de la plancho, ce soir. »

Quelques heures après, le brigadier passait. Gousset le prévint que le « 30 » ne cessait de rouspéter et refusait de travailler. Le « 30 » n'avait, en réalité, élevé qu'une timide protestation.

Le brigadier, sorte d'alsacien hâbleur, alla au détenu :

« Alors, on ne veut plus travailler ?... » — Mais, monsieur, je n'ai pas dit ça !... »

— Evidemment ! ton gardien est un menteur !... »

Et le brave brigadier ajouta, s'adressant à Gousset :

« Allez, collez vous ça au « mitard » (1). »

— Mais, monsieur... » murmura l'enfant. Une gifflée en plein visage coupa la phrase. L'infortuné se blottit dans un coin de la cellule, implorant pitié. « Je ne veux pas descendre au cachot ; je n'ai rien fait, monsieur, monsieur !... »

Alors les deux brutes firent pleuvoir sur son maigre corps une grêle de coups de poing et de pied. Il lui fallut quitter son coin, sortir de sa cellule, et les deux hommes le traînèrent jusqu'à l'escalier. Ceci se passait au deuxième étage. Parvenus à l'escalier, les deux bourreaux et la victime furent rejoints par Cornua, gardien à la 5^e division. Gousset et le nouvel arrivant empoignèrent chacun une jambe du détenu et lui firent descendre les deux étages, traverser toute la rotonde, c'est-à-dire un espace de plus de deux cents mètres, et gagner le cachot sur le dos, cependant que le brigadier le bourrait de coups de souchers lancés au hasard sur les épaules, les bras et la tête. L'enfant hurlait. Tous les détenus de sa division étaient à leur guichet, chacun regardant son voisin de face, pâle, pétrifié d'horreur. Et bien que l'absence du gardien se prolongeât, pas un mot ne fut prononcé tant était grand le saisissement.

Le « 30 » resta dix jours au cachot avec, commemoitif, « rébellion à son gardien »...

Pendant les quarante jours qui précèdent leur libération, on s'abstient de couper les cheveux des détenus et de leur raser le visage afin qu'ils ne gardent point, dans la vie civile, le stigmate d'esclavage d'une face glabre et d'un crâne tondu. Cependant, si, durant cette période, ils donnent lieu à la moindre réprimande, on leur inflige, avant leur départ, la vexation de les passer à la tondeuse.

Il arrive fréquemment qu'un détenu, sur le point de subir cette ultime punition, s'y refuse, se défend. On le jette alors au mépris de toute justice, en violation des lois, dans le cachot jusqu'au moment où, vaincu, pressé d'être libre, il se résigne à se laisser raser la tête.

(1) Cachot.

Lorsqu'après des mois de détention ils se retrouvent subitement sur le pavé, ceux qui ont séjourné à la P.R. demeurent alourdis, chancelants, pèsés de grand air, indécis. L'habitude de n'agir qu'en commandement a supprimé en eux l'initiative. Les objets leur paraissent énormes, accablants à vivre dans un décor où tout est réduit, petit, minuscule. Après un an de détention, un libéré apercevant un omnibus est cette parole typique : « tiens ! ça a agrandi les omnibus ! »

Être soudainement livré à soi-même paraît presque pénible au libéré. La plupart ne trouvent rien de mieux que d'aller s'asseoir sur le banc et face la prison pour méditer et prendre une décision. Rares sont ceux que des amis, une famille attendent à la sortie, avec un emploi, des moyens d'existence, un peu de tendresse, de vie joyeuse et libre en perspective. Aussi les anciens détenus reviennent-ils presque toujours, après peu de temps, payer une nouvelle condamnation — et c'est légal. Partis avec une somme qui varie d'ordinaire de douze à cinquante francs, ils ont tôt fait de la dépenser, la famine prolongée, l'ennui, ayant développés en eux de robustes appétits, la soif de grossiers plaisirs. Le régime disciplinaire, le manque d'air, la mauvaise alimentation les ont débêtés, aveuglés, ont augmenté en eux les tares héréditaires léguées par des parents alcooliques et misérables. Il faut vivre ! et l'argent disparu, commettre de nouveaux délits — quand ce ne serait que celui de vagabondage que l'on n'aurait guère pu ne pas commettre.

Le premier tour de l'engrenage est effectué : les bataillons d'Afrique, le séjour dans les maisons centrales, feront le reste. Mais déjà, l'enfant est perdu ; il peut, du moins, en vertu de la règle générale, être considéré comme tel, et celui qui est facilement amendé un milieu de bien-être et de moralité approprié à son cas, se trouve, à l'aurore de l'existence, dans la catégorie de ceux dont il faut désespérer...

MIGUEL ALMEREYDA



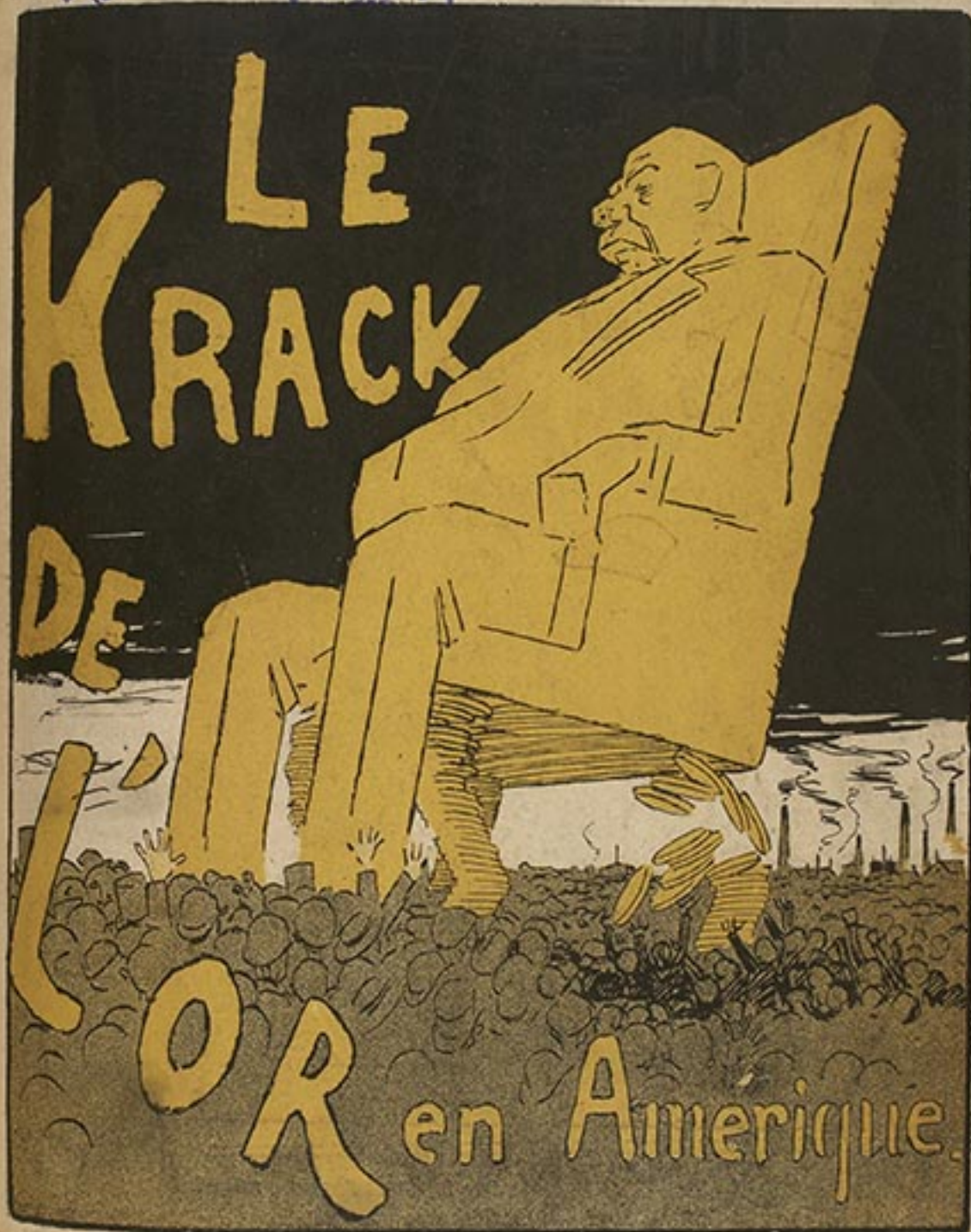
LE GARDIEN. — 1603, Liberté.
LE 1603. — Liberté jusqu'à Biribi, jusqu'au
baignoir.... Quand on sort d'ici, c'est de la liberté
provisoire.



LES ANCIENS DE LA PETITE ROQUETTE

- Et Pantouillard, qu'est-il devenu ?
— Il a mal tourné, i s'est mis d'ta r'niffe !

SPECTACLES
le N° du jour





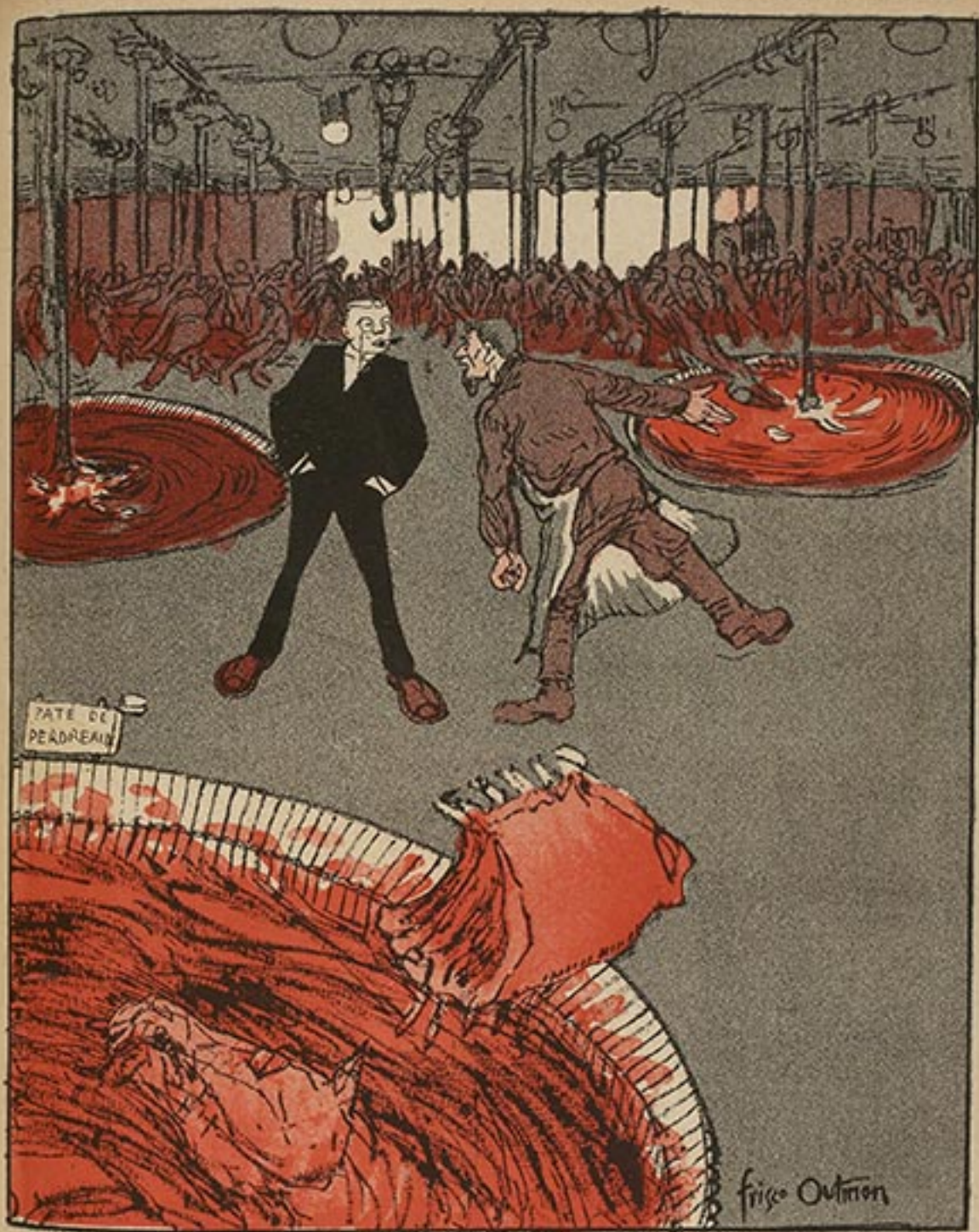
— C'est cher, la place !
 LE PAUVRE DIABLE. — Sûr que c'était moins cher le jour de l'émission !



LES ACTIONNAIRES. — De l'or! de l'or!
LE BANQUIER. — Voilà tout ce qui m'en reste. Partagez-vous-le!



LE BANQUIER. — Ah ! mes chéries... Rockefeller m'a fermé ses guichets !
LES « GIBSON GIRLS ». — Alors, nous fermons les nôtres.



CHEZ LES BEEF-PACKERS.

- Patron! un ouvrier tombé dans le hachoir!
- Eh, bien... après?
- Il a peut-être... dans ses poches... de l'or...
- Stop! arrêtez la machine!

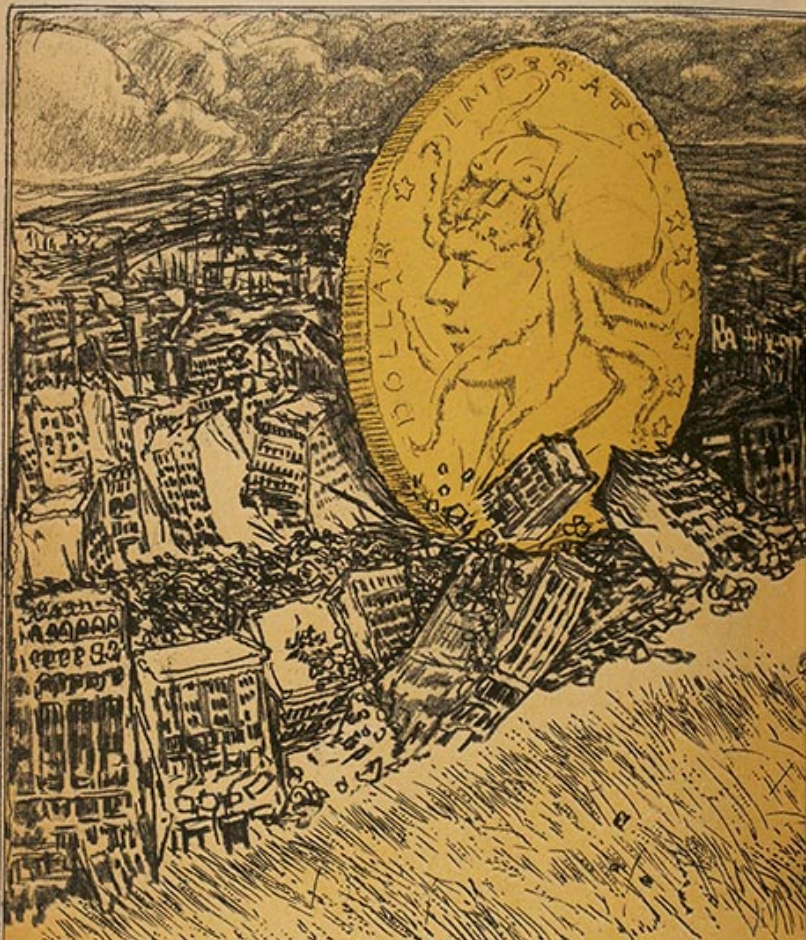


ROCKFELLER. — Le mortier est cher... mais si on laissait une brèche se produire, tout serait perdu.

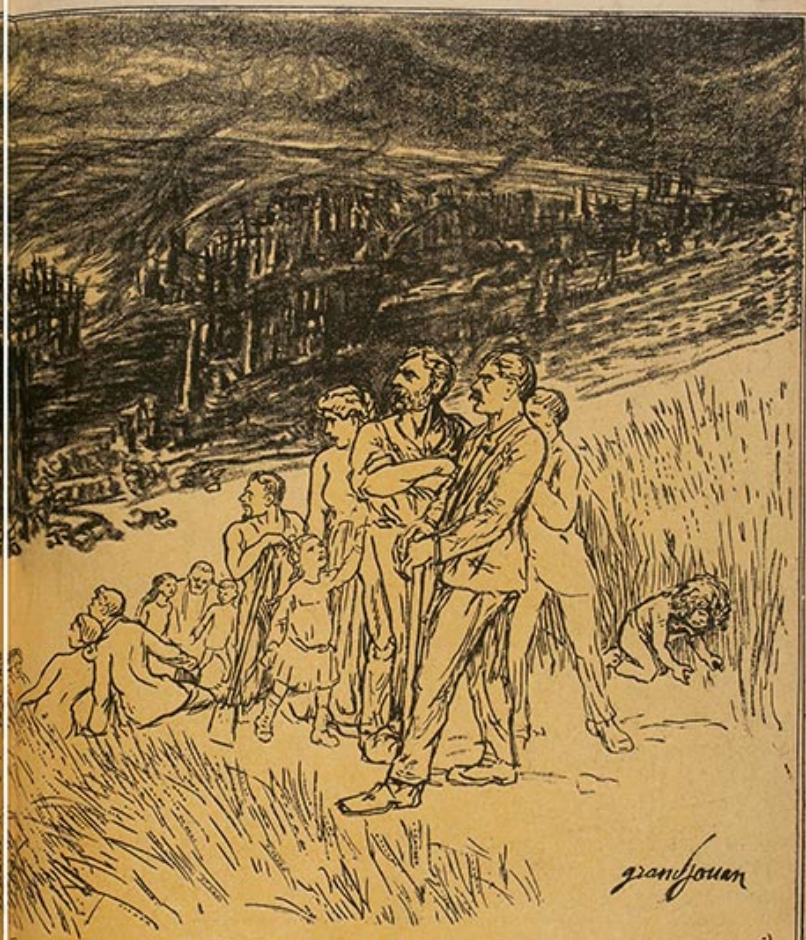


MORGAN OPERANT LA FUSION.

— Allons, petit banquier, entre... ou saute!



EST-IL VRAIMENT BESOIN D'OR, POUR FAIRE POUSSER



grandjouan

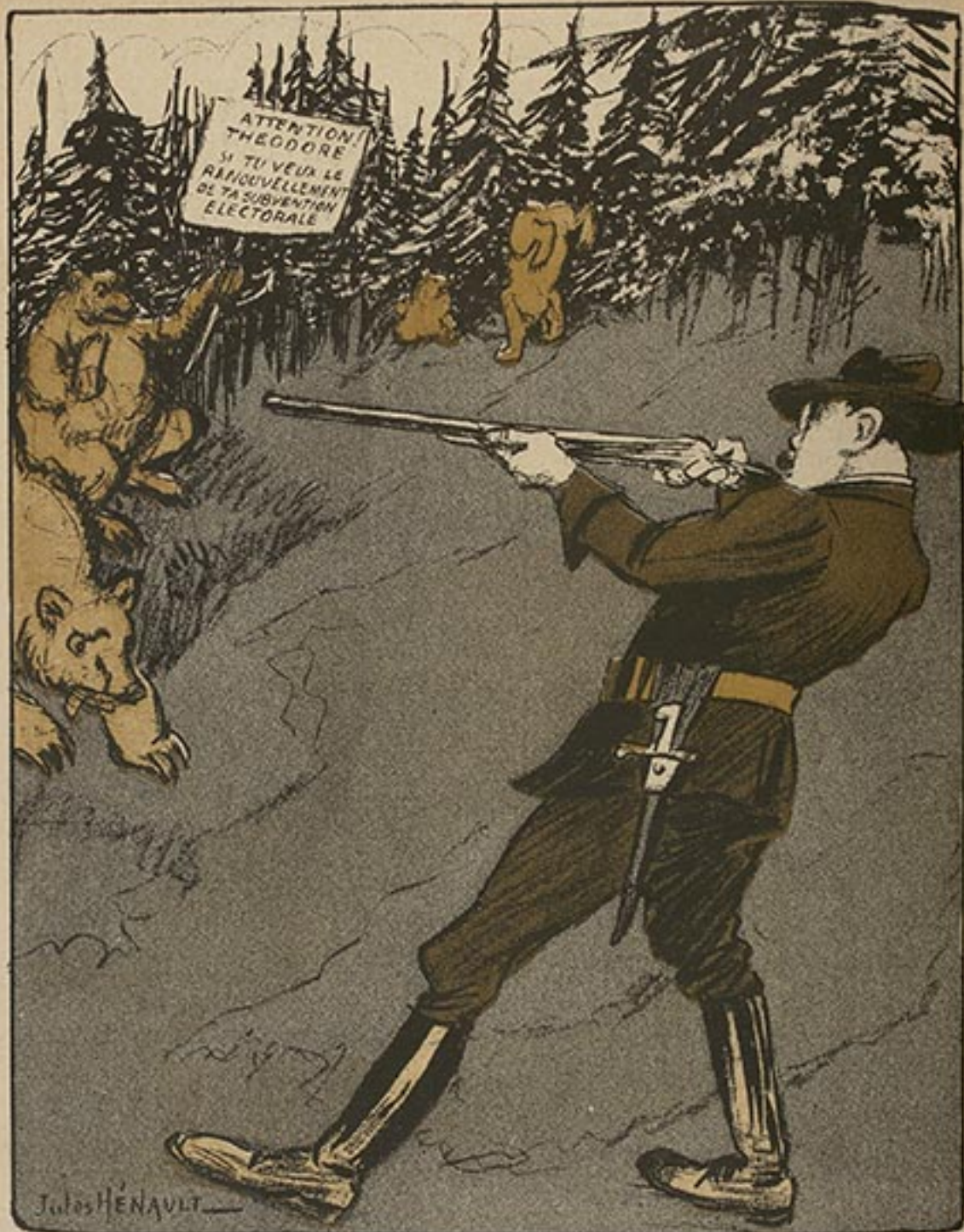
DU BLÉ ET CRÉER DU BONHEUR SUR LA TERRE ?



— Papa avait 300 millions de dollars dans le ventre... mais, hélas! c'était du papier.



— Qu'est-ce que vous cherchez ?
— J'ai laissé tomber un sou.



ROOSEVELT. — Allons, bon ! encore la ménagerie Morgan.



MORGAN. — Ecrivez, Theodore : « Article 1^{er}. Ceux qui ne rapporteront pas immédiatement leur argent en banque cesseront d'être citoyens de la libre Amérique ».

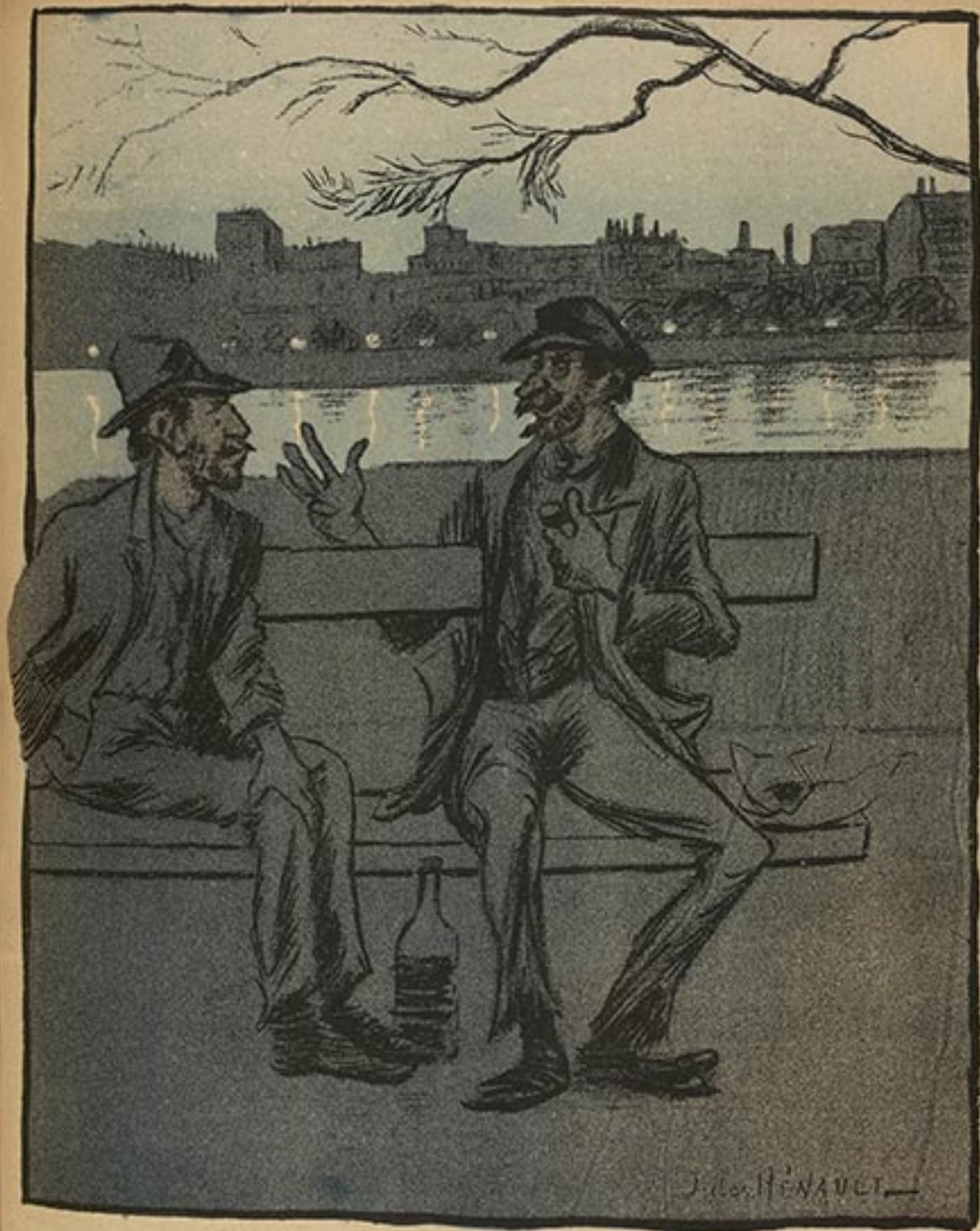


LUI. — Allons, répète ta phrase...

ELLE. — No paper; gold, please...

LUI. — Très bien. Ça veut dire : « Pas de papier; de l'or » Tu diras ça à tous les Américains qui viennent te voir.

L'Annette au Beurre



— Puisque je te dis que nous sommes un pays riche ! Nous osons encore de prêter 400 millions en or à l'Amérique.

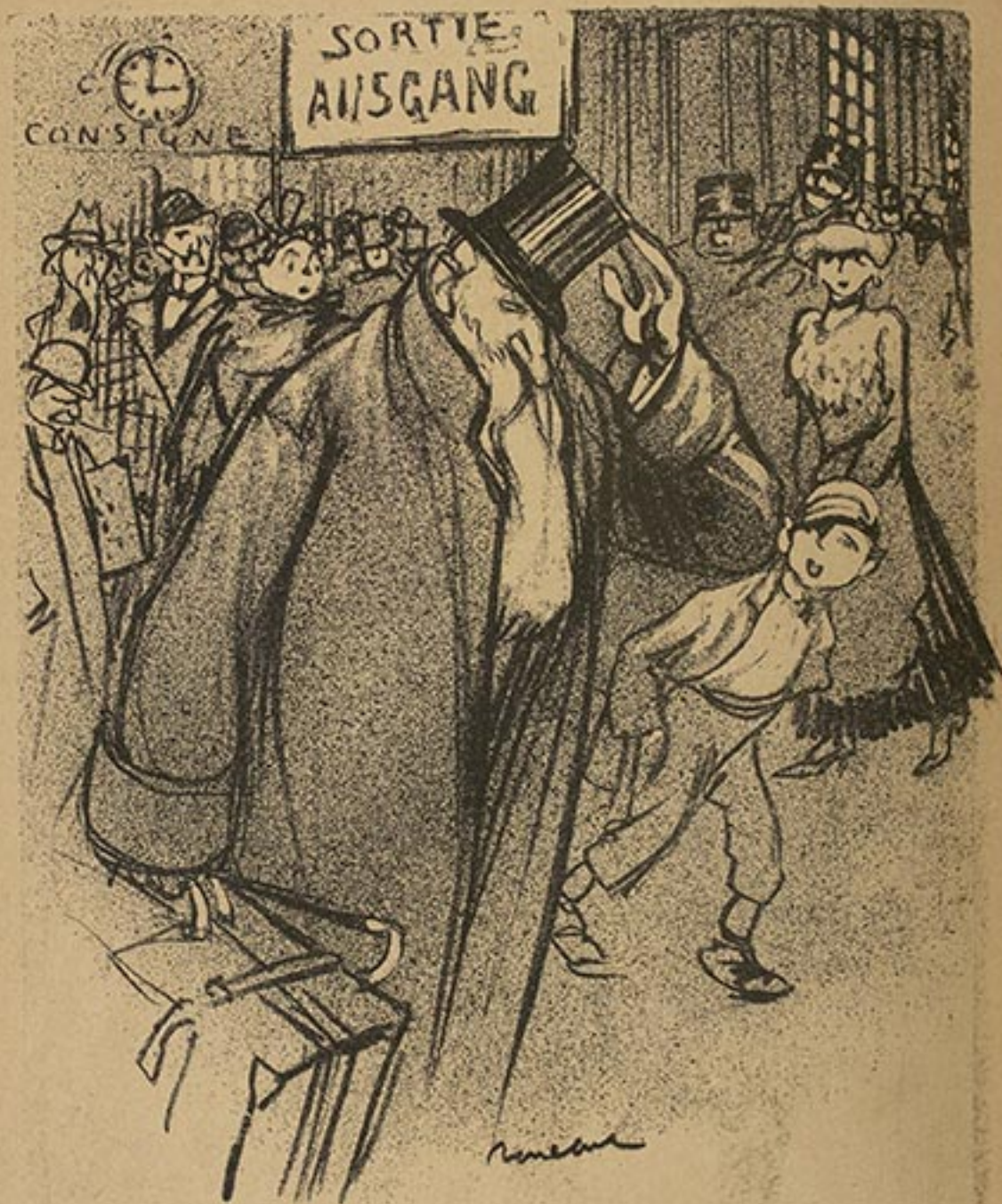


— Il paraît que tu as de l'estomac, Morgan... Eh bien, mange !

LEOPOLD EN MENAGE



— Bon père... Comme ça me change !



L'IMPOSSIBLE INCOGNITO

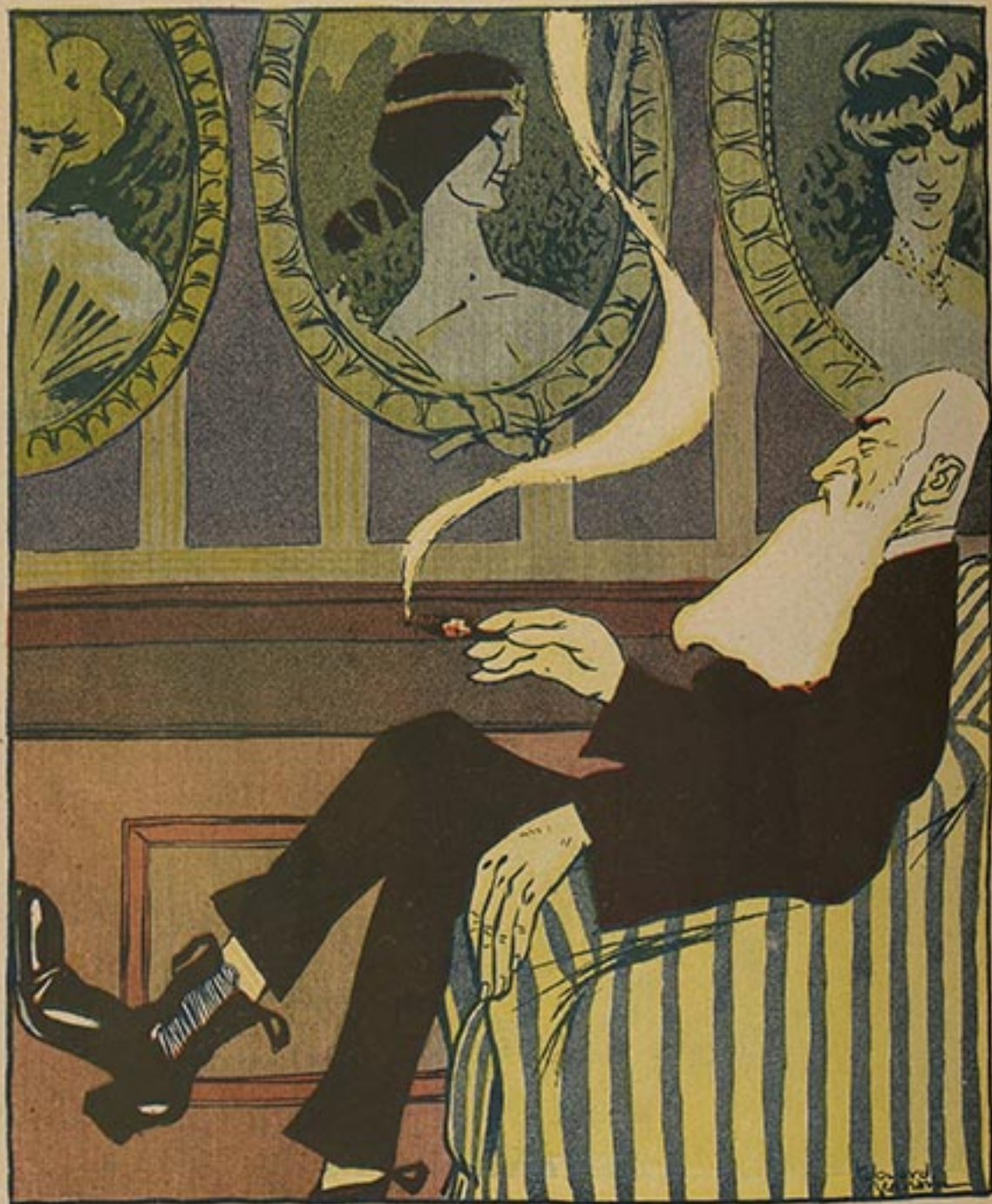
— Je ne peux pourtant pas mettre une fausse barbe !



COMMENT ON DEVIENT COMTESSE

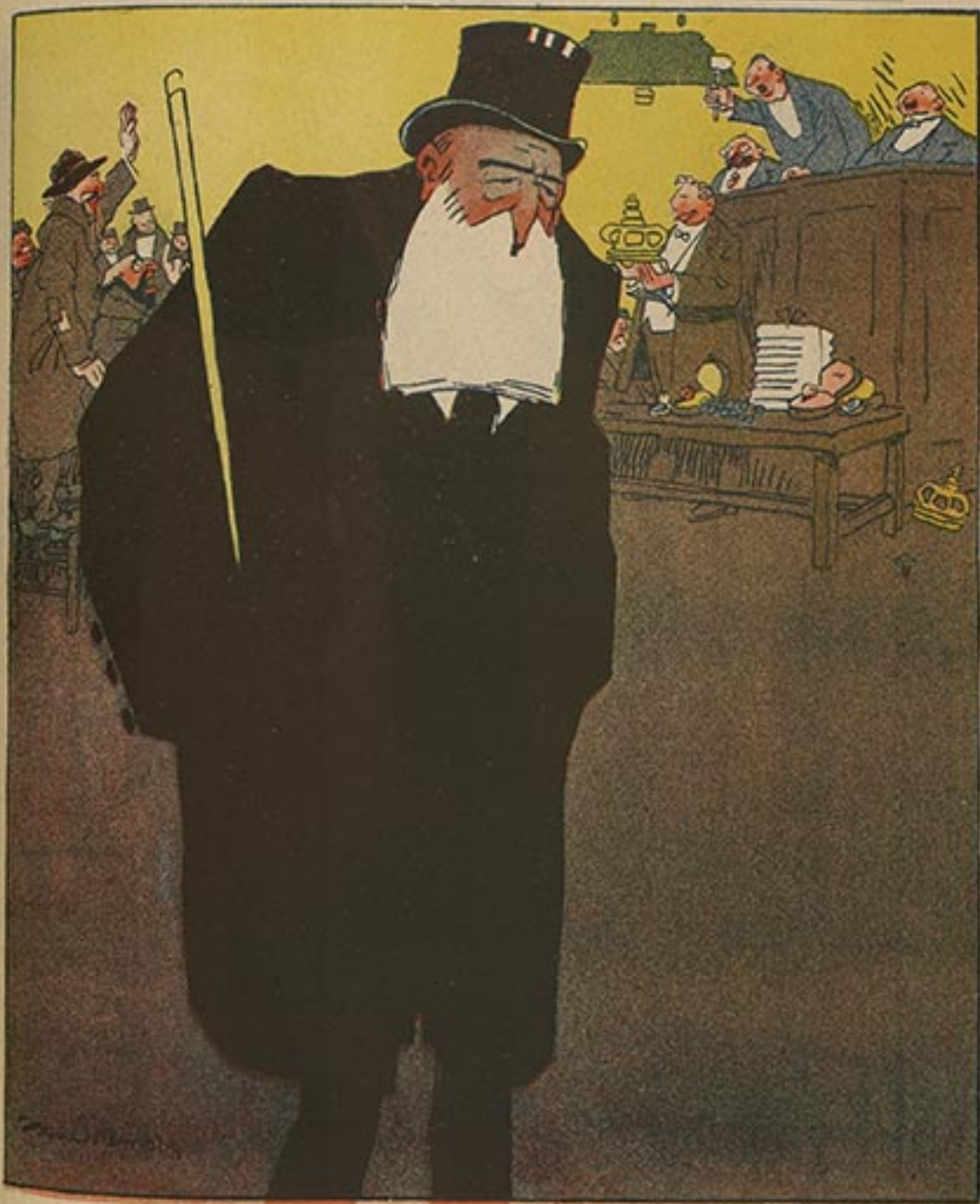
LUI. — Voilà pour vos gants...

ELLE. — A dater de ce jour, je me nommerai comtesse de Vaughan.



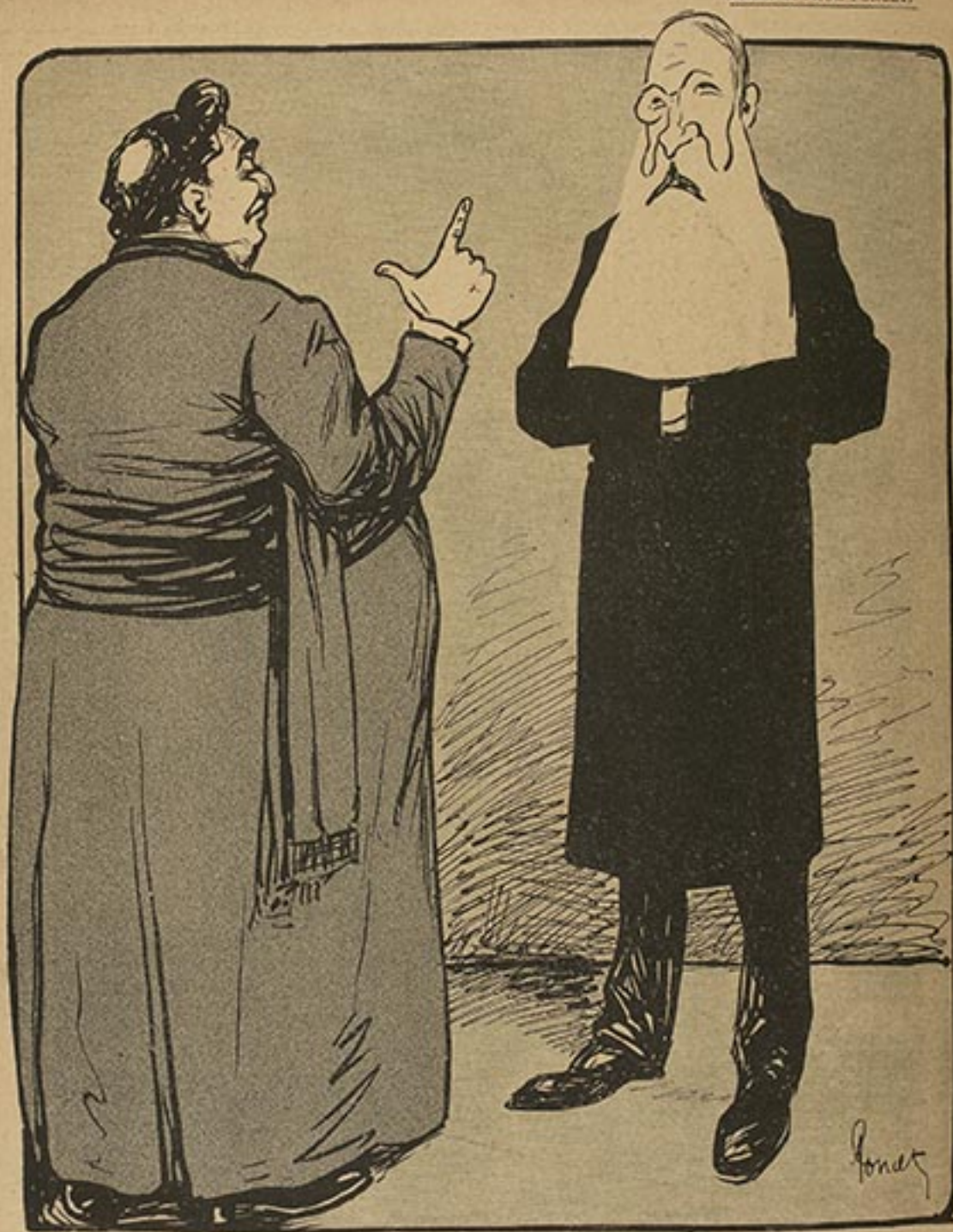
LE BON ÉPOUX

— Parfaitement, j'ai toujours été un bon époux... mais à condition de changer d'épouse de temps en temps.



LE BON ÉPOUX

— Elle avait aussi un beau ratelier en or, avec lequel on l'a enterrée...



L'ABBE. — Sire, la Belgique est vertueuse, et l'exemple que vous donnez...

LE ROI. — J'ai toujours donné de bons exemples. N'ai-je pas maudit mes filles?...



L'ABBE. — Oh ! Sire, à votre
âge !

LE ROI. — Tâchez donc d'en
faire autant !



- Non, non, je ne veux pas rentrer en Belgique ! Laissez-moi ! Je suis souffrant !
— Ou souffrez-vous, Sire ?
— Partout... sauf à Paris !



CONFIANCE EN SOI

— Celui-là n'est peut-être pas du roi des Belges... Mais il est probablement du souverain du Congo.



GÉNÉROSITÉ

— Dix sous de pourboire !

— Mais non, mon ami, regardez bien... Ce n'est pas une pièce de cinquante centimes : c'est mon portrait.



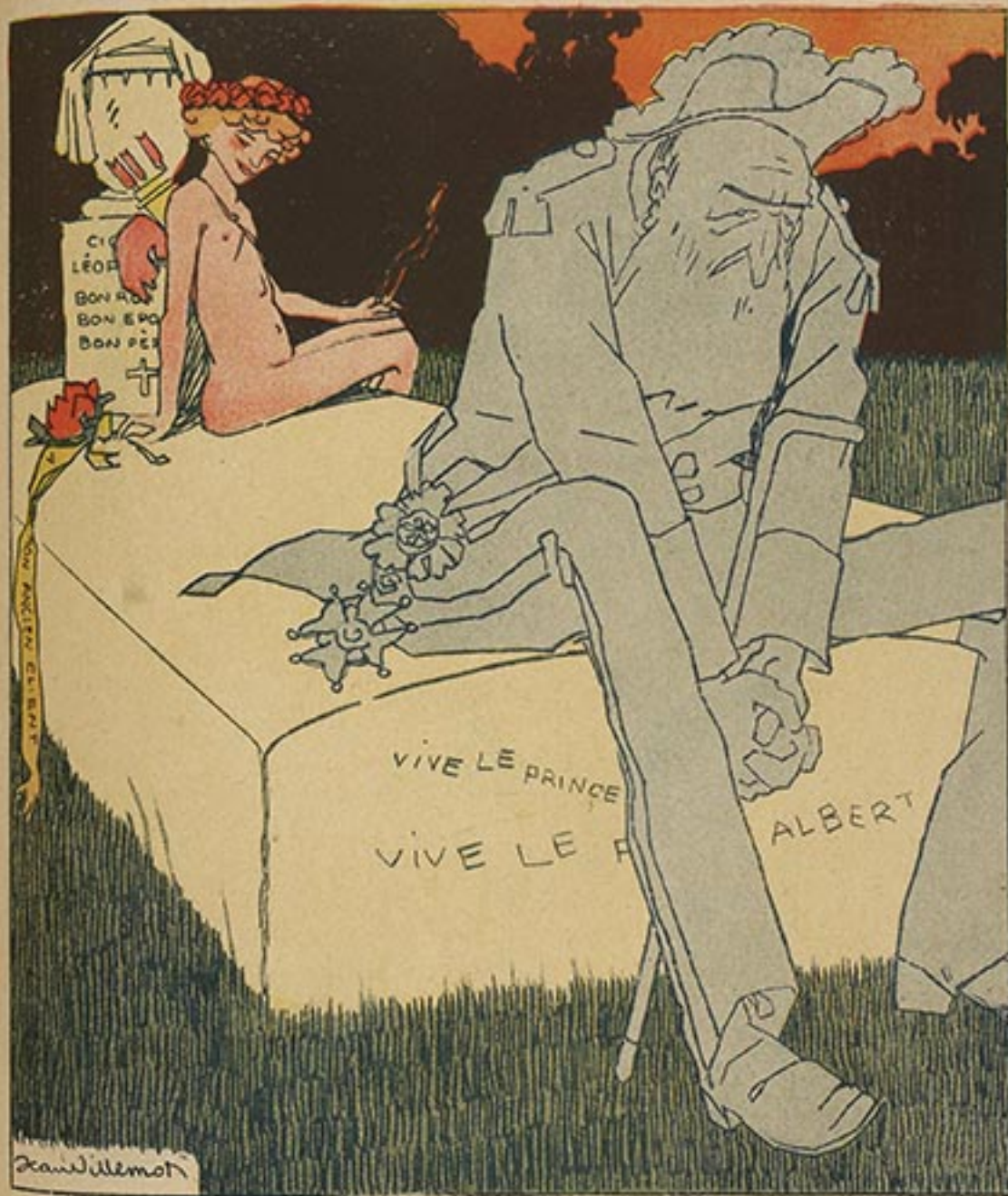
SCÈNE INTIME

- Voyons, sire, osez oublier que vous êtes roi !
- Potardom ! Aurais-je oublié de toucher mes appointements !...



LA VALISE DIPLOMATIQUE

— Des paperasses, toujours des paperasses ! Mais je n'avais demandé que des cigares !



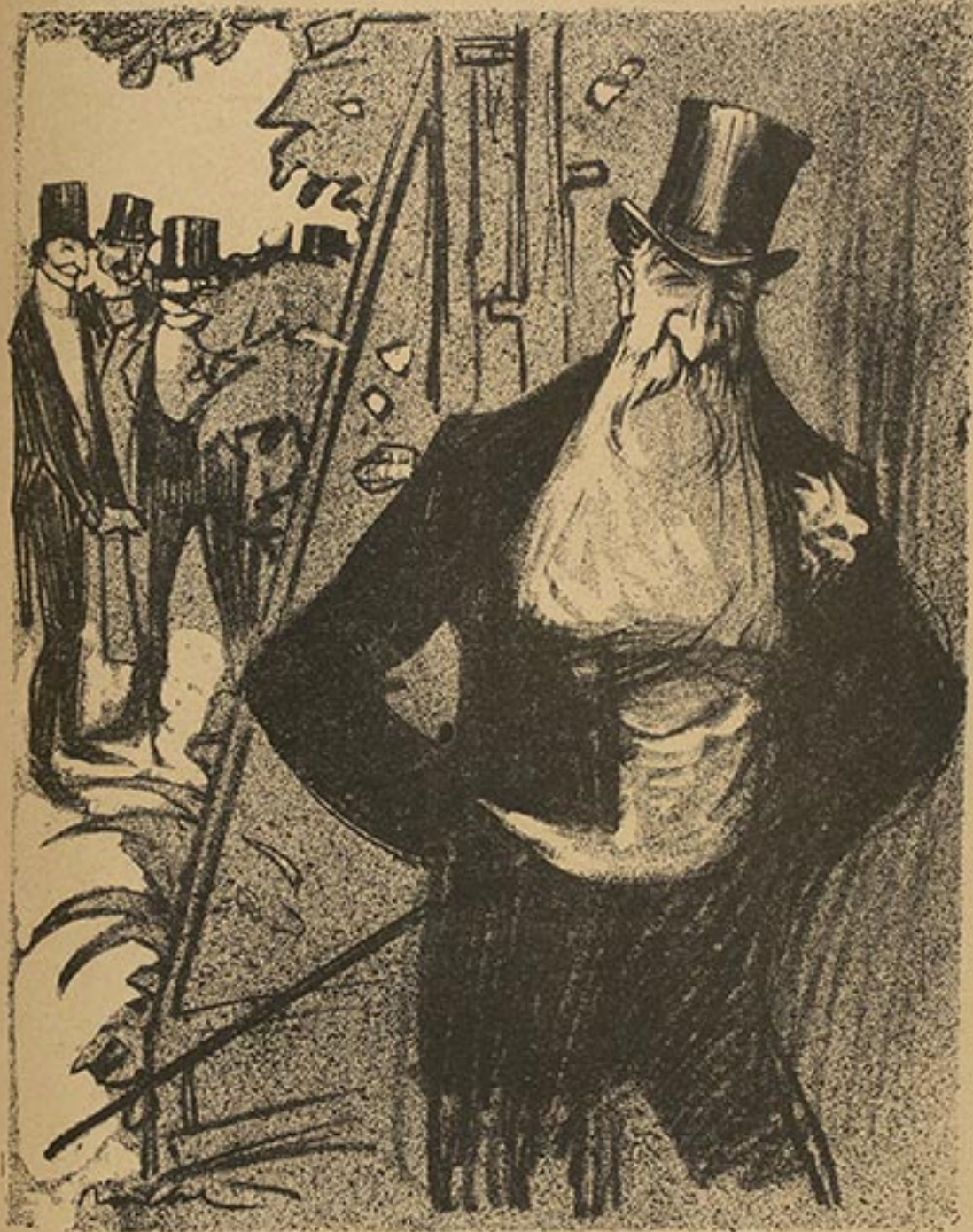
EN L'AN DE GRACE 19.....

L'OMBRE DE LEOPOLD. — Qui pense encore à moi ?

L'AMOUR — Pauvre Léopold ! Il n'y a plus que moi qui me souviens...



— On va prendre les bijoux de la reine...
— Bonne idée! c'est de l'argent qui dormait.



— On me demande ce que je fais à Paris... Eh ! parbleu... des enfants !



A L'INSTAR DE LOUIS-LE-BIEN-AIMÉ.

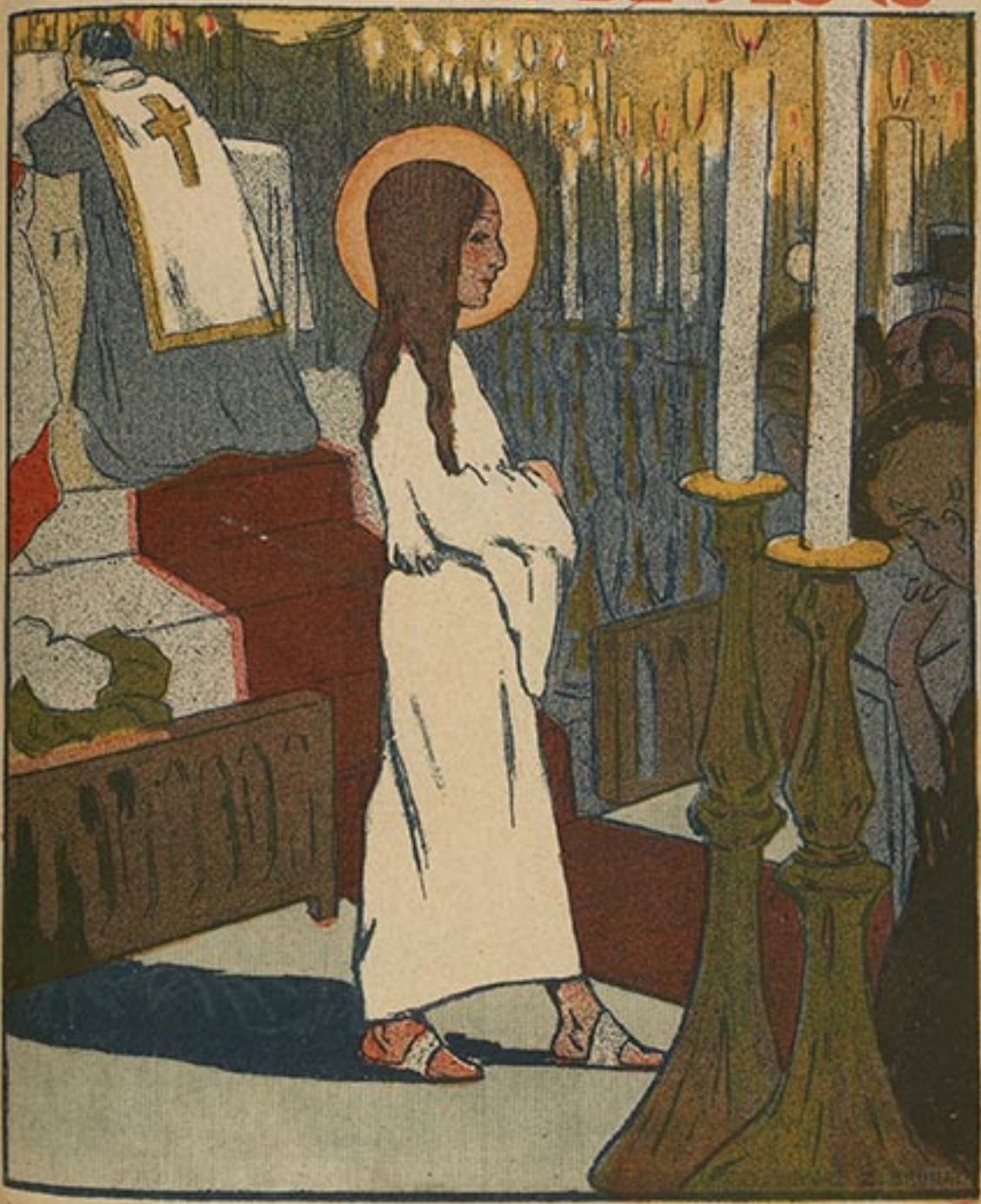
— Attention, la Belgique, voilà ton café qui fout le camp!

N° 354
Novembre 1907
30 centim

L'Assiette au Beurre

RÉDACTION
ET ADMINISTRATION
62, rue de Valenciennes
PARIS
Vendredi 11
1907

LE REVEILLON DE JÉSUS





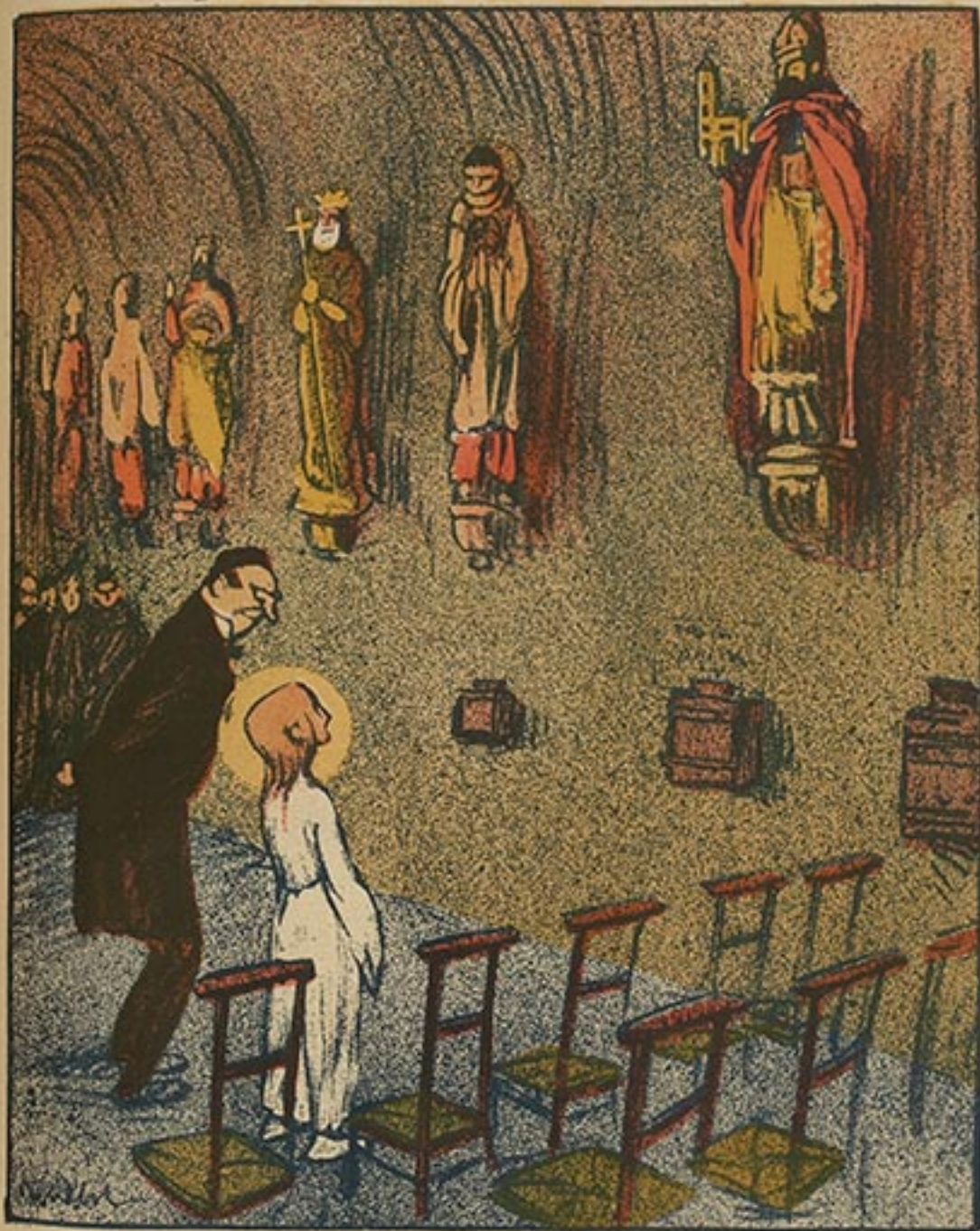
LE SUISSE. — Pour l'entretien de l'Eglise, s'il vous plait !
JESUS. — Elle me sembla assez bien entretenue, la came !



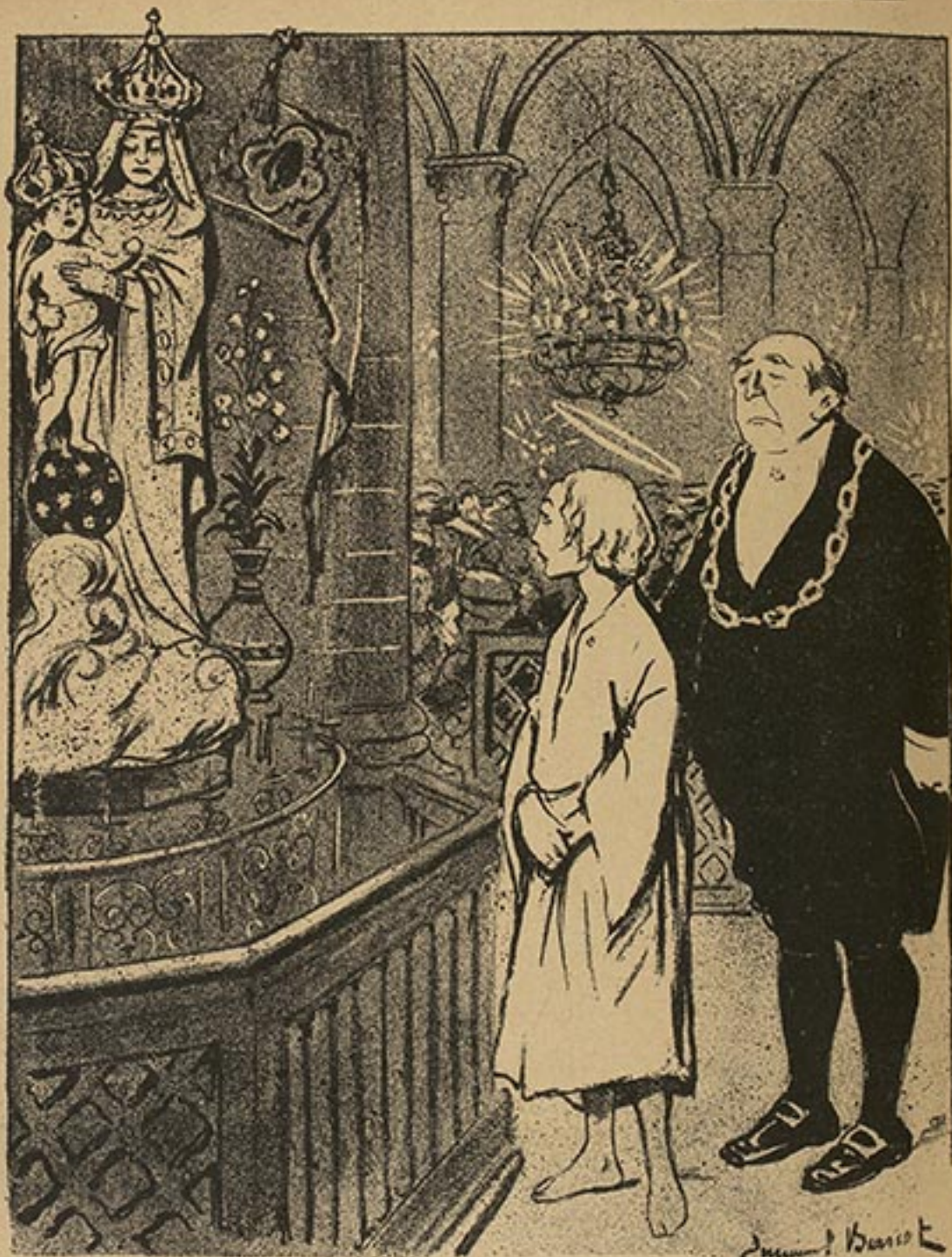
JESUS. — Je croyais qu'on avait chassé les marchands du temple...



— Voici les pierges du Seigneur. Elles passent leur temps à chanter ses louanges.
JESUS. — Et elles chantent faux !



JESUS. — Qu'est-ce que c'est que ces bonshommes-là ?
LE BEDEAU. — Ce sont les saints assis à la droite de Dieu.
JESUS. — Il a rudement mauvais goût, papa !



LE BEDEAU. — C'est la Sainte Vierge...
JESUS. — Pauvre maman ! Elle qui était si jolie !



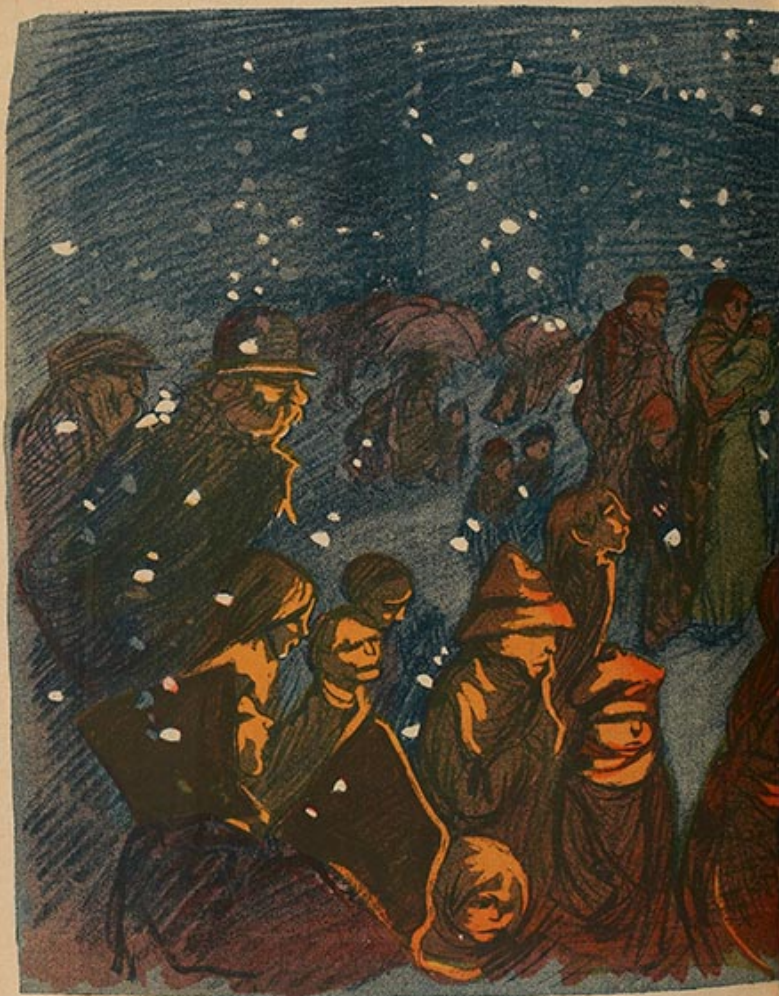
JESUS. — Qu'est-il qu'ils chantent ?

LE SUISSE. — C'est du latin.

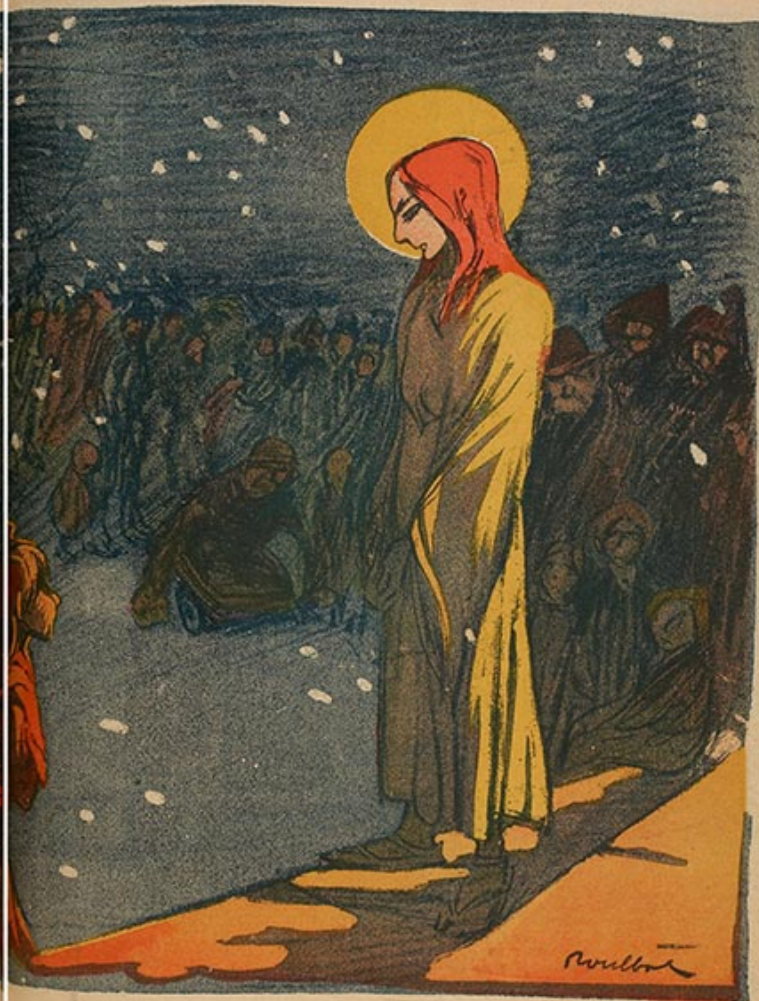
JESUS. — Mais je n'ai jamais su que l'hébreu...



— Il ne sait que l'hébreu... A la porte, le sale juif!



JESUS. - Ça, au moins, ça me rappelle Hérode !





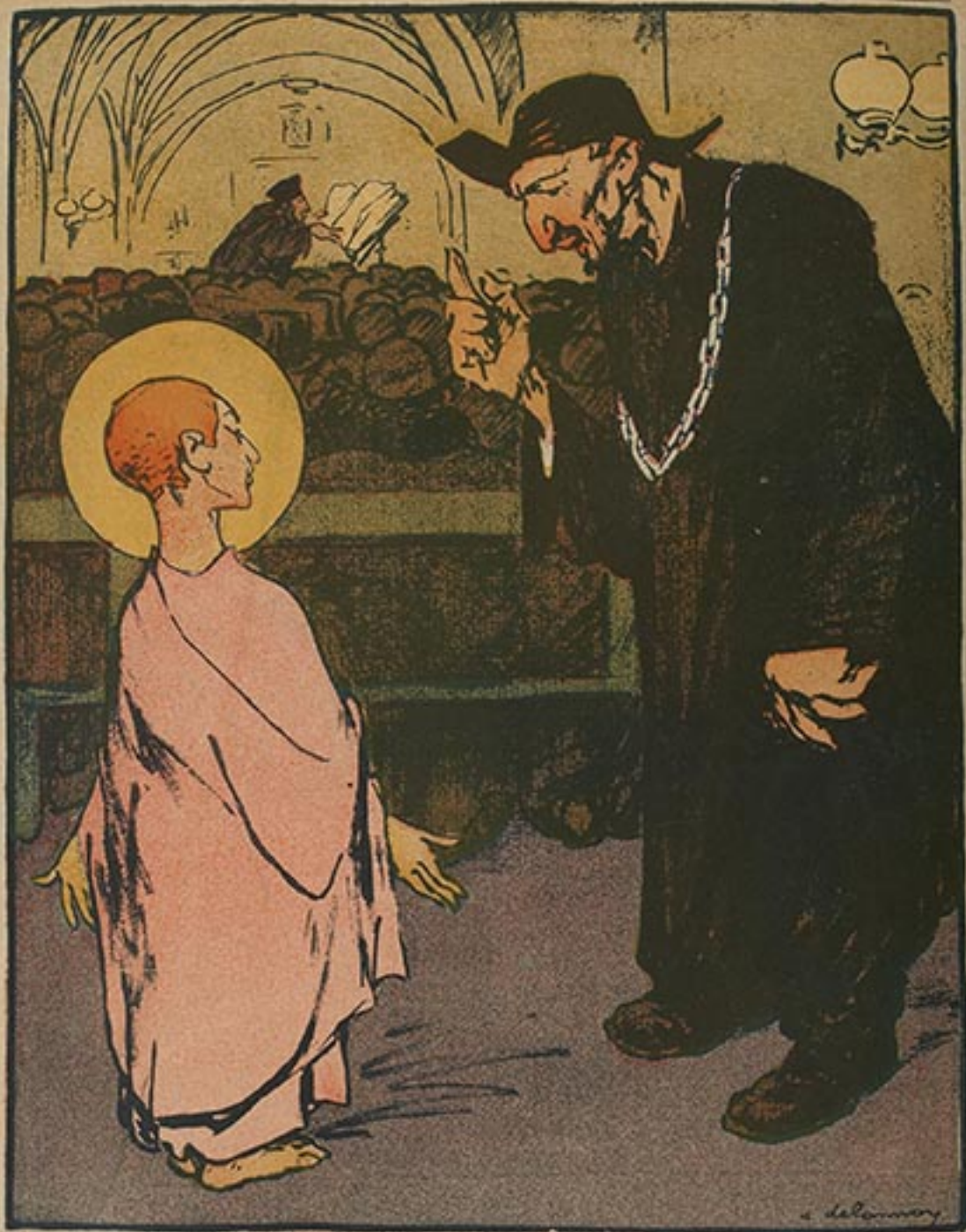
AU TEMPLE PROTESTANT

JESUS. — Ça ressemble à la boutique à côté... mais c'est moins gai.



AU TEMPLE PROTESTANT

L'HUISSIER, à Jésus. — Sortez d'ici, petit malheureux ! Votre tenue est indécente !



A LA SYNAGOGUE

L'HUISSIER. — Mettez votre chapeau !

JESUS — Je n'en ai pas...

L'HUISSIER. — Alors, ça-t-en. Pour prier Dieu, ici, il faut avoir la tête couverte.



A LA SYNAGOGUE

— A la porte, le renégat qui s'est fait baptiser avec de l'eau et qui a voulu se faire passer pour le fils du Dieu d'Israël !



MADELEINE. — Voici un joli gosse que j'ai trouvé accanto la porte...
 JESUS. — Ici, au moins, on n'a pas l'air de s'embêter !



MADELEINE. — Petit cochon ! V'la qu'il me oïde l'huïller sur les pattes !



LE PERE NOEL. — C'est moi qu'on aime, parce que j'apporte des cadeaux. Toi, on ne te connaît plus.



JESUS. — *Ce n'était pas la peine !*



CAILLAUX. — Assez sauté, bon peuple!... On reprendra ça l'année prochaine!...



BARTHOU. — Vous faites bien de m'apporter un calendrier. C'est justement la semaine des quatre jeudis que je réintégrerai ces camarades.



LE GRAND PAON

— Mais, sacrebleu ! les « Kinzimil », interpellent- moi donc ! Ayez l'air de gagner votre argent ! ...

LA TIREUSE DE CARTES



— Je vois un Monsieur.... et puis des bijoux..... et puis beaucoup d'argent.....
— Ah! je vois. C'est DUSAUSOY, 4, boulevard des Italiens, qui m'achètera très
cher tous mes bijoux.



LE PAPE, à Monsieur NATHAN, israélite et maire de Rome: -- Remerciez, Madame Nathan, Monsieur le Maire, et s'il elle desire une chaise à ma Chapelle, qu'elle veuille me trouver.

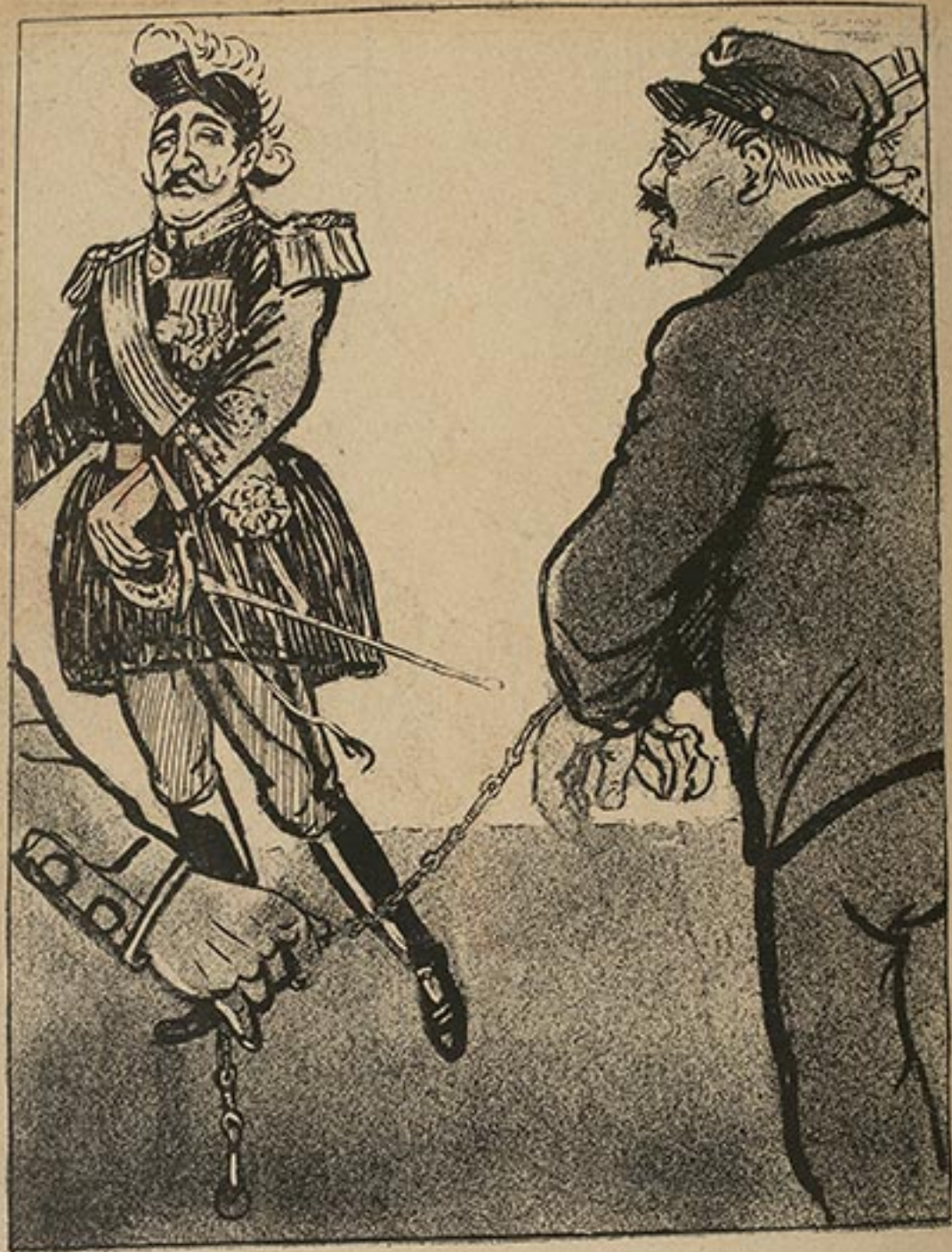


CHAUMIÉ. — Vous auriez pu venir me trouver quand j'étais ministre! Vous auriez été de la famille.

TÉRY. — Vous devriez venir au « Matin ». Vous ne dépareriez pas la rédaction!...



FERROUL, M. MAURICE SARRAUT. — Hein!.. Jeune homme!.. quelle leçon pour vous!... Il faut savoir se servir d'une révolte!...



ULLMO. — Crâne pas, Picquart, dans cinq ans, moi aussi, je serai peut-être ministre.



MILLERAND. — Un métronome, pour marquer le pas. . Ce ne peut être que Clemenceau qui m'envoie ça!



CARLOS. — Tu les entends ? Ils crient : Envoyez Franco..
FRANCO. — Ils ajouteraient aussi le pur, et l'embalço.

MODERNE ESTAMPE

SPORT ART

PARIS 62 RUE DE PROVENCE · TEL 283-74



N° 1. — Le Sébastien de la chambre, par RAYMOND KERSHNER
Dimensions : 40 x 80. Prix : 5 francs.



N° 2. — Les Pompiers, par CAMARA
Dimensions : 80 x 80. Prix : 5 francs.



N° 3. — Le Béton, par MAURICE
Dimensions : 120 x 40. Prix : 5 francs.



N° 7. — La partie de cartes, par SANDY HOOK
Dimensions : 80 x 80. Prix : 5 francs.



N° 8. — Parties Cachés, par CAMARA. Dimensions : 80 x 80. Prix : 5 francs.



N° 9. — La Danse espagnole, par CAMARA
Dimensions : 60 x 80. Prix : 5 francs.

Nous croyons être agréables à nos lecteurs en leur offrant, à des prix modiques, une collection toute d'estampes en couleurs.

Ces estampes éditées avec luxe sont absolument inédites. Tirées à un petit nombre d'exemplaires elles constituent, pour les collectionneurs, des documents artistiques d'une valeur réelle.

BULLETIN DE COMMANDE

à M. le Directeur de Moderne Estampe
62, rue de Provence, Paris.

Veuillez m'envoyer franco de port les estampes

et joindre la somme de _____ francs en mandat-poste.

Je soussigné _____

Prénoms _____
Nom _____



N° 6. — L'Auto des Gouttes, par FOUCAON. Dimensions : 120 x 40. Prix : 5 francs.



N° 4. — Rowing, par SANDY HOOK. Dimensions : 120 x 40. Prix : 5 francs.



MAUAME VAUGHAN. — Ah, chéri!... Je savais bien que tu m'achèterais quelque chose à la oente de ta femme!...



LEPINE. — Cher Monsieur Matha, si une petite indemnité poueait excuser votre prison, préparente...
MATHA. — Non, merci, Monsieur לוינא, רויניט נא גליסרעז אנכורא דע לא פאוסע מוננאלע.



LES ANTIMILITARISTES. — Ça coûtait moins cher d'engueuler l'armée, au temps de Dreyfus !



CLEMENCEAU. — Oui, j'en raffole, des marrons, mes chers fils... Seulement gardez-en pour 1908, vous en aurez tant à donner!...

